Manual Anatomia

of [illegible]

ORAISONS FUNÈBRES

DE

FLÉCHIER,

DE MASCARON, BOURDALOUE ET MASSILLON,

TOME PREMIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
rue Racine, 28, près de l'Odéon.

ORAISONS FUNÈBRES

DE

FLÉCHIER,

SUIVIES

DE CELLES DE TURENNE, PAR MASCARON;
DU PRINCE DE CONDÉ, PAR BOURDALOUE;
ET DE LOUIS XIV, PAR MASSILLON.

TOME PREMIER.

Édition stéréotype.
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.

A PARIS,
CHEZ CROCHARD ET C[ie], LIBRAIRES,
PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 13.

1840.



ORAISON FUNEBRE

DE MADAME

JULIE-LUCINE D'ANGENNES,

DE RAMBOUILLET,

DUCHESSE DE MONTAUSIER, DAME D'HONNEUR DE LA REINE;

prononcée en présence de madame l'abbesse de Saint-Etienne de Reims, et de madame l'abbesse d'Hiere, ses sœurs, en l'église de l'abbaye d'Hiere, le 2 janvier 1672.

MULIEREM fortem quis inveniet? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.

QUI trouvera une femme forte? Son prix passe tout ce qui vient des pays les plus éloignés. PROV. 31.

MESDAMES,

LE plus sage de tous les rois, éclairé des lumieres de l'esprit de Dieu, inspiré de laisser à la postérité le portrait d'une femme héroïque, nous la représente revêtue de force et de bonne grace; occupée à de grandes choses, sans sortir de la modestie de son sexe; comblée des biens même de la fortune, mais toujours prête à les répandre dans le sein des pauvres; pénétrée de la crainte de Dieu, et

convaincue de la vanité des grandeurs humaines; tirant sa gloire d'une solide vertu, et non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté; mourant avec un visage tranquille et riant; digne d'être reçue dans le ciel, où elle se présente accompagnée de ses bonnes œuvres, et chargée des trésors d'honneur et de grace qu'elle a amassés; digne enfin après sa mort des regrets et des louanges de son époux, après avoir mérité sa tendresse et sa confiance pendant sa vie. Mais avant que de nous dépeindre cette femme forte et courageuse, il nous avertit qu'il est difficile de la rencontrer: il nous en donne une idée, mais il semble qu'il n'en ait jamais trouvé d'exemple. Il la forme dans son imagination; et doutant qu'elle se puisse trouver dans la nature, il s'écrie: Qui est-ce qui la trouvera: *Mulierem fortem quis inveniet?*

Mais cette haute vertu qu'il a cherchée avec si peu de succès, et dont il semble que son siecle n'étoit pas capable, s'est rencontrée en la personne de l'illustre Julie Lucine d'Angennes de Rambouillet, duchesse de Montausier. Dans tout le cours de sa vie et de ses actions elle a exprimé ce parfait original, par sa générosité naturelle, par le bon usage des biens et de la faveur, par la connoissance de son néant et de la grandeur de Dieu, par un aveu sincere des foiblesses et des vanités humaines, par une mort douce et tranquille, par le regret universel de tous ceux qui l'avoient connue. Que Salomon désespere de la trouver cette femme forte et courageuse, nous pouvions nous vanter de l'avoir trouvée.

Mais, hélas! ces pieux devoirs que l'on rend à sa mémoire, ces prieres, ces expiations, ces sacrifices, ces chants lugubres qui frappent nos oreilles, et qui vont porter la tristesse jusque dans le fond des cœurs; ce triste appareil des sacrés mysteres; ces marques religieuses de douleur, que la charité imprime sur vos visages, me font souvenir que vous l'avez perdue! Tout l'éclat de sa fortune est donc réduit à la célébration d'une pompe funebre! De tout ce qu'elle étoit, il ne vous reste donc que cette funeste pensée, qu'elle n'est plus. Cette amitié même, et ce nom de sœur, que la chair et le sang vous rendoient si doux, sont retournés dans leur principe, et se sont perdus dans le sein de la charité de Dieu. Il ne vous reste que le déplaisir de sa perte et la mémoire de ses vertus; et vous ne pouvez que trop redire désormais les paroles de mon texte: « Qui trouvera maintenant une femme « forte? »

Quand je considere pourtant que les chrétiens ne meurent point; qu'ils ne font que changer de vie; que l'apôtre nous avertit de ne pas pleurer ceux qui dorment dans le sommeil de paix, comme si nous n'avions point d'espérance; que la foi nous apprend que l'église du ciel et celle de la terre ne font qu'un corps; que nous appartenons tous au Seigneur, soit que nous mourions, soit que nous vivions, parcequ'il s'est acquis par sa résurrection et par sa vie nouvelle une domination souveraine sur les morts et sur les vivants: quand je considere, dis-je, que celle dont nous regrettons la mort est vivante en Dieu, puis-je croire que nous l'ayions perdue?

Non, non, c'est assez pleurer sa séparation, il est temps de penser à son bonheur : la douleur doit céder à la foi, et la compassion naturelle doit faire place à la consolation chrétienne.

Je prétends vous remettre aujourd'hui devant les yeux sa vie mortelle, afin de vous persuader de son immortalité bienheureuse. Je veux retracer dans votre mémoire les graces que Dieu lui a faites, afin que vous louiez la miséricorde qu'il vient de lui faire. Autant de vertus qu'elle a pratiquées sont autant de sujets de confiance en la bonté de Dieu, qui se plait à récompenser ceux à qui il inspire de le servir. Partagez donc avec moi les trois états différents de sa vie. Examinez sa sagesse dans une condition privée, sa modération dans les plus grandes dignités de la cour, et sa patience dans une longue et ennuyeuse maladie. Admirez cette femme forte qui résiste aux foiblesses de son sexe dès son enfance, à l'orgueil, dans sa plus grande élévation, à la douleur, dans le temps de son abattement et de sa mort même. Voilà tout le sujet de ce discours. Je n'ai besoin ni de paroles étudiées, ni de figures excessives, ni de louanges flatteuses. Je suis en la présence du Dieu de la vérité; je parle à des ames pures et sinceres, qui ont horreur du soupçon même de la vanité et du mensonge; et je vous propose les vertus d'une vie dont je déplore en même temps la misere et la fragilité.

Si j'avois à parler devant des personnes que l'ambition ou la fausse gloire attachent au monde, je m'accommoderois à leur foiblesse et à la coutume; et, relevant la naissance de notre illustre duchesse,

j'irois leur chercher dans l'histoire ancienne les sources de la noble famille d'Angennes, dont la gloire, la grandeur, et l'ancienneté, sont assez connues. Je descendrois jusqu'aux derniers siecles, où l'on a vu tout à la fois cinq freres de cette illustre maison, trois chevaliers des ordres du roi, un cardinal, et un évêque, tous ambassadeurs en même temps, qui remplissoient de l'éclat de leurs vertus différentes presque toutes les cours de l'Europe. Je leur dirois que son aïeule, Julie Savellie, étoit sortie d'une des plus anciennes familles d'Italie; qu'elle comptoit des rois, des conquérants, des souverains pontifes, pour ses ancêtres, et trois de nos rois pour ses alliés. Je les exciterois après insensiblement à imiter les vertus de celle dont ils auroient révéré la noblesse; et, faisant semblant de flatter leur vanité, je leur insinuerois des exemples de modération et de sagesse.

Mais oserois-je, mesdames, vous entretenir d'une gloire à laquelle vous avez renoncé? Ne sais-je pas qu'ayant abandonné le monde pour mener une vie plus sainte et plus cachée dans la retraite, vous ne prétendez plus qu'à l'honneur d'être de la famille de Jésus-Christ? Il suffit de vous dire qu'il y a une noblesse d'esprit plus glorieuse que celle du sang, qui inspire des sentiments généreux et une louable émulation, et qui fait descendre par une heureuse suite d'exemples les vertus des peres dans les enfants. La sage Julie d'Angennes sembloit avoir recueilli cette succession spirituelle; et cette gloire, qui donne ordinairement de l'orgueil et de la fierté, ne lui donna que des sentiments modestes, et des

desirs ardents d'assister ceux qui pouvoient avoir besoin de son secours.

Que si elle sut régler les mouvements de son cœur, elle ne régla pas moins les mouvements de son esprit. Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues ; qu'elle eut de la sagesse en un temps où l'on n'a presque pas encore de raison ; qu'on lui confia les secrets les plus importants, dès qu'elle fut en âge de les entendre ; que son naturel heureux lui tint lieu d'expérience dès ses plus tendres années ; et qu'elle fut capable de donner des conseils en un temps où les autres sont à peine capables d'en recevoir? Une si heureuse naissance la rendit d'abord la passion de tout ce qu'il y avoit de vertueux et d'élevé dans la cour : on se fit honneur d'avoir part en son amitié ; elle eut le bonheur de plaire à des reines. Des princesses d'un mérite extraordinaire, des dames que la faveur élevoit presque au rang des princesses, la desirerent à l'envi pour favorite ; et telle fut son adresse, que, sans user d'aucun art indigne de son grand courage, elle se conserva toujours dans leur confidence, du consentement même de celles qui auroient pu la lui disputer : tant son esprit avoit de charmes, tant elle étoit élevée au-dessus même de l'envie !

Quand la nature ne lui auroit pas donné tous ces avantages, elle auroit pu les recevoir de l'éducation ; et pour être illustre, il suffisoit d'avoir été élevée par madame la marquise de Rambouillet. Ce nom capable d'imprimer du respect dans tous les esprits où il reste encore quelque politesse ; ce nom

qui renferme je ne sais quel mélange de la grandeur romaine et de la civilité française; ce nom, dis-je, n'est-il pas un éloge abrégé, et de celle qui l'a porté, et de celles qui en sont descendues? C'étoit d'elle que l'admirable Julie tenoit cette grandeur d'ame, cette bonté singuliere, cette prudence consommée, cette piété sincere, cet esprit sublime, et cette parfaite connoissance des choses, qui rendirent sa vie si éclatante.

Vous dirai-je qu'elle pénétroit dès son enfance les défauts les plus cachés des ouvrages d'esprit, et qu'elle en discernoit les traits les plus délicats? que personne ne savoit mieux estimer les choses louables, ni mieux louer ce qu'elle estimoit? qu'on gardoit ses lettres comme le vrai modele des pensées raisonnables et de la pureté de notre langue? Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifioit, où la vertu étoit révérée sous le nom de l'incomparable Artenice, où se rendoient tant de personnes de qualité et de mérite, qui composoient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. Ce fut là que, tout enfant qu'elle étoit, elle se fit admirer de ceux qui étoient eux-mêmes l'ornement et l'admiration de leur siecle.

Il est assez ordinaire aux personnes à qui le ciel a donné de l'esprit et de la vivacité d'abuser des graces qu'elles ont reçues. Elles se piquent de briller dans les conversations, de réduire tout à leur sens, et d'exercer un empire tyrannique sur les opinions. L'affectation, la hauteur, la présomp-

tion, corrompent leurs plus beaux sentiments; et l'esprit qui les retiendroit dans les bornes de la modestie, s'il étoit solide, les porte, ou à des singularités bizarres, ou à une vanité ridicule, ou à des indiscrétions dangereuses. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces défauts en celle dont nous faisons aujourd'hui l'éloge? Y eut-il jamais un esprit plus doux, plus facile, plus accommodant? Se fit-elle jamais craindre dans les compagnies? Étoit-elle éloignée de la cour, on eût dit qu'elle étoit née pour les provinces. Sortoit-elle des provinces, on voyoit bien qu'elle étoit faite pour la cour. Elle se servoit toujours de ses lumieres pour connoitre la vérité des choses, et pour entretenir la charité; et croyoit que c'étoit n'avoir point d'esprit, que de ne pas l'employer, ou à s'instruire de ses devoirs, ou à vivre en paix avec le prochain.

En effet, qu'est-ce que l'esprit dont les hommes paroissent si vains? Si nous le considérons selon la nature, c'est un feu qu'une maladie et qu'un accident amortissent sensiblement. C'est un tempérament délicat qui se dérègle, une heureuse conformation d'organes qui s'usent, un assemblage et un certain mouvement d'esprits qui s'épuisent et qui se dissipent. C'est la partie la plus vive et la plus subtile de l'ame, qui s'appesantit, et qui semble vieillir avec le corps. C'est une finesse de raison qui s'évapore, et qui est d'autant plus foible et plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate et plus épurée. Si nous le considérons selon Dieu, c'est une partie de nous-mêmes plus curieuse que sa-

vante, qui s'égare dans ses pensées. C'est une puissance orgueilleuse qui est souvent contraire à l'humilité et à la simplicité chrétienne, et qui, laissant souvent la vérité pour le mensonge, n'ignore que ce qu'il faudroit savoir, et ne sait que ce qu'il faudroit ignorer.

Cette généreuse fille se mit au-dessus des opinions vulgaires. Parmi les erreurs et les faux jugements du monde, elle s'appliqua à découvrir ce point de vérité, qui fait regarder la vanité des choses humaines; et c'est d'elle que le sage semble avoir dit, que ses lumieres ne s'éteindroient point dans la nuit, *non exstinguetur in nocte lucerna ejus.* On estime les biens: elle a cru qu'il falloit les recevoir de la Providence, et les communiquer par la charité. On recherche les honneurs: elle a jugé qu'il suffisoit de s'en rendre digne. On s'attache à la vie: elle l'a méprisée dès qu'elle a pu la connoître.

Agréez, mesdames, que je m'arrête à ces dernieres paroles, que je me serve de toute votre attention, et que je loue ici une de ses actions célebres, où la force d'esprit et la charité chrétienne ont également éclaté. Dieu, qui imprime de temps en temps la terreur de ses jugements dans les cœurs des hommes par des punitions publiques, affligea la capitale de ce royaume d'une maladie contagieuse: la corruption se répandit d'abord sur le peuple; elle passa dans les maisons des grands; elle approcha du palais des rois; elle n'épargna pas votre famille, et vous enleva un frere dans un âge encore tendre, presque sous les yeux de votre charitable mere. Hélas! suis-je destiné à rouvrir toutes les plaies de

votre famille? et de combien de morts faut-il vous renouveler le souvenir à l'occasion d'une seule? Ce fut en cette rencontre que cette fille forte et courageuse donna un exemple mémorable de sa fermeté. La frayeur de la mort ne lui fit point abandonner sa maison; elle voulut assister ce frere mourant, sans craindre ces souffles mortels qui portent le poison dans les cœurs.

Vous savez l'horreur qu'on a de recueillir ces soupirs contagieux, qui sortent du sein d'un mourant pour faire mourir ceux qui vivent. Le mal qui consume l'un menace les autres : le danger est presque égal en celui qui souffre et en celui qui l'assiste; et l'on ne peut avoir en servant ces sortes de malades, que la malheureuse consolation de les voir mourir, ou la triste espérance de leur survivre de quelques jours. La nature en cette occasion relâche beaucoup de ses droits et de ses obligations ordinaires. Les lois de la chair et du sang ne sont pas si fortes que l'horreur d'une mort presque inévitable. La religion même dispense de ces funestes devoirs ceux qui n'y sont pas engagés par un caractere particulier. Il est permis d'acheter des secours, et d'employer des ames que l'avarice jette dans les dangers, ou qu'une charité surabondante a dévouées au bien public. Mais Julie s'éleve au-dessus des sentiments d'une piété commune. Elle semble être née pour faire des actions héroïques; elle sacrifie volontairement une vie douce, heureuse, illustre dès ses premieres années; et, par une constance admirable, elle demeure ferme au milieu d'un péril qui fait trembler les plus courageux.

Vous admirez sans doute cette fermeté, que Dieu a récompensée de tant de prospérités et de tant de graces; et vous croiriez, mesdames, que c'est le dernier effort de sa constance, que ce sacrifice qu'elle a fait de sa propre vie, si je ne vous faisois souvenir qu'ayant enfin trouvé un mérite et un cœur digne d'elle, il y eut des dangers qu'elle craignit plus que les siens mêmes, il y eut une vie qui lui fut plus chere que la sienne propre.

Vous pensez déja aux combats, aux blessures, aux victoires, de son illustre époux : vous repassez dans votre mémoire ces exemples de fidélité qu'ils ont donnés dans des temps de confusion et de révolte : l'un forçant des villes par sa valeur, l'autre gagnant des cœurs par son adresse : l'un rangeant des rebelles à leur devoir, par la terreur et par l'effort de ses armes, l'autre excitant la fidélité dans l'esprit des peuples, par la vénération qu'on avoit pour elle: l'un perçant lui seul des escadrons entiers, sans craindre ni la force, ni la multitude, ni le danger, ni la mort même; l'autre le voyant revenir, après un glorieux combat, tout couvert de sang et de plaies, sans que l'affliction domestique l'empêchât de travailler elle-même à la sûreté et au repos de la province.

Jamais cœur ne fut pressé d'une plus vive douleur que le sien: jamais cœur ne fut si constant. Sa tristesse n'empêchoit pas sa prévoyance. Ce qu'elle alloit, ce semble, perdre, ne lui faisoit pas oublier ce qu'elle devoit conserver. La tendresse pour son époux s'accordoit en elle avec les soins pour la république. Soulageant les blessures mor-

telles de l'un, et calmant les mouvements dangereux de l'autre, elle s'acquittoit en même temps de tous les devoirs d'une fidele épouse, et d'une fidele sujette. Il n'en faut pas davantage pour vous faire voir qu'elle a résisté aux foiblesses de son sexe. Il reste à vous montrer qu'elle a résisté à l'orgueil, dans son élévation.

Un ancien (1) disoit autrefois que les hommes étoient nés pour l'action et pour la conduite du monde, et que les dieux leur avoient donné en partage la valeur dans les combats, la prudence dans les conseils, la modération dans les prospérités, et la constance dans la mauvaise fortune: que les femmes n'étoient nées que pour le repos et pour la retraite; que toute leur vertu consistoit à être inconnues, sans s'attirer ni blâme ni louange; et que celle-là étoit sans doute la plus vertueuse, de qui l'on avoit le moins parlé. Ainsi il les retranchoit de la république, pour les renfermer dans l'obscurité de leur famille: de toutes les vertus morales, il ne leur accordoit qu'une pudeur farouche; il leur ôtoit même cette bonne réputation qui semble être attachée à l'honnêteté de leur sexe; et les réduisant à une oisiveté qu'il croyoit louable, il ne leur laissoit pour toute gloire que celle de n'en avoir point.

Il est aisé de reconnoitre l'injustice de ce sentiment; car, outre que la philosophie nous apprend que l'esprit et la sagesse sont de tout sexe; que les ames d'une même espece ont des mouvements sem-

(1) Thucydide.

blables, et qu'ayant des principes communs de raison et d'équité naturelles, elles sont capables des mêmes vertus, l'expérience nous apprend encore que Dieu suscite de temps en temps des femmes fortes qu'il éleve au-dessus des foiblesses ordinaires de la nature, à qui il paroît qu'il donne un tempérament particulier, et qu'il rend dignes de soutenir de grands emplois, et de servir d'exemple et d'ornement à leur siecle.

Telle fut l'incomparable Julie, que toute la France a si long-temps admirée, et que toute la France regrette aujourd'hui. Elle eut toutes les qualités naturelles qui composent un mérite éminent, et qui attirent l'estime et la vénération publique. Que ne puis-je vous décrire cet air de grandeur, et cette majesté accompagnée de tant de graces; cet esprit si solide et si délicat tout ensemble; ce jugement si éclairé et si incapable d'être surpris; cette ame si noble et si généreuse; ce cœur si sensible à l'honneur et à la véritable gloire? Que ne puis-je vous marquer ici cette inclination bienfaisante qui n'a jamais perdu une occasion de servir ceux qui ont eu besoin de son secours; ces manieres civiles, humaines, officieuses, qui lui ont gagné tant de cœurs; cette façon de s'exprimer si juste et si naturelle; ce tour d'esprit particulier qui rendoit sa conversation si agréable; ces pensées toujours fondées sur les principes de la raison, et sur l'expérience du grand monde, dont elle connoissoit si bien toutes les humeurs, tous les intérêts, et tous les usages? Que ne puis-je vous dire enfin ce que vous sauriez mieux que moi, si la douleur de l'avoir

perdue ne vous faisoit oublier pour un temps le plaisir que vous avez eu de la posséder?

Quand vous ne sauriez ni le nom, ni l'histoire de la personne dont je vous parle, quand vous auriez oublié toute la gloire de votre maison, ne reconnoîtriez-vous pas dans ce portrait que je viens de faire tous les traits d'une dame illustre, capable de former l'esprit et le cœur des enfants du plus grand monarque du monde, de leur inspirer des paroles et des pensées dignes de leur rang et de leur naissance, d'imprimer dans leurs ames encore tendres ces sentiments élevés qui distinguent les ames royales d'avec les ames du commun; de leur apprendre l'art de se faire aimer de leurs sujets, avant qu'ils sachent se faire craindre de leurs ennemis, de soutenir la gloire et les espérances d'un grand royaume; en un mot, d'être gouvernante d'un dauphin de France? On pouvoit connoître par ce qu'on voyoit en elle ce qu'on en devoit espérer; et, dans le temps de la naissance de ce jeune prince, il étoit aisé de juger que Dieu, dont la providence veille sur les rois et sur les royaumes, l'avoit destinée à son éducation; et que le roi, dont le discernement est si juste, la devoit choisir entre toutes les personnes de sa cour pour un emploi si important.

Il la choisit en effet, mesdames, pour lui confier ce royal enfant qui fait aujourd'hui l'amour et les délices des peuples. L'ambition ni le hasard n'eurent point de part à ce choix. Toute la France l'avoit prévenu par ses vœux et par ses desirs, et le souverain le fit avec connoissance et avec justice. En

ce temps qu'il commençoit à se charger lui-même du poids des affaires; qu'il méditoit ces glorieux desseins qu'il a depuis exécutés de réprimer l'injustice, de rétablir la discipline, de corriger les abus qui s'étoient glissés dans les lois mêmes, d'affermir la paix dans ses provinces, et d'entrer dans ses droits, ou en conquérant, ou en prince pacifique: en ce temps, dis-je, que, rempli de ces grandes maximes d'équité qu'il a depuis toujours pratiquées, il commençoit à récompenser par lui-même le mérite de ses sujets, il crut qu'il ne pouvoit donner une plus grande idée de son discernement et de sa justice, qu'en donnant à la personne de son royaume la plus fidele et la plus éclairée le soin le plus important de son état.

C'est elle donc qui a eu la gloire de former les premiers sentiments et les premieres paroles de ce jeune prince. Pouvoit-il penser, pouvoit-il parler plus dignement? Elle lui a montré à lever ses mains pures et innocentes vers le ciel, à tourner ses premiers regards vers son Créateur. Elle lui a inspiré ses premiers vœux et ses premieres prieres: elle a tiré de son cœur ses premiers soupirs. Combien de fois, en essuyant ses larmes, a-t-elle demandé à Dieu qu'il lui inspirât de la tendresse pour son peuple! Combien de fois, en le corrigeant, a-t-elle demandé pour lui un cœur sage et docile aux inspirations du ciel! Combien de fois a-t-elle prié Dieu, qui tient en ses mains les cœurs des rois, d'en faire un prince selon le sien! Et combien de fois a-t-elle fait cette priere du prophete: « Seigneur, donnez au roi votre jugement, et votre

« justice au fils du roi (1)! » Je laisse ces instructions si utiles, et ces maximes si pures, qu'elle lui a depuis insinuées : je laisse celles qu'elle eût pu lui insinuer, si Dieu lui eût prolongé le cours de ses années. Je me contente de dire qu'il n'y eut jamais d'attachement plus fort que celui qu'elle eut pour ce prince. Qui pourroit exprimer la joie qu'elle ressentoit, lorsqu'elle voyoit paroître ses bonnes inclinations, croître ses bonnes habitudes, et germer ces précieuses semences de gloire et de vertu qu'elle avoit jetées avec tant de soin dans son cœur? Mais qui pourroit exprimer la douleur qu'elle ressentit lorsque la providence de Dieu la retira de cet emploi, où elle étoit autant liée par l'inclination et par la tendresse que par la fidélité et par le devoir?

En effet, il n'y a rien de si aimable que l'enfance des princes destinés à l'empire, lorsqu'ils donnent des marques d'un naturel heureux. On voit en eux des rayons de la majesté de Dieu, tempérés des ombres de la foiblesse des hommes. Ce sont des soleils dans leur orient, qui réjouissent les yeux, et qui ne les éblouissent pas encore : chacun cherche sur leur visage des présages de son bonheur à venir. On croit trouver dans toutes leurs petites actions des fondements des espérances publiques. Ils sont d'autant plus aimés, qu'ils n'ont rien qui les fasse craindre ; et ils regnent d'autant plus fortement dans les cœurs qu'ils ne regnent pas encore dans leurs états.

---

(1) Ps. 71.

La majesté des rois inspire plus de respect que de tendresse. C'est une espece de religion civile et de culte politique qui nous fait révérer ces traits que la main de Dieu a gravés sur le front de ceux à qui il daigne communiquer sa puissance. Ils ont beau descendre jusqu'à nous, nous n'oserions nous élever jusqu'à eux. Quoiqu'ils soient les peres des peuples, ils en sont les maîtres et les souverains. Quelque foiblesse qu'ils puissent avoir, l'homme se cache, pour ainsi dire, sous le monarque; et quelque bonté qu'aient les rois, ils ont toujours l'éclat et la pompe de la royauté. Mais lorsqu'ils n'ont que ces agréments que l'âge donne, qu'on ne voit dans leurs yeux et sur leur visage que des traits de douceur et d'innocence, qu'ils sont encore assez dociles pour entendre la vérité, et qu'au lieu d'une grace, qu'un ancien (1) disoit que Dieu donne à chaque souverain pour tempérer l'austérité du commandement, il semble que toutes les graces ensemble les accompagnent; alors il se fait des impressions d'amour et de tendresse dans les cœurs de ceux qui les voient, et beaucoup plus de ceux qui les gouvernent, et qui doivent être les instruments de la félicité publique.

Y eut-il jamais de gouvernante plus zélée? Y eut-il jamais de jeune prince plus aimable? Jugez par-là combien cette séparation lui fut sensible. Elle ne put s'en consoler que par l'obéissance qu'elle rendoit au plus grand et au plus sage de tous les rois, et par l'honneur qu'elle avoit de passer au

---

(1) Xénophon.

service de la plus grande et de la plus pieuse reine du monde.

Mais, hélas! il falloit se préparer à des séparations bien plus sensibles. O mort! cruelle mort! que ne lui laissois-tu plus long-temps le plaisir de voir le fruit de ses travaux! Que n'a-t-elle vu accomplir la plus grande partie de ses espérances! que n'a-t-elle vu éclater ces grandes qualités dont elle avoit formé les principes! Belle ame qui reposez maintenant dans le sein de la paix et du repos éternel, je sais que c'est presque la seule douceur qui vous a fait souhaiter de vivre. Mais s'il vous reste encore quelque sentiment pour le monde que vous avez quitté, pensez que ces vertus naissantes se fortifient; que votre ouvrage se perfectionne tous les jours; qu'une partie de vous-même acheve ce que vous avez commencé; que votre illustre époux emploie à cette éducation si importante cet esprit que vous avez tant estimé, cette ame qui est encore unie si étroitement à la vôtre, ce cœur où vous êtes encore vivante; et que, dans la douleur de vous avoir perdue, il a la consolation de retrouver encore quelque chose de vous dans l'esprit et dans les actions de cet admirable enfant qu'il éleve.

Pourquoi interrompre, mesdames, par ces idées funestes, la relation glorieuse de ses honneurs et de ses charges? Ce seroit ici le lieu de vous la représenter dans le plus grand éclat de sa vie, honorée de l'estime et de la confiance de ses maîtres, comblée de toutes les graces qui pouvoient tomber sur sa personne ou sur sa famille, suivie de tous ceux qui reconnoissoient le mérite, ou qui ado-

roient la faveur. Mais je sais qu'elle n'a jamais mis sa confiance qu'en Dieu seul ; et je me souviens que je parle à des épouses de Jésus-Christ, qui mènent une vie humble et pénitente, et pour qui toute grandeur humaine n'est que vanité. Ne pensons donc à cette gloire, à cet éclat, à ces dignités, que pour connoître le bon usage qu'elle en a fait.

Les honneurs sont institués pour récompenser le mérite, pour exercer la sagesse, et pour être des occasions de faire du bien : aussi ils n'appartiennent de droit qu'à des ames modérées, justes, charitables, qui les reçoivent sans empressement, qui les possedent sans orgueil, qui les retiennent sans intérêt. Mais l'esprit du monde en a perverti le véritable usage. On les brigue sans les mériter ; on en abuse quand on les a obtenus ; on n'en veut jouir que pour soi quand on les possede. L'ambition les acquiert par des voies même criminelles ; la vanité les regarde comme des préférences et des distinctions du reste des hommes ; et l'injustice fait qu'on en retient tout le fruit, qui devroit se communiquer aux autres. Notre illustre duchesse a évité ces écueils. Elle n'a pas recherché les honneurs, quoiqu'elle les ait mérités. Et si elle ne s'est pas toujours servie de toute l'autorité qu'elle auroit pu prendre, du moins elle a employé tout son crédit pour assister tous ceux qui ont eu besoin de son secours.

Si la grandeur et la tranquillité de son ame avoient été moins connues, je vous dirois seulement qu'elle n'a employé aucun de ces artifices que les ambitieux appellent la science du monde et le secret de parvenir, et qu'elle ne s'est insinuée à la cour ni par

de pressantes sollicitations, ni par de lâches flatteries. Mais je puis passer plus avant, et dire qu'elle a élevé son esprit au-dessus des fausses idées des hommes; qu'elle a regardé sans envie ce qui étoit au-dessus de sa fortune, comme elle a vu sans mépris tout ce qui paroissoit au-dessous d'elle; qu'elle a recherché la vertu pour elle-même, et non pour son éclat et pour ses récompenses; et qu'enfin les honneurs l'ont trouvée, sans qu'elle ait eu le soin de les chercher.

Rappelez dans votre mémoire, mesdames, les commencements de ses emplois. Elle étoit accablée d'une dangereuse maladie; et comment eût-elle fait des vœux pour sa fortune, elle qui n'en faisoit presque pas pour sa guérison? Eût-elle eu des prétentions pour la gloire de la terre, lorsqu'elle approchoit si fort de celle du ciel? Pouvoit-on briguer pour elle des charges, lorsqu'on étoit assez occupé à lui conserver un reste de vie? On ne demandoit pas de ces grandes prospérités; c'étoit assez de ne la point perdre; et, dans le danger où elle étoit, on n'avoit à solliciter que le ciel pour elle. Dieu exauça les vœux de sa famille, en même temps qu'il exauçoit ceux de la France: il fit naître un prince qui devoit être l'héritier de ce grand royaume; il empêcha de mourir celle que sa providence avoit destinée pour sa gouvernante.

Ce n'est pas assez que d'entrer ainsi dans les honneurs, si l'on n'en use avec modération quand on les possède. Ceux qui savent régler leurs desirs ne règlent pas toujours leur autorité. L'orgueil, qui est presque inséparable de la faveur, est un poison pé-

nétrant et subtil, qui se glisse insensiblement dans l'ame des grands; et ceux mêmes qui n'étoient pas ambitieux dans une condition médiocre deviennent quelquefois insolents lorsqu'ils se trouvent dans une plus grande élévation. Mais l'admirable Julie ne se laissa point éblouir à l'éclat des dignités du siecle: plus elle fut élevée, et plus elle parut modeste. Elle connoissoit le fond de la vanité; et pleine de ces réflexions judicieuses qui fortifient l'esprit contre les fausses opinions du monde: « Qu'est-ce que nous faisons, » disoit-elle un jour, « et qu'est-ce que nous prétendons avec notre orgueil? Toutes nos charges tomberont bientôt avec « nous; la mort confondra les cendres de celles qui « brillent à la cour, et de celles qui sont obscures « dans la retraite; et toute la différence ne va qu'à « quelques titres de plus ou de moins dans nos épitaphes. » Toute son étude étoit d'employer utilement son crédit; et l'on peut dire d'elle qu'ayant eu, selon le monde, des sujets, et souvent des occasions favorables, de se ressentir des injustices qu'on lui avoit faites, elle a toujours sacrifié ses ressentiments, et n'a jamais voulu nuire, non pas même à ceux qu'elle pouvoit croire ses ennemis, ou, pour mieux dire, ses envieux.

Comment auroit-elle voulu nuire, elle dont le propre caractere étoit d'être bienfaisante, et qui, pour me servir des termes d'un célebre romain (1), ne paroissoit pas tant une dame mortelle qu'une divinité favorable à tous les malheureux? Elle sa-

(1) Val. Max. lib. 4, c. 8.

voit que ceux qui ont accès auprès des rois doivent, selon leur pouvoir, leur présenter les supplications et les larmes de leurs sujets, comme font ces anges de paix qui portent vers le trône de Dieu les vœux des justes et les encens de leurs sacrifices. Elle savoit que les grands sont d'autant plus les images de Dieu, qu'ils ont plus de moyens de bien faire, et qu'ils ne semblent être nés que pour exercer la charité. Elle savoit enfin qu'on a besoin d'intercession et de faveur à la cour, où les injures sont plus fréquentes que les bienfaits, où l'on méprise ceux que la fortune a abandonnés, où toute l'envie attaque les puissants, et nulle pitié n'assiste les foibles, et où l'on croit faire grace à des malheureux quand on n'achevé pas de les opprimer.

Elle aimoit mieux employer son crédit pour les intérêts des autres, que de le ménager pour les siens propres. La crainte de faire des ingrats, ou le déplaisir d'en avoir trouvé, ne l'ont jamais empêchée de faire du bien. Falloit-il appuyer une prétention raisonnable, faire connoître un mérite caché, obtenir une grace douteuse, donner de bonnes impressions d'une fidélité rendue suspecte, faire valoir un service rendu, adoucir une faute pardonnable, donner un avis salutaire, procurer un petit établissement ; elle étoit toujours prête à solliciter : semblable à ces fleuves qui, roulant leurs flots avec majesté, arrosent des terres stériles et seches, et recueillant des eaux qui se perdoient dans les campagnes, vont porter à la mer leur tribut et celui des ruisseaux dont ils sont grossis.

Sa maniere de faire du bien étoit toujours plus

agréable que le bienfait. Elle écoutoit, sans se rebuter, les importuns mêmes, et les graces accompagnoient jusqu'à ses refus. Sa sagesse lui faisoit choisir les moments favorables pour demander; et je dis d'elle ce que le sage a dit de la femme forte, qu'il y avoit une loi de douceur qui conduisoit sa langue, et un esprit de prudence et de discernement qui régloit toutes ses paroles (1): *Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus.* Aussi lorsque Dieu l'a retirée de ce monde, où il l'avoit rendue si utile, et où sa mémoire est en bénédiction, en un temps où chacun juge de son prochain avec liberté, où l'on fait le recueil des bonnes et des mauvaises qualités de ceux qui meurent, et où chacun retraçant dans son esprit les sujets qu'il a de s'en louer ou de s'en plaindre, selon ses passions, fait leur épitaphe à sa mode; que de regrets sinceres! que d'éloges non suspects! que de témoignages publics d'estime et de reconnoissance! Ceux dont elle a présenté les vœux ou les plaintes offrent pour elle de tous côtés les sacrifices de leurs larmes ou de leurs prieres. Les familles qu'elle a assistées, et qui lui doivent le repos dont elles jouissent, lui souhaitent incessamment le repos éternel devant Dieu. Les villes les plus nombreuses assemblent leurs peuples pour lui rendre pompeusement des devoirs funebres. Les provinces qu'elle a autrefois édifiées par sa piété, et par les aumônes qu'elle y a répandues, retentissent du bruit de ses louanges. Les prêtres offrent pour elle le sacrifice de Jésus-

(1) Prov. c. 31, v. 16.

Christ sur les autels, et les pauvres qu'elle a secourus demandent à Dieu pour elle la miséricorde qu'elle leur a faite.

Auriez-vous pensé, mesdames, vous qui avez connu les dangers du monde dès votre enfance, et qui en avez craint la corruption, qu'on en pût faire un si bon usage, et qu'on pût tirer les moyens de son salut de cet éclat et de cette abondance, qui sont si souvent des occasions de malheur et de ruine pour les ames? Ne croyez pas pourtant que, pour consoler ou pour flatter votre douleur, je veuille exagérer la vertu de celle que vous pleurez, et la justifier elle et le monde tout ensemble. A Dieu ne plaise que je cherche des matieres d'éloges aux dépens de la vérité, et que par une fausse complaisance je tâche d'accorder l'esprit du siecle et l'esprit de Jésus-Christ, contre les regles de l'Évangile!

Je sais que sa vie a été réglée; mais peut-elle avoir été assez pure, assez dégagée, assez chrétienne? Dieu l'a délivrée des grands déréglements qui sont presque inséparables de la faveur et de la fortune; mais a-t-elle évité ces foiblesses attachées à la nature, ces desirs séculiers dont parle S. Paul, ces considérations humaines, ces intentions demi-bonnes, demi-mauvaises, ces molles condescendances, cette inutilité de vie, ces affections tiedes pour son salut? A-t-elle été exempte de ces défauts qui sont inévitables dans le monde, où la cupidité domine sur les ames les plus désintéressées, où les esprits les plus fermes sont entraînés par l'exemple et par la coutume; où, si l'on ne se perd, au moins on s'égare

souvent, et si l'on ne refuse son cœur à Dieu, au moins on le partage entre lui et les créatures? Ainsi, quelques vertus que nous ayions remarquées, je craindrois encore pour elle. Mais outre qu'elle a passé ces années dangereuses auprès d'une reine aussi illustre par sa piété que par son rang et par sa naissance, qui est plus souvent au pied des autels que sur le trône, et de qui l'on peut apprendre des vertus capables de sanctifier la cour même, je considere qu'elle a racheté ses péchés par les aumônes qu'elle a répandues secrètement dans le sein des pauvres, et qu'elle les a expiés par une longue pénitence qu'elle a soutenue avec beaucoup de force. C'est la troisieme partie de ce discours.

Si l'illustre duchesse dont nous avons vu les prospérités eût fini ses jours dans les plaisirs et dans la joie du siecle; si, tout éblouie de l'éclat de sa fortune, elle fût entrée dans l'horreur et dans les ténebres du tombeau; si, sortant du palais des rois, elle se fût trouvée devant le tribunal de Dieu, je ne parlerois de sa mort qu'en tremblant, et je vous exciterois à la pleurer, dussiez-vous interrompre le cours de cet éloge funebre par vos soupirs et par vos larmes.

Je sais bien que l'Église, qui connoît le prix et l'efficace du sang de Jésus-Christ, ne désespere jamais du salut de ceux qui meurent dans sa foi et dans l'usage de ses sacrements; que Dieu exerce, quand il veut, ses jugements de miséricorde sur ses élus; qu'il a des graces vives et pénétrantes, qui consument en peu de temps toute l'impureté que le commerce des hommes et l'air contagieux du monde

laissent dans les cœurs, et qu'il y a de précieux moments de charité qui valent des années de pénitence : mais je sais aussi qu'il faut avoir souffert avec Jésus-Christ pour régner avec Jésus-Christ; qu'il faut se réconcilier avec Dieu par la priere, par les larmes, par la retraite, quand on a suivi le monde son ennemi. Je sais que la pénitence de ceux qui se laissent surprendre à la mort doit être suspecte; que leur tristesse est souvent un regret de mourir, plutôt qu'une douleur d'avoir mal vécu; que leur abattement vient de la foiblesse de la nature, plutôt que du zele de la charité; et que leurs soupirs sont plutôt des effets d'une crainte humaine que des fruits d'une solide pénitence.

Je rends graces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous avoir délivrés de ces craintes. Je parle avec confiance d'une mort chrétienne, préparée par des infirmités sensibles et humiliantes, par un retranchement des plaisirs et des consolations humaines, par une langueur affligeante, par une soumission entiere à la volonté de Dieu, et par une longue patience.

Les saints canons ordonnoient autrefois aux pénitents d'être plusieurs années dans un état d'expiation, avant que d'être admis à la participation des sacrés mysteres. Ils se sacrifioient eux-mêmes, pour avoir part au sacrifice de Jésus-Christ; ils demeuroient prosternés aux portes des temples sacrés, avant que d'oser approcher du sanctuaire : trop heureux d'entrer dans la joie du Seigneur par les larmes et par les souffrances, et de tâcher d'appaiser sa justice, avant que de jouir de ses faveurs. Ce que la

discipline de l'Église avoit établi, la providence de Dieu l'a exécuté sur votre vertueuse sœur, mesdames. Il a rompu les liens qui l'attachoient au monde, pour l'attirer dans la céleste Jérusalem. Il l'a purifiée par l'exercice de sa patience, afin qu'elle fût digne d'entrer dans sa gloire. Il l'a humiliée devant les hommes, pour l'élever jusqu'à lui; et, par trois ans de pénitence, il l'a disposée à jouir d'une éternelle félicité.

Vous représenterai-je ici ses infirmités naissantes, ses forces qui diminuent tous les jours? Je ne sais quel poids qui l'accable insensiblement, une foiblesse imprévue qui l'arrête au milieu de ses grands emplois. Vous dirai-je qu'elle recueillit mille fois ce qui lui restoit de force pour s'acquitter de ses devoirs ordinaires; que son cœur ne se ressentit jamais de l'abattement de son corps; que son zele la soutint dans les défaillances de la nature; qu'elle sacrifia sa santé, toute foible et tout usée qu'elle étoit, à l'honneur d'être auprès d'une grande reine; et que de tous les maux qu'elle souffrit, elle ne se plaignit jamais que de l'impuissance où elle étoit de la servir? Laissons ces circonstances, qui tiennent encore un peu du monde, et passons de ces vertus civiles aux vertus chrétiennes qu'elle a pratiquées.

Sa retraite fut le commencement de sa pénitence, et la violence qu'elle se fit en s'éloignant de la cour, où l'habitude, les honneurs, les graces, l'inclination même respectueuse qu'elle avoit pour le prince, la tenoient si étroitement liée; cette violence, dis-je, fut le premier sacrifice qu'elle offrit à Dieu. Qu'il est difficile de se réduire à la solitude, lors

qu'on a vécu long-temps dans la cour des rois! Les yeux accoutumés à voir la figure de ce monde qui passe par les endroits les plus éclatants sont toujours prêts à se fermer, lorsqu'ils ne trouvent rien qui flatte leur curiosité ou leur convoitise. L'esprit rempli d'idées magnifiques, qui se plaît à se perdre dans ses vastes pensées, s'ennuie dès qu'il se trouve renfermé en lui-même, et resserré en un petit nombre d'objets languissants, qui ne le frappent que foiblement. L'ame accoutumée à être émue par de grandes passions qui l'agitent vivement n'est plus touchée de ces impressions foibles et légeres qu'elle reçoit dans la retraite. De là vient l'attachement qu'on a à cette vie, quoique difficile et tumultueuse. Ceux qui s'en plaignent tous les jours le plus éloquemment ne laissent pas enfin de s'y plaire. La patience y est soutenue par le desir, et le desir par l'espérance (1). C'est cet enchantement dont parle le sage. Il s'y fait un engagement presque involontaire. On y reconnoît sa servitude, et l'on n'y craint rien tant que sa liberté: quelque peine qu'on ait à y être, il est insupportable d'en être éloigné. Il n'appartient qu'à vous, mon Dieu, de briser les chaines de ces esclaves, de rompre le charme qui les éblouit, et de remplir de vos vérités adorables des esprits et des cœurs que le monde que vous avez vaincu occupe de ses vanités.

Voilà la grace qu'il a faite à cette illustre morte que nous pleurons. Il l'a conduite dans la solitude, pour parler à son cœur dans le secret et dans le si-

(1) Fascinatio nugacitatis. Sap. c. 4.

lence. Elle est sortie de l'Égypte; et, par des déserts secs et stériles, elle a passé dans cette terre heureuse où coulent le lait et le miel. Elle a regardé ses dernieres années comme des restes d'une vie qu'elle avoit partagée, et qu'elle ne vouloit plus consacrer qu'à Dieu seul. Cette imagination autrefois si vive ne lui représentoit plus le monde qu'en éloignement. Cette mémoire qui avoit été si prompte et si présente devint toute vide des especes et des images du siecle, Dieu voulant par un triste mais heureux abattement, qu'elle ne pensât plus qu'à lui, qu'elle ne se souvînt que de lui, qu'elle ne fût sensible que pour lui.

Après cette séparation, accablée sous le poids de ses infirmités, elle s'appliqua à les souffrir chrétiennement; et cette grandeur d'ame qui avoit éclaté dans toutes les actions de sa vie parut encore dans sa patience. Quelqu'un dira peut-être qu'elle n'a pas ressenti de ces douleurs aiguës qui font qu'on regarde la mort comme une consolation, et la vie comme un supplice; que sa croix a été plus incommode que pesante, et que cette langueur qui la consumoit insensiblement étoit plutôt une privation de plaisir qu'une peine. Il est vrai qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'ame, et qui épuisent en un moment toute la constance d'un malade. Dans la défiance où elle étoit de ses propres forces, elle avoit souvent demandé à Dieu qu'il l'en délivrât : il sembloit qu'il l'eût exaucée. Mais si sa miséricorde a adouci la rigueur de sa pénitence, sa justice en a augmenté la durée; et il n'a pas fallu

moins de force à soutenir cette longue epreuve, que si elle avoit été plus courte et plus rigoureuse.

En effet, dans les maux violents la nature se recueille tout entiere, le cœur se munit de toute sa constance : on sent beaucoup moins à force de trop sentir ; et si l'on souffre beaucoup, on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas long-temps. Mais les maladies de langueur sont d'autant plus rudes que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter et les maux et les remedes aussi fâcheux que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus accablée; les forces diminuent à tous moments, et la patience s'affoiblit aussi bien que celui qui souffre. C'est ici que nous pouvons appliquer à notre femme forte ce que Salomon a dit de la sienne : *Accinxit fortitudine lumbos suos* (1) : qu'elle a ramassé toutes ses forces pour combattre cette langueur ennemie, qui lui ôtoit incessamment quelque partie d'elle-même, et qui lui portoit tous les jours quelque trait mortel dans le sein.

Une patience de trois ans a-t-elle jamais été plus égale ? La douleur a-t-elle jamais tiré de sa bouche, ou de son cœur, je ne dis pas une plainte amere, une parole de murmure, mais un seul mouvement d'impatience, une parole d'inquiétude ? A-t-elle trouvé sa pénitence trop longue ou trop rigoureuse? A-t-elle cru que sa croix étoit trop dure ou trop affligeante ? Ames saintes, devant qui je parle, accoutumées à porter le joug du Seigneur dès vos plus tendres années, élevées au pied des autels,

(1) Prov. 31.

à l'ombre de la croix de Jésus-Christ, consommées dans l'exercice d'une pénitence austere, souffrez-vous avec plus de constance et de foi les peines que Dieu vous envoie ? J'atteste vos cœurs et vos consciences, conservez-vous plus religieusement qu'elle la paix intérieure dans vos solitudes ? Non, non, lorsque la providence de Dieu l'a séparée du monde, elle a quitté les honneurs avec autant de générosité que vous en avez eu à les fuir. Sortant du Louvre, elle a pratiqué des vertus que l'on n'apprend, ce semble, que dans les cloîtres ; et, après s'être acquittée de tous ses devoirs à la cour, elle a souffert, comme vous souffrez dans vos cellules, sans murmurer et sans se plaindre.

Que dis-je, mesdames, sans se plaindre ? Oublié-je ce que j'ai vu, ce que j'ai ouï ? ces soupirs sortis du fond de son cœur, cette tristesse peinte sur son visage, ces paroles mêlées de douleur et de crainte ? ne craignez rien qui fasse tort à sa mémoire et à sa vertu. Cette émotion dont je vous parle n'étoit pas une foiblesse d'esprit ; c'étoit un zele de pénitence. Ce n'étoit pas une marque d'attachement à la vie ; c'étoit le regret d'avoir eu sujet de s'y attacher. Elle craignoit d'avoir été trop heureuse, et de ne souffrir pas assez ; et rappelant dans l'amertume de son ame ces années qu'elle avoit passées dans les honneurs et dans la gloire : « Je ne « me plains pas de mourir, disoit-elle, je me « plains d'avoir vécu trop heureusement. Les peines « que le ciel m'envoie ne sont pas proportionnées « aux prospérités que j'en ai reçues ; et je souffre de « ce que je ne souffre pas assez. » Et nous recher-

cherons après cela, pécheurs et mortels que nous sommes, une joie qui passe et qui ne laisse que du regret! Et nous prendrons pour objet de notre ambition ces honneurs qui doivent être un jour des sujets de tristesse et de crainte! Et nous appellerons bonheur de notre vie ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut expier à notre mort!

Pardonnez, mesdames, ce mouvement de zele. Ce que je dis pour confondre les personnes du siecle doit servir à vous consoler, et à vous faire comprendre que vous êtes heureuses d'avoir renoncé vous-mêmes aux grandeurs et aux prospérités mondaines; heureuses encore de ce que votre illustre sœur, après en avoir eu tout l'éclat, en a reconnu toute la misere. Oui, elle a reconnu qu'il y avoit en elles je ne sais quelle malignité qui les rendoit souvent criminelles, et toujours au moins dangereuses. Elle a cru qu'il falloit employer une partie de sa vie à pleurer celle où le monde avoit eu trop de part; elle n'a plus pensé qu'à accomplir son temps de pénitence, et n'a pas même voulu souhaiter d'être moins infirme.

Souffrir la maladie avec patience, être dans l'indifférence de la maladie ou de la santé, ne regretter pas ses prospérités passées, ne desirer pas même d'être délivrée des langueurs présentes; cette suspension de desirs entre la vie et la mort, et cette volonté soumise à celle de Dieu, ne sont-ce pas des caracteres d'une ame chrétienne? Tristes, mais fideles témoins de ses derniers sentiments, combien de fois vous a-t-elle dit: « Je ne fais point de vœux « pour ma santé; j'en fais qui sont plus dignes de

« Dieu, qui sont plus importants pour moi; je lui « demande qu'il me sauve, et non pas qu'il me « guérisse. » Qu'elle étoit éloignée de la foiblesse ordinaire de ceux qui tombent dans les infirmités! Ils se flattent incessamment de l'espérance de leur guérison : accablés de douleur et d'ennui, ils emploient toute la force qui leur reste à faire des vœux pour leur santé. S'ils ne peuvent lever les mains ni les yeux au ciel, ils y adressent leurs soupirs. Une partie d'eux-mêmes est déja morte, que l'autre desire de vivre. Lors même qu'ils souhaitent l'immortalité, ils voudroient arrêter la mort qui les y conduit; et, s'approchant du ciel où ils aspirent, ils regardent encore, presque sans y penser, la terre qu'ils quittent : tant le desir de vivre est naturel à tous les hommes! tant on espere ce qu'on desire!

Notre généreuse malade s'est regardée comme une victime destinée au sacrifice; elle a vu venir le coup sans demander grace. Elle n'a pas souhaité de vivre, quoiqu'elle eût vécu avec tant d'éclat et tant de douceur; elle n'a pas souhaité de mourir, quoique sa vie languissante lui fût à charge. Abattue par ses maux et non par ses chagrins, elle n'avoit que le desir d'accomplir la volonté du Seigneur, dût-il prolonger ses jours pour prolonger ses peines, dût-il augmenter ses douleurs pour consommer sa pénitence.

La providence de Dieu a permis, mesdames, que vous l'ayiez vue en cet état. Ceux qui admiroient sa fermeté perdirent la leur; ceux qui la plaignoient paroissoient presque les seuls à plaindre. La pitié fut plus cruelle que la douleur; et ceux qui voyoient le

mal étoient plus tristes et plus changés que celle même qui le souffroit. Je recueillerois ici volontiers tous les sentiments tendres et généreux de son illustre époux. Je vous renouvellerois le souvenir de cette affliction si chrétienne, de ces prieres si touchantes, de ces exhortations si vives et si pieuses, de cette tristesse si sage et si forte tout ensemble, et de cette charité sensible, qui, selon les termes de l'épouse des cantiques, fait sur nous les mêmes impressions que la mort (1). Mais faut-il vous attendrir par la douleur de ceux qui vivent, vous qui êtes déja si touchées de la perte que vous avez faite !

Éloignons encore un peu, si nous pouvons, cette idée funeste de mort : cessons de penser à notre héroïne, pour admirer la tendresse et la piété de son illustre fille. Nous l'avons vue deux ans entiers dans toutes les fonctions de la charité. Tantôt elle employoit ses pieuses mains au soulagement de la malade, tantôt elle les levoit au ciel pour demander à Dieu sa santé. Attachée auprès de son lit, où elle sacrifioit toute sa joie, prosternée au pied des autels, où elle offroit à Dieu toutes ses peines, elle se partageoit entre ses soins et ses prieres, en un âge où les devoirs domestiques passent pour contrainte, et où il semble qu'on ne doive vivre que pour soi; en un siecle où la discipline des mœurs est relâchée, où les liens du sang et de la nature ne serrent presque plus les cœurs, et où il ne reste de l'ancienne piété, qu'autant qu'il en faut pour la bienséance. Que Dieu et la nature lui rendent ce qu'elle a fait

(1) Fortis est ut mors dilectio. Cant. c. 8.

pour l'un et pour l'autre, et lui donnent des enfants qui soutiennent la gloire de leur naissance, et, pour dire encore plus, qui lui ressemblent, et qui aient pour elle ces sentiments tendres et respectueux qu'elle a conservés pour son incomparable mere jusqu'à sa mort.

Mais, hélas ! je prononce sans y penser cette funeste parole ; et quelque digression que je cherche, je reviens malgré moi à ce cruel sujet de mon discours. Retenons nos larmes ; ce seroit faire tort à la mémoire de cette femme forte que de montrer de la foiblesse. Parlons de sa mort, s'il se peut, aussi constamment qu'elle est morte.

Qui est celui qui ne frémisse au seul nom de la mort, qui ne soit saisi d'horreur et de crainte à la vue de la mort d'autrui, et à la simple pensée de la sienne propre, soit par une prévention d'esprit qui nous fait regarder la fin de notre vie comme le plus grand de tous nos malheurs ; soit par une providence de Dieu, qui veut que l'homme ressente l'amertume des maladies et de la mort, depuis qu'il a perdu par son péché le plaisir d'être sain et d'être immortel ; soit enfin par un juste mais terrible jugement de Dieu, qui laisse quelquefois dans les frayeurs de la mort ceux qui ont passé leur vie dans les plaisirs et dans la mollesse, et qui abandonne à leur crainte et à leur douleur ceux qui se sont abandonnés à leurs desirs et à leurs passions déréglées. Alors on s'effraie à la vue d'un confesseur, comme s'il ne venoit que pour prononcer des arrêts de mort. On éloigne les derniers sacrements, comme si c'étoient des mysteres de mauvais augure : on re-

jette les vœux et les prieres que l'Église a instituées pour les mourants, comme si c'étoient des vœux meurtriers et des prieres homicides. La croix de Jésus-Christ, qui doit être un sujet de confiance, devient à ces esprits lâches un objet de terreur ; et, pour toute disposition à la mort, ils n'ont que l'appréhension ou la peine de mourir. Quels funestes égards, quels ménagements criminels, n'a-t-on pas pour eux! Bien loin de leur faire voir leur perte infaillible, à peine les avertit-on de leur danger ; et, lors même qu'ils sont mourants, on n'ose presque leur dire qu'ils sont mortels. Cruelle pitié, qui les perd de peur de les effrayer! crainte funeste, qui les rend insensibles à leur salut!

La mort de notre illustre duchesse n'a pas été de ces morts imprévues ou dissimulées. Elle l'a vue plusieurs fois dans son plus terrible appareil, sans en être émue ; elle l'a sentie sur elle-même, sans s'étonner. Cette langueur, ces abattements, ces diminutions, que Tertullien appelle des portions de la mort, ne la lui faisoient-ils pas éprouver par avance? Ces rechûtes, ces agonies fréquentes, ne lui servoient-elles pas comme d'apprentissage à bien mourir? La main de Dieu, qui donne la vie et la mort, qui conduit sur le bord du tombeau, et qui en retire, sembloit l'immoler et la faire revivre plusieurs fois, pour la disposer à son dernier sacrifice. La désolation de ses domestiques, les entretiens et les avis pieux et sinceres de son directeur, le corps et le sang de Jésus-Christ reçus plusieurs fois comme viatique, la sainte onction des mourants appliqué deux fois en moins d'une année, n'étoient-ce pas d

avertissements qu'il falloit se préparer à la mort? Ces derniers remedes que l'Église emploie pour le salut des fideles ne faisoient-ils pas voir l'extrémité de sa maladie?

Le courage qu'elle témoignoit en souffrant faisoit qu'on lui parloit hardiment de ses souffrances. Ceux-là même qui prenoient le plus de part à sa vie osoient lui annoncer sa mort. Cependant vîtes-vous changer son visage? ses yeux furent-ils jamais moins sereins? perdit-elle quelque chose de sa tranquillité ordinaire? sa voix fut-elle moins ferme jusqu'à la fin? Il est vrai qu'elle n'en eut que pour Dieu dans ses derniers jours. L'interrogeoit-on sur ses maux, lui faisoit-on des questions plus nécessaires pour son soulagement que pour son salut? elle étoit muette, elle étoit insensible. Lui parloit-on des dispositions à la mort? elle recueilloit dans son sein tout ce qui lui restoit de force et de sentiment, pour rendre raison des mouvements de son ame; et, ne prenant plus aucune part au monde, elle ne parloit qu'à ceux à qui elle devoit répondre de sa résignation et de sa foi.

Je n'aurois plus qu'à reprendre les paroles de mon texte, et à finir par où j'ai commencé. Car que me reste-t-il à vous dire, mesdames. Vous représenterois-je des exemples? votre profession vous engage assez à une vie pénitente. Vous marquerois-je la fragilité des grandeurs et des plaisirs du siecle? je vous ai déja dit que vous y avez renoncé. Vous exhorterois-je à modérer votre douleur? vous n'êtes pas de ces ames païennes, qui, n'ayant point d'espérance solide, n'ont point aussi de véritable consolation. Je chercherois peut-être dans les raisonne-

ments des philosophes et dans la persuasion de la sagesse humaine ce qu'il faut trouver dans les pures sources de la vérité. Il faut que Jésus-Christ vous parle lui-même, comme il parloit autrefois à deux sœurs, illustres par leur piété, par leur retraite, par les fonctions de la charité qu'elles avoient exercées, et par une affliction pareille à la vôtre. Il vous dira : Cette sœur que vous pleurez n'est pas morte (1). Tous ceux qui croient et vivent en moi ne mourront jamais. Vous l'avez, ce semble, perdue, au moins vous l'avez pleurée : cependant elle est vivante en moi, qui suis la résurrection et la vie. Ne le croyez-vous pas ainsi? Si je pénetre dans vos sentiments, si j'entends bien la voix de votre cœur, il me semble que chacune de vous, animée d'une foi vive et d'une espérance sincere, pense ce que pensoient ces filles affligées et soumises, et qu'elle répond ce qu'une d'elles répondit : Je le crois, Seigneur, je le crois.

Pour vous, chrétiens qui tenez encore au monde par vos passions, par vos desirs, par vos espérances, rentrez en vous-mêmes; reconnoissez les illusions et les tromperies du monde : que cette mort qui vous a touchés vous serve de disposition à la vôtre. Plût à Dieu que cette illustre morte pût encore vous exhorter elle-même! Elle vous diroit : Ne pleurez pas sur moi ; Dieu m'a retirée par sa grace des miseres d'une vie mortelle : pleurez sur vous, qui vivez encore dans un siecle où l'on voit, où l'on souffre et où l'on fait tous les jours, beaucoup de mal :

---

(1) Jean, c. 11.

apprenez en moi la fragilité des grandeurs humaines. Qu'on vous couronne de fleurs, qu'on vous compose des guirlandes ; ces fleurs ne seront bonnes qu'à sécher sur votre tombeau : que votre nom soit écrit dans tous les ouvrages que la vanité de l'esprit veut rendre immortels ; que je vous plains s'il n'est pas écrit dans le livre de vie ! Que les rois de la terre vous honorent ; il vous importe seulement que Dieu vous reçoive dans ses tabernacles éternels. Que toutes les langues des hommes vous louent : malheur à vous, si vous ne louez Dieu dans le ciel avec ses anges ! Ne perdez pas ces moments de vie, qui peuvent vous valoir une éternité bienheureuse. Trois ans de langueur, trois ans de pénitence, ne sont pas donnés à tout le monde. Profitons de ces instructions ; bénissons Dieu avec elle, et tâchons de nous rendre dignes des graces qu'il lui a faites, et de la gloire qu'il lui a donnée.

ORAISON FUNEBRE

DE MADAME

MARIE DE WIGNEROD,

DUCHESSE D'AIGUILLON, PAIR DE FRANCE;

prononcée en l'église des Carmélites, à Paris, le 12 août 1675.

RELIQUUM est... ut qui utuntur hoc mundo, tamquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi.

L'IMPORTANCE est d'user de ce monde comme si l'on n'en usoit pas : car la figure de ce monde passe.

Ep. 1 aux Corinthiens, c. 7.

QU'ATTENDEZ-VOUS de moi, messieurs, et quel doit être aujourd'hui mon ministere? Je ne viens ni déguiser les foiblesses, ni flatter les grandeurs humaines, ni donner à de fausses vertus de fausses louanges. Malheur à moi, si j'interrompois les sacrés mysteres pour faire un éloge profane, si je mêlois l'esprit du monde à une cérémonie de religion, et si j'attribuois à la force ou à la prudence de la chair ce qui n'est dû qu'à la grace de Jésus-Christ. Je cherche à vous édifier plutôt qu'à vous plaire. Je viens vous annoncer avec l'apôtre que tout finit, afin de vous ramener à Dieu qui ne finit point, et vous faire souvenir de la fatale nécessité de mourir,

pour vous inspirer une sainte résolution de bien vivre.

Les tristes dépouilles d'une illustre morte, les larmes de ceux qui la pleurent, des autels revêtus de deuil, un prêtre qui offre attentivement le sacrifice que l'Église appelle terrible, un prédicateur qui, sur le sujet d'une seule mort, va décrier la vanité de tous les mortels, tout cet appareil de funérailles vous a sans doute déja touchés. A la vue de tant d'objets funebres, la nature se trouve saisie; un air triste et lugubre se répand sur tous les visages: soit horreur, soit compassion, soit foiblesse, tous les cœurs se sentent émus; et chacun regrettant la mort d'autrui, et tremblant pour la sienne propre, reconnoît que le monde n'a rien de solide, rien de durable, et que ce n'est qu'une figure et une figure qui passe.

Oui, messieurs, les plus tendres amitiés finissent: les honneurs sont des titres spécieux que le temps efface; les plaisirs sont des amusements qui ne laissent qu'un long et funeste repentir; les richesses nous sont enlevées par la violence des hommes, ou nous échappent par leur propre fragilité; les grandeurs tombent d'elles-mêmes; la gloire et la réputation se perdent enfin dans les abimes d'un éternel oubli. Ainsi le torrent du monde s'écoule, quelque soin qu'on prenne à le retenir. Tout est emporté par cette suite rapide de moments qui passent; et par ces révolutions continuelles nous arrivons, souvent sans y avoir pensé, à ce point fatal où le temps finit et où l'éternité commence.

Heureuse donc l'ame chrétienne, qui, suivant le

précepte de Jésus-Christ, n'aime ni ce monde, ni tout ce qui le compose; qui s'en sert comme de moyens par un usage fidele, sans s'y attacher comme à sa fin par une passion déréglée; qui sait se réjouir sans dissipation, s'attrister sans abattement, desirer sans inquiétude, acquérir sans injustice, posséder sans orgueil, et perdre sans douleur. Heureuse encore une fois l'ame qui, s'élevant au-dessus d'elle-même, et, malgré le corps qui l'appesantit, remontant à son origine, passe au travers des choses créées sans s'y arrêter, et va se perdre heureusement dans le sein de son créateur!

J'ai fait, messieurs, sans y penser, sous le nom d'une ame chrétienne, le portrait de très haute et très puissante dame, madame Marie de Wignerod, duchesse d'Aiguillon, pair de France; et croyant vous donner seulement une instruction, j'ai presque achevé son éloge. Désabusée des vanités et des folies trompeuses du monde; occupée à distribuer ses richesses, sans se mettre en peine d'en jouir; pénétrée durant sa vie des tristes mais salutaires pensées de la mort, par la miséricorde du Seigneur, elle a sauvé son cœur des attachements grossiers et des mauvais usages du monde.

J'atteste ici la conscience des grands de la terre: quel fruit recueillent-ils de leur grandeur? Ils jouissent du monde en y mettant leur affection, au lieu d'en profiter pour leur salut en le méprisant; ils en goûtent les plaisirs, et n'en veulent pas connoître les dangers; ils font servir à leur convoitise les biens qu'ils ont reçus pour exercer leur charité; ils livrent leurs cœurs aux vaines douceurs d'une

vie molle et oisive. Ainsi, superbes dans leur élévation, avares dans leur abondance, malheureux dans le cours même de leurs prospérités temporelles, ils errent de passion en passion, et deviennent par un secret jugement de Dieu les jouets de la fortune et de leur propre cupidité.

Grace à Jésus-Christ, il se trouve des ames fideles qui usent de la grandeur avec modération, des richesses avec miséricorde, de la vie avec un généreux mépris; qui s'élevent à Dieu par la foi; qui se communiquent au prochain par la charité; qui se purifient elles-mêmes par la pénitence. C'est là le caractere de celle dont nous pleurons aujourd'hui la mort, et dont nous honorons la mémoire. Elle n'a été grande que pour servir Dieu noblement; riche, que pour assister libéralement les pauvres de Jésus-Christ; vivante, que pour se disposer sérieusement à bien mourir. Voilà tout le sujet de ce discours. Seigneur, posez sur mes levres cette garde de circonspection et de prudence que vous demandoit autrefois le roi prophete (1), et ne permettez pas qu'il se glisse rien de bas ni rien de profane dans un éloge que je prononce devant vos autels, et que je ne dois fonder que sur vos vérités évangéliques.

Loin donc de cette chaire cet art qui loue vainement les hommes par les actions de leurs ancêtres, qui remonte à des sources souvent inconnues, pour flatter l'orgueil des familles ambitieuses, et qui s'arrête à des généalogies sans fin, comme parle

(1) Ps. 31.

l'apôtre (1), plus propres à satisfaire une vaine curiosité qu'à édifier une foi solide. Vous savez, messieurs, et c'est assez, que la noble maison de Wignerod, originaire d'Angleterre, établie en France sous le regne de Charles VII, s'est élevée au rang qu'elle y tient par une longue succession de vertus, et a mérité, par de signalées victoires remportées sur terre et sur mer, de perpétuels accroissements d'honneur et de gloire.

Vous savez que la maison du Plessis-Richelieu, après s'être soutenue durant plusieurs siecles par elle-même et par ses glorieuses alliances avec des princes, des rois, et des empereurs, s'est enfin trouvée au plus haut point de grandeur où des personnes d'illustre naissance puissent atteindre. Que dois-je dire après cela de notre vertueuse duchesse, sinon qu'elle a ennobli par sa piété ces familles dont elle est sortie, et que, réduisant l'honneur à son véritable principe, elle a reconnu que la naissance glorieuse du chrétien est celle qui le rend enfant de Dieu; qu'il y a une pureté de mœurs plus estimable que celle du sang, et une noblesse spirituelle, qui consiste à être conforme à l'image de Jésus-Christ?

Ces sentiments furent gravés dans son esprit aussitôt qu'elle en fut capable; et quand ne le fut-elle pas? La sagesse n'attendit pas en elle la maturité de l'âge; elle eut de bonnes inclinations; elle conçut de bons desirs; elle fit de bonnes œuvres, presque au même temps. Les vertus sembloient lui être in-

---

(1) Epist. 1, Tim. c. 1.

spirées avant qu'on les lni eût apprises, et son heureux naturel ne laissa presque rien à faire à l'éduca tion. Ainsi Dieu prévient qnelquefois ses élus de bénédictions avancées ; et, par des dons naturels, préparant lui-même les voies à la grace qn'il leur destine, il porte leurs volontés naissantes au bien par des impressions secretes de son amour et de sa crainte, ponr les conduire anx fins qne sa providence leur a marqnées.

Cette jeune plante, ainsi arrosée des eaux dn ciel, ne fnt pas long-temps sans porter dn fruit. On vit croître en cette admirable fille tant dc louables habitudes, anssitôt qn'on les eut vues naître; cette piété qui la fit reconrir à Dien dans tous ses besoins; cette modestic qni la retint tonjonrs dans les lois d'nne austere vertu et d'une exacte bienséance; cette prudence qui lui fit discerner le vrai d'avec le faux, le vil d'avec le précieux; cette grandenr d'ame qui la soutint également dans la bonne et la mauvaise fortune; cette tendresse et cettc compassiou qui la rendit sensible à tontes les miscres connues; et cette attention perpétuelle qu'elle eut à rendre aux uns tout ce qu'elle lenr devoit, à faire anx autres tout le bien dont clle s'estimoit capable. Ces vertus, qui sont les fruits de l'expérience et d'unc longue réflexion daus les personnes ordinaires, étoient, ce semblc, le fond de l'esprit et du iempérament de cellc-ci.

Le premier usage qu'elle fait du monde c'est d'en connoître la vanité. Tout lui marque d'abord la fragilité et l'inconstance des choses humaines. Elle est

née d'une mere (1) qui peut lui servir d'exemple et de guide dans la voie du salut : une mort précipitée la lui enleve. On l'appelle à la cour d'une grande reine (2), pour en être un des principaux ornements : un coup imprévu de tempête civile et domestique jette sur des bords étrangers cette princesse infortunée qui l'honoroit de sa bienveillance et de son estime. On lui choisit un époux tiré du sein de la faveur et de la fortune (3) ; et cet époux, dans une ardeur de gloire qui transporte les jeunes courages, trouve bientôt une honorable mais triste mort, sous les murailles d'une ville rebelle. Ne cherchons que dans le ciel la cause de ces funestes évènements. C'est vous, mon Dieu, qui, pour attirer à vous seul les desirs et les affections de cette ame choisie, rompiez ses liens aussitôt qu'ils étoient formés, et, mêlant à ces premieres douceurs des amertumes salutaires, l'accoutumiez à ne s'attacher qu'à votre souveraine grandeur et à votre immuable vérité.

Mais pourquoi m'arrêté-je à ces circonstances? Ne disons rien que d'important, et passons tout d'un coup au mépris qu'elle eut pour le monde, lorsqu'elle se vit au milieu de ses vanités. Déja pour l'honneur de sa maison, et plus encore pour celui de la France, étoit entré dans l'administration des affaires un homme plus grand par son esprit et par ses vertus que par ses dignités et par sa fortune ; toujours employé, et toujours au-dessus de ses

(1) Françoise du Plessis-Richelieu. — (2) Marie de Médicis. — (3) M. de Combalet, neveu du connétable, fut tué au siege de Montpellier.

emplois ; capable de régler le présent et de prévoir l'avenir ; d'assurer les bons évènements, et de réparer les mauvais ; vaste dans ses desseins, pénétrant dans ses conseils ; juste dans ses choix, heureux dans ses entreprises ; et, pour tout dire en peu de mots, rempli de ces dons excellents que Dieu fait à certaines ames qu'il a créées pour être maîtresses des autres, et pour faire mouvoir ces ressorts dont sa providence se sert pour élever ou pour abattre, selon ses décrets éternels, la fortune des rois et des royaumes.

Ici, messieurs, vous pensez au cardinal de Richelieu, sans que je le nomme. Recueillez en votre esprit ce qu'il fit pour son maître, ce que son maître fit pour lui ; les services qu'il rendit et les graces qu'il reçut : et quoique le mérite fût au-dessus des récompenses, représentez-vous toutefois en lui seul tout ce que l'Église a de grand, tout ce que le siecle a de pompeux et de magnifique, les biens, les honneurs, les dignités, le crédit, les prééminences, et tout ce qui suit ordinairement la faveur et la reconnoissance d'un roi juste et puissant, lorsqu'elles tombent sur un sujet capable, fidele, et nécessaire.

La grandeur de la niece étoit liée à celle de l'oncle. Que fera-t-elle ? tout flatte son ambition d'autant plus dangereusement qu'elle est soutenue par la beauté, la douceur, la sagesse, et toutes les graces du corps et de l'esprit, qui nourrissent l'orgueil, et qui attirent la vaine complaisance des hommes. Ne craignez pas, messieurs ; la foi lui découvre tous les pieges qui l'environnent. Elle apperçoit,

au travers de tant d'apparences trompeuses, le fond de la malignité du monde, et se prépare à le quitter. Vierges de Jésus-Christ, devant qui je parle, s'il en reste encore parmi vous qui aient porté la croix depuis si long-temps et vieilli saintement sous le joug de l'évangile, vous l'avez vu, sinon vous l'avez appris, qu'avec des ailes de colombe elle vola sur le Carmel, pour y mener, comme vous, au pied des autels, une vie austere et pénitente, et pour cacher une gloire importune qui la suivoit, sous le même voile dont on l'a vue couverte après sa mort.

La puissance et l'autorité s'opposerent d'abord à son dessein, et sa foible santé lui ôta les moyens de l'accomplir. Mais avec quel noble dépit reprit-elle alors les chaines qu'elle croyoit avoir quittées? Combien de fois accusa-t-elle de lâcheté son obéissance, quoique forcée? Combien de fois se reprocha-t-elle la délicatesse de sa complexion, comme si c'eût été sa faute, et non pas celle de la nature? Combien de fois tourna-t-elle ses tristes regards vers l'autel d'où l'on venoit de l'arracher, renfermant dans son cœur sa vocation tout entiere, et se faisant au milieu d'elle-même une solitude intérieure et secrete, où le monde ne put la troubler? Aveugle sagesse des hommes, qui, sur des vues que donnent la chair et le sang, entreprenez d'interrompre le cours des œuvres de Dieu! ou plutôt, sage Providence de Dieu, qui, par des routes inconnues, conduisez à l'exécution de vos desseins l'aveugle sagesse des hommes! C'étoit assez que la victime se présentât devant l'autel. Son sacrifice fut agréable quoiqu'il ne fût pas accepté. Celui qui soude les cœurs, et qui

voit nos volontés daus le fond de l'ame, se contenta de ce desir qu'il avoit lui-même inspiré, et ne permit pas qn'on laissât dans nne étroite et sombre retraite celle dont les exemples devoient être si éclatants, et dont la charité devoit s'étendre jnsqu'aux extrémités de la terre.

Jugez par-là, messienrs, de toute la suite de sa vie. Je ne m'arrêterai pas à vons décrire ici sa conduite si sage et si réguliere, en nn âge ou le monde pardonne qnelque emportement de vanité, en un état où elle anroit pn soutenir par antorité ce qn'elle anroit fait par imprndence. Ne sortons point du sens de mon texte, et réduisons-nous à l'nsage qu'elle a fait du crédit qu'elle eut dans le monde.

Représentez-vous donc nn grand ministre qui sert un grand roi, et qni, l'assistant de ses soins et de ses conseils, le décharge du détail ennuyenx des affaires pnbliques et particnlieres. C'est lui qni reçoit les vœnx, qni écoute les plaintes, qui examine les nécessités, qui pese les services, qui démêle les intérêts, et qni posant au pied dn trône, comme un dépôt sacré, les prieres et les espérances des peuples, leur rapporte ensuite ces oracles décisifs, qui déclarent l'intention du prince, et font la destinée des sujets. Anssi chacun le regarde comme un médiateur par qui se distribnent les bienfaits et les récompenses; chacun court à lui comme au centre où aboutissent toutes les lignes de la fortune. Mais qui peut s'assurer de trouver les moments commodes et favorables d'un homme chargé de tant de soins, et de pénétrer jusqu'à ces cabinets presque inaccessibles, dont les portes fatales ne s'ouvrent sonvent

qu'aux plus importuns ou aux plus heureux, sans le secours de quelque main puissante et charitable?

Ce fut en ces occasions que notre illustre duchesse employa ce pouvoir que son esprit et sa sagesse lui avoient acquis. Il ne fallut faire ni des pauvres, ni des malheureux, pour remplir son ambition ou son avarice. Il fallut protéger des foibles et secourir des misérables, pour satisfaire sa charité. Elle ne retint pas les graces qu'elle reçut, et ne fut si près de leur source que pour en faire couler les ruisseaux sur ceux qui eurent besoin de sa protection. Savoit-elle une famille opprimée; elle animoit la justice contre l'oppression. Trouvoit-elle des gens de bien inconnus ou négligés; elle leur procuroit des emplois selon leurs talents. Arrivoit-il des dissentions et des discordes; elle portoit des paroles de réconciliation et de paix. Apprenoit-elle les cris et les gémissements des provinces que le malheur des temps avoit affligées; elle leur obtenoit, par ses avis fideles et par ses sollicitations ardentes, des soulagements et des assistances considérables.

Que dirai-je davantage? Le ministre s'appliquoit aux affaires d'état, et lui laissoit le ministere de ses libéralités et de ses aumônes; et pendant que l'un formoit dans son esprit les grands desseins d'abattre les ennemis de la France, de forcer les éléments pour domter des rebelles, de s'ouvrir, malgré les hivers, un passage dans les Alpes pour aller secourir des alliés, et préparoit ainsi une longue et heureuse matiere de triomphes; l'autre songeoit aux moyens de soutenir des hôpitaux chancelants, de fonder des missions dans le royaume et hors du

royaume, de former de saintes sociétés pour dispenser les charités des fideles, et préparoit la matiere de ces glorieux établissements qui seront les monuments éternels de sa piété.

Puissiez-vous profiter de cet exemple, vous qui ne cherchez dans votre crédit que le plaisir de vous satisfaire, et peut-être la facilité de nuire aux autres impunément : vous qui ne vivez que pour vous-mêmes, et qui perdez sans cesse de vue non seulement la charité, qui couvre la multitude des péchés, mais encore l'amitié et l'affection humaine, qui est le lien de la société civile ; vous enfin, à qui les longues prospérités ont formé des entrailles cruelles(1), selon la parole de l'écriture, et qui, bien loin de soulager des misérables, achevez d'opprimer ceux qui le sont. Pardonnez cet emportement, messieurs, à une juste indignation : je reviens à mon sujet. Vous avez vu comment une ame prédestinée use de la grandeur et de la puissance ; apprenez comment elle use des richesses.

L'esprit de Dieu ne parle presque jamais des richesses que pour nous en donner de l'horreur. Il les appelle des trésors d'impiété, et les confond ordinairement avec les crimes : il leur attribue un caractere de réprobation qui paroit inévitable, et il en fait la matiere de ses plus séveres jugements. Il avertit de les craindre ; il commande de les mépriser ; il conseille de s'en défaire, tant parcequ'elles endurcissent le cœur et le déchirent par ces inquiétudes du siecle qui étouffent la semence de la parole de Dieu, que parcequ'elles entretiennent l'orgueil,

(1) Viscera impiorum crudelia. Prov. 12.

l'ambition, la mollesse, et tous les autres déréglements de l'ame.

Toutefois le même esprit de Dieu nous apprend que rien n'est impossible à la grace; qu'il y a un usage de miséricorde et de charité qui sanctifie les richesses; qu'elles sont utiles à l'homme sage; que c'est le moyen d'amasser un trésor de bonnes œuvres qui se retrouvent dans le ciel, et que Dieu, qui les distribue avec une justice toute divine, les donne aux uns, afin qu'elles soient le supplice de leurs passions, comme elles en sont l'instrument, et les donne aux autres comme un moyen d'édifier l'Église par leurs aumônes, et de se perfectionner eux-mêmes par le mépris des biens du monde.

S'il est donc vrai que les richesses entrent dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur les ames nobles et désintéressées, renouvelez, messieurs, cette favorable attention dont vous m'honorez. Je parle d'une espece de charité vive, libérale, universelle; qui ne cesse de faire du bien, et ne croit jamais en faire assez; qui donne beaucoup et donne toujours avec joie; qui ne rejette aucune priere; qui prévient souvent le desir, et qui ne manque jamais au besoin. Ce n'est point là une idée de perfection que j'imagine; c'est une vérité que je fonde sur les actions de celle dont nous célébrons aujourd'hui les obseques.

Je pourrois vous la représenter dans ces tristes demeures où se retirent la misere et la pauvreté, où se présentent tant d'images de morts et de maladies différentes, recueillant les soupirs des uns, animant les autres à la patience, laissant à tous des

fruits abondants de sa piété. Je pourrois la décrire ici dans ces lieux sombres et retirés, où la honte tient tant de langueurs et de nécessités cachées, versant à propos des bénédictions secretes sur des familles désespérées, qu'une sainte curiosité lui faisoit découvrir pour les soulager. Je voudrois vous marquer ce zele avec lequel elle animoit les ames les plus tiedes à secourir le prochain dans le temps des calamités publiques, et ranimoit la charité en un siecle où elle est non seulement refroidie, mais presque éteinte. Ce seroit-là le sujet du panégyrique d'un autre; c'est la moindre partie du sien. Je ne prends que les vertus extraordinaires, et je choisis les fleurs que je jette sur son tombeau.

Je ne révele pas même ici tant de grandes actions qu'elle a tâché de rendre secretes. Je révere encore après sa mort l'humilité qui les a cachées; je les laisse sous les voiles qu'elle avoit tirés pour les couvrir, et je consens qu'elles soient perdues. Que dis-je? perdues! Tout est profitable aux élus, et la charité ne fait rien en vain. Elles sont écrites pour l'éternité dans le livre de vie: et Dieu, qui en fut le principe et le seul témoin, en est lui-même la recompense. Publions donc les exemples de sa charité, et n'en sondons pas les mysteres.

Qui ne sait, messieurs, que l'établissement d'un grand hôpital dans cette capitale du royaume, qui renferme tant de grandeurs et tant de miseres tout ensemble, a été un des plus grands ouvrages de ce siecle? On en prévoyoit l'utilité; on en connoissoit l'importance depuis long-temps. Personne ne discernoit plus les pauvres de nécessité d'avec ceux

de libertinage. On ne savoit, en donnant l'aumône, si l'on soulageoit la misere, ou si l'on entretenoit l'oisiveté. Les plaintes et les murmures confus excitoient plutôt l'indignation que la pitié. On voyoit des troupes errantes de mendiants, sans religion et sans discipline, demander avec plus d'obstination que d'humilité, voler souvent ce qu'ils ne pouvoient obtenir, attirer les yeux du public par des infirmités contrefaites, et venir jusqu'au pied des autels troubler la dévotion des fideles par le récit indiscret et importun de leurs besoins ou de leurs souffrances.

On se contentoit de se plaindre de ces désordres, qu'on croyoit non seulement difficile, mais encore impossible, de corriger. Il falloit de la sagesse pour disposer les moyens, de la fermeté pour surmonter les obstacles, de grands biens pour fournir les fonds; une piété encore plus grande pour établir un ordre et une discipline salutaires parmi des hommes pour la plupart déréglés. Où se trouvoient ces qualités, qu'en la seule duchesse d'Aiguillon? Elle fut l'ame de cette entreprise; elle encouragea les uns, elle sollicita les autres, elle donna l'exemple à tous. Elle joignit le zele des particuliers avec l'autorité des magistrats, et n'oublia rien de ce qu'elle crut nécessaire pour achever ce qu'elle avoit heureusement commencé.

Durez sur le fondement solide des aumônes chrétiennes, vastes bâtiments de cette sainte maison, où Dieu, créateur des pauvres et des riches, est honoré par la patience des uns et par la charité des autres: durez, s'il se peut, jusqu'à la fin des siecles, et

soyez d'éternels monuments des soins et des libéralités de votre premiere bienfaitrice !

Pendant qu'elle ouvroit une main pour distribuer ses biens dans cette grande ville, elle étendoit l'autre pour assister des provinces affligées. Rappelez un moment en votre mémoire la triste idée des guerres, soit civiles, soit étrangeres, où le soldat recueille ce que le laboureur avoit semé, et consume en peu de temps non seulement les fruits d'une année, mais encore l'espérance de plusieurs autres; où des familles effrayées fuient devant la face et l'épée de l'ennemi, et, croyant éviter la mort, tombent dans la faim et le désespoir, plus redoutables que la mort même. Souvenez-vous de ces années stériles où, selon le langage du prophete, le ciel fut d'airain et la terre de fer. Les meres mouroient sans secours sous les yeux de leurs enfants, les enfants entre les bras de leurs meres, faute de pain; et les peuples, dans les campagnes et dans les villes, ne vivoient plus qu'à la merci de quelques riches, souvent intéressés, qui songeoient plus à profiter des maux d'autrui qu'à les soulager.

Pardonnez, messieurs, si je remets devant vos yeux tant de pitoyables objets. Je suis réduit, en louant une personne si charitable, d'en représenter tant de malheureuses; et, pour vous raconter les différentes actions de miséricorde qu'elle a faites, il faudroit vous décrire ici toutes les miseres humaines. Que fit-elle donc dans ces rencontres pressantes? ce que commande Jésus-Christ, ce qu'il conseille dans son évangile. Elle donna ce qu'elle avoit de superflu; elle vendit ce qu'elle possédoit de précieux; elle

se retrancha de ce que d'autres auroient pris pour nécessaire. Vains prétextes de condition et de bienséance, timides conseils de la sagesse de la chair, vous n'eûtes point ici de part. A l'exemple de ces généreux chrétiens que loue saint Paul, elle assista les pauvres selon ses forces, au-delà même de ses forces. Elle devint avare pour elle-même, afin d'être prodigue pour Jésus-Christ, et s'attira les bénédictions que le sage promet à ceux qui aiment à faire du bien, et qui distribuent aux pauvres leur propre pain.

Ce fut alors que sa charité, comme un fleuve sorti d'une source vive et abondante, et grossi de quelques ruisseaux étrangers, rompit ses bords, et s'épandit sur tant de terres arides. Parlons sans figure, messieurs; ce fut alors qu'unissant à ses aumônes celles qu'elle avoit sollicitées et recueillies, elle fit couler dans ces provinces désolées un secours de trois ou quatre cent mille livres. Elle avoit appris dans l'écriture que ceux qui ont beaucoup sont obligés de donner beaucoup, et que la mesure de leurs aumônes doit être celle de leurs richesses. Elle trouvoit honteux que l'avarice n'eût point de bornes, que le luxe se répandît en superfluités infinies, et qu'il n'y eût que la charité qui fût ménagere et resserrée. Elle savoit enfin que les biens des riches sont un dépôt sacré, qui doit être dispensé avec une fidélité digne de Dieu, selon l'expression de l'apôtre, c'est-à-dire avec une libéralité digne de sa grandeur et de sa magnificence divine.

Que diront, après cet exemple, ceux à qui tout est étranger et indifférent hors d'eux-mêmes, et qui,

comme enivrés de leur fortune, abandonnent les autres à tous les accidents de la leur? Que diront ceux qui s'épuisent en folles dépenses, et se croient dans l'impuissance d'être charitables, parcequ'ils se sont imposé la nécessité d'être ambitieux et d'être superbes? Que diront ceux qui voient les chrétiens languissants et demi-morts, sans les secourir, et qui deviennent les meurtriers de ceux dont ils devroient être les peres? Qu'ils confessent leur dureté, et qu'ils louent au moins la générosité de cette femme chrétienne, s'ils n'ont pas le courage de l'imiter.

Parcourrai-je les sommes incroyables qu'elle a distribuées en divers temps, les fondations qu'elle a faites en divers lieux? Je lasserois votre imagination et ma mémoire, si j'entreprenois d'exprimer tous les travaux et toutes les formes de cette ingénieuse et infatigable charité. Je me contente de vous dire que le zele de la foi y eut toujours la meilleure part; et que la conversion des cœurs fut le motif et le fruit ordinaire de ses aumônes. Fonde-t-elle des hôpitaux; elle y joint des missions, afin que les pauvres soient nourris et soient évangélisés tout ensemble. Assiste-t-elle dans un de nos ports ces misérables forçats, qui, dans leurs prisons flottantes, gémissent sous le travail de la rame, et sous l'inhumanité d'un comite; elle veut qu'on les instruise, et qu'on leur apprenne à faire d'un supplice forcé une expiation volontaire de leurs crimes. Envoie-t-elle jusqu'en Afrique des prêtres, comme des anges consolateurs, aux chrétiens qui y sont esclaves; c'est pour les affermir dans la foi, pour leur inspirer le desir de la liberté des enfants de Dieu, et leur faire trouver la

pesanteur de leurs péchés plus rude que celle de leurs chaines. Ainsi il se fait par ses soins, en plusieurs endroits, une double distribution, et de la nourriture pour le corps, et du pain de la parole de Dieu pour l'ame.

Que ne puis-je vous découvrir ces nobles mouvements de son cœur qui la portoient à tout entreprendre pour étendre le royaume de Jésus-Christ! Combien de fois, déplorant l'aveuglement de tant de peuples qui vivent dans les ténebres, à l'ombre de la mort, s'écria-t-elle dans la ferveur de son oraison: « Seigneur, que votre nom soit sanctifié parmi « ces nations infideles? » Combien de fois porta-t-elle son imagination et ses desirs au-delà de tant de mers que la foiblesse ni la bienséance du sexe ne lui permettoient pas de passer? Combien de fois, jetant les yeux sur les vastes campagnes des Indiens et des sauvages, et croyant y voir une moisson jaunissante qui n'attendoit que la main des ouvriers, pria-t-elle le pere de famille d'y en envoyer?

Elle n'épargna rien pour préparer les voies à ces hommes apostoliques qui vont acquérir de nouveaux héritages à Jésus-Christ. Elle forme le dessein d'un commerce tout spirituel. On équipe par ses conseils, et presque à ses dépens, un vaisseau qui doit porter dans la Chine les richesses de l'évangile. Le ciel, la mer, les vents, favorisent d'abord cette entreprise: mais Dieu, dont les jugements sont impénétrables, rompt le cours de cette heureuse navigation; et les flots irrités font tout d'un coup échouer, avec le vaisseau, les espérances qu'on avoit conçues du salut de tant d'ames égarées.

Quels furent alors les sentiments de notre duchesse? Elle oublia ses intérêts, et ne pensa qu'à ceux de Dieu. Elle fut touchée de ce malheur; mais elle n'en fut pas abattue. « Je reconnois, Seigneur, di-« soit-elle, ce que vous avez dit dans votre évangile, « qu'après avoir travaillé selon nos forces, nous som-« mes encore des serviteurs inutiles. Vous savez « mieux que nous en quoi consiste votre gloire: « toute la nôtre est d'être soumis à vos volontés. C'é-« toit votre œuvre; vous l'accomplirez, quand le « temps et les moments que vous avez marqués pour « cela seront arrivés. Nous avons essayé d'envoyer « par mer des ouvriers à votre vigne; vous nous avez « fermé ce chemin, vous pouvez nous en ouvrir d'au-« tres: et lors même que nous adorons la sévérité de « vos jugements, nous espérons en votre miséri-« corde. »

En effet, elle espéra, comme Abraham, contre toute espérance. Les eaux de la mer n'éteignirent pas l'ardeur de sa charité; elle redoubla son zele; et Dieu, après avoir éprouvé sa foi, récompensa sa soumission par des succès qui surpasserent son attente.

Je me sens comme transporté au milieu de ces églises naissantes de l'orient. J'y vois lever la lumiere de la vérité. Ici les premiers rayons de la foi commencent à dissiper l'obscurité de l'erreur, et forment des catéchumenes. Là coulent sur des têtes humiliées les eaux salutaires du baptême. Ici des ames tendres sont nourries de lait jusqu'à ce qu'elles soient capables d'enseignements plus solides. Là se forme le courage d'un martyr par des épreuves réitérées de patience. En cet endroit on plante une croix: en

l'autre on dresse un autel. Il me semble que je vois des prêtres, des évêques, ou, pour mieux dire, des apôtres, courir par-tout selon les besoins; et notre charitable duchesse, de son palais, comme du centre de la charité, envoyer les secours et les rafraîchissements nécessaires pour entretenir et pour avancer ce grand ouvrage.

N'ai-je donc pas sujet de croire que Dieu lui a fait la miséricorde qu'elle fit aux autres? que les pauvres après sa mort l'ont reçue dans les tabernacles éternels, et qu'elle jouit de Dieu pour jamais? Que s'il restoit encore en cette ame quelque tache qui eût besoin d'être purifiée; car, messieurs, je ne viens pas ici justifier la créature devant son créateur, je trahirois l'humilité de l'une, j'offenserois la vérité de l'autre; je sais que tout homme est pécheur; qu'il y a une mesure de justice au-delà de laquelle la condition mortelle ne va point; que les gens de bien même tombent dans des infidélités inévitables, et ne sont parfaits qu'imparfaitement: s'il restoit, dis-je, encore quelque tache, puisse-t-elle être expiée par le sang de Jésus-Christ! Que ces nouveaux fideles des mondes barbares, au premier bruit de la mort de leur bienfaitrice, présentent au souverain juge tant d'aumônes qu'elle leur a faites; qu'ils lui adressent pour elle ces prieres qui ont encore toute leur ferveur, et que le temps et le relâchement n'ont pas encore refroidies; qu'on loue sa charité dans les assemblées; que chaque martyr qui y verse son sang en offre une portion pour elle, et qu'on célebre autant de fois le saint sacrifice qu'on a bâti de chapelles et dressé d'autels à ses dépens. Vous êtes sans doute per-

suadés, messieurs, du bon usage qu'elle a fait de la grandeur et des richesses. Que me reste-t-il, qu'à vous montrer en peu de mots comment elle a usé de sa vie pour arriver à une bienheureuse mort?

Un des plus importants et des plus utiles conseils que Dieu donne dans l'écriture; et vous savez, messieurs, qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu de conseiller (1), parceque tout ce qu'il pense est sagesse, tout ce qu'il dit est vérité : un donc des plus utiles conseils que Dieu donne aux hommes, c'est de penser souvent à leur derniere heure, et de régler toute leur vie sur le moment qui la doit finir, afin de se détacher par religion de ce qu'ils doivent quitter par nécessité, et de pourvoir, durant le peu de temps qu'ils sont en ce monde, à ce qu'ils doivent être éternellement. Ce fut cette pensée qui remplit l'esprit de notre duchesse, et la porta à reconnoître son néant, à s'humilier dans la vue de ses péchés, à s'attacher à Dieu seul, à craindre ses jugements, à s'abandonner à sa providence, à espérer en ses miséricordes. Voilà la disposition générale de son cœur; voilà la source féconde de tant d'œuvres de justice et de charité qu'elle a pratiquées : en un mot, voilà des préparations à bien mourir.

Elle se retira de la cour dès qu'elle eut la liberté d'en sortir : sa pénitence ne fut ni tardive ni forcée; elle vint de la ferveur de la charité, et non pas de la foiblesse de l'âge. Au milieu de ses beaux jours, et loin du tombeau, elle commença ce sacrifice d'elle-même, qu'elle ne vient que d'achever, et mourut

(1) Meum est consilium. Pr. v. 8.

l'autre on dresse un autel. Il me semble que je vois des prêtres, des évêques, ou, pour mieux dire, des apôtres, courir par-tout selon les besoins; et notre charitable duchesse, de son palais, comme du centre de la charité, envoyer les secours et les rafraîchissements nécessaires pour entretenir et pour avancer ce grand ouvrage.

N'ai-je donc pas sujet de croire que Dieu lui a fait la miséricorde qu'elle fit aux autres? que les pauvres après sa mort l'ont reçue dans les tabernacles éternels, et qu'elle jouit de Dieu pour jamais? Que s'il restoit encore en cette ame quelque tache qui eût besoin d'être purifiée; car, messieurs, je ne viens pas ici justifier la créature devant son créateur, je trahirois l'humilité de l'une, j'offenserois la vérité de l'autre; je sais que tout homme est pécheur; qu'il y a une mesure de justice au-delà de laquelle la condition mortelle ne va point; que les gens de bien même tombent dans des infidélités inévitables, et ne sont parfaits qu'imparfaitement: s'il restoit, dis-je, encore quelque tache, puisse-t-elle être expiée par le sang de Jésus-Christ! Que ces nouveaux fideles des mondes barbares, au premier bruit de la mort de leur bienfaitrice, présentent au souverain juge tant d'aumônes qu'elle leur a faites; qu'ils lui adressent pour elle ces prieres qui ont encore toute leur ferveur, et que le temps et le relâchement n'ont pas encore refroidies; qu'on loue sa charité dans les assemblées; que chaque martyr qui y verse son sang en offre une portion pour elle, et qu'on célebre autant de fois le saint sacrifice qu'on a bâti de chapelles et dressé d'autels à ses dépens. Vous êtes sans doute per-

suadés, messieurs, du bon usage qu'elle a fait de la grandeur et des richesses. Que me reste-t-il, qu'à vous montrer en peu de mots comment elle a usé de sa vie pour arriver à une bienheureuse mort?

Un des plus importants et des plus utiles conseils que Dieu donne dans l'écriture; et vous savez, messieurs, qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu de conseiller (1), parceque tout ce qu'il pense est sagesse, tout ce qu'il dit est vérité : un donc des plus utiles conseils que Dieu donne aux hommes, c'est de penser souvent à leur derniere heure, et de régler toute leur vie sur le moment qui la doit finir, afin de se détacher par religion de ce qu'ils doivent quitter par nécessité, et de pourvoir, durant le peu de temps qu'ils sont en ce monde, à ce qu'ils doivent être éternellement. Ce fut cette pensée qui remplit l'esprit de notre duchesse, et la porta à reconnoître son néant, à s'humilier dans la vue de ses péchés, à s'attacher à Dieu seul, à craindre ses jugements, à s'abandonner à sa providence, à espérer en ses miséricordes. Voilà la disposition générale de son cœur ; voilà la source féconde de tant d'œuvres de justice et de charité qu'elle a pratiquées : en un mot, voilà des préparations à bien mourir.

Elle se retira de la cour dès qu'elle eut la liberté d'en sortir : sa pénitence ne fut ni tardive ni forcée ; elle vint de la ferveur de la charité, et non pas de la foiblesse de l'âge. Au milieu de ses beaux jours, et loin du tombeau, elle commença ce sacrifice d'elle-même, qu'elle ne vient que d'achever, et mourut

(1) Meum est consilium. Pr. v. 8.

envieux ; ses bienfaits même font des ingrats. Si l'on ne peut ruiner son pouvoir, on attaque au moins sa réputation. Ceux qu'il punit se plaignent qu'il les persécute : ceux qui ne sont que malheureux croient être opprimés. On lui impute les mauvais succès ; et, de tous les malheurs publics, on cherche à lui faire des crimes particuliers. De là viennent les murmures, les plaintes, les calomnies, les conspirations, et les cabales. Ainsi Dieu tempere les prospérités des hommes puissants par des peines presque inévitables, et les abandonne aux traits envenimés de l'envie, de peur qu'ils ne s'abandonnent eux-mêmes à l'ambition et à l'orgueil.

Leurs amis et leurs proches se trouvent enveloppés dans les mêmes peines, et ce fut en ces rencontres que notre femme forte se servit de tout son courage. Elle pardonna, lors même qu'il lui étoit facile de se venger : elle lassa l'injustice par sa patience : elle soutint avec humilité et avec douceur les plus rudes tribulations de la vie ; et, toujours égale, toujours magnanime, elle entretint la paix dans son cœur avec ceux qui lui declarerent la guerre. Son ame s'exerçoit par ces vertus, pour arriver à la perfection où Dieu l'appeloit ; et ce bon usage des biens et des maux, qui la détachoit insensiblement de la vie, la conduisoit au repos d'une heureuse mort.

D'une heureuse mort ! me voici donc au triste endroit de ce discours, qui va renouveler votre douleur. Quoi donc, tant de trésors n'étoient renfermés que dans un vase d'argile, et tout ce que

j'ai dit qu'elle fut, n'aboutira qu'à dire qu'elle n'est plus! Oui, messieurs; mais ne laissons pas, en la perdant, d'adorer la main qui nous l'enleve, et recueillons les restes précieux d'une vie qui ne fut jamais plus édifiante que lorsque Dieu voulut qu'elle finit. Telle est l'heureuse condition des justes. Ils sentent, aux approches de la mort, un redoublement d'ardeur et de force. L'ame se resserre en elle-même, et croit voir, à chaque moment, les portes de l'éternité s'entr'ouvrir pour elle. Les nuages que forment les passions se dissipent, et les voiles qui couvrent la vérité se levent insensiblement. Les desirs s'enflamment à mesure qu'ils avancent vers la jouissance du souverain bien, et la charité se consomme par ces derniers mouvements de la grace, qui va se perdre dans les abimes de la gloire.

Ce furent là, messieurs, les dispositions intérieures de cette femme héroïque, ou plutôt, ce furent les derniers efforts que la grace de Jésus-Christ fit en elle. Dieu, qui dispense les biens et les maux selon les forces ou les foiblesses des hommes, éprouva par de longues infirmités sa résignation et sa patience; mais quelque pesante que fût sa croix, elle la porta, et n'en fut pas accablée. On la vit souffrir; mais on ne l'ouït pas se plaindre. Elle fit des vœux pour son salut, et n'en fit point pour sa santé. Prête à vivre pour achever sa pénitence; prête à mourir pour consommer son sacrifice; soupirant après le repos de la patrie; supportant patiemment les peines de son exil; entre la douleur et la joie, entre la possession et l'espérance, se réservant tout entiere à son créateur, elle attendit tout ce qui

pouvoit arriver, et ne souhaita que ce que Dieu voudroit faire d'elle.

Mais lorsqu'elle sentit la mort dans son sein, quelle fut sa ferveur et son zele? Autant de mots, autant de sentiments de piété. Autant de soupirs, autant de transports de pénitence; elle se jette aux pieds de son juge, et s'accuse comme coupable: elle se prosterne devant son Sauveur, et lui demande grace. Vous le savez, fideles témoins de ses derniers sentiments. Ce fut alors que les images de toutes ses actions passées revinrent dans son esprit, pour y être examinées dans l'amertume de son cœur, selon les regles les plus séveres de la vérité et de la justice. Ce fut alors qu'elle épancha son ame devant Dieu, avant qu'elle parût devant son redoutable tribunal. Ce fut alors que, dégagée de toute affection mondaine, elle employa un reste de force qui la soutenoit pour tourner sur Jésus-Christ crucifié ces yeux qu'elle avoit déja fermés pour le monde. Ce fut alors que, dans les exercices de la plus vive foi, de la plus ferme espérance, de la plus ardente charité, de la plus humble pénitence, entre des paroles touchantes et un silence éternel, elle remit son ame entre les mains de celui qui l'avoit créée. Moment fatal pour tant de pauvres, dont elle étoit la mere et la protectrice! moment heureux pour elle, qui entroit en possession de l'éternité! moment triste, mais utile pour nous, si nous apprenons à vivre et à mourir comme elle!

Hélas! nous vivons sans réflexion. A nous voir pousser nos desirs si loin, et faire ces longs projets de fortune que nous faisons, qui ne diroit que nous

croyons être immortels? Cependant ce petit nombre de jours malheureux qui composent la durée de notre vie s'écoule insensiblement. Chaque instant nous retranche une partie de nous-mêmes. Nous arrivons au terme qui nous est marqué; le charme se rompt, et tout ce qui nous enchante s'évanouit avec nous. La vérité pourroit nous faire connoître la fragilité des biens du monde, par la fragilité de notre vie qui les termine; mais l'amour-propre nous fait voir cette vie sans bornes, de peur d'en donner aux choses que nous aimons. Ainsi notre imagination et notre vanité vont plus loin que nous. Nous n'avons jamais qu'un moment à vivre, et nous avons toujours des espérances pour plusieurs années. Revenons, revenons aux paroles de mon texte; pensons que la figure de ce monde passe. Ne pleurons plus la perte de celle qui en a fait un si bon usage; imitons seulement ses exemples, afin que nous puissions, comme elle, vivre et mourir en Jésus-Christ, qui vit et regne au siecle des siecles.

ORAISON FUNEBRE

DE TRÈS HAUT ET TRÈS PUISSANT PRINCE

HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE,

VICOMTE DE TURENNE,

maréchal général des camps et armées du roi, colonel général de la cavalerio légere, gouverneur du haut et bas Limosin;

prononcée à Paris, dans l'église de Saint-Eustache, le 10 janvier 1676.

FLEVERUNT eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodò cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israel!

TOUT le peuple le pleura amèrement; et, après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrierent : Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit le peuple d'Israel! I MACH. 9.

JE ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'écriture sainte se sert pour louer la vie, et pour déplorer la mort, du sage et vaillant Machabée (1) : cet homme, qui portoit la gloire de

(1) I MACH. c. 3, 4, 5, etc.

sa nation jusqu'aux extrémités de la terre; qui couvroit son camp du bouclier, et forçoit celui des ennemis avec l'épée; qui donnoit à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissoit Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domtoit l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Esaü, qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangeres; cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israel, comme un mur d'airain où se briserent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie: ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues, des ruisseaux de larmes coulerent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrierent: « Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit le peuple d'Israel! » A ces cris

Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlerent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles: « Comment est mort cet homme puissant qui sau« voit le peuple d'Israel! »

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti, il y a cinq mois? Ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite? et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'écriture, celui dont je viens vous parler? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si l'esprit divin, l'esprit de force et de vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, et quelle impression feroit sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses!

Quelle matiere fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très haut et très puissant prince Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal général des camps et armées du roi, et colonel général de la cavalerie légere? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, sieges de places, prises de villes, passages de rivieres, attaques hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, combats soutenus, batailles ga-

gnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience? Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie; grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété?

Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes et plus touchants, qu'une mort soudaine et surprenante qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnoître la justice de nos armes, recevoir la paix que, malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée, et, dans l'abondance de vos larmes, éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin! les jugements de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine, dont les intentions étoient pures, et dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue et plus étendue.

Retenons nos plaintes, messieurs; il est temps de commencer son éloge, et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'état par sa valeur, des passions de l'ame par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siecle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez

un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois peut-être le général d'armée, le sage, le chretien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes; j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai partout votre attention, non par la force de l'éloquence, mais par la vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

PREMIERE PARTIE.

N'ATTENDEZ pas, messieurs, que je suive la coutume des orateurs, et que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. Si sa vie avoit moins d'éclat, je m'arrèterois sur la grandeur et la noblesse de sa maison; et si son portrait étoit moins beau, je produirois ici ceux de ses ancêtres. Mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance, et la moindre louange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre maison de la Tour-d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des rois et des empereurs, qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des princesses à toutes les cours de l'Europe, et des reines même à la France.

Mais que dis-je? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortoit, l'hérésie des derniers temps l'avoit infectée. Il recevoit avec ce beau sang des principes d'erreur et de mensonge; et parmi ses exemples do-

mestiques, il trouvoit celui d'ignorer et de combattre la vérité. Ne faisons donc pas la matiere de son éloge de ce qui fut pour lui un sujet de pénitence; et voyons les voies d'honneur et de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde, avant que sa miséricorde le retirât des voies de la perdition et de l'égarement de ses peres.

Avant sa quatorzieme année, il commença à porter les armes. Des sieges et des combats servirent d'exercice à son enfance, et ses premiers divertissements furent des victoires. Sous la discipline du prince d'Orange, son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat, et ni l'orgueil ni la paresse ne l'éloignerent d'aucun des emplois où la peine et l'obéissance sont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice ne refuser aucune fatigue, et ne craindre aucun péril; faire par honneur ce que les autres faisoient par nécessité, et ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, et par une plus noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençoit une vie dont les suites devoient être si glorieuses, semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, et qui portent enfin par-tout où ils coulent la commodité et l'abondance. Depuis ce temps, il a vécu pour la gloire et pour le salut de l'état. Il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme et agissant quand il se trouve dans un corps robuste et bien constitué. Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute

la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins (1), selon les termes de l'écriture; et comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse et dans la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernieres dans l'oisiveté et dans la foiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas ressenti les effets de sa valeur, et quel endroit de nos frontieres n'a pas servi de théâtre à sa gloire? Il passe les Alpes; et dans les fameuses actions de Casal, de Turin, de la route de Quiers, il se signale par son courage et par sa prudence; et l'Italie le regarde comme un des principaux instruments de ces grands et prodigieux succès qu'on aura peine à croire un jour dans l'histoire. (2) Il passe des Alpes aux Pyrénées, pour assister à la conquête de deux importantes places, qui mettent une de nos plus belles provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va recueillir au-delà du Rhin (3) les débris d'une armée défaite; il prend des villes, et contribue au gain des batailles. Il s'éleve ainsi par degrés, et par son seul mérite, au suprême commandement, et fait voir dans tout le cours de sa vie ce que peut pour la défense d'un royaume un général d'armée qui s'est rendu digne de commander en obéissant, et qui a joint à la valeur et au génie l'application et l'expérience.

Ce fut alors que son esprit et son cœur agirent dans toute leur étendue. Soit qu'il fallût préparer

---

(1) Ps. 73. — (2) Perpignan et Collioure. — (3) Treves, Aschaffembourg, etc. Combat de Fribourg, bataille de Norlingue.

les affaires, ou les décider; chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience: soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes et les jalousies des alliés par la prudence; soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités, ou se soutenir dans les malheurs de la guerre; son ame fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertus quand la fortune changeoit de face: heureux sans orgueil, malheureux avec dignité, et presque aussi admirable lorsqu'avec jugement et avec fierté il sauvoit les restes des troupes battues à Mariandal, que lorsqu'il battoit lui-même les Impériaux et les Bavarois, et qu'avec des troupes triomphantes (1). il forçoit toute l'Allemagne à demander la paix à la France.

On eût dit qu'un heureux traité alloit terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu, dont les jugements (2), selon le prophete, sont des abimes, voulut affliger et punir la France par elle-même, et l'abandonna à tous les déréglements que causent dans un état les dissentions civiles et domestiques. Souvenez-vous, messieurs, de ce temps de désordre et de trouble, où l'esprit ténébreux, l'esprit de discorde confondoit le devoir avec la passion, le droit avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise; où les astres les plus brillants souffrirent presque tous quelque éclipse, et les plus fideles sujets se virent entraînés, malgré eux, par le torrent des partis, comme ces pilotes qui, se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils

(1) La paix de Munster. — (2) Ps. 35.

veulent tenir, et de s'abandonner pour un temps au gré des vents et de la tempête. Telle est la justice de Dieu ; telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi, et il y a dans la politique, comme dans la religion, une espece de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, et par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrêté-je, messieurs ! Votre esprit vous représente déja sans doute M. de Turenne à la tête des armées du roi. Vous le voyez combattre et dissiper la rebellion, ramener ceux que le mensonge avoit séduits, rassurer ceux que la crainte avoit ébraulés, et crier, comme un autre Moïse, à toutes les portes d'Israel : « Que ceux qui sont au Seigneur « se joignent à moi (1). » Quelles furent alors sa fermeté et sa sagesse ! Tantôt sur les rives de la Loire, suivi d'un petit nombre d'officiers et de domestiques, il court à la défense d'un pont (2), et tient ferme contre une armée ; et soit la hardiesse de l'entreprise, soit la seule présence de ce grand homme, soit la protection visible du ciel, qui rendoit les ennemis immobiles, il étonna par sa résolution ceux qu'il ne pouvoit arrêter par la force, et releva par cette prudente et heureuse témérité l'état penchant vers sa ruine. (3) Tantôt se servant de tous les avantages des temps et des lieux, il arrête avec peu de troupes une armée qui venoit de vaincre, et mérite les louanges mêmes d'un ennemi qui, dans les sie-

(1) Exod. 32.—(2) Pont de Gergeau.—(3) A Blaneau.

cles idolâtres, auroit passé pour le dieu des batailles. (1) Tantôt vers les bords de la Seine, il oblige par un traité un prince étranger, dont il avoit pénétré les plus secretes intentions, de sortir de France, et d'abandonner les espérances qu'il avoit conçues de profiter de nos désordres.

Je pourrois ajouter ici des places prises, des combats gagnés sur les rebelles. Mais dérobons quelque chose à la gloire de notre héros, plutôt que de voir plus long-temps l'image funeste de nos miseres passées. Parlons d'autres exploits qui aient été aussi avantageux pour la France que pour lui-même, et dont nos ennemis n'aient pas eu sujet de se réjouir.

Je me contente de vous dire qu'il appaisa par sa conduite l'orage dont le royaume étoit agité. Si la licence fut réprimée, si les haines publiques et parculieres furent assoupies, si les lois reprirent leur ancienne vigueur, si l'ordre et le repos furent rétablis dans les villes et dans les provinces, si les membres furent heureusement réunis avec leur chef; c'est à lui, France, que tu le dois. Je me trompe; c'est à Dieu, qui tire, quand il veut, des trésors de sa providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instruments visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes le calme et la tranquillité publique, pour relever les états de leur ruine, et réconcilier, quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs souverains.

Son courage, qui n'agissoit qu'avec peine dans

---

(1) A Villeneuve-Saint-George.

les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangeres, et l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, messieurs, une hardiesse vaine, indiscrete, emportée, qui cherche le danger pour le danger même, qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissements des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui, dans le péril même, pourvoit à tout et prend tous ses avantages, mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser quand le conseil est inutile, et prêt à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse: je ne puis les décrire toutes, et je voudrois n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible et raccourci de la Flandre et de l'Allemagne! Je marquerois sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand capitaine, et vous dirois en abrégé, selon les lieux: Ici (1) il forçoit des retranchements, et secouroit une place assiégée; là, il surprenoit les ennemis, ou les battoit en pleine campagne: ces villes (2), où vous voyez les lis arborés, ont été, ou défendues par sa vigilance, ou

(1) Le secours d'Arras. — (2) Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, etc.

conquises par sa fermeté et par son courage : ce lieu couvert d'un bois et d'une riviere (1), c'est le poste où il rassuroit ses troupes effrayées après une honorable retraite : ici (2) il sortoit de ses lignes pour combattre, et d'un seul coup il prenoit une ville et gagnoit une bataille : là, distribuant ce qui lui restoit de son propre argent, il achevoit un siege, et il alloit en faire lever un en même temps.

Je recueillerois ensuite tant de succès, et vous ferois souvenir de ces mauvaises nuits que le roi d'Espagne avoua qu'il avoit passées, et de cette paix (3) recherchée par des traités et des alliances, sans laquelle, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scenes tragiques, triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurois accru le nombre de nos provinces; et au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrois, messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin (4) autant de trophées que sur les bords de l'Escaut et de la Sambre. Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivieres et des défilés passés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles traversées pour les aller repousser loin de nos frontieres. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats et des batailles : la langue d'un

(1) Retraite de Valenciennes. — (2) Bataille des Dunes, et prise de Dunkerque. Saint-Venant pris. Ardres secourue. — (3) Paix des Pyrénées. — (4) A Entsheim, Sinsheim, Mulhausen, etc.

prêtre destinée à louer Jésus-Christ, le sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur destruction; et je ne viens pas pour vous donner des idées de meurtre et de carnage devant ces autels, où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miséricorde et de paix une victime non sanglante.

Quoi donc! N'y a-t-il point de valeur et de générosité chrétienne? (1) L'écriture, qui commande de sanctifier les guerres, ne nous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes? Viens-je condamner une profession que la religion ne condamne pas, quand on en sait modérer la violence (2)? Non, messieurs: je sais que ce n'est pas en vain que les princes portent l'épée; que la force peut agir quand elle se trouve jointe avec l'équité; que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les souverains se font à eux-mêmes; que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la société, et que les guerres sont permises pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, et pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.

Je sais aussi que la modération et la charité doivent régler les guerres parmi les chrétiens; que les capitaines qui les conduisent sont les ministres de la providence de Dieu, qui est toujours sage, et de la puissance des rois, qui ne doit jamais être injuste; qu'ils doivent avoir le cœur doux et charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, et adorer in-

(1) Joel, c. 3. — (2) Epist. ad Rom. c. 13.

térieurement le créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

C'est ici que j'atteste la foi publique, messieurs, et que, parlant de la douceur et de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis tous ceux qui l'ont suivi dans les armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de nuire à ceux mêmes qu'on regarde et qu'on traite comme ennemis? Où a-t-il laissé des marques terribles de sa colere, ou de ses vengeances particulieres? Laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accabloit, ou des morts qu'il laissoit sur le champ de bataille? Quelle vie a-t-il exposée pour son intérêt, ou pour sa propre réputation? Quel soldat n'a-t-il pas ménagé comme un sujet du prince et une portion de la république? Quelle goutte de sang a-t-il répandue qui n'ait servi à la cause commune?

On l'a vu, dans la fameuse bataille des Dunes, arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traine après soi, que le temps force de dissimuler, de souffrir et de faire. Il savoit qu'il y a un droit plus haut et plus sacré que celui que la fortune et l'orgueil imposent aux foibles et aux malheureux, et que ceux qui vivent sous la loi de Jésus-Christ doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, et ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchoit à soumettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire,

se défendre sans offenser, et réduire au droit et à la justice ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence.

Enfin, il s'étoit fait une espece de morale militaire qui lui étoit propre. Il n'avoit pour toute passion que l'affection pour la gloire du roi, le desir de la paix, et le zele du bien public. Il n'avoit pour ennemis que l'orgueil, l'injustice, et l'usurpation. Il s'étoit accoutumé à combattre sans colere, à vaincre sans ambition, à triompher sans vanité, et à ne suivre pour regle de ses actions que la vertu et la sagesse. C'est ce que je dois vous montrer dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La valeur n'est qu'une force aveugle et impétueuse, qui se trouble et se précipite, si elle n'est éclairée et conduite par la probité et par la prudence; et le capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien et l'homme sage. Quelle discipline peut établir dans un camp celui qui ne sait régler ni son esprit ni sa conduite? Et comment saura calmer ou émouvoir, selon ses desseins, dans une armée, tant de passions différentes, celui qui ne sera pas maître des siennes? (1) Aussi l'esprit de Dieu nous apprend, dans l'écriture, que l'homme prudent l'emporte sur le courageux, (2) que la sagesse vaut mieux que les armes des gens de guerre, et que celui qui est patient et modéré est quelquefois plus esti-

(1) Sap. c. 6. Eccli. c. 9.—(2) Prov. c. 16.

mable que celui qui prend des villes et qui gagne des batailles.

Ici vous formez sans doute, messieurs, dans votre esprit, des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnois que je ne puis vous élever au-dessus de vous-mêmes, et le seul avantage que j'ai, c'est que je ne dirai rien que vous ne croyiez; et que, sans être flatteur, je puis dire de grandes choses. Y eut-il jamais homme plus sage et plus prévoyant; qui conduisît une guerre avec plus d'ordre et de jugement; qui eût plus de précautions et plus de ressources; qui fût plus agissant et plus retenu; qui disposât mieux toutes choses à leur fin, et qui laissât mûrir ses entreprises avec tant de patience? Il prenoit des mesures presque infaillibles; et pénétrant non seulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient dessein de faire, il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais surpris. Il distinguoit le temps d'attaquer et le temps de défendre. Il ne hasardoit jamais rien que lorsqu'il avoit beaucoup à gagner, et qu'il n'avoit presque rien à perdre. Lors même qu'il sembloit céder, il ne laissoit pas de se faire craindre. Telle enfin étoit son habileté, que lorsqu'il vainquoit, on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à sa prudence; et lorsqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, messieurs, du commencement et des suites de la guerre, qui, n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe. Tout se déclare contre la France. On soulève les étrangers, on débauche les alliés, on intimide les amis,

ou encourage les vaincus, on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires et des défiances artificieusement inspirées, les intérêts sont confondus, la foi violée, et les traités méprisés. Il falloit, je l'avoue, pour résister à tant d'armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes et des capitaines aussi expérimentés que les nôtres. Mais rien n'étoit si formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand et vaste corps, composé de tant de peuples et de nations différentes, déployer tous ses étendards, et marcher vers nos frontieres, pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il falloit opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme et assuré, d'une capacité étendue, d'une expérience consommée, qui soutînt la réputation, et qui ménageât les forces du royaume; qui n'oubliât rien d'utile et de nécessaire, et ne fît rien de superflu; qui sût, selon les occasions, profiter de ses avantages, ou se relever de ses pertes; qui fût tantôt le bouclier, et tantôt l'épée de son pays; capable d'exécuter les ordres qu'il auroit reçus, et de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

Vous savez de qui je parle, messieurs; vous savez le détail de ce qu'il fit, sans que je le dise. Avec des troupes considérables, seulement par leur courage et par la confiance qu'elles avoient en leur général, il arrête et consume deux grandes armées, et force à conclure la paix par des traités ceux qui croyoient venir terminer la guerre par notre entiere et prompte défaite. Tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours ramassés, et rompt le cours de tous ces tor-

rents qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait ou les dissipe par des combats réitérés. Tantôt il les repousse au-delà de leurs rivieres, et les arrête toujours par des coups hardis, quand il faut rétablir la réputation; par la modération, quand il ne faut que la conserver.

Villes, que nos ennemis s'étoient déja partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre empire. Provinces, qu'ils avoient déja ravagées dans le desir et dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons. Vous durez encore, places que l'art et la nature ont fortifiées, et qu'ils avoient dessein de démolir, et vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos soldats, et qui ne songeoit pas à la sagesse de leur capitaine.

Cette sagesse étoit la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenoit cette union des soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible; elle répandoit dans les troupes un esprit de force, de courage et de confiance, qui leur faisoit tout souffrir, tout entreprendre dans l'exécution de ses desseins; elle rendoit enfin des hommes grossiers, capables de gloire; car, messieurs, qu'est-ce qu'une armée? c'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie: c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions: c'est une multitude d'ames, pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérants: c'est un as-

semblage confus de libertins qu'il faut assujettir à l'obéissance; de lâches qu'il faut mener au combat; de téméraires qu'il faut retenir; d'impatients qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes? Comment se faire craindre sans se mettre en danger d'être haï, et bien souvent abandonné? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et relâcher de la discipline nécessaire?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéraments, que ce prince que nous pleurons? Il attacha par des nœuds de respect et d'amitié ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices; et se fit rendre par sa modération une obéissance aisée et volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles, il commande, chacun avec joie suit ses ordres; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des rois confédérés avec sa seule maison (1), comme un autre Abraham; que ceux qui le suivent sont ses soldats et ses domestiques; et qu'il est et général et pere de famille tout ensemble. Aussi rien ne peut soutenir leurs efforts: ils ne trouvent point d'obstacles qu'ils ne surmontent; point de difficultés qu'ils ne vainquent; point de péril qui les épouvante; point de travail qui les rebute; point d'entreprise qui les étonne; point de conquête qui leur paroisse difficile. Que pouvoient-ils refuser à un capitaine qui renonçoit à ses commodités pour les faire vivre dans l'abondance, qui, pour leur pro-

(1) Gen. 14.

curer du repos, perdoit le sien propre, qui soulageoit leurs fatigues, et ne s'en épargnoit aucune, qui prodiguoit son sang, et ne ménageoit que le leur?

Par quelle invisible chaîne entraînoit-il ainsi les volontés? Par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excusoit les autres, et donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes; par ce désintéressement qui le portoit à préférer ce qui étoit plus utile à l'état à ce qui pouvoit être plus glorieux pour lui-même; par cette justice qui, dans la distribution des emplois, ne lui permettoit pas de suivre son inclination au préjudice du mérite; par cette noblesse de cœur et de sentiments qui l'élevoit au-dessus de sa propre grandeur, et par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'estime et le respect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs et dans les circonstances de ses actions! Que j'aimerois à vous montrer une conduite si réguliere et si uniforme, un mérite si éclatant et si exempt de faste et d'ostentation; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands; une droiture universelle qui le portoit à s'appliquer à tous ses devoirs, et à les réduire tous à leurs fins justes et naturelles, et une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être! Mais il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime; et il étoit réservé à une bouche plus éloquente que la mienne (1) d'en expri-

(1) Mascaron, alors évêque de Tulle.

mer tous les mouvements et toutes les inclinations intérieures.

Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il falloit trouver un grand roi qui crût ignorer quelque chose, et qui fût capable de l'avouer. Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les rois naissent habiles, et que les autres le deviennent; que leurs ames privilégiées sortent des mains de Dieu qui les crée, toutes sages et intelligentes; qu'il n'y a point pour eux d'essai ni d'apprentissage; qu'ils sont vertueux sans travail, et prudents sans expérience. Nous vivons sous un prince qui, tout grand et tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour commander; qui, dans la route de la gloire, a su choisir un guide fidele, et a cru qu'il étoit de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un sujet d'accompagner son roi, de lui servir de cônseil, et, si je l'ose dire, d'exemple, dans une importante conquête! Honneur d'autant plus grand, que la faveur n'y put avoir part; qu'il ne fut fondé que sur un mérite universellement connu, et qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre (1).

Après cette glorieuse marque d'estime et de confiance, quels projets d'établissement et de fortune n'auroit pas fait un homme avare et ambitieux! Qu'il eût amassé de biens et d'honneurs, et qu'il eût vendu chèrement tant de travaux et de services! Mais cet homme sage et désintéressé, content des témoignages de sa conscience, et riche de sa modé-

(1) Charleroi, Douai, Tournai, Ath, Lille, etc.

ratiou, trouve dans le plaisir qu'il a de bieu faire la récompense d'avoir bieu fait. Qnoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande et ne prétend rien ; il ue desire, à l'exemple de Salomon (1), qu'un état frugal et bonuête entre la pauvreté et les richesses ; et, quelques offres qn'on lui fasse, il n'éteud ses desirs qn'à proportion de ses besoins, et se resserre daus les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fut capable de le toucher, ce fut de mériter l'estime et la bienveillance de son maître. Cette ambition fut satisfaite, et notre siecle a vu uu snjet aimer sou roi pour ses grandes qnalités, nou pour sa dignité ni pour sa fortnue ; et nn roi aimer son sujet plus pour le mérite qu'il counoissoit en lui, que pour les services qu'il eu recevoit.

Cet honnenr, messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sais qnel remords m'arrête. Je crains de pnblier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertn qn'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice, et louons-le sans crainte, en nu temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lni susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportoit-il quelque avantage? à l'entendre, ce n'étoit pas qn'il fût habile, mais l'cnuemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille? il n'oublioit rien, sinou que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelqnes unes de ces actions qui l'avoient rendu si célebre? on eût dit qu'il n'en avoit

(1) Prov. c. 30.

été que le spectateur, et l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel? il fuyoit les acclamations populaires, il rougissoit de ses victoires, il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osoit presque aborder le roi, parcequ'il étoit obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont sa majesté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'est alors que, dans le doux repos d'une condition privée, ce prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, il s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles: sincere dans ses discours, simple dans ses actions, fidele dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses desirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre; il marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent; tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent: il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité; et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

Il auroit manqué quelque chose à sa gloire, si, trouvant par-tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. Telle est l'injustice des hommes: la gloire la plus pure et la mieux acquise les blesse; tout ce qui s'éleve au-dessus d'eux leur devient odieux et insupportable; et la fortune la plus ap-

prouvée et la plus modeste n'a pu se sauver de cette lâche et maligne passion. C'est la destinée des grands hommes d'en être attaqués, et c'est le privilege de M. de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée, ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroissements perpétuels d'honneur et de gloire: le mérite l'avoit fait naître, le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étoient moins favorables ont reconnu combien il étoit nécessaire à l'état; ceux qui ne pouvoient souffrir son élévation se crurent enfin obligés d'y consentir; et n'osant s'affliger de la prospérité d'un homme qui ne leur auroit jamais donné la misérable consolation de se réjouir de quelqu'une de ses fautes, ils joignirent leurs voix à la voix publique, et crurent qu'être son ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

Mais à quoi auroient abouti tant de qualités héroïques, si Dieu n'eût fait éclater sur lui la puissance de sa grace, et si celui dont sa providence s'étoit si noblement servie, eût été l'objet éternel de sa justice? Dieu seul pouvoit dissiper ses ténebres, et il tenoit en sa puissance l'heureux moment qu'il avoit marqué pour l'éclairer de ses vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où se rapportoit toute sa véritable gloire. Il entrevit des pieges et des précipices que sa prévention lui avoit jusques alors entièrement cachés. Il commença à marcher avec précaution et avec crainte dans ces routes égarées où il se trouvoit engagé. Certains rayons de graces et de lumieres lui firent appercevoir qu'en vain rempliroit-il les plus beaux endroits de l'histoire, si son nom n'étoit écrit dans le livre de vie; qu'en vain

gagneroit-il le monde entier, s'il perdoit son ame ; qu'il n'y avoit qu'une foi et un Jésus-Christ, et une vérité simple et indivisible, qui ne se montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble et une volonté désintéressée. Il n'étoit pas encore éclairé ; mais il commençoit d'être docile. Combien de fois consulta-t-il des amis savans et fideles? Combien de fois, soupirant après ces lumieres vives et efficaces, qui seules triomphent des erreurs de l'esprit humain, dit-il à Jésus-Christ, comme cet aveugle de l'évangile : « (1) Seigneur, faites que je voie? » Combien de fois essaya-t-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ses yeux à la vérité? Combien de fois remonta-t-il jusqu'à ces sources anciennes et pures, que Jésus-Christ a laissées à son Église, pour y puiser avec joie les eaux d'une doctrine salutaire?

Habitude, prétextes, engagement, honte de changer, plaisir d'être regardé comme le chef et le protecteur d'Israel, vaines et spécieuses raisons de la chair et du sang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ses liens, et, le mettant dans la liberté de ses enfants, le fit passer de la région des ténebres au royaume de son fils bien-aimé, à qui il appartenoit par son élection éternelle. Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi. Je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus visible. Je parle désormais d'une sagesse que la véritable piété accompagne, et d'un courage que l'esprit de Dieu fortifie. Renouvelez donc votre

---

(1) Marc, c. 10.

attention en cette derniere partie de mon discours, et suppléez dans vos pensées à ce qui manquera à mes expressions et à mes paroles.

TROISIEME PARTIE.

Si M. de Turenne n'avoit su que combattre et vaincre; s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus humaines; si sa valeur et sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi et de charité, je le mettrois au rang des Scipion et des Fabius, je laisserois à la vanité le soin d'honorer la vanité, et je ne viendrois pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avoit fini ses jours dans l'aveuglement et dans l'erreur, je louerois en vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées : je répandrois des larmes inutiles sur son tombeau; et si je parlois de sa gloire, ce ne seroit que pour déplorer son malheur. Mais, grace à Jésus-Christ, je parle d'un chrétien éclairé des lumieres de la foi, agissant par les principes d'une religion pure, et consacrant par une sincere piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les louanges que je lui donne retournent à Dieu, qui en est la source; et, comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loue.

Que sa conversion fut entiere, messieurs! et qu'il fut différent de ceux qui, sortant de l'hérésie par des vues intéressées, changent de sentiments sans changer de mœurs; n'entrent dans le sein de l'Église que pour la blesser de plus près par une vie scandaleuse, et ne cessent d'être ennemis déclarés qu'en devenant

enfants rebelles! Quoique son cœur se fût sauvé des déréglements que causent d'ordinaire les passions, il prit encore plus de soin de le régler; il crut que l'innocence de sa vie devoit répondre à la pureté de sa créance. Il connut la vérité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistoit-il aux sacrés mysteres! Avec quelle docilité écoutoit-il les instructions salutaires des prédicateurs évangéliques! Avec quelle soumission adoroit-il les œuvres de Dieu, que l'esprit humain ne peut comprendre! Vrai adorateur en esprit et en vérité, cherchant le Seigneur, selon le conseil du Sage (1), dans la simplicité du cœur, ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute superstition, et incapable d'hypocrisie.

A peine a-t-il embrassé la saine doctrine, qu'il en devient le défenseur; aussitôt qu'il est revêtu des armes de lumiere, il combat les œuvres de ténebres; il regarde en tremblant l'abime d'où il est sorti, et il tend la main à ceux qu'il y a laissés. On diroit qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'Église tous ceux que le schisme en a séparés: il les invite par ses conseils, il les attire par ses bienfaits, il les presse par ses raisons, il les convainc par ses expériences; il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages, et leur montre derriere lui, selon les termes de saint Augustin, le pont de la miséricorde de Dieu, par où il vient de passer lui-même. Tantôt il allume le zele des docteurs, et les exhorte d'opposer au faste du mensonge la force de la vérité. Tantôt il leur découvre ces voies douces et

(1) Sap. 1.

insinuantes qui gagnent le cœur pour gagner l'esprit. Tantôt il fournit, selon son pouvoir, les fonds nécessaires pour assister ceux qui abandonnent tout pour suivre Jésus-Christ qui les appelle. Vous le savez, évêques confidents de son zele; tout occupé qu'il est dans le cours de ses dernieres actions de guerre, il concerte avec vous des entreprises de religion, et n'oublie rien de ce qui peut contribuer ou à instruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité et l'intérêt retiennent encore dans leurs erreurs; digne fils de cette Église dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, et qui procure à ses enfants, outre l'héritage éternel, le soulagement même de leurs nécessités temporelles.

Telle étoit la disposition de son ame, messieurs, lorsque la providence de Dieu permit que le roi, justement irrité, allât porter la guerre au milieu des états d'une république injuste et ingrate, et fît sentir la force de ses armes à ceux qui méprisoient ses bienfaits, et qui vouloient s'opposer à sa gloire. Ce fut alors que notre héros reprit les armes, et qu'à la suite de son maître, et à la tête de ses armées, il exposa son sang dans une guerre non seulement heureuse, mais sainte, où la victoire avoit peine à suivre la rapidité du vainqueur, et où Dieu triomphoit avec le prince. Quelle étoit sa joie, lorsque, après avoir forcé des villes (1), il voyoit son illustre neveu, plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir et

(1) Arnheim, Nimegue, les forts de Burik, de Skein, etc.

réconcilier des églises! Sous les ordres d'un roi aussi pieux que puissant, l'un faisoit prospérer les armes, l'autre étendoit la religion: l'un abattoit des remparts, l'autre redressoit des autels: l'un ravageoit les terres des Philistins, l'autre portoit l'arche autour des pavillons d'Israel: puis, unissant ensemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux services que l'oncle rendoit à l'état, et l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'Église.

Suivons ce prince dans ses dernieres campagnes, et regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage et des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la priere, réprimer l'impiété et les blasphêmes, protéger les personnes et les choses saintes contre l'insolence et l'avarice des soldats, invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées, c'est le devoir et le soin ordinaire de tous les capitaines. Pour lui, il passe plus avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de Jésus-Christ; il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le desir d'une heureuse paix, par les lois d'une discipline chrétienne; il considere ses soldats comme ses freres, et se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, et fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès, malgré les périls et les obstacles, et qu'un guerrier est invincible

quand il combat avec foi, et quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui le conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il tout entiere, et ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions (1) où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! il marche trois jours, passe trois rivieres, joint les ennemis, les combat et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est long-temps douteuse. Enfin le courage arrête la multitude; l'ennemi s'ébranle et commence à plier. Il s'éleve une voix qui crie : Victoire! Alors ce général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, et d'un ton sévere : « Arrêtez, dit-il, notre sort « n'est pas en nos mains, et nous serons nous-mê- « mes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise. » A ces mots il leve les yeux au ciel d'où lui vient son secours, et continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent.

Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux et d'être humble tout ensemble! Les prospérités militaires laissent dans l'ame je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe tout entiere. On s'attribue une supériorité de puissance et de force; on se couronne de ses propres mains; on se dresse un triomphe secret à soi-même; on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et

---

(1) Combat d'Entzheim.

qu'on arrose souvent de son sang ; et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de graces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples des drapeaux déchirés et sanglants qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoissance, qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissements qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels !

C'étoit en ces occasions que M. de Turenne, se dépouillant de lui-même, renvoyoit toute la gloire à celui à qui seul elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnoît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide : s'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain, si Dieu ne les garde : s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte : s'il combat, il sait d'où il tire toute sa force ; et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les graces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent ; et, sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le prophete (1) : « Ceux-là se fient « au nombre de leurs combattants et de leurs cha- « riots ; pour nous, nous nous reposons sur la pro- « tection du Tout-Puissant. » Dans cette fidele et juste confiance, il redouble son ardeur, forme de grands desseins, exécute de grandes choses, et com-

(1) Ps 10.

mence une campagne qui sembloit devoir être si fatale à l'Empire.

Il passe le Rhin et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant. Il observe les mouvements des ennemis. Il releve le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire; et, profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux évènements, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter. Déja frémissoit dans son camp l'ennemi confus et déconcerté. Déja prenoit l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes tonnoient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite; et la France en suspens attendoit le succès d'une entreprise qui, selon toutes les regles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La providence divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre; et tout ce que nous pouvions gagner ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible (1), mais juste en vos conseils sur les enfants des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires! Pour accomplir

(1) Ps. 65.

vos volontés et faire craindre vos jugements, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez quand il vous plaît ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scene tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé, que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorée. Dans les pertes médiocres on surprend ainsi la pitié des auditeurs; et, par des mouvements étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs; Turenne meurt: tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les peres mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funebres;

et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors ! que de plaintes ! que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un voyant croître ses moissons bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte; l'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses peres, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'ame de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public: là on lui dresse une pompe funebre, où l'on s'attendoit de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur; et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon ame en votre présence et parler à vous, moi qui ne suis que poussiere et que cendre, pourquoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pressante, au milieu de ses grands exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse ? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité il n'avoit plus rien de mortel à faire? Ce temps étoit-il arrivé où il devoit recueillir le fruit de tant de

vertus chrétiennes, et recevoir de vous la couronne de justice que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carriere? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance, et vous nous défendez dans vos écritures(1) de nous faire un bras de chair, et de nous confier aux enfants des hommes. Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'éleve du fond des vallées des vapeurs grossieres dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur des peuples des iniquités dont vous déchargez les châtiments sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abîmes de vos jugements, ni découvrir ces ressorts secrets et invisibles qui font agir votre miséricorde ou votre justice : je ne veux et ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste : vous nous affligez ; et dans un siecle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans le déréglement de nos mœurs toutes les causes de nos miseres.

Tirons donc, messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, et ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies et solides consolations. Citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs, le plaignent et le réverent ; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur? Son roi même, et quel roi! l'honore de ses regrets et de ses larmes : grande et précieuse marque de tendresse et d'estime pour un sujet, mais inutile

(1) Paral. l. 2, c. 32.

pour un chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit et dans la mémoire des hommes (1) : mais l'écriture m'apprend que ce que l'homme pense (2), et l'homme lui-même, n'est que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles; mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres. Ses cendres seront mêlées avec celles de tant de rois qui gouvernèrent ce royaume, qu'il a si généreusement défendu; mais, après tout, que leur reste-t-il, à ces rois non plus qu'à lui, des applaudissements du monde, de la foule de leur cour, de l'éclat et de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, et une terrible attente des jugements de Dieu, sous ces marbres précieux qui les couvrent? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines, Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

O mort trop soudaine, mais pourtant par la miséricorde du Seigneur depuis long-temps prévue, combien de paroles édifiantes, combien de saints exemples nous as-tu ravis! Nous eussions vu, quel spectacle! au milieu des victoires et des triomphes mourir humblement un chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ses derniers moments à pleurer intérieurement ses erreurs passées, à s'anéantir devant la majesté de Dieu, et à implorer le secours de son bras non plus contre des ennemis visibles, mais contre ceux de son salut? Sa foi vive et sa

(1) Ps. 93. — (2) Ps. 38.

charité fervente nous auroient sans doute touchés ; et il nous resteroit un modele d'une confiance sans présomption, d'une crainte sans foiblesse, d'une pénitence sans artifice, d'une constance sans affectation, et d'une mort précieuse devant Dieu et devant les hommes.

Ces conjectures ne sont-elles pas justes, messieurs? Que dis-je, conjectures ! C'étoient des desseins formés. Il avoit résolu de vivre aussi saintement que je présume qu'il fût mort. Prêt à jeter toutes ses couronnes au pied du trône de Jésus-Christ, comme ces vainqueurs de l'Apocalypse ; prêt à ramasser toute sa gloire, pour s'en dépouiller par une retraite volontaire, il n'étoit déja plus du monde, quoique la Providence l'y retînt encore. Dans le tumulte des armées il s'entretenoit des douces et secretes espérances de sa solitude. D'une main il foudroyoit les Amalécites, et il levoit déja l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes. Ce Josué, dans le combat, faisoit déja la fonction de Moïse sur la montagne, et, sous les armes d'un guerrier, portoit le cœur et la volonté d'un pénitent.

Seigneur, qui éclairez les plus sombres replis de nos consciences, et qui voyez dans nos plus secretes intentions ce qui n'est pas encore, comme ce qui est, recevez dans le sein de votre gloire cette ame qui bientôt n'eût été occupée que des pensées de votre éternité. Recevez ces desirs que vous lui aviez vous-même inspirés. Le temps lui a manqué et non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ses desirs, voilà des charités qu'il a faites ou destinées pour le soulagement et pour le salut de ses

freres ; voilà des ames égarées qu'il a ramenées à vous par ses assistances, par ses conseils, par son exemple ; voilà ce sang de votre peuple, qu'il a tant de fois épargné ; voilà ce sang qu'il a si généreusement répandu pour nous ; et, pour dire encore plus, voilà le sang que Jésus-Christ a versé pour lui.

Ministres du Seigneur, achevez le saint sacrifice. Chrétiens, redoublez vos vœux et vos prieres, afin que Dieu, pour récompense de ses travaux, l'admette dans le séjour du repos éternel, et donne dans le ciel une paix sans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une sur la terre, passagere à la vérité, mais toujours douce et toujours desirable.

ORAISON FUNEBRE

DE M. LE PREMIER PRÉSIDENT

DE LAMOIGNON,

prononcée à Paris, dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le 18 février 1679.

Diligite justitiam, qui judicatis terram : sentite de Domino in bonitate, et in simplicitate cordis quærite illum.

Aimez la justice, juges de la terre : ayez des sentiments conformes à la bonté de Dieu, et cherchez-le dans la simplicité du cœur. Sap. c. 1, v. 1.

Je ne viens pas ici, messieurs, renouveler dans vos esprits le triste souvenir d'une mort que vous avez déja pleurée. Laissons aux infideles ces longues et sensibles douleurs que la religion ne modere pas. Comme leurs pertes sont irréparables, leur tristesse peut être sans bornes ; et comme ils n'ont point d'espérance, ils n'ont pas aussi de consolation. Pour nous, à qui Dieu par sa grace a révélé ses vérités, nous avons lu dans ses écritures (1) qu'il y a un temps de pleurer, et une mesure de larmes ; que le soleil, qui ne doit jamais se coucher sur notre colere, ne doit pas se coucher plus de sept fois sur notre affliction, et que la même charité qui nous fait

(1) Eccl. 3. Ps. 79. Eccl. 12.

regretter la mort des fideles nous fait espérer leur résurrection, et nous invite à nous réjouir de leur bonheur.

Pourquoi rouvrirois-je donc une plaie que le temps et la raison doivent avoir déja fermée? N'attendez pas, messieurs, que je déplore ici le néant et la misere des hommes; je ne viens que louer la grandeur et la miséricorde du Seigneur. Je veux vous apprendre à chercher Dieu, dont la durée est éternelle, et non pas vous affliger pour des créatures qui finissent; et dans l'éloge que j'entreprends de messire Guillaume de Lamoignon, premier président du parlement, ce n'est pas mon dessein d'exagérer la perte que vous avez faite d'un homme juste, mais de vous porter à aimer comme lui la justice, *diligite justitiam.*

Dans ces jours de trouble et de deuil où l'on se sent comme frappé du spectacle sensible d'une mort récente et inopinée, on se renferme tout en soi-même, et l'on s'occupe de sa douleur. Si l'on fait quelques réflexions, c'est en général sur l'inconstance et sur la vanité des choses humaines, sans descendre jusqu'à ses propres défauts ou à ses infirmités particulieres. On cherche à se consoler plutôt qu'à s'instruire; et si l'on parle des bonnes œuvres de ceux qui sont morts, c'est pour justifier les larmes qu'on verse pour eux, plutôt que pour profiter de leurs exemples. Mais il est temps de nous élever par la foi au-dessus des foiblesses de la nature. C'est peu de reconnoitre la nécessité de mourir, l'importance même de bien mourir, si l'on n'en tire des motifs et des conséquences pour bien vivre; et

c'est en vain qu'on croit honorer la mémoire des gens de bien qui sont décédés, si l'on ne va recueillir les restes de leur esprit sur ces tombeaux où l'on rend des honneurs funebres aux tristes dépouilles de leur corps mortel.

C'est dans cette vue, messieurs, que je dois vous représenter aujourd'hui un magistrat qui n'a rien ignoré, ni rien négligé, dans son ministere, et qu'aucun intérêt ne détourna jamais du droit chemin de l'équité; un homme doux et secourable, qui a su tempérer l'austérité des lois et de la justice par tous les adoucissements qu'inspirent la miséricorde et la charité, un chrétien qui a consacré ses vertus morales et politiques par une piété simple et sincere. Je laisse à Dieu, qui seul est le maître du cœur des hommes, et qui les touche quand il veut par l'efficace qu'il donne aux bons exemples, à graver dans vos cœurs ces sentiments de droiture, de bonté, et de religion, que je vous propose. Pour moi, je ne puis que vous redire de sa part ces paroles de mon texte : « Aimez la justice; ayez des « sentiments conformes à la bonté du Seigneur, et « cherchez-le dans la simplicité du cœur. »

PREMIERE PARTIE.

Dieu, dont la providence destine les juges pour gouverner son peuple, comme elle destine les prêtres pour le sanctifier, et qui conduit les uns et les autres par les sentiers de sa justice et par la voie de sa verité; Dieu, messieurs, disposa lui-même, par une heureuse naissance, M. de Lamoignon à porter

ses lois et à exercer ses jugements dans le plus auguste sénat du monde.

Il naquit d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons du Nivernais, qui, après s'être distinguée dans les emplois militaires, avant le regne même de saint Louis, entrant depuis, sous Henri II, dans les premieres dignités de la robe, a soutenu dans le parlement la gloire qu'elle avoit acquise dans les armées; et, quoiqu'elle ait changé de profession, elle n'a rien diminué de l'éclat et de la grandeur de son origine: semblable à ces fleuves qui, trouvant de nouvelles pentes et se creusant avec le temps un nouveau canal, vont arroser d'autres campagnes, et ne perdent rien de l'abondance ni de la pureté de leurs eaux, encore qu'ils aient changé de lit et de rivage.

Mais ne louons de sa naissance que ce qu'il en loua lui-même, et disons qu'il sortoit d'une famille où l'on ne semble naître que pour exercer la justice et la charité, où la vertu se communique avec le sang, s'entretient par les bons conseils, s'excite par les grands exemples; où les peres ont plus de soin du salut de leurs héritiers que de l'accroissement de leurs héritages; où les enfants aiment mieux succéder à la probité qu'à la fortune de leurs peres, et où la crainte de Dieu, la miséricorde, et la paix, sont les regles de la discipline domestique.

Privé dans ses jeunes ans de l'instruction et des secours d'un pere dont il n'avoit fait qu'entrevoir les bons exemples, et dont il devoit long-temps ressentir la perte, il demeura sous la conduite d'une mere que les pauvres avoient toujours regardée

comme la leur. Aussi la tendresse qu'elle eut pour l'un ne diminua pas la pitié qu'elle avoit des autres; elle crut que ses aumônes ne seroient pas infructueuses; qu'elle recueilleroit dans sa famille ce qu'elle semoit dans les hôpitaux; qu'ayant soin des pauvres de Jésus-Christ, Jésus-Christ auroit soin de ses enfants; et qu'elle ne pouvoit leur apprendre rien de plus important que les maximes évangéliques, ni leur laisser un bien plus solide que la succession de sa charité.

Ses espérances ne furent pas trompées, messieurs: Dieu présida lui-même à l'éducation de ce fils qu'elle lui avoit tant de fois offert. Il le prévint de ses bénédictions spirituelles, et lui fit éviter par sa grace ces dangereuses passions qui sont comme les écueils où l'ardeur de l'âge, la licence du siecle, la corruption de la nature, le mauvais exemple, et souvent le mauvais conseil, poussent une jeunesse inconsidérée.

Aussi remarqua-t-on bientôt en lui tout ce qui fait les grands magistrats: un cœur docile pour recevoir les impressions de la vérité, noble pour s'élever au-dessus des passions et des intérêts, tendre pour assister les malheureux, ferme pour résister à l'iniquité; un esprit avide de tout savoir, et capable de tout apprendre; prompt à concevoir les matieres les plus élevées; heureux à les exprimer quand il les avoit une fois conçues; discernant non seulement le bon d'avec le mauvais, mais encore le meilleur d'avec le bon; appliqué à examiner les difficultés et à les résoudre; à chercher la vérité, et à la suivre après qu'il l'avoit découverte;

à connoître tout, et à tirer toujours quelque fruit de ses connoissances. Cette sagesse avancée le fit dispenser des regles ordinaires de l'âge. On connut la maturité de son jugement, et l'on ne compta pas le nombre de ses années; il s'assit à dix-huit ans avec les anciens d'Israel, et se mit à juger comme eux les différents qui naissent parmi le peuple.

Ne croyez pas, messieurs, qu'il fût entré sans vocation dans le sanctuaire de la justice; il savoit que les premieres lois qu'il faut étudier sont celles de la Providence; que la judicature est une espece de sacerdoce où il n'est pas permis de s'engager sans l'ordre du ciel; et que Jésus-Christ n'a pas moins été fait juge que pontife par son pere. Aussi, avant que d'entrer dans les charges, il voulut en connoître les devoirs. Le premier tribunal où il monta fut celui de sa conscience, pour y sonder le fond de ses intentions. Il n'écouta ni l'orgueil, ni l'ambition, ni l'avarice. Il consulta Dieu, à qui appartient le conseil et l'équité; et Dieu lui marqua la route qu'il vouloit lui faire suivre.

Ce fut alors que se considérant dans une profession où les questions sont si différentes, et les droits si difficiles à démêler, où l'on décide des biens, de l'honneur et de la vie des hommes, et où les fautes ne sont jamais petites, et sont presque toujours irréparables, il ne craignit rien tant que l'erreur dans ses jugements. Il passa les jours et les nuits à l'étude: et quels progrès n'y fait-on pas quand on soutient de longues veilles par la santé et par la constance; quand, outre ses propres lumieres, on a le conseil et la communication des grands hom-

mes, et quand on joint à l'assiduité du travail la facilité du génie? Il auroit cru manquer à la partie la plus essentielle de son état, si, comme il sentoit ses intentions droites, il ne les rendoit éclairées. Aussi disoit-il ordinairement qu'il y avoit peu de différence entre un juge méchant et un juge ignorant. L'un au moins a devant ses yeux les regles de son devoir et l'image de son injustice; l'autre ne voit ni le bien ni le mal qu'il fait: l'un peche avec connoissance, et il est plus inexcusable; mais l'autre peche sans remords, et il est plus incorrigible. Mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur ou par malice. Qu'on soit blessé par un furieux ou par un aveugle, on ne sent pas moins sa blessure, et, pour ceux qui sont ruinés, il importe peu que ce soit ou par un homme qui les trompe, ou par un homme qui s'est trompé.

Ces réflexions, messieurs, redoublerent son ardeur. Il acquit une parfaite connoissance du droit humain et du droit divin, une intelligence profonde des lois et de la coutume, un usage familier des formalités et des procédures. Savants et immenses recueils où il renferma la jurisprudence ancienne et nouvelle, vous pourriez être des témoins publics de ce que je dis; du moins serez-vous entre les mains de ses descendants comme un dépôt sacré, et un monument précieux de son esprit et de son travail.

Ce seroit ici le lieu de vous le faire voir dans la justice du conseil, où son mérite l'avoit appelé, favorisant la bonne cause, décidant la douteuse, développant la difficile, renonçant à tous les plai-

sirs, hormis à celui qu'il recevoit en accomplissant ses devoirs. Je le donnerois pour exemple à ceux qui, renversant l'ordre des choses, se font une occupation de leurs amusements, et qui ne donnent à leurs charges que les restes d'une oisiveté languissante, comme s'ils n'étoient juges que pour être de temps en temps assis sur les fleurs de lis, où ils vont rêver à leurs divertissements passés, dont ils ont l'imagination encore remplie, ou réparer par un mortel assoupissement les veilles qu'ils ont données à leurs plaisirs.

Je ne veux que vous faire souvenir de la cause célebre de ces étrangers que l'espérance du gain avoit attirés des bords du Levant pour porter en Europe les richesses de l'Asie. Contre la liberté des mers et la fidélité du commerce, des armateurs français leur avoient enlevé et leurs richesses et le vaisseau qui les portoit. Ceux qui devoient les secourir aidoient eux-mêmes à les opprimer. On avoit oublié pour eux, non seulement cette pitié commune qu'on a pour tous les malheureux, mais encore cette politesse singuliere que notre nation a coutume d'avoir pour les étrangers. Éloignés de leurs amis par tant de terres et par tant de mers, dans un pays où l'on ne pouvoit les entendre, où l'on ne vouloit pas même les écouter, ils eurent recours à M. de Lamoignon, comme à un homme incorruptible, qui prendroit le parti des foibles contre les puissants, et qui débrouilleroit ce chaos d'incidents et de procédures dont on avoit enveloppé leur cause.

Il le fit, messieurs : il alluma tout son zele con-

tre l'avarice; il leva les voiles qui couvroient ce mystere d'iniquité, et rapporta durant trois jours, au conseil du roi, cette affaire avec tant d'ordre et de netteté, qu'il fit restituer à ces malheureux ce qu'ils croyoient avoir perdu, et les obligea d'avouer, ce qu'ils avoient eu peine à croire, qu'on pouvoit trouver parmi nous de la fidélité et de la justice.

Mais je passe à des choses plus importantes. Voyons-le dans la premiere charge du parlement, et montrons par la dignité, comme disoit un ancien, quel a été l'homme qui l'a possédée. Les rois, en des siecles plus innocents, furent autrefois eux-mêmes les juges du peuple. Rappelez en votre mémoire ces premiers âges de la monarchie. La fraude, l'ambition, l'intérêt, vices encore naissants et peu connus, avoient à peine commencé d'altérer la bonne foi et l'heureuse simplicité de nos peres. Ils vivoient la plupart contents de ce qu'ils avoient reçu de la fortune, ou de ce qu'ils avoient acquis par leur travail. Comme ils possédoient leur propre bien sans inquiétude, ils regardoient celui des autres sans envie. Leurs espérances ne s'étendoient pas au-delà de leur condition; et les bornes de leurs héritages étoient les bornes de leurs desirs.

Comme les procès étoient rares, et qu'il ne falloit pour les juger que les principes communs d'une équité naturelle, les souverains tenoient eux-mêmes leur parlement. Ils descendoient du trône pour monter sur le tribunal; et se partageant entre le bien public et le repos des particuliers, après avoir calmé ces grandes tempêtes qui troublent les régions supérieures de l'état, ils venoient dissiper

ces petits orages qui s'élevent quelquefois dans les inférieures.

Mais depuis que la justice gémit sous un amas de lois et de formalités embarrassées, et qu'on s'est fait un art de se ruiner les uns les autres par la chicane, les rois n'ont pu suffire à cette fonction. Occupés à soutenir de longues et sanglantes guerres, à rompre des ligues que forme contre eux la jalousie qu'on a de leur puissance, à réunir une infinité d'intérêts pour donner au monde une paix durable, ils sont contraints de remettre, comme Moïse, cette justice tumultueuse à des hommes sages, qui craignent Dieu, en qui se trouve la vérité, et qui haïssent l'avarice.

L'importance, messieurs, c'est de leur choisir un chef; et jamais choix ne fut plus louable que celui qu'on fit de M. de Lamoignon. Quelles pensez-vous que furent les voies qui le conduisirent à cette fin? La faveur? Il n'avoit eu d'autres relations à la cour que celles que lui donnerent ou ses affaires ou ses devoirs. Le hasard? On fut long-temps à délibérer; et dans une affaire aussi délicate on crut qu'il falloit tout donner au conseil, et ne rien laisser à la fortune. La cabale? Il étoit du nombre de ceux qui n'avoient suivi que leur devoir; et ce parti, quoique le plus juste, n'avoit pas été le plus grand. L'habileté à se servir des conjonctures? Ces temps difficiles étoient passés où l'on donnoit les charges par nécessité plutôt que par choix, et où chacun, voulant profiter des troubles de l'état, vendoit chérement, ou les services qu'il pouvoit rendre, ou les moyens qu'il avoit de nuire. La réputa-

tion qu'il s'étoit acquise dans le parlement et dans le conseil fut la seule sollicitation auprès des puissances. Elles lui déclarerent qu'il ne devoit son élévation qu'à son mérite, et qu'il n'auroit pas été préféré si l'on eût connu dans le royaume un sujet plus fidele et plus capable de cet emploi.

Quelle fut alors son application! Il crut que Dieu l'avoit mis dans le palais, comme Adam dans le paradis, pour y travailler, et répondit depuis à ceux qui le prioient de se ménager: « Que sa santé et sa « vie étoient au public, et non pas à lui. » Vous dirai-je qu'il se fit une religion d'écouter les raisons des parties, et de lire tous leurs mémoires quelque longs et ennuyeux qu'ils pussent être, sans se fier à ces extraits mal digérés, et souvent tracés à la hâte par des mains infideles ou négligentes, qui confondent les droits et défigurent une bonne cause? Vous dirai-je que s'étant engagé à ne donner jamais les rapporteurs qu'on lui demandoit, il fit agréer à un grand ministre et à une grande reine qu'il ne s'en dispensât pas en leur faveur; ôtant ainsi aux particuliers l'espérance d'obtenir de lui par importunité ou par amitié ce qu'il n'avoit accordé ni à la reconnoissance qu'il avoit pour son bienfaiteur, ni au respect qu'il devoit à la plus grande reine du monde?

Passons de ses actions à ses principes, et disons qu'il se dépouilla de certains intérêts délicats qui sont les sources de la foiblesse et de la corruption des hommes. Qu'il étoit éloigné de l'humeur de ces hommes vains et intéressés qui n'aiment la vertu que pour la réputation qu'elle donne, et qui n'au-

roient point de plaisir à bien faire, s'ils n'avoient l'art de faire valoir tout le bien qu'ils font! Il s'étoit mis au-dessus de ce faux honneur. S'il falloit faire réussir une grande affaire, d'autres auroient choisi les moyens les plus éclatants, il choisissoit les plus sûrs et les plus utiles. S'il devoit donner ses avis, il regardoit non pas ce qui seroit le plus approuvé, mais ce qu'il croyoit le plus équitable. Il ne se piquoit pas d'être l'auteur des bonnes résolutions qu'il avoit fait prendre; c'étoit assez pour lui qu'on les eût prises.

Combien de projets a-t-il faits ou réformés! Combien d'ouvertures a-t-il données! Combien de services a-t-il rendus, dont il a dérobé la connoissance à ceux qui en ont ressenti les effets! Ainsi, utile sans intérêt, vertueux sans vouloir se faire honneur de sa vertu, il s'acquitta de ses devoirs pour la seule satisfaction de s'en être acquitté, et ne voulut dans toutes ses actions d'autre regle que sa fidélité, d'autre but que l'utilité publique, d'autre récompense que la gloire de bien faire.

C'est dans ce même esprit qu'il méprisa souvent les bruits du vulgaire, et même se renfermant dans ses bonnes intentions, il lui abandonna les apparences. Il crut qu'un magistrat devoit penser non pas à ce qu'on disoit de lui, mais à ce qu'il se devoit lui-même; et que pour servir le public il falloit quelquefois avoir le courage de lui déplaire (1). C'est ainsi que, suivant le conseil d'un des plus grands hommes de l'antiquité, il ne considéra ni

(1) Q. Fabius. Max. apud Liv. l. 2. Dec. 3.

la fausse gloire, ni le faux déshonneur, et que ni les louanges, ni les murmures, ne purent jamais le détourner de son devoir.

C'est par ce désintéressement qu'il se réserva cette liberté d'esprit si nécessaire dans la place qu'il occupoit. Car, messieurs, qu'est-ce qu'un premier magistrat, sinon un homme sage qui est établi pour être le censeur de la plupart des folies des hommes, et qui, voyant autour de lui toutes les passions, n'en doit avoir aucune en lui-même? L'un tâche à l'émouvoir par des images affectées de sa misere; l'autre travaille à l'éblouir par des apparences de droit et par des raisons spécieuses. Celui-ci par des soupçons artificieux veut l'animer contre l'innocence de sa partie; celui-là emploie l'autorité, et quelquefois même l'amitié: corruption d'autant plus dangereuse qu'elle est plus douce. Chacun voudroit lui communiquer ses préventions, lui dicter l'arrêt qu'il se dresse lui-même dans son esprit selon son caprice, et, de juge qu'il est de sa cause, en faire le complice de sa passion. M. de Lamoignon se sauva de tous ces pieges: il jugea comme les lois jugent, par les seules regles de l'équité, et non pas par aucune impression étrangere.

Que ne puis-je vous faire voir, du moins en éloignement, des espérances rejetées, quand elles ont pu l'engager à quelque basse complaisance? des ressentiments étouffés, lorsqu'il a eu le pouvoir de se venger? des reproches soutenus constamment, quand il a eu pour lui le témoignage de sa conscience? l'amitié et le respect mis au-dessous de la justice, et sa propre réputation sacrifiée au bien public? Ici,

messieurs, mon silence le loue plus que mes paroles : il vous paroît sans doute plus grand par les actions que je ne dis pas que par celles que j'ai dites. La postérité les verra, quand le temps, qui dévore tout, aura rongé les voiles qui les couvrent, et qu'il ne restera plus d'intérêt que celui de la vérité. Cependant Dieu les voit, et il en est lui-même la récompense.

Mais avons-nous besoin pour louer son intégrité de découvrir ses actions secretes ? En cherchons-nous un témoignage plus éclatant que celui qu'en donna le roi, quand il consentit que les premieres places du parlement fussent occupées par sa famille? Il voulut donner cette marque extraordinaire de confiance à celui de qui il avoit reçu tant de preuves de fidélité. Il jugea que ceux qui appartenoient à ce grand homme n'étoient capables de conspirer que pour son service et pour le bien de ses sujets; et que, recevant de plus près les influences pures et lumineuses du chef, ils les communiqueroient après à leur compagnie.

Ainsi, ne craignant pas pour eux ces conséquences dangereuses qu'il avoit sagement prévues pour d'autres, il crut qu'il pouvoit violer une de ses lois en faveur de ceux qui feroient observer toutes les autres ; et que, les unir dans un même corps, ce n'étoit pas donner lieu à la corruption, ou renverser l'ordre, mais récompenser la vertu et fortifier le parti de la justice. Les services que chacun d'eux rend tous les jours dans ses fonctions justifient assez le jugement qu'en a fait le prince. N'avois-je pas raison de vous exhorter à imiter la sagesse et l'équité de ce cé-

lebre magistrat? Je ne suis pas moins fondé à vous dire : « Imitez comme lui la bonté de Dieu. »

SECONDE PARTIE.

C'est une vérité, messieurs, et Jésus-Christ même nous l'enseigne dans son évangile (1), que la bonté, à proprement parler, est le caractere de Dieu seul, soit parcequ'il n'appartient qu'à lui de se communiquer aux hommes par cette variété de dons et de graces qui sont les trésors de sa miséricorde et les richesses de sa bonté, soit parcequ'étant infiniment puissant, comme il est infiniment bon, il veut tout le bien qu'il peut faire, et il fait tout le bien qu'il veut. Toutefois il s'éleve dans tous les temps certaines ames bienfaisantes, qui, servant comme d'instrument à cette bonté souveraine, ne donnent d'autres bornes à leur charité que celles que Dieu a données à leur pouvoir.

Tel étoit M. de Lamoignon. S'il m'étoit libre d'alléguer ici ces expressions vives et nobles dont il s'est servi pour exprimer les nécessités des peuples, vous verriez combien il étoit sensible à toutes leurs peines. Je laisse ces audiences secretes où la vérité prudente, mais courageuse, a soutenu dans les occasions l'autorité des lois et de la justice. Il ne m'appartient pas de révéler ce qui s'est passé dans le sanctuaire. Je parle de ces remontrances où, mêlant le respect que doit un sujet à son souverain avec cette confiance que doit avoir un magistrat qui porte la parole de la

(1) Nemo bonus, nisi solus Deus. Marc. 10.

justice devant le roi du monde le plus juste, il a parlé des intérêts publics selon les regles de sa conscience.

Mais il faudroit avoir sa prudence pour ne dire que ce qu'il faut, son éloquence pour le dire efficacement, sa voix et son action pour conserver tout le poids et toute la grace qu'il avoit accoutumé de donner à ses paroles.

Voyons-le dans l'exercice ordinaire de sa charge. Éloignez de vos esprits cette idée qu'on a d'ordinaire de la justice, qu'elle doit être toujours aveugle, toujours effrayante, toujours armée. Il la rendit, sans l'amollir, douce et traitable. Il leva le bandeau qui fermoit ses yeux, et lui laissa jeter des regards de pitié sur les misérables; et, sans lui retrancher aucun de ses droits, il lui ôta toute sa rudesse. Je puis attester ici la foi publique. Ceux qui eurent besoin de son secours trouverent-ils jamais entre eux et lui des barrieres impénétrables? Fallut-il essuyer à sa porte de mauvaises heures, pour attendre un de ses moments commodes? Fut-il jamais inaccessible, je ne dis pas à ses amis; je dis aux indiscrets et aux importuns? Refusa-t-il à quelqu'un la liberté de lui dire les choses nécessaires? N'accorda-t-il pas à plusieurs la consolation de lui en dire de superflues? Quelqu'un lui parlant d'une affaire, put-il, par quelque marque de chagrin ou d'impatience, s'appercevoir qu'il en eût d'autres? Affligea-t-il les malheureux, et leur fit-il acheter, par quelque dureté, la justice qu'il leur a rendue? Je parle avec d'autant plus de confiance, que j'ai pour témoins de ce que je dis la plupart de ceux qui m'entendent.

Il ne régla jamais sur la faveur ou sur la disgrace des personnes le bon ou le mauvais accueil qu'il leur pouvoit faire. Il écoutoit avec patience, et répondoit avec douceur. « N'ajoutons pas, a-t-il dit « souvent, au malheur qu'ils ont d'avoir des procès, « celui d'être mal reçus de leurs juges; nous sommes « établis pour examiner leurs droits, et non pas pour « éprouver leur patience. » Loin d'ici ces juges séveres qui, selon le langage du prophete, rendent les fruits de la justice amers comme de l'absinthe (1), qui perdent le mérite de leur équité par leur austérité chagrine; et qui, fiers de leur pouvoir, et même de leur vertu, redoutables indifféremment aux innocents et aux coupables, font croire qu'ils ne rendent la justice aux uns qu'à regret, et aux autres qu'avec colere. Celui que nous louons avoit une conduite bien différente! Il ne rebuta jamais personne. Favorable à ceux qui méritoient sa protection, civil à ceux à qui il ne pouvoit être favorable; il faisoit connoître aux bons qu'il eût voulu les satisfaire sans leur donner la peine de solliciter; et aux méchants, qu'il eût voulu les corriger sans avoir le déplaisir de les punir.

Combien de fois a-t-il essayé de bannir du palais ces lenteurs affectées et ces détours presque infinis, que l'avarice a inventés afin de faire durer les procès par les lois mêmes qu'on a faites pour les finir, et de profiter en même temps des dépouilles de celui qui perd et de celui qui gagne sa cause! Combien de fois a-t-il arrêté la licence de ceux qui, sur la foi

---

(1) Amos, c. 6.

et sur la tradition des ennemis et des envieux, débitent impunément en plaidant des médisances, et qui, par des railleries piquantes, tâchent de rendre au moins ridicules ceux qu'ils ne peuvent rendre criminels! Combien de fois, par des accommodements raisonnables, a-t-il arrêté le cours de ces divisions qui passent des peres aux enfants, et qui se perpétuent dans les familles!

Peut-être doutez-vous, messieurs, qu'étant éloigné des yeux du public il fût encore égal à lui-même. Entrons dans sa vie privée. Que ne puis-je vous le montrer parmi ce nombre de gens choisis, qui formoient chez lui une assemblée, que le savoir, la politesse, l'honnêteté, rendoient aussi agréable qu'utile! C'est là que, ne se réservant de son autorité que cet ascendant que lui donnoit sur le reste des hommes la facilité de son humeur et la force de son esprit, il communiquoit ses lumieres, et profitoit de celles des autres. C'est là qu'il a souvent éclairci les matieres les plus embrouillées, et que, sur quelque genre d'érudition que tombât le discours, on eût dit qu'il en avoit fait son occupation et son étude particuliere. C'est là qu'après avoir écouté les autres, il reprenoit quelquefois les sujets qu'on croyoit avoir épuisés, et que, recueillant les épis qu'on avoit laissés après la moisson, il en faisoit une récolte plus abondante que la moisson même.

Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après un long et pénible travail, loin du bruit de la ville et du tumulte des affaires, il alloit se décharger du poids de sa dignité, et jouir d'un noble repos dans sa retraite de Bâville! Vous le verriez

tantôt s'adonnant aux plaisirs innocents de l'agriculture, élevant son esprit aux choses invisibles de Dieu par les merveilles visibles de la nature : tantôt méditant ces éloquents et graves discours qui enseignoient et qui inspiroient tous les ans la justice, et dans lesquels, formant l'idée d'un homme de bien, il se décrivoit lui-même sans y penser : tantôt accommodant les différents que la discorde, la jalousie, ou le mauvais conseil, font naître parmi les habitants de la campagne ; plus content en lui-même, et peut-être plus grand aux yeux de Dieu, lorsque dans le fond d'une sombre allée, et sur un tribunal de gazon, il avoit assuré le repos d'une pauvre famille, que lorsqu'il décidoit des fortunes les plus éclatantes sur le premier trône de la justice.

Vous le verriez recevant une foule d'amis, comme si chacun eût été le seul, distinguant les uns par la qualité, les autres par le mérite, s'accommodant à tous, et ne se préférant à personne. Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance. Jamais il n'exigea ni de circonspection gênante ni d'assiduité servile. On l'entendit, selon les temps, parler des grandes choses comme s'il eût négligé les petites, parler des petites comme s'il eût ignoré les grandes. On le vit, dans des conversations aisées et familieres, engageant les uns à l'écouter avec plaisir, les autres à lui répondre avec confiance, donnant à chacun le moyen de faire paroître son esprit, sans jamais s'être prévalu de la supériorité du sien.

Ces actions, messieurs, vous semblent peut-être communes. Mais qui ne sait que la véritable vertu

s'étend et se resserre quand il le faut, et qu'il y a de la grandeur à s'acquitter constamment des moindres devoirs? Dans les affaires d'éclat, où l'on est soutenu par le desir de la gloire, par les espérances de la fortune, par le bruit des acclamations et des louanges, souvent on se contraint et l'on se déguise : mais dans une vie particuliere et retirée, où l'ame, sans intérêt et sans précaution, s'abandonne à ses mouvements naturels, on se découvre tout entier. Ce fut dans cette conduite ordinaire que M. de Lamoignon fit paroitre ce qu'il étoit. Jamais il ne se démentit, jamais il ne se relâcha. Dans les choses les moins importantes, il ne laissa pas de suivre les grandes regles. Quoiqu'il agît différemment, l'esprit qui le fit agir fut toujours le même, et l'on reconnut aisément que la sagesse lui étoit devenue comme naturelle, et que sa bonté constante et toujours égale ne venoit pas d'un effort de réflexion, mais du fond de l'inclination qu'il y avoit, et de l'habitude qu'il s'en étoit faite.

Je me hâte, messieurs, de passer aux plus nobles effets de cette bonté; je veux dire aux soins qu'il eut des pauvres de Jésus-Christ. Près des murs de cette ville royale s'éleve un vaste et superbe édifice (1), que l'autorité des magistrats et les aumônes des citoyens entretiennent depuis trente ans, et que Dieu, par des moyens que la prudence humaine ne prévoit pas, et que sa providence a marqués, soutiendra dans la suite des temps, malgré les relâchements du siecle et le refroidissement de la piété. C'est là que

(1) L'hôpital général.

la faim est rassasiée, que la nudité est revêtue, que l'infirmité est guérie, que l'affliction est consolée, que l'ignorance est instruite, et que chaque espece de misere de l'ame ou du corps trouve une espece de miséricorde qui la soulage.

L'amour qu'on a naturellement pour l'ordre; l'honneur qu'on se fait d'avoir part aux grandes œuvres de piété; certaine ferveur qu'on a d'ordinaire pour les nouveaux établissements, et sur-tout la grace de Jésus-Christ qui ranime de temps en temps les ames tiedes; tout contribua d'abord à fonder cette sainte maison. Mais elle fut bientôt ébranlée. Ceux qui avoient entrepris de la soutenir tomberent eux-mêmes par des accidents imprévus. On vit tarir tout d'un coup les principales sources de la charité. M. le premier président, par le droit de sa charge, et plus encore par sa propre inclination, entreprit de maintenir un ouvrage que son illustre prédécesseur (1) avoit commencé avec tant de succès.

Quel soin ne prit-il pas de chercher des fonds, en un temps où la misere étant augmentée et la charité refroidie, les pauvres avoient plus besoin de secours, et les riches avoient moins de volonté et moins de moyens de les secourir! Quelle application n'eut-il pas pour établir la discipline parmi cette troupe de mendiants renfermés, qui regardent souvent leur asile comme une prison, et qui croient n'avoir rien à ménager parcequ'ils sentent bien qu'ils n'ont rien à perdre! Quel ordre ne donna-t-il pas pour les accoutumer au travail et à la piété, afin

(1) M. de Bellievre.

qn'ils devinssent plus agréables à Dieu et moins a charge à la eharité des fideles!

Ce fut en ce temps qu'on le vit paroître à la cour, et y demander avec empressement des audiences. Qui n'eût dit qne, sous prétexte de rendre compte de son emploi, il ehercehoit l'henreux moment de faire valoir ses services, et de hâter les graces qu'il pouvoit espérer dn prince? Qui n'eût pensé que c'étoit un hommage qu'il alloit rendre à la fortune, et qu'après avoir obtenu les dignités, il reeherchoit les biens qui manquoient eneore à sa famille? Vous vous trompiez, prudents du siecle; il demandoit pour les pauvres, en un lieu où l'on se fait un point d'habileté de ne demander que pour soi, et où l'on ignore aisément les miseres d'autrui, parcequ'on n'en ressent aucune. Il ne se piqua jamais tant d'être persuasif que dans ces sollicitations charitables; et il ne fut pas si sensiblement touché des graces qu'on fit à sa maison, que des secours qu'il obtint pour les hôpitaux.

Il ne s'arrêta pas à la protection, messieurs, il passa jusqu'aux assistances effectives, et il joignit à son crédit ses propres aumônes; car, sans compter ces rosées fréquentes qu'il répandit sur les terres de sa dépendance, ni ces secours abondants qu'il contribua dans les calamités publiques, il consaera ce qu'il retiroit tous les ans du travail actuel du palais à la subsistance des pauvres. Il n'étoit pas content de leur avoir distribué du pain, s'il ne l'avoit gagné lui-même. Il ne leur offroit pas les restes de sa vanité ou de sa fortune, mais les fruits de ses propres mains. Il leur distribuoit par la miséricorde ce qu'il avoit acquis

par la justice. Cette portion de son bien lui étoit sacrée; il y mettoit son cœur comme à son trésor. Vous le savez, pieuse confidente de ses aumônes secretes (1), qui lui rendez aujourd'hui les offices publics d'une sainte amitié; vous le savez, avec quelle joie il dispensoit ces revenus de sa charité pour racheter ses péchés, et pour honorer Dieu de sa substance.

Que diront ici ceux qui, parcequ'ils n'ont pas volé le bien d'autrui, croient être en droit d'abuser du leur; comme si l'aumône n'étoit pas une obligation indispensable pour tous les chrétiens, comme si l'on pouvoit abandonner les pauvres de Jésus-Christ, parceque d'autres les ont opprimés; et comme si l'on ne devoit rien à Dieu, parcequ'on n'a rien pris aux hommes? Que diront ceux qui veulent donner par dévotion ce qu'ils ont ravi par violence; qui se promettent les récompenses des justes, parcequ'ils font quelques largesses de ces biens qui sont le prix de leurs injustices, et qui se font honneur auprès des pauvres des larcins même qu'ils leur ont faits? Qu'ils suivent l'exemple d'un homme juste, qui a ouvert son cœur et ses entrailles à ses freres, qui leur a fait une offrande pure du bien le plus légitimement acquis, et qui, après avoir imité la bonté du Seigneur, l'a cherché par la piété.

TROISIEME PARTIE.

Ce n'est pas sans raison, messieurs, que l'esprit

---

(1) Madame de Miramion.

le Dieu, qui donne à chaque état les instructions qui lui sont propres, ordonne aux juges de la terre de chercher le Seigneur, parcequ'étant d'un côté liés à une infinité de devoirs, et de l'autre étant regardés comme les arbitres du sort des hommes, il est difficile que leur esprit ne s'arrête, ou à cette multiplicité d'affaires qui les occupe, ou à la complaisance de cette autorité qui les distingue. Il faut donc qu'ils sortent comme d'eux-mêmes (1), pour aller à Dieu par une piété simple et sincere.

Je dis par une piété simple et sincere; car, messieurs, il s'est élevé dans l'Église une espece de chrétiens qui, se faisant aux dépens même de la dévotion une réputation d'être dévots, couvrent leurs passions sous une apparence de piété et sous un air extérieur de réforme, pour arriver plus facilement à leurs fins, et pour surprendre l'approbation du monde, en lui faisant accroire qu'ils ont déja celle de Dieu. Ce sont ces hommes qui deviennent humbles pour pouvoir dominer, utiles afin de se rendre nécessaires, et qui jugeant de tout, se mêlant de tout, et remuant mille ressorts, dont la religion est toujours le plus apparent, s'ils ne se font estimer par leur vertu, du moins se font craindre par leur cabale.

Je parle ici d'un véritable chrétien, qui n'eut pour guide que la foi; qui ne s'attacha qu'aux maximes de l'évangile; qui ne fut ni d'Apollo, ni de Céphas, ni de Paul, mais de Jésus-Christ; qui ré-

(1) In simplicitate cordis et sinceritate Dei. 2 Cor. 1, 12.

prima les impies, et n'eut point de part avec les hypocrites; et qui, suivant, non pas son intérêt, mais son devoir, et ramenant toutes choses à leur principe, conserva sa religion pure, et trouva Dieu, parcequ'il ne le chercha que pour lui-même.

Entrerai-je, messieurs, dans les exercices secrets de sa piété? Dirai-je qu'il déroboit le temps de son sommeil pour le donner à la priere? qu'il commença toutes ses journées par un sacrifice qu'il fit à Dieu de lui-même? que, lisant tous les jours à genoux quelques articles de la loi de Dieu, il puisoit dans les pures sources de la vérité les regles de la véritable sagesse? qu'il ne laissa passer aucune semaine sans rallumer sa ferveur par l'usage des sacrements? qu'il se rendoit compte à lui-même de tous les jugements qu'il avoit rendus, et repassoit de temps en temps toutes les années de sa vie dans l'amertume de son ame, pour s'exciter à la pénitence? Dirai-je qu'il se renferma soigneusement en lui-même, et ne montra de ces bonnes œuvres qu'autant qu'il en falloit pour édifier les peuples; qu'il n'en interrompit jamais le cours dans ses plus grands embarras d'affaires; et que la coutume et la longue habitude qu'il en avoit ne diminua rien de sa ferveur, ni de sa tendresse?

Mais il a donné plus d'étendue à sa piété, et j'ai de plus grandes choses à dire que celles qui sont bornées à son salut particulier. Quel amour n'eut-il pas pour Jésus-Christ! Quel zele n'eut-il pas pour la religion! D'où venoit ce soin qu'il prit de ramener les anciens ordres à la premiere pureté de leur institut, et de renouveler dans les enfants

l'esprit de leurs peres, en réparant les breches que le temps avoit faites à leur discipline? D'où venoit cette protection qu'il donnoit à tous ces ouvriers évangéliques qui vont planter la croix sur les rivages étrangers, et semer la foi de Jésus-Christ dans les isles du nouveau monde? D'où venoit cette joie intérieure qu'il ressentoit, lorsqu'il voyoit dans le clergé des hommes dignes de leur ministere s'unir et conspirer ensemble pour dissiper, par leurs instructions et par l'exemple de leur vie, les maximes d'erreur que le monde inspire à ceux qui le suivent? Quel fut le principe qui le fit agir en ces occasions, sinon le zele qu'il eut pour l'Église?

Permettez, messieurs, que je reprenne ici mes esprits, et que je recueille ce qui me reste de force pour vous représenter ce qu'il a fait pour la discipline. Qui ne sait que l'Église étoit dans une espece de servitude? La juridiction séculiere ne laissoit presque plus rien à faire à la spirituelle. Sous prétexte d'empêcher une trop austere domination, ou de maintenir des privileges que la nécessité des temps a fait accorder, on renversoit l'ordre, et souvent on autorisoit la rebellion. Ceux qui secouoient le joug de l'obéissance, et qui ne défendoient leur liberté que pour entretenir leur libertinage, ne laissoient pas d'être écoutés et de trouver des protecteurs. Les évêques n'avoient plus de droits qui fussent incontestables. Vouloient-ils punir un pécheur obstiné? une justice étrangere leur ôtoit des mains ces armes que Jésus-Christ même leur a données. Entreprenoient-ils de réprimer la licence? leur zele passoit pour une entreprise contre les lois. Ils gé-

missoient en secret, et ils portoient en vain de temps en temps leurs plaintes jusqu'au pied du trône.

Mais, sous un chef si religieux, on a changé de jurisprudence. Le droit naturel n'est plus étouffé par les exemptions. La brebis qui s'égare est renvoyée à son pasteur. On confirme dans le palais ce qu'on ordonne dans le sanctuaire. Les pécheurs ne trouvent plus de refuge que dans leur propre pénitence; et les lois du prince n'étant plus armées que pour faire observer celles de Dieu, chaque prélat peut faire le bien et corriger le mal sans opposition. Sacrés ministres de Jésus-Christ, dont ce grand homme a si souvent soutenu les droits, vous le louâtes dans vos assemblées; vous lui rendîtes par vos députés des témoignages publics de reconnoissance. La capacité, la sagesse et la piété de son illustre successeur, vous promettent les mêmes secours; et vos vœux seront accomplis, quand cet auguste parlement, qui doit être la regle et le modele de tous les autres, leur aura communiqué son esprit et ses maximes.

Quelque gloire que M. de Lamoignon ait acquise en faisant observer la discipline, je n'en parlerois qu'en tremblant, s'il ne l'avoit lui-même observée: je louerois son autorité, et je me défierois de son désintéressement. Mais comme ses jugements ont été justes, sa conduite de même a toujours été irréprochable. Ne refusa-t-il pas une grande abbaye qu'on lui offrit pour un de ses fils, parcequ'il n'étoit pas encore capable de se déterminer par son propre choix, et que la jouissance d'un grand revenu lui pouvoit être dans la suite un engagement

à demeurer sans vocation dans l'état ecclésiastique? Où sont les peres scrupuleux qui négligent des moyens si sûrs et si faciles d'établir la fortune de leurs enfants; qui n'attirent sur eux du patrimoine de Jésus-Christ, quand ils ne peuvent leur donner du leur, et qui ne rachetent par des dispenses la foiblesse de leur volonté, et l'incapacité de leur âge? Heureux qui n'alla pas après les richesses! plus heureux qui les refusa quand elles allerent à lui!

Il n'eut pas moins de soin d'examiner la vocation de ses deux vertueuses filles, qui portent le joug du Seigneur dans un des plus saints ordres de l'Église (1). De quelle adresse n'usa-t-il pas pour découvrir si le desir qu'elles avoient de se consacrer à Dieu étoit une résolution constante, ou une ferveur passagere! Combien de fois leur représenta-t-il les conséquences dangereuses d'une retraite précipitée! Avec quelle tendresse demanda-t-il à Dieu qu'il les déterminât par sa divine volonté, et qu'il les conduisît par sa sagesse! Après leur avoir montré les vanités du monde qu'elles avoient résolu de quitter, il leur fit voir les croix où elles devoient être attachées, et n'oublia rien de ce qui pouvoit l'assurer de la solidité d'un dessein qu'il lui étoit important de connoître, et qu'il ne lui étoit pas permis de traverser.

Des vertus si pures et si chrétiennes furent comme autant de dispositions à une sainte et heureuse mort. Il ne fallut pas l'y préparer par de lentes infirmités, ni la lui faire ressentir par de cruelles

(1) La Visitation.

douleurs. L'ayant considérée depuis long-temps, non seulement comme nécessaire à tous les hommes, mais encore comme avantageuse aux chrétiens, il en fut frappé; mais il n'en fut pas surpris. Son esprit, heureusement rempli de funestes pressentiments de sa fin prochaine, se fortifia contre les craintes de l'avenir par de longues et sérieuses réflexions qu'il y fit. Il regarda, sans s'étonner, l'appareil de son sacrifice (1). Il vit le monde prêt à s'évanouir pour lui; mais il ne l'avoit jamais cru solide. Il vit l'éternité s'approcher, et il redoubla ses forces pour achever ce qui restoit à fournir de sa carriere. Il vit les jugements de Dieu, il les craignit, mais il les attendit avec confiance. Cet amour si vif et si tendre qu'il avoit eu pour sa famille se confondit insensiblement dans la charité qu'il avoit pour Dieu. Ainsi, dépouillé de toutes les affections du monde, il ne pensa qu'à son salut; et, ramenant toutes les créatures dans le sein de leur créateur, il s'y rendit lui-même, pour s'aller joindre à son principe, et pour y recevoir la récompense de ses vertus.

N'attendez pas, messieurs, que je fasse ici un dernier effort pour vous émouvoir à la pitié et à la douleur. J'offenserois cette ame sainte qui, après avoir lavé dans le sang de Jésus-Christ ces taches que le péché laisse en nous après notre mort, jouit sans doute d'un bonheur éternel dans les tabernacles du Dieu vivant. Vous le savez, mon Dieu, et je ne fais que le présumer; mais tant de graces que vous lui fîtes, et tant de vœux qu'on vous a

---

(1) Spiritu magno vidit ultima. Eccl. 47.

faits; Jésus-Christ tant de fois invoqué, tant de fois même immolé pour lui sur l'autel, sans entrer trop avant dans vos jugements, me donnent cette confiance.

Puisse-t-il avoir reçu de vos mains cette couronne de justice que vous donnez à ceux qui vous aiment! Puissent ces flambeaux que la piété chrétienne a rallumés être les marques de sa gloire, plutôt que les ornements de ses funérailles! Puisse ce sacrifice d'expiation qu'on offre pour lui être aujourd'hui un sacrifice d'action de graces! et vous, messieurs, puissiez-vous faire revivre après sa mort les vertus qu'il a pratiquées, afin d'arriver à la gloire qu'il s'est acquise!

ORAISON FUNEBRE

DE MARIE-THÉRESE D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE;

Prononcée à Paris, le 24 novembre 1683, en l'église des religieuses du Val-de-Grace, où son cœur repose; en présence de monseigneur le Dauphin, de Monsieur, de Madame, de Mademoiselle, et des princes et princesses du sang.

FUNDAMENTA æterna supra petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ.

LES fondements éternels sur la pierre solide et ferme, et les commandements de Dieu, sont dans le cœur de la femme sainte. ECCLI. c. 26.

MONSEIGNEUR,

AU milieu de ce funebre appareil, dans ce temple sacré où la mort amasse de grandes dépouilles, à la vue de ce triste cercueil et de ce cœur royal qui n'est plus que cendre, vous pensez peut-être que je dois vous entretenir de la fragilité et du néant des grandeurs humaines.

L'esprit de Dieu (1) nous apprend dans ses écritures (2) qu'il faut déplorer le sort des pécheurs.

(1) Ps. 143.—(2) Ps. 145.

Leur vie passe comme l'ombre (1) : il vient un jour fatal où périssent toutes leurs pensées ; leur mémoire fait un peu de bruit (2), et va se perdre dans un silence éternel. Les biens qu'ils ont acquis échappent de leurs mains avares (3) ; leur gloire seche comme l'herbe ; leurs couronnes se flétrissent, et tombent presque d'elles-mêmes (4). Il est vrai : ce qui sert à la vanité n'est que vanité, et tout ce qui n'a que le monde pour fondement se dissipe et s'évanouit avec le monde.

Mais le même esprit de Dieu nous enseigne que la grandeur est solide quand elle sert à la piété (5). Il y a des couronnes qu'on jette aux pieds de l'agneau, des richesses qu'on répand dans le sein des pauvres (6), un royaume qui appartient à Jésus-Christ (7), et qui n'est pas de ce monde ; une gloire qu'on tire de la croix même du Sauveur (8), et une élévation des justes qui demeure éternellement, parcequ'elle est fondée sur la pierre (9) ; et cette pierre, selon l'apôtre, c'est notre Seigneur Jésus-Christ (10).

Je ne viens donc pas ici vous désabuser des grandeurs humaines, mais vous montrer le bon usage qu'on en peut faire. Ce n'est pas mon dessein de vous émouvoir par mon discours, mais de vous instruire par des exemples ; et je vous exhorte aujourd'hui, non pas à pleurer une reine (11), mais à imiter une sainte. C'est ainsi que saint Paul appeloit

---

(1) Ps. 9.—(2) Ps. 75.—(3) Ps. 89.—(4) 1 Cor. 9.—(5) Apocal. 4.—(6) Jean, 18.—(7) Galat. 6.—(8) Eccles. 27.—(9) Ps. 110.—(10) 1 Corinth. 10.—(11) Eph. 4. Philip. 5.

autrefois les chrétiens ; et c'est ainsi que j'appelle très haute, très puissante, très excellente et très religieuse princesse, Marie-Thérese, infante d'Espagne, reine de France et de Navarre, qu'une piété sans interruption, et une fidélité constante à observer la loi de Dieu, ont rendue digne d'être louée à la face de ses autels par les ministres de son évangile.

Quand on a pour matiere de ces sortes d'éloges une de ces vies mondaines dont on ne peut louer que la fin, et où le christianisme est réduit à quelques actes de religion faits dans le cours d'une maladie, qu'il est difficile qu'on ne flatte la vanité, ou que du moins on ne l'épargne ; qu'on ne confonde la fortune avec la vertu, et qu'on ne jette sans y penser quelques grains de l'encens que l'on doit à Dieu sur le monde qui n'est qu'une idole ! Malheur à nous si nous louons ce que Dieu n'a pas approuvé, si nous consacrons sans discernement ces victimes purifiées à la hâte, sur le point de recevoir le coup mortel, et si nous excusons des années de vanité, en faveur de quelques jours de pénitence.

Graces à Jésus-Christ, je suis aujourd'hui à couvert de ces difficultés et de ces craintes. Je parle d'une reine que le ciel avoit prévenue de ses bénédictions, et dont la vertu ne s'est jamais ni démentie ni relâchée. Sa vie a été une préparation continuelle à bien mourir, et sa mort est pour nous une exhortation à bien vivre. Quelque endroit de ses actions que je touche, tout est vertu, tout est piété. Intrigues de cour, affaires du monde, raisons d'état, vous n'avez point ici de part, et c'est la grandeur de mon sujet d'être renfermé dans une vie toute

chrétienne. La conduite de Dieu sur la reine, la conduite de la reine à l'égard de Dieu : ou, pour diviser mon discours par les paroles de mon texte, les desseins de Dieu, fondements éternels de la piété de cette princesse, accomplis en elle, les commandements de Dieu gravés dans son cœur et mis en pratique, sont toute la matiere de son éloge : *Fundamenta æterna supra petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ.* Je ne dis rien que son cœur que nous voyons ici n'ait ressenti. Je ne crains pas de mêler ses louanges au sacrifice qu'on offre pour elle, et je prends sur l'autel tout l'encens que je brûle sur son tombeau.

PREMIERE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait point devant Dieu de différence de personne ou de condition, et que sa providence veille indifféremment sur tous les hommes, l'écriture sainte (1) nous enseigne pourtant qu'il a des soins particuliers de ceux qu'il porte sur le trône, et qu'il met à la tête de son peuple. Ce sont ses créatures les plus nobles, revêtues de sa puissance et de sa grandeur, et faites proprement à sa ressemblance et à son image. Il les conduit par son esprit, il les fortifie par sa vertu, il les couronne dans ses miséricordes (2). Il tient leurs cœurs entre ses mains, et les tourne comme il lui plaît, afin qu'ils servent à l'accomplissement de ses volontés et à l'avancement de sa gloire. Reconnoissons, mes-

(1) Ps. 104. Ps. 17.—(2) Ps. 102. Prov. 21.

sieurs, cette protection et cette conduite de Dieu sur la reine.

Elle étoit d'une maison auguste qui remplit plusieurs trônes à la fois, qui donne depuis long-temps des empereurs, des rois et des reines, à toute l'Europe, et qui regarde la gloire et la piété comme ses biens héréditaires. Elle étoit fille de ces rois qui, par la force des armes, par la prudence des conseils, ou par le droit des successions, ont réuni plusieurs couronnes en une seule, qui portent leur domination au-delà des mers et des monts, qui se font obéir dans l'ancien et le nouveau monde, et dont la puissance s'étend si loin, qu'ils gémissent, pour ainsi dire, sous le faix de tant de provinces et de royaumes, et que leur grandeur même leur est à charge. Mais ce qui relevoit sa naissance, c'est qu'elle la devoit à une fille de Henri-le-Grand (1), et que le sang de nos rois, ce sang le plus noble et le plus pur qui ait jamais coulé dans aucune maison royale, étoit heureusement mêlé au sang d'Autriche et de Castille.

Le ciel n'avoit mis ensemble tant de grandeur, qu'afin de couronner la modestie de cette princesse. Elle ne se laissa pas éblouir à tout cet éclat. Au-dehors reine magnifique, au-dedans humble servante de Jésus-Christ, portant sur son visage la majesté de tant de rois dont elle tiroit sa naissance, conservant dans son cœur l'humilité du fils de Dieu, d'où dépendoit toute sa vertu : elle voyoit dans la suite de ses ancêtres non pas ce qui l'ano-

(1) Elisabeth de France, reine d'Espagne.

blissoit devant les hommes, mais ce qui pouvoit la sanctifier devant Dieu, dans le sein duquel elle alloit chercher et sa fin et son origine.

Aussi l'on ne l'ouït jamais se glorifier que de la qualité de chrétienne. On la vit souvent s'abaisser et se dérober à sa dignité pour se jeter aux pieds des pauvres : et si des yeux mortels pouvoient percer ces voiles qui couvrent au-dedans de nous les opérations de la grace et les sentiments de nos consciences, on l'auroit vu établir au-dedans d'elle le regne de Dieu selon les regles évangéliques (1), planter la croix de Jésus-Christ sur un tas de sceptres et de couronnes, recevoir le sang du Sauveur pour purifier le sang de ses peres, effacer les titres de sa maison pour y graver ceux de son baptême ; et, dans ce cœur où le mensonge et la flatterie n'oserent jamais approcher pour lui donner une fausse gloire, écouter la vérité qui lui apprenoit ses devoirs, et qui lui montroit ses foiblesses.

Quoique Dieu par sa grace eût formé de si saintes inclinations dans son ame, il voulut qu'elle s'aidât des instructions et des exemples d'une mere, qu'une sincere piété, une tendresse respectueuse pour son époux, une bonté officieuse et libérale pour ses sujets, un courage mâle dans les pressants besoins de l'état, et une sage patience dans les peines et les tribulations domestiques, avoient rendue vénérable et à l'Espagne où elle régnoit, et à la France d'où elle étoit sortie.

Ce fut d'elle que cette jeune infante apprit ces

(1) Luc, 17.

premieres regles de la sagesse chrétienne, qu'il faut rendre à Dieu par reconnoissance ce que nous tenons de sa bonté; que le bonheur des riches ne consiste pas dans le bien qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire; et que, parmi tant de choses vaines et superflues qui environnent les grands du monde, ils doivent regarder leur salut comme la seule nécessaire. C'est ainsi qu'on l'accoutumoit dans son enfance à craindre Dieu et à l'aimer; et l'on peut dire d'elle ce que l'écriture a dit d'une autre reine, qu'elle ne changea pas son éducation: *Et non mutavit Esther educationem suam* (1).

Providence éternelle, c'étoit pour nous que vous formiez ce cœur chrétien. Vous conduisiez ces deux princesses à vos fins par des voies secretes; et, pour partager vos faveurs aux deux premiers royaumes du monde, vous vouliez que la fille vînt comme restituer à la France tant de vœux et tant de vertus que la mere avoit portés à l'Espagne.

Le ciel fit naître en même temps, et faisoit croître sous une pareille éducation, le roi, dont la naissance miraculeuse promettoit à tout l'univers une vie pleine de miracles. On voyoit avec joie avancer le jour heureux de cette auguste alliance; les nœuds en étoient serrés dans l'éternité; et, par des droits secrets que le ciel avoit décidés, la princesse du monde la plus parfaite appartenoit déja au plus grand des rois. Ils travailloient sans y penser à se plaire et à se mériter l'un l'autre. Louis recueilloit dans son esprit ces grands principes qui composent

---

(1) Esth. c. 2.

l'art de régner, qu'il exerce avec tant de gloire. Thérese s'avançoit dans la connoissance des vertus chrétiennes, qu'elle a pratiquées avec tant d'édification. En l'un, la prudence et le courage se fortifioient insensiblement par l'expérience : en l'autre, la modestie et la piété s'entretenoient par la priere. Dieu donnoit au roi sa justice et son jugement pour le gouvernement de son peuple, à la reine, sa miséricorde et sa charité pour le soulagement des pauvres. L'un, nourri dans ses camps et dans ses armées, commençoit à prendre cette glorieuse habitude qu'il a de vaincre : l'autre, élevée au pied des autels, s'accoutumoit à faire des vœux pour des victoires. Tel fut le soin que le ciel prit, dans deux climats différents, de ces deux grandes ames qu'il devoit rassembler un jour ; et tels étoient dans les desseins éternels de Dieu les préparatifs de cette puissance qui fait aujourd'hui la terreur, l'admiration, ou la jalousie de toutes les autres.

La destinée du monde entier étoit liée à celle de cette princesse. Chacun croyoit voir en elle la fin des miseres publiques et particulieres ; et les peuples la regardoient comme cet ange de l'Apocalypse envoyé de Dieu sur la terre (1), l'arc-en-ciel sur la tête, pour marquer la paix et les miséricordes du Seigneur, et le visage comme le soleil, pour dissiper les nuages qui couvroient toute la face de l'Europe, et pour allumer dans le cœur d'un jeune roi victorieux des feux plus doux et plus purs que ceux de la guerre. Cette gloire lui avoit été réservée, mes-

(1) Apoc. 10.

sieurs, et c'étoit uniquement à ses vœux que devoit s'accorder une paix ferme et générale.

La France l'avoit desirée (1), même dans sa prospérité. Une reine alors régente (2) l'offroit aux hommes, après l'avoir demandée à Dieu. Sacrés autels, vous le savez, des troupes de vierges chrétiennes employées pour l'obtenir redoublerent leurs oraisons, et les prêtres de Jésus-Christ en firent une partie des vœux de leurs sacrifices. Qui n'eût dit que tous les princes alloient l'accepter, les uns ennuyés de leurs pertes, les autres lassés de leurs victoires; et que rien ne pouvoit retarder un traité où la justice et la religion avoient tant de part, et où chacun devoit trouver sa consolation ou son avantage?

Mais Dieu ne juge pas comme nous jugeons: le jour de sa paix et de sa miséricorde n'étoit pas encore arrivé. Les passions des particuliers opposés au bien commun, les difficultés survenues dans ce grand nombre d'intrigues et de partis, les négociations traversées par la mauvaise foi des uns ou par l'impatience des autres, et l'accord à peine conclu entre la France et l'Allemagne, firent voir que la paix n'est pas un bien que le monde donne, et que Dieu, qui l'accorde quand il lui plaît et comme il lui plaît, se réservoit à la donner par l'entremise de notre princesse.

Ce fut en effet, messieurs, la premiere bénédiction de son mariage. Représentez-vous cette isle

(1) La paix de Munster.—(2) Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII.

fameuse où deux hommes chargés des intérêts et du destin des deux nations faisoient valoir leur habileté à disputer les droits des couronnes, et tantôt se soutenant avec grandeur, tantôt se relâchant avec prudence, joignant l'adresse et la persuasion à la justice ou à la conjoncture des affaires, après avoir déployé tous les secrets de leur politique, conclurent enfin cette bienheureuse alliance; alliance qui fut pourtant l'ouvrage de la providence de Dieu, et non pas le fruit des travaux et de la sagesse de ces grands hommes. Quel fut ce jour heureux qu'on la vit sortir, comme la colombe de l'arche, de ce petit espace de terre que les flots respecteront éternellement, pour annoncer aux provinces leur félicité, et porter par-tout où elle passoit la paix et la joie dans les cœurs des peuples ! Quel fut ce triomphe, lorsqu'environnée de la gloire de son époux et de la sienne propre, elle nous parut par sa modestie comme un ange de Dieu parmi les acclamations et les fêtes de cette ville royale !

Trompons si nous pouvons notre douleur, messieurs, par le souvenir de nos joies passées ; et, nous élevant aux grandeurs invisibles de Dieu par les grandeurs visibles des créatures, formons-nous une légere idée de la gloire dont elle jouit par la gloire où nous l'avons vue. Mais elle avoit bientôt passé cette gloire. Autant d'hommages qu'on rendoit à son rang ou à sa vertu étoient autant d'offrandes qu'elle faisoit intérieurement à Jésus-Christ crucifié : et l'impatience où elle étoit de se cacher dans quelque paisible et sainte retraite, pour y vaquer à la priere, marquait assez combien les applau-

dissements et les vaines louanges des hommes lui étoient à charge.

Ses premieres occupations furent d'aller d'église en église reconnoître Dieu par-tout où il veut être adoré. Sous la conduite d'une reine qui lui servoit de mere par sa tendresse et de guide par son expérience, et qui, déchargée du poids du gouvernement et libre des soins et des distractions des affaires, n'avoit plus de pensées que pour le ciel et pour son salut; sous ces auspices, dis-je, on la vit dans tous les lieux saints consacrer les prémices de son regne, et mettre au pied de chaque autel la plus belle couronne du monde. C'est dans cette sainte maison qu'elles venoient s'unir par la foi et par la charité plus étroitement qu'elles n'étoient unies par le sang et par la nature, raffermir par leurs vœux la paix quand elle étoit chancelante, attirer les lumieres de Dieu sur le roi, et ses bénédictions sur le royaume.

Vierges de Jésus-Christ qui m'entendez, rappelez ces jours heureux en votre mémoire. Le zele que vous avez pour votre époux vous faisoit voir avec plaisir ces majestés humiliées en sa présence; et l'ardeur de leurs oraisons vous servit souvent de motif pour renouveler la ferveur des vôtres. Vous vîtes ces maîtresses du monde vivre parmi vous comme vous qui l'avez quitté, chanter les cantiques du Seigneur, se mêler dans vos exercices de pénitence, faire dans ce désert un sacrifice des plaisirs et des joies du siecle, et répandre leurs cœurs devant Dieu, ces cœurs qui l'aimerent pendant leur vie, et que vous voyez ici desséchés et consumés

moins par la mort que par les desirs et l'impatience qu'ils ont d'être ranimés pour l'aimer éternellement.

Ne croyez pas qu'il entrât ni ostentation, ni raison humaine, dans la religion de cette princesse. Elle se proposa non pas de servir de spectacle au peuple, ou de se faire d'abord une réputation de piété par ces dévotions extérieures qui sont ordinaires à sa nation, et qui ne s'établissent que trop dans la nôtre; mais d'aimer Dieu dans la simplicité de son cœur, d'accomplir ses devoirs, et de donner de bons exemples. Un air de sagesse et de vérité répandu dans toutes les actions de sa vie marquoit la pureté de ses intentions. La modestie de son visage répondoit de la sincérité et de la bonté de son cœur; et sa persévérance dans la piété faisoit voir qu'elle étoit fondée sur la charité et sur la grace de Jésus-Christ, et non pas sur les jugements et sur l'approbation des hommes.

Ce n'est pas qu'elle ne se crût redevable aux hommes. C'est à tous les chrétiens que Jésus-Christ a commandé dans son évangile de faire des fruits de pénitence et de justice, afin de s'édifier les uns les autres par les bonnes œuvres qu'ils font, et de s'exciter à glorifier le pere céleste (1), qui leur donne la force et la volonté de les faire. Mais ce commandement regarde sur-tout les rois de la terre: ils sont plus élevés, et leurs actions sont plus remarquables; ils ont plus d'autorité, et leurs

(1) Ut videant opera vestra bona, et glorificent patrem, etc. MATTH. 5.

exemples sont plus efficaces ; ils tirent leur grandeur de Dieu, et ils doivent servir à sa gloire.

Telle fut la reine dans tout le cours de sa vie. Dieu l'avoit élevée sur le trône, afin qu'elle honorât sa religion ; unie au plus grand roi du monde, afin que sa vertu fût plus regardée ; établie dans un royaume où la communication plus libre des rois avec leurs sujets fait qu'on perd moins de leurs bons exemples. Elle suivit sa vocation ; et jamais vie ne fut plus pure, plus réguliere, plus uniforme, plus approuvée. Est-il échappé quelque indiscrétion à sa jeunesse ? Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été sous la garde de la plus scrupuleuse vertu ? A-t-elle aimé qu'on la louât contre la vérité, ou qu'on la divertît aux dépens de la charité chrétienne ? A quelle espece de ses devoirs publics ou particuliers de religion ou domestiques a-t-elle manqué ? Quelle liberté s'est-elle donné qui pût, je ne dis pas mériter une censure, mais souffrir une mauvaise interprétation ?

La crainte de Dieu régloit toutes ses actions, et la médisance n'eut jamais ni le sujet ni le courage d'en parler : *Timebat dominum valde, nec erat qui loqueretur de ea verbum malum* (1). Louange que l'écriture donne à Judith, plus grande encore en ce temps où il y a si peu de réputations innocentes et irréprochables, et à la cour où la malice ne pardonne rien à la foiblesse, et où l'innocence même se sauve difficilement des soupçons et des mauvais bruits.

La Providence se servit d'elle pour donner aux

(1) Judith, 8.

ans l'envie de leur perfection, pour ôter aux autres les prétextes de leur négligence. Combien d'ames timides a-t-elle encouragées par sa profession publique de dévotion, et par les marques visibles de la miséricorde de Dieu sur elle! Combien de fausses vertus a-t-elle redressées par les regles qu'elle prescrivit à la sienne! Combien de désordres a-t-elle arrêtés, moins par la force de ses corrections que par la persuasion de son exemple!

Il est vrai que tout le poids de l'autorité, et toute la grandeur de l'état, est en la personne des rois; mais on peut dire que la discipline des mœurs, et le succès de la piété dans la cour, est en la personne des reines. C'est autour d'elles que se range et que se réunit ordinairement tout l'esprit du siecle, le desir de plaire, l'envie de parvenir, le plaisir de voir et d'être vu. C'est là que se forgent ces traits de feu, selon les termes de l'apôtre (1), dont l'ennemi se sert pour allumer les passions dans ces ames vaines qui sont les idoles du monde, et dont le monde lui-même est l'idole. C'est là que s'apprennent tous les usages du luxe, de la vanité, de l'ambition, et de la délicatesse; que se forment ces passions qui font mouvoir toutes les autres, et que, par un commerce fatal au salut des ames, les uns se font un art de séduire, et les autres une gloire d'être séduits. Comme le vice est contagieux, il se répand de là dans les régions inférieures des royaumes: on se fait des modeles de ces déréglements de mœurs; et, par une suite funeste, mais naturelle, les péchés

(1) Tela nequissimi ignea. Eph. 6.

mêmes des grands deviennent les modes des peuples et la corruption de la cour s'établit enfin comme politesse dans les provinces.

Jusqu'où vont ces excès, quand une princesse mondaine les entretient ou les autorise! Qui ne sait que l'esprit du siecle est un poison qui s'enflamme et se dilate par de tels exemples? Et quelle espérance de salut peut-on avoir dans un lieu qui devient le centre de la vanité, le regne des mauvais desirs, le séjour des tentations, et le pays de l'idolâtrie?

La reine, messieurs, sanctifia sa cour en se sanctifiant elle-même. Pour être appelé auprès d'elle, il ne suffisoit pas de la suivre, il falloit aussi l'imiter dans ses pratiques de piété. La sagesse et l'ordre y régnoient par-tout; la pudeur y étoit plus estimée que la beauté; et la vertu y trouvoit plus de crédit que la fortune. Méditer les sacrés mysteres, assister au saint sacrifice, écouter la parole de Dieu, réciter les prieres de l'Église; c'étoient les occupations de chaque journée. La visite extraordinaire d'un hôpital dans des nécessités pressantes, un voyage de dévotion pour honorer la fête d'un saint, une retraite dans un monastere pour y faire une revue de sa conscience; c'étoient les affaires que sa religion et sa charité lui faisoient regarder comme importantes. Ceux qui, par leurs rangs ou par leurs devoirs avoient l'honneur de l'approcher, étoient touchés de ces bons exemples; et le peuple qui la voyoit dans ses dévotions, et dans quelles dévotions ne la vit-on pas! l'admiroit, la bénissoit, et l'imitoit.

Ne vous figurez pas pourtant, messieurs, que

cette reine, quoique tout occupée de son salut, n'ait point eu de part aux évènements et aux affaires du siecle. Elle y a eu toute celle que la Providence lui avoit destinée. Je ne parle pas de ces soins et de ces craintes cruelles qui firent si souvent porter à son cœur le poids de tant de difficiles entreprises. Je ne parle pas de cette régence qui, dans son peu de durée, ne laissa pas de faire voir les lumieres qu'elle recevoit de Dieu, et la confiance que le roi son époux avoit en elle. Je parle de cette piété qui fut la source des prospérités constantes et souvent même inespérées de ce royaume. Je ne crains point de diminuer la grandeur des actions du roi : ce prince veut bien partager sa gloire avec la reine, et joindre ce que le ciel a fait par lui à ce que le ciel fit pour elle. S'il méditoit en secret ces grands et impénétrables desseins, la reine invoquoit cette sagesse éternelle qui préside au conseil des rois. Si la victoire voloit devant lui, les vœux de la reine avoient volé devant la victoire. S'il marchoit au milieu des hivers, l'oraison de cette princesse pénétroit les nues pour lui préparer les saisons. S'il combattoit les ennemis, elle levoit ses mains innocentes vers le ciel; et nos armées s'échauffoient plus de l'ardeur de sa priere que de la chaleur du combat. S'il s'exposoit lui-même aux périls; anges de Dieu, députés à la garde du roi et à la sienne, combien de fois vous conjura-t-elle d'accourir, de veiller, et de lui conserver une tête si chere et si précieuse!

C'est ainsi que s'accomplissoient les desseins de Dieu et sur le roi et sur la reine, et que se véri-

tioient ces oracles de l'écriture : « (1) Que la femme « vertueuse est la récompense de l'homme de bien; « qu'elle attire grace sur grace sur sa famille, et « qu'elle est la couronne de son époux ». Les ordres du Seigneur dont cette reine étoit chargée furent les fondements de sa grandeur ; et les commandements du Seigneur qu'elle avoit gravés dans son cœur furent les regles de sa piété. C'est cé qui me reste à vous faire voir.

SECONDE PARTIE.

Quoique la piété ait ses regles et ses principes, et que, selon l'apôtre (2), le culte qu'on rend à Dieu doive toujours être raisonnable, on peut dire qu'il y a parmi les hommes peu de dévotions sages et bien conduites. Les uns, sous les dehors de la vertu, cachant les desirs et les affections du siecle, donnent les œuvres à la religion, et gardent le cœur pour le monde. Les autres vivant, selon leur esprit, dans une excessive sévérité ou dans une molle indulgence, se font une dévotion d'humeur et de naturel, et, se rendant eux-mêmes leurs propres guides, veulent servir Dieu comme il leur plaît, et non pas comme il leur ordonne. Plusieurs quittent leurs devoirs essentiels pour des nouveautés superstitieuses, et mettent à la place des commandements de Dieu les méthodes et les traditions des hommes.

La reine s'est sauvée de ces défauts, messieurs ;

(1) Eccl. c. 26. Prov. c. 12.—(2) Rationabile obsequium vestrum. Rom. 12.

et nous avons vu dans sa conduite une dévotion solide, et selon les regles; cherchant les connoissances nécessaires, et fuyant une vaine et dangereuse curiosité; donnant à l'édification du prochain ce qu'elle devoit à l'exemple; donnant à sa propre sanctification ce qu'elle devoit à sa conscience, se mettant au-dessus de la coutume quand elle étoit contraire à la loi; ne trouvant rien de petit dans la religion, ni rien de difficile pour son salut; attachée à tous ses devoirs, comme si elle n'en eût eu qu'un seul à remplir; humble sans bassesse, simple sans superstition, exacte sans scrupule, sublime sans présomption, animée enfin de l'esprit de Dieu, établie sur ses vérités, et réglée par ses préceptes.

Comme tous ces préceptes se réduisent à aimer Dieu et le prochain; que c'est à ces deux points que se rapportent toute la loi et toute la discipline des prophetes, et que toutes les bonnes œuvres, selon l'expression de saint Augustin (1), sont l'ouvrage de la seule charité, parceque c'est d'elle que naissent les pensées pures, les bons desirs et les actions saintes, et que toutes les vertus chrétiennes sont ou les fruits ou les offices de celles-là; voyons, messieurs, quel fut sur ce principe l'esprit et la piété de la reine.

Une parfaite docilité d'esprit et de cœur, un desir sincere de sa perfection et de son salut; une intention générale d'obéir et de plaire à Dieu; c'étoit là le fond de son ame. On exhorte les autres à faire le bien; il suffisoit de le proposer à cette princesse.

---

(1) Aug. in Ps. 29.

Vous nous attirez par vos promesses; vous nous faites craindre vos jugements, mon Dieu. C'étoit assez de lui faire connoître vos volontés; et ce que nous faisons par obligation et avec peine, elle le faisoit par son inclination et par votre amour.

Nous l'avons vue, sur un simple avertissement, pratiquer à la rigueur toute l'austérité des jeûnes et des abstinences, et se priver de certains adoucissements que les privileges et les coutumes de son pays lui avoient fait regarder comme permis, et que la flatterie lui avoit même conseillés comme nécessaires. Elle reçut tous les avis qu'on lui donna pour son salut comme autant de lois qu'on lui imposoit, persuadée que tout chrétien doit obéir à la vérité, et chercher toujours avec Jésus-Christ ce qui est plus agréable à son pere. *Quæ placita sunt illi facio semper* (1).

De là venoit cette délicatesse de conscience qui lui faisoit peser toutes ses actions au poids du sanctuaire: de là ces fréquentes et soigneuses recherches, jusque dans les replis les plus secrets de son ame, pour y découvrir les moindres desirs que l'esprit du siecle et l'amour-propre y pouvoient cacher: de là ces saintes joies ou ces tristesses salutaires qu'on a si souvent remarquées sur son visage à la fin de ses oraisons et de ses retraites, selon le plus ou le moins de progrès qu'elle croyoit avoir fait dans les voies de Dieu: de là ces confessions réitérées, qui marquoient que dans son cœur contrit et humilié elle sentoit le poids des fautes même les plus par-

(1) JOAN. 8.

donnables et les plus légeres ; de là venoit enfin cette louable impatience de remplir tous les devoirs de son état, et d'étendre sa charité au-delà même de ses devoirs.

Ames tiedes, qui ménagez votre timide et avare piété, et qui croyez avoir toujours assez fait pour votre salut ; ames lâches, à qui le péché pese moins que la pénitence, venez ici vous confondre : ou plutôt, ames pures qui portez le joug du Seigneur, et qui marchez dans les sentiers de ses commandements et de ses conseils, venez vous exciter ici par les exemples d'une reine.

Une vue intérieure de Dieu lui ôtoit tout le goût des plaisirs du siecle. La figure du monde, dont parle l'apôtre (1), passoit devant ses yeux sans s'y arrêter ; et dans ses divertissements mêmes il y avoit non seulement de la dignité, mais encore du christianisme. Au milieu des jeux et des assemblées où l'ame se dissipe et s'évapore ordinairement, la sienne se recueilloit en elle-même ; et tant d'objets de vanité qui se répandent autour des trônes étoient des sujets de réflexions pour sa piété, et non pas des sources de distractions pour ses prieres.

Avec quel empressement alloit-elle en effacer jusqu'aux moindres idées dans le fond de son oratoire, et présenter à Jésus-Christ un cœur tout fait pour l'adorer et pour le bénir ! C'est là qu'elle portoit sa reconnoissance et sa joie pour les assurances de la paix, pour les bons succès de la guerre. C'est là qu'elle répandoit ses larmes et sa tendresse, soit

(1) 1 Cor. 7, 31.

dans la perte de ses enfants, que le ciel lui donna pour accomplir ses desirs, et lui ôta pour éprouver sa résignation; soit dans l'absence du roi, lorsque l'ardeur de son courage et les besoins de l'état l'engageoient à ces expéditions militaires où il achetoit par ses propres périls sa réputation et sa gloire; soit dans ces inquiétudes et dans ces peines secretes que la providence de Dieu, pour le salut de ses élus, mêle souvent aux grandes fortunes.

Mais ne sondons pas ce qui se passoit entre Dieu et elle. Les gémissements de la colombe doivent être laissés à la solitude et au silence, à qui elle les a confiés. Il y a des croix dont le sort est de demeurer cachées à l'ombre de celle de Jésus-Christ; et il suffit de dire à la gloire de cette princesse, que tout servit à son salut, et que le pere des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, qu'elle aima toujours également, la soutint et dans les douceurs et dans les amertumes de la vie.

Aussi rien ne la toucha jamais si sensiblement que l'intérêt de sa religion. Quelle mission y a-t-il eu qu'elle n'ait ou assistée de son crédit, ou entretenue par ses bienfaits! Quelles conversions a-t-elle apprises, dont elle n'ait eu la même joie que les anges en ont dans le ciel, selon la parole de l'évangile (1)! Dès qu'on ouit gronder l'orage qui vient de fondre sur l'Empire et sur la Hongrie, n'ajouta-t-elle pas à ses dévotions ordinaires une heure d'oraison par jour? Ne dit-elle pas plusieurs fois: « Qu'étant « chrétienne sur toutes choses, elle craignoit encore

(1) Luc. 15.

« plus pour sa religion que pour sa maison? » Et peut-être que ce coup du ciel qui vient de dissiper ce gros nuage, et d'arracher la couronne des empereurs des mains presque des infideles, est un effet des intercessions de cette princesse.

Ce zele qu'elle avoit pour la foi de Jésus-Christ lui faisoit admirer tout ce que le roi fait pour elle. C'étoit là comme le centre de cette vive et constante tendresse qu'elle nourrissoit pour lui dans son cœur. Qu'il étoit grand, et qu'il lui paroissoit aimable, quand par la sévérité de ses lois il arrêtoit la licence et l'impiété; quand, à l'exemple de ces princes religieux dont le Saint-Esprit a fait l'éloge dans l'écriture, il abattoit les hauteurs, je veux dire les temples que l'hérésie avoit élevés sur les débris de nos autels; quand il rétablissoit le culte de Dieu dans ses conquêtes, et que, marchant sur ces remparts qu'il venoit de foudroyer, il alloit lui offrir pour premier hommage, au pied de ses autels renouvelés, les lauriers qu'il avoit cueillis! Quel étoit le cœur de la reine en ces occasions, où l'intérêt de l'Église étoit joint à celui de l'état, et où l'amour de Dieu et l'amour du roi n'étoient presque qu'une même chose?

Que ne puis-je vous la représenter dans les pratiques du christianisme! Quel spectacle plus édifiant que de la voir dans les églises, et très souvent dans sa paroisse, plus remarquable encore par sa vertu que par sa suite, se mêlant aux plus simples brebis pour entendre la voix du pasteur, et ne se distinguant de la foule que par son humilité, son recueillement, et son application à la priere?

Suspendez pour un temps votre douleur, fideles et désolés domestiques de cette princesse, et rendez ici témoignage à la vérité. Dès qu'elle entroit dans la maison de Dieu, n'oublioit-elle pas qu'elle étoit reine? L'avez-vous vue distraire sa foi par un regard curieux, ou par une parole indiscrete? Dans les plus rudes hivers, au milieu des étés brûlants, vous êtes-vous jamais apperçus de quelque relâchement, ou de quelque impatience dans la longueur de ses oraisons? Ne fut-elle pas en tout temps également attentive, immobile, anéantie en elle-même? Combien de fois la vîtes-vous ramener les courtisans à l'exercice de leur foi par les marques qu'elle donnoit de la sienne, inspirer des sentiments de religion aux ames les plus déréglées, et les retenir dans le silence et dans le devoir, moins par le respect de sa dignité que par l'exemple de sa modestie?

Les évènements d'une régence tumultueuse, la valeur d'un héros, une suite de guerres et de victoires, des vertus brillantes et presque mondaines, frapperoient peut-être davantage vos esprits: mais je ne viens pas vous surprendre par des actions extraordinaires; je viens vous édifier par des vertus qui, toutes communes qu'elles paroissent, ne laissent pas d'être héroïques.

Avec quelle soumission écoutoit-elle la parole de Dieu! On lisoit dans son cœur l'impression qu'elle y faisoit, et le fruit qu'elle y devoit faire: pourvu que Jésus-Christ fût annoncé, et que son ame fût nourrie, elle demeuroit satisfaite. Dans nos sermons, mes freres, elle cherchoit ses défauts, elle nous pardonnoit les nôtres; et pour toucher nos

uditeurs, avonons-le, sa présence fut quelquefois plus efficace que nos paroles.

Quel respect enfin n'avoit-elle pas pour tout ce qui regarde Jésus-Christ, pour ses saints, pour ses autels, pour le chef visible de son Église, pour ses prêtres ! prêtres que les gens du monde n'estiment ordinairement que par leur qualité, ou par les revenus de leurs bénéfices, et que les grands regardent quelquefois comme les moins importants et les moins utiles de leurs domestiques, avilissant ainsi le sacerdoce de Jésus-Christ, et passant insensiblement du peu d'estime pour les ministres au peu de respect pour le ministere.

C'étoit de leurs mains qu'elle recevoit le corps et le sang du Fils de Dieu : voilà la source de son respect. Comme c'est de cette nourriture céleste que l'ame chrétienne tire sa force, sa consolation et sa charité, la reine se disposoit à profiter de ces avantages. Quoiqu'elle approchât souvent des autels, c'étoit religion, et non pas coutume. Elle communioit avec autant de pureté que si elle eût communié tous les jours ; avec autant de préparation que si elle n'eût communié qu'une fois l'année. Cette familiarité, pour ainsi dire, des sacrés mysteres ne faisoit que la rendre plus respectueuse et plus circonspecte ; et l'usage fréquent qu'elle en faisoit, toujours humble et toujours tremblante, ne diminuoit pas sa ferveur, et redoubloit sa reconnoissance. Elle s'éprouvoit, elle se corrigeoit, elle veilloit sur elle-même, à l'imitation de cette merveilleuse femme dont parle l'écriture : « Elle visi« toit tous les endroits de sa maison, et ne mangeoit

« pas son pain dans l'oisiveté (1); » travaillant tantôt à humilier sa grandeur par des abaissements volontaires, tantôt à soumettre sa volonté à des complaisances difficiles, souvent à réprimer par sa patience ses vivacités naturelles, et toujours à secourir le prochain dans ses nécessités et dans ses peines.

C'est ici, messieurs, que s'ouvre une matiere nouvelle à mon discours, et que j'ai besoin que l'esprit de Dieu, dans le peu de temps qui me reste, éleve mon esprit et ma voix pour louer les miséricordes qu'il a faites, et celles qu'il a inspirées à cette princesse. Deux choses endurcissent ordinairement le cœur des riches et des puissants du siecle à l'égard des pauvres; l'orgueil de la condition, et la délicatesse de la personne. Comme ils sont vains, ils ont peine à descendre à des ministeres qui sont honnêtes, mais qui ne paroissent pas honorables; et, comme ils sont à couvert de la plupart des miseres humaines, ils ont moins de pitié de ceux qui les souffrent. Cependant l'écriture leur ordonne d'humilier leurs ames devant le pauvre, et d'être touchés dans le cœur de sa pauvreté et de ses peines.

C'étoit là, messieurs, le caractere de la reine. Ces dédains, ces dégoûts, que le respect assidu des grands et l'abaissement des petits ne produisent que trop souvent dans l'ame des princes, ne rebuterent jamais le malheureux ni l'indigent, lorsqu'il implora son secours. Tout ce qui lui représenta

(1) Consideravit semitas domûs suæ, et panem otiosa non comedit. Prov. 31.

Jésus-Christ sonffrant fut l'objet de sa compassion et de son estime, et sa charité n'ent d'autres bornes que celles qne Dien avoit données à son ponvoir ou à ses desirs. Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t-elle fait conler jusqu'à vons ses consolations et ses anmônes, inqniete de vos besoins et de vos chagrins, et plns soignense de cacher ses charités, qne vons ne l'étiez de cacher votre misere! Monasteres qni n'avez qne la croix de Jésus-Christ pour possession et ponr héritage, combien de fois vons fit-elle voir qne vons pouviez mettre en lni votre confiance, et qne rien ne manque à ceux qui le craignent! Combien de tronpes de malades assista-t-elle! Combien de jennes filles fit-elle élever dans des communautés de vierges chrétiennes! Combien de commnnantés même fit-elle subsister par ses pensions et par ses bienfaits! Qui pourroit raconter ici tont ce que nons avons connn de sa charité, et déconvrir tout ce qne son hnmilité nons en a caché?

Mais qu'est-il besoin de lever le voile qn'elle a jeté snr ces actions? Voyons-la dans ces hôpitanx où elle pratiqnoit ses miséricordes publiqnes, dans ces lieux où se ramassent tontes les infirmités et tous les accidents de la vie humaine, où les gémissements et les plaintes de ceux qni souffrent remplissent l'ame d'une tristesse importnne, où l'odeur qui s'exhale de tant de corps langnissants porte dans le cœnr de ceux qui les servent le dégoût et la défaillance, où l'on voit la douleur et la panvreté exercer à l'envi lenr funeste empire, et où l'image de la misere et de la mort entre presque par tous

les sens : c'est là que s'élevant au-dessus des craintes et des délicatesses de la nature, pour satisfaire à sa charité, au péril de sa santé même, on la vit toutes les semaines essuyer les larmes de celui-ci, pourvoir aux besoins de celui-là, procurer aux uns des remedes et des adoucissements à leurs maux, aux autres des consolations de l'esprit, et des secours pour la conscience.

Compagnes fideles de sa piété, qui la pleurez aujourd'hui, vous la suiviez quand elle marchoit dans cette pompe chrétienne : plus grande dans ce dépouillement de sa grandeur, et plus glorieuse, lorsqu'entre deux rangs de pauvres, de malades ou de mourants, elle participoit à l'humilité et à la patience de Jésus-Christ, que lorsqu'entre deux haies de troupes victorieuses, dans un char brillant et pompeux, elle prenoit part à la gloire et aux triomphes de son époux.

Admirez, femmes riches, et tremblez, dit le prophete (1), vous qui, par des dépenses folles et excessives, contraignez vos maris à chercher dans l'oppression des pauvres de quoi fournir à vos vanités et à votre luxe ; vous qui frémissez à la vue d'un hôpital ; qui faites servir votre délicatesse de prétexte à votre dureté ; et qui, bien loin de soulager les maux de tant de personnes affligées, affectez de les ignorer.

Mais ce qui couronne la vie de cette princesse, c'est qu'elle fut toujours égale : mêmes vertus,

---

(1) Obstupescite, opulentæ, et conturbamini. Isa. 32, 11.

mêmes retraites, mêmes prieres, même usage des sacrements, mêmes principes, mêmes regles. La grace l'excitant, la grace la soutenant, elle demeuroit en Jésus-Christ, et Jésus-Christ demeuroit en elle. Comme sa foi ne fut pas feinte, sa persévérance ne lui fut point ennuyeuse, et sa ferveur se renouvela par tout ce qui devoit, ce semble, la ralentir. Occupations, divertissements, devoirs publics, nécessités et servitudes de la royauté, rien ne put lui faire perdre la suite de ses oraisons. Elle savoit racheter le temps, selon le conseil de l'apôtre (1), et reprendre sur son sommeil les heures qu'on avoit dérobées à sa retraite. Où trouvoit-elle du repos dans les fatigues des voyages, sinon dans les cloîtres, au pied des autels? Et qui de nous ne l'a pas vue se délasser dans ses exercices de piété, et ménager si bien son temps, que, sans retarder les desseins du roi, et sans rien omettre de ses dévotions, elle avoit toute la complaisance qu'une femme doit à son époux, et toute la fidélité qu'une chrétienne doit à Dieu?

Telle fut, durant le temps qu'elle vécut, la foi persévérante de la reine. Vous l'avez dit, mon Dieu: « (1) Qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera « sauvé; » et vous l'avez fait, en donnant votre couronne et votre salut à cette princesse prédestinée. Vous l'avez prise au milieu de ses satisfactions, de son bonheur et de sa joie; et vous avez pourtant trouvé son cœur occupé de vous. Vous l'avez enlevée par un accident imprévu; nous adorons vos

(1) Ephes. 5. Coloss. 4.—(2) Matth. 10.

jugements, et nous reconnoissons vos miséricordes: la confiance qu'elle avoit en vous ne devoit être affoiblie par aucune crainte, et l'innocence de sa vie valoit bien la pénitence des mourants.

La reine avoit passé ses jours avec la même attention à son salut qu'on a d'ordinaire à sa derniere heure. Hostie vivante de Jésus-Christ, elle avoit dressé de ses propres mains le bûcher où elle devoit consommer son sacrifice; et il étoit juste de lui épargner les horreurs de la mort en récompense de sa bonne vie.

Pour nous, Seigneur, qui violons si souvent votre sainte loi, faites-nous sentir que nous mourons longtemps avant que de mourir. Qu'un prophete nous vienne dire de votre part: « (1) Mettez ordre à votre « maison; car votre heure derniere approche. » Menez-nous pas à pas à la mort; et, pour expier nos péchés, faites durer notre sacrifice. Que notre ame ait le temps de se purifier par la tribulation et par la patience d'une maladie; et que l'image de la mort et la crainte de vos jugements venant à remuer nos cœurs excitent en nous la ferveur de la pénitence.

Que lui restoit-il, messieurs, à demander au ciel, ou à desirer sur la terre? Elle voyoit le roi au comble des prospérités humaines, aimé des uns, craint des autres, estimé de tous, pouvant tout ce qu'il veut, et ne voulant que ce qu'il doit, au-dessus de tous par sa gloire, et par sa modération au-dessus de sa gloire même.

Elle voyoit en vous, monseigneur, tous ses vœux

(1) Isaias, 38, 1.

accomplis. Ce caractere de grandeur et de bonté, de modération et de courage, de justice et de religion; ce respect que le roi vous inspira toujours pour elle, cette soumission qu'elle vous inspira toujours pour le roi; ces vertus de tous les deux unies ensemble, qui vous font regarder comme l'image de l'un et de l'autre; cette union si pure et si tendre avec cette auguste princesse que le ciel semble nous avoir donnée pour recueillir le double esprit de la reine, et pour nous représenter sa grandeur et sa piété; ces bénédictions que Dieu a répandues et qu'il va répandre encore sur votre auguste mariage, furent des sources de joie et de consolation pour elle. Que son cœur fut touché, lorsqu'elle vous vit dans ces camps où votre intelligence, votre activité, votre application, vous tenant lieu d'expérience, vous pratiquiez les regles du commandement sans avoir presque besoin de les apprendre, prêt à recevoir les ordres du roi et à les donner à ses armées; capable de faire exécuter ses grands desseins et de suivre ses grands exemples; fait pour obéir à lui seul et pour commander au reste du monde! Dieu voulut que ce fût là sa derniere joie; heureuse d'avoir vu jusqu'où peut aller votre gloire, sans être exposée à ces craintes que pouvoit lui donner un jour votre grand courage.

Que pouvoit-elle espérer après sa mort? la surprise et l'effroi, puis les regrets et la douleur des peuples; les monuments dressés à sa gloire, les prieres et les sacrifices offerts pour elle, les larmes des pauvres répandues, les témoignages rendus à sa vertu par la voix publique, ses bonnes œuvres

annoncées pour l'édification des fideles; tout releve, tout bénit sa mémoire. Vous-même, grand roi, unique objet de son respect et de sa tendresse, auguste témoin de sa vertueuse et sage conduite, vous l'avez aimée, vous l'avez pleurée, vous l'avez louée: vous l'avez dit: « Je n'ai jamais reçu de chagrin d'elle « que celui de l'avoir perdue; » et si parmi les joies du ciel il reste encore aux saintes ames quelques sentiments pour les consolations de ce monde, elle est touchée de celle-ci; et il me semble que je vois ce cœur, tout insensible qu'il est, se réveiller et s'attendrir à cette parole.

Mais les honneurs dont elle a joui, et ceux qu'on rend à sa mémoire sont d'inutiles et foibles secours: ce qui seul peut nous consoler dans la mort soudaine de cette princesse, c'est l'assurance de son salut. C'est aussi ce qui doit nous instruire, messieurs, et nous faire prévoir nos dangers. Après un reste de malheureux jours, « une nuit vient, dit le Fils « de Dieu, où personne ne peut travailler. » *Venit nox quandò nemo potest operari* (1). Un aveuglement volontaire, qu'on s'est fait durant le cours de plusieurs années par la négligence de ses devoirs, forme enfin des ténebres impénétrables. On est surpris d'une maladie dont on craint trop ou dont on ne craint pas assez les progrès. On ne voit ni l'importance du passé ni les conséquences de l'avenir. On a commis le péché sans crainte, on reçoit les sacrements sans réflexion. On se flatte de vaines espérances de guérison, ou l'on est flatté de

(1) JOAN. 9.

vaines espérances de salut, et l'on est mort avant qu'on ait apperçu qu'on pouvoit mourir.

Quand il luiroit quelque rayon de connoissance, les puissances de l'ame se trouvent ou liées par la douleur, ou usées par l'habitude. On se repaît des vains projets d'une conversion imaginaire, ou d'une confiance présomptueuse en la miséricorde divine; et, dans ces malheureux moments où l'on ne peut ni pratiquer les vertus ni vaincre les vices, on tombe entre les mains de la justice de Dieu, avec le désespoir de ne pouvoir y satisfaire.

Fasse le ciel, messieurs, que nous prévenions ces dangers; et que si nous n'avons pas, comme la reine, les mérites d'une vie pure et innocente, nous ayions au moins les précautions de la pénitence, afin d'obtenir, par le mérite du sang de Jésus-Christ, la gloire qu'elle possede, et que je vous souhaite.

ORAISON FUNEBRE

DE TRÈS HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE MICHEL LE TELLIER,

CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE;

prononcée dans l'église de l'hôtel royal des Invalides, le 29 mai 1686.

Usque in senectutem permansit ei virtus, ut ascenderet in excelsum terræ locum; et semen ipsius obtinuit hæreditatem, ut viderent omnes filii Israel quia bonum est obsequi sancto Deo.

Sa vertu s'est soutenue jusqu'à sa vieillesse; elle l'a fait monter aux lieux élevés de la terre : sa postérité a recueilli son héritage, afin que les enfants d'Israel connoissent qu'il est bon d'obéir au Dieu saint.

Au livre de l'Ecclésiastique, c. 46.

A quel dessein, messieurs, êtes-vous assemblés ici, et quelle idée avez-vous de mon ministere? Viens-je vous éblouir de l'éclat des honneurs et des dignités de la terre, et venez-vous interrompre ici l'attention que vous devez aux saints mysteres, pour nourrir votre esprit du récit spécieux d'une félicité mondaine? Attendez-vous qu'au lieu d'exciter votre piété par des instructions salutaires, j'irrite votre ambition par de vaines représentations des prospérités de la vie? Oserois-je, à la vue de ce tombeau,

fatal écueil des grandeurs humaines, à la face de ces autels, demeure sacrée de Jésus-Christ anéanti, louer les vanités du siecle, et, dans un jour de tristesse et de deuil, étaler à vos yeux l'image flatteuse des faveurs et des joies du monde !

Daus l'éloge que je fais aujourd'hui de très haut et puissant seigneur messire Michel le Tellier, ministre d'état, chevalier, chancelier de France, j'envisage, non pas sa fortune, mais sa vertu; les services qu'il a rendus, nou pas les places qu'il a remplies; les dons qu'il a reçus du ciel, non pas les honneurs qn'on lui a rendus sur la terre ; en un mot, les exemples que votre raison vous doit faire suivre, et non pas les graudeurs que votre orgueil pourroit vous faire desirer.

Ce n'est pas, messieurs, que je veuille blâmer ici ces ministeres honorables où la providence de Dieu l'avoit élevé, qui sont les fruits de la réputation et du mérite. Je sais que son crédit n'a fait qu'autoriser sa probité ; que ses grands emplois ont servi de moyen et de matiere à ses bonnes œuvres ; et que nous devons à ses dignités ce caractere singulier d'une vie simple dans sa sagesse, modeste dans son élévation, tranquille daus l'embarras et le tumulte des affaires ; uniforme dans ses conditions différentes, toujours louable, toujours utile, et toujours, quelque bonheur qui l'accompagnât, plus heureux pour le public que pour lui-même.

Il est vrai que le ciel a rempli ses desirs, et qu'il a eu, pour ainsi dire, la destinée des patriarches : cette plénitude de jours qui consomme la prudence de l'homme juste ; cette suite de bons succès que le

temps, et la fortune qui change tout, n'ont osé troubler; ces richesses innocentes qui ont entretenu son honnête et frugale opulence; cet esprit qui, malgré le poids des années et des affaires, a conservé sa force et sa vigueur dans les ruines même du corps; cette gloire qu'il a maintenue, et qu'il a vue renaître en ses enfants de génération en génération; cette mort dans la paix et dans l'espérance du Seigneur, qu'il a regardée comme la fin de son travail et le terme de son pèlerinage.

Ce sont là les récompenses visibles de la vertu; mais ce n'est pas la vertu même. Ce sont les bénédictions de l'ancienne loi, non pas les graces de la nouvelle. Je m'arrête à cette vertu persévérante et continuée, suivant les paroles de mon texte, et je viens vous montrer par quels emplois le ciel avoit préparé ce grand homme, par quelles voies il l'a conduit, par quels secours il l'a soutenu dans les dignités éminentes, et recueillir en sa personne la fidélité d'un sujet, la sagesse d'un ministre d'état, la justice d'un chancelier. Fasse l'esprit divin que la religion regne dans mon discours, et que les enfants de ce siecle apprennent aujourd'hui de moi la prudence des enfants de lumiere.

PREMIERE PARTIE.

Dans le royaume spirituel de Jésus-Christ il y a des vocations différentes: les uns dans la retraite et dans le silence operent en secret leur propre salut; les autres, dans l'action et dans des offices publics de religion, travaillent au salut de leurs freres,

conduisent la maison de Dieu, et sont les ministres de Jésus-Christ pour l'utilité de son Église. Ainsi, dans les royaumes temporels, la Providence divine, qui par d'invisibles ressorts conduit les hommes à ses fins, resserre le cœur des uns, et les retient dans les bornes étroites d'une administration domestique; éleve l'esprit des autres pour en faire les juges ou les conducteurs de son peuple, et pour aider de leurs conseils les souverains qui le gouvernent. Le Seigneur en fait des serviteurs fideles, les guide lui-même dans les sentiers de la justice, et leur révele peu à peu les secrets de sa sagesse.

C'est ainsi qu'il forma cet habile et fidele ministre dont vous honorez ici la mémoire. La bonté du naturel prévint en lui les soins de l'éducation. L'étude, le génie, les réflexions, fortifierent bientôt sa raison. On vit dans une grande jeunesse ce qu'on trouve à peine dans un âge plus avancé, de la régularité et de la retenue. Son esprit parut et par ce que sa vivacité en produisoit, et par ce qu'en cachoit son jugement et sa modestie. Un air doux et insinuant lui attiroit l'estime et la confiance; et je ne sais quoi d'honnête et d'heureux répandu dans ses actions et sur son visage laissoit voir dans le caractere de sa vertu le présage de sa fortune.

La premiere passion qu'il eut fut celle de se rendre utile; et comme il étoit né dans le sein même de la magistrature, et qu'il avoit devant les yeux l'image de l'équité et de la réputation de ses peres, il eut dessein d'entrer dans une de ces compagnies célebres où regne l'honneur et l'intégrité, et où s'exercent non pas les jugements des hommes, mais

ceux de Dieu, selon le langage des écritures (1). Il s'instruisit de ses devoirs : il consulta les oracles de la jurisprudence ; et, dans ces tribulations domestiques qu'attirent d'ordinaire sur les enfants un pere mort, une mere veuve, contraint de défendre les droits de sa succession contre des prétentions illégitimes, il se fit de l'ennuyeuse poursuite de son affaire une étude louable de sa vocation. Il apprit par ses propres peines à compatir à celles des autres. Il discerna les raisons de la bonne cause d'avec les préventions et les artifices de la mauvaise. Il vit ce que prescrivent les lois, ce que la chair et le sang inspirent ; et, tirant de la conduite de ses juges des enseignements pour la sienne, il apprit, en soutenant son propre droit, à conserver celui des autres ; et la justice qu'il demandoit lui fit connoître la justice qu'il devoit rendre.

Avec cette disposition il entra dans le grand conseil. La connoissance des affaires, l'application à ses devoirs, l'éloignement de tout intérêt, le firent connoître au public, et produisirent cette premiere fleur (2) de réputation qui répand son odeur plus agréable que les parfums sur tout le reste d'une belle vie. Les plaisirs ne troublerent pas la discipline de ses mœurs ni l'ordre de ses exercices. Il joignit à la beauté de l'esprit et au zele de la justice l'assiduité du travail, et méprisa ces ames oisives qui n'apportent d'autre préparation à leurs charges que celle de les avoir desirées ; qui mettent leur gloire à les acquérir, non pas à les exercer ; qui s'y

---

(1) 2 Par. 19, 6.—(2) Eccli 7, 2.

jettent sans discernement, et s'y maintiennent sans mérite; et qui n'achetent ces titres vains d'occupation et de dignité que pour satisfaire leur orgueil, et pour honorer leur paresse.

Les sollicitations de ses amis, et les conjonctures du temps, le pousserent bientôt dans un autre emploi, qui, le faisant l'homme du roi dans une grande juridiction, donna plus d'étendue à sa vertu, et plus de matiere à sa gloire. C'est là que, chargé de la protection des lois et des polices humaines, au milieu d'un conflit tumultueux de grands et de petits intérêts qui divisent les citoyens, il réprimoit la licence des uns, relevoit la foiblesse des autres; et, de son équitable tribunal à l'épreuve des importunités, au-dessus des passions qui l'environnent, il poursuivoit le crime, armé du glaive de la justice, et couvroit l'innocence du bouclier des lois et de l'autorité royale.

La douceur naturelle de son esprit ne faisoit qu'augmenter le respect qu'on avoit pour lui. Quel malheureux n'espéroit pas, en l'abordant, du secours ou de la pitié? La bonne cause perdit-elle jamais devant lui la confiance et la liberté qui lui est due? A qui refusa-t-il jamais le temps et la patience de l'écouter? Le vit-on rebuter un pauvre, et mépriser sa propre chair (1), comme parle le prophete? Qu'il étoit éloigné de ceux qui, joignant à la sévérité de leur profession la rudesse de leur humeur, affligent les pauvres de Jésus-Christ, et désesperent, par leur dureté, des misérables qui ne gémissent

(1) Carnem tuam ne despexeris. Isa. 58, 7.

déja que trop sous le poids de leur mauvaise fortune, qui craignent plus leurs juges que leurs parties, et qui regardent le mépris qu'on a pour eux comme un avant coureur de l'injustice qu'on leur va faire.

Mais Dieu le destinoit à de plus nobles fonctions, et vouloit approcher des rois une tête aussi capable de les servir. Il s'éleve, et se fait admirer dans le conseil. Que croiriez-vous, messieurs, de ces changements et de ces accroissements de gloire, si sa modération ne vous étoit aussi connue que sa fortune! Ne vous figurez pas de ces élévations soudaines que produit quelquefois dans les états l'heureuse ambition des sujets ou l'aveugle faveur des princes: ne pensez pas à cette impatience téméraire de la plupart des jeunes gens, moins occupés des charges qu'ils ont que de celles qu'ils n'ont pas; qui se dispensent de l'ordre du temps et de la raison pour monter précipitamment aux premiers tribunaux du royaume, comme si l'honneur pouvoit s'acquérir sans travail, et la sagesse sans expérience.

Souvenez-vous plutôt de la sainte simplicité de nos peres. Chacun mesuroit ses emplois à ses propres forces; l'ambition n'étoit ni présomptueuse ni inquiete. On se faisoit une espece de religion d'apprendre ses premiers devoirs avant que de passer à d'autres. Il y avoit une proportion, et comme un point de maturité, que chacun cherchoit en lui-même avant que d'entrer aux administrations publiques. Les progrès qu'on faisoit dans les dignités étoient des marques et des récompenses du mérite; et les services qu'on avoit rendus dans les unes

étoient des gages assurés des services qu'on devoit rendre dans les autres.

Ainsi s'avançoit M. le Tellier, rempli de ses obligations présentes, fidele à chacune de ses conditions, comme s'il n'en eût jamais dû sortir, et se préparant par de grandes vertus à de grands emplois. Lorsque le feu de la rebellion s'alluma dans la capitale (1) d'une province voisine, et qu'un illustre chancelier (2), avec la justice armée, alloit ou l'arrêter par l'autorité des lois, ou la punir par la puissance des armes, il fut choisi pour l'assister de ses conseils, et pour chercher avec lui ces difficiles tempéraments de menace qui étonne, de remontrance qui corrige, de douceur qui appaise, de sévérité qui châtie. Quel soin ne prit-il pas de désarmer cette multitude irritée, de dissiper leurs fausses craintes, et d'imprimer dans ces esprits, que sa parole avoit calmés, le respect et l'obéissance ! Il apprenoit alors à prononcer des arrêts, à sceller des graces, à ramener, dans de plus importantes occasions, les peuples à l'autorité royale.

Que dirai-je de cette intendance qui fut comme un coup d'essai de son ministere, sinon qu'il fit craindre et qu'il fit aimer la France dans l'Italie ; qu'il aida par son industrie à réunir les princes de l'auguste maison de Savoie ; qu'il parut bon négociateur et bon courtisan, et qu'il remporta autant d'estime et d'affection publique de ces pays étrangers, qu'il y avoit laissé d'exemples d'une sage et vertueuse conduite ?

(1) Rouen. — (2) M. de Séguier.

Mais je passe à des actions plus éclatantes, et je commence à sentir le poids de mon sujet. Ce fut en ce temps que, pour le malheur du royaume, mourut ce cardinal fameux par la force de son génie, par le succès de ses entreprises, par la beauté de son esprit, à qui la France devoit sa grandeur, son repos, et sa politesse. Quelle chûte, messieurs, et combien de fortunes chancelantes ou renversées en une seule! Que sont les hommes, lorsqu'au milieu de leurs espérances et de leurs établissements, Dieu, dont les jugements sont impénétrables, brise le bras de chair qui les appuyoit?

Les uns se perdent sans ressource; les autres, étonnés et incertains de leur état, ne pouvant ni soutenir leur dignité, ni supporter leur disgrace, ni se maintenir à la cour, ni se résoudre à la retraite, traînent avec ennui les foibles restes d'un crédit qui se soutient encore un peu par lui-même, et qui tombe bientôt après sous le poids d'une nouvelle domination. Les bienfaits s'oublient, les amitiés cessent, la confiance s'éloigne, les services même sont comptés pour des récompenses. Quand on seroit utile, on cesse d'être agréable: de nouveaux intérêts font chercher de nouveaux sujets. Telles sont les vicissitudes du monde. (1) Vous seul, Seigneur, êtes toujours le même, et vos années ne finissent point. Bienheureux ceux qui se confient en vous, leurs espérances ne seront point confondues!

---

(1) Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficiont. Ps. 101, 28.

Ce fut dans ces révolutions que M. le Tellier, contre les apparences et contre ses propres projets, fut rappelé de ses emplois pour entrer dans la charge de secrétaire d'état et dans le ministere de la guerre, en un temps où la discorde régnoit dans toutes les parties de l'Europe, où le bruit de nos armes retentissoit de tous côtés, et où nos ennemis et nos envieux s'animoient par nos pertes et s'irritoient de nos victoires. Il falloit un homme laborieux pour se charger d'un long et pénible détail; exact, pour entretenir l'ordre et la discipline de tant d'armées; fidele, pour distribuer les finances avec des mains pures et innocentes; juste, pour représenter les services des soldats et des officiers, et faire élever les plus dignes aux places qu'une louable mais malheureuse valeur rendoit vacantes; sage, pour ménager, dans des conjonctures difficiles, ces esprits vains et remuants qu'il est également dangereux d'abattre ou d'élever; éclairé, pour décider dans les conseils, et trouver des expédients et des ouvertures dans les affaires.

Tel étoit ce nouveau ministre: l'usage des lois et des judicatures qu'il avoit exercées, la connoissance qu'il avoit acquise du dehors et du dedans du royaume, les principes qu'il s'étoit faits pour la vie publique et particuliere, les habitudes qu'il avoit eues avec les plus renommés politiques, avoient formé en lui cette étendue de lumieres, et cette prudence universelle d'un ministre d'état, dont je dois vous entretenir dans la seconde partie de cet éloge.

SECONDE PARTIE.

Quoique la puissance de Dieu soit sans bornes et sans mesure, que la vertu de son esprit s'imprime par la force de sa parole, et que sa volonté soit la regle de ses actions, il ne dédaigne pas de se servir quelquefois dans la conduite de l'univers de ces esprits bienheureux qui sont dans le ciel immortels adorateurs de sa gloire, invisibles administrateurs de ses ordres et de ses desseins sur la terre. Faut-il s'étonner si les rois dans leur condition mortelle, chargés du poids et de la multiplicité de leurs devoirs, choisissent parmi leurs sujets des esprits fideles et sages, à qui, se réservant la supériorité de la décision et l'autorité du commandement, ils laissent la liberté du conseil et la prudence de l'exécution?

Un roi (1) dont la vie fut le regne de la religion et de la justice pouvoit-il en mourant faire un plus digne choix que celui de M. le Tellier? Le Dieu des armées bénit aussitôt nos guerres en ses mains; la réputation de nos armes ne fit que croître; la perte d'un roi victorieux fut adoucie par le gain d'une bataille, et par une suite de victoires; la France, affligée et triomphante tout ensemble, mêla aux chants de douleur et de funérailles des cantiques de louanges et d'actions de graces; et l'Espagne sentit à Rocroi qu'une révolution n'étoit pas capable de renverser l'heureuse administration de nos affai-

---

(1) Louis XIII.

res; que la nouveauté des acteurs, si j'ose parler ainsi, ne changeoit pas la face de la scene; et que, si nos rois étoient mortels, la fortune de l'état, la valeur de la nation, et la protection du Dieu vivant sur ce royaume, ne mouroient pas.

Déja, pour le soutien d'une minorité et d'une régence tumultueuse, s'étoit élevé à la cour un de ces hommes en qui Dieu met ses dons d'intelligence et de conseil, et qu'il tire de temps en temps des trésors de sa providence pour assister les rois et pour gouverner les royaumes. Son adresse à concilier les esprits par des persuasions efficaces, à préparer les évènements par des négociations pressées ou lentes, à exciter ou à calmer les passions par des intérêts et des vues politiques, à faire mouvoir avec habileté les ressorts ou de la guerre ou de la paix, l'avoit fait regarder comme un ministre non seulement utile, mais encore nécessaire. La pourpre dont il étoit revêtu, la capacité qu'il fit voir, et la douceur dont il usa, après plusieurs agitations, le mirent enfin au-dessus de l'envie; et tout concourant à sa gloire, le ciel même faisant servir à son élévation et sa faveur et ses disgraces, il prit les rênes de l'état: heureux d'avoir aimé la France comme sa patrie, d'avoir laissé la paix aux peuples fatigués d'une longue guerre, et plus encore d'avoir appris l'art de régner et les secrets de la royauté au premier monarque du monde.

Le discernement de ce cardinal fit reconnoître la prudence de M. le Tellier, et la prudence de M. le Tellier servit à rétablir l'autorité de ce cardinal dans un temps de confusion et de désordre. Ne craignez

pas, messieurs, que je vous fasse un triste récit de nos divisions domestiques, et que je parle ici de rétablissements et d'éloigements, de prisons et de liberté, de réconciliations et de ruptures. A Dieu ne plaise que, pour la gloire de mon sujet, je révele la honte de ma patrie, que je rouvre des plaies que le temps a déja fermées, et que je trouble le plaisir de nos constantes et glorieuses prospérités par le funeste souvenir de nos miseres passées!

Que dirai-je donc? Dieu permit aux vents et à la mer de gronder et de s'émouvoir, et la tempête s'éleva; un air empoisonné de factions et de révoltes gagna le cœur de l'état, et se répandit dans les parties les plus éloignées. Les passions, que nos péchés avoient allumées, rompirent les digues de la justice et de la raison; et les plus sages même, entraînés par le malheur des engagements et des conjonctures contre leur propre inclination, se trouverent, sans y penser, hors des bornes de leur devoir. L'inquiétude naturelle de l'esprit humain, l'ignorance où l'on est des véritables intérêts de l'état, la confiance qu'inspirent la naissance, la capacité, les services, les mouvements de l'ambition, et plus encore la main du Seigneur qui s'appesantit quand il veut, et se sert pour la punition des hommes de leurs propres déréglements, furent les causes des partis formés, et de l'autorité souveraine blessée enfin en la personne du premier ministre.

Quelle fut la constance de M. le Tellier dans ces jours d'aveuglement et de foiblesse, et combien de formes donna-t-il à sa fidélité et à sa prudence! Quelle application à découvrir la source des maux

et la convenance des remedes! Quelle retenue pour cacher les secrets de la régence, qu'on avoit confiés à sa sagesse! Quelle pénétration quand il fallut percer les nuages de la dissimulation et de l'artifice, et découvrir non seulement les desseins, mais encore les motifs et les intentions! Quelle présence d'esprit lorsqu'il fallut s'accommoder aux conjonctures, et prendre, pour le bien public, des résolutions subites! Quelle adresse à s'attirer la confiance des partis, et à réunir la diversité des avis et des connoissances au seul point de la tranquillité publique!

Mais quelle fut sa fermeté, lorsque, par l'effort des factions et des cabales, la reine, obligée de céder au temps, consentit à le voir éloigné des affaires! Il ne perdit rien par sa disgrace, parcequ'il se soutenoit moins par sa faveur que par sa vertu. Ceux qui demandoient son éloignement faisoient eux-mêmes son éloge. On ne lui reprochoit que les services qu'il rendoit à l'état, et l'attachement qu'il avoit pour son bienfaiteur. Ses crimes étoient sa droiture, sa fidélité, sa reconnoissance. Tout le changement qui se fit en lui fut qu'il jouit de son repos et de lui-même. Il se retira dans sa solitude, portant avec lui sa réputation et son innocence, et faisant du triomphe de ses envieux un sacrifice volontaire à son prince et à sa patrie. C'étoit assez pour lui de faire cesser les moindres prétextes des troubles dont la France étoit agitée; et ne pouvant servir le roi par ses actions et par ses discours, il le servit par son repos et par son silence.

Que dis-je, messieurs, par son repos et par son

silence! Sa retraite ne fut ni lâche ni oisive. Là se formoient d'heureux projets pour la réunion des esprits, quand ils seroient capables de raison ou de repentir. De là couloit une source secrete de sages conseils sur tous les serviteurs fideles. Sa solitude lui servoit comme de voile pour mettre en sûreté l'importance de ses services: de ce port, où la tempête l'avoit jeté, il marquoit les routes qui pouvoient sauver du naufrage. On eût dit qu'il n'étoit sorti de là cour que pour y être et plus accrédité et plus utile; et son absence ne fit que montrer le desir qu'on avoit eu de le retenir, et l'impatience qu'on eut de le rappeler.

Aucun nuage ne troubla depuis la sérénité de sa vie. Sa prudence ne permit plus rien au caprice de la fortune; et l'envie, qui poursuit sans cesse les autres vertus, eut quelque honte d'avoir une fois attaqué la sienne.

Que ne puis-je vous le représenter après son retour, avec cet ascendant qu'il eut toujours sur les esprits, ménageant les craintes et les défiances des uns, animant les desirs et les espérances des autres; liant les grands par des traités, gagnant les peuples par des remontrances, jusqu'à ce que Dieu eût béni ses travaux, et rétabli par sa miséricorde l'autorité du prince, l'honneur du ministere, et la concorde d'un état qu'il vouloit mettre au-dessus des autres par une heureuse paix ou par de continuelles victoires!

Que ne puis-je plutôt vous montrer la part qu'il a eue aux glorieux événements d'un regne rempli

de merveilles! Les affaires d'état, selon l'écriture (1), sont des mysteres du conseil des rois : il n'y a que ceux qui entrent dans le sanctuaire qui puissent en savoir les secrets. On ne les voit pas en eux-mêmes ; mille voiles les dérobent à nos yeux : on ne les voit que dans les mouvements qu'ils font, et dans les effets qu'ils produisent.

Rappelez donc en votre mémoire ces guerres si renommées dont il fut le directeur et le ministre ; cette paix fortunée dont il fut le solliciteur, et, pendant le traité, le dépositaire ; ces conquêtes surprenantes dont il avoit été comme le prophete ; ces négociations avantageuses dont il fut et l'auteur et le conducteur par ses projets et par ses vues : ajoutez à tous ces honneurs le témoignage d'un roi dont les paroles sont des oracles : « Que jamais homme sur toute « sorte d'affaires n'avoit été de meilleur conseil. »

Cependant, messieurs, a-t-on vu dans sa conduite quelque apparence de vanité ? S'est-il écarté de l'honnête simplicité de ses peres ? A-t-il répandu en superfluités de festins ou de bâtiments ce qu'il tenoit des libéralités du roi, ou de sa prudente et modeste économie ? A-t-il prodigué des trésors pour embellir ses maisons, et forcé la nature et les éléments pour orner ses solitudes ? Qu'a-t-il cherché dans sa retraite de Chaville, que les pures délices de la campagne ? Et quelles peines n'eut-on pas à lui persuader d'étendre un peu, en faveur de sa dignité, les limites de son patrimoine, et d'ajouter quelques

(1) Mysterium consilii sui. JUDITH, 2, 2.

politesses de l'art aux agréments rustiques de la nature?

De ce fonds de modération naissoit cette douceur et cette affabilité si nécessaire et si rare dans les grands emplois, où l'importunité des hommes, l'opiniâtreté du travail, et je ne sais quel esprit de domination, rendent l'humeur austere et chagrine. Il écoutoit avec patience, il accordoit avec bonté, et refusoit même avec grace. Accessible, accueillant, honnête, sachant employer son temps, et quelquefois même le perdre pour compatir à des misérables, à qui il ne reste d'autre consolation que celle de redire ennuyeusement leur misere, il se communiquoit selon les besoins, et ne pouvoit souffrir ces hommes chargés des affaires du public et des particuliers, qui se renferment et se rendent comme invisibles, et se font de leurs cabinets comme un rempart à leur oisiveté ou à leurs plaisirs, contre les peines et les devoirs de leur ministere.

Mais quelle étoit cette douceur, quand elle se renfermoit dans l'enceinte de sa famille et dans les bornes d'une vie privée! Quel sage et noble repos! Quelle tendresse pour ses enfants! Quelle union avec cette épouse fidele, qui, selon le langage du Saint-Esprit, est la récompense de l'homme de bien! Quelle sensibilité et quelle constance pour ses amis! Qu'il eût aimé à jouir en repos du fruit de ses travaux dans une heureuse vieillesse! Il laissoit à l'état un fils dont il avoit formé l'esprit et le cœur; ils remplissoient les mêmes emplois avec les mêmes vertus; et ils auroient été l'un et l'autre inimitables, si le pere n'eût eu le fils pour successeur, et si le fils

n'eût eu le pere pour exemple. Mais sa vertu devoit continuer jusqu'à la fin, et l'élever au premier trône de la justice, je veux dire à la charge de chancelier de France. *Ut ascenderet in excelsum terræ locum* (1).

TROISIEME PARTIE.

La premiere fonction des rois, et la partie la plus essentielle de la royauté, c'est la justice. L'écriture, après avoir représenté le courage de David dans ses combats, et sa reconnoissance dans ses victoires, ajoute incontinent, comme la perfection de son regne, qu'il rendoit justice et jugement à son peuple : *Regnavit David super omnem Israel, et faciebat judicium et justitiam omni populo* (2). Ce n'est que par occasion qu'ils ont des ennemis à vaincre, et c'est par institution qu'ils ont des sujets à gouverner : et, comme il leur convient de choisir des hommes puissants pour porter leur foudre dans la conduite tumultueuse de la guerre, il leur importe encore plus de choisir des hommes justes pour exercer leurs jugements dans une charge où résident l'ordre et la paix intérieure de l'état, et qui est comme un canal spirituel par où la protection des lois et de la justice descend du prince vers les peuples, et le respect et la fidélité des peuples remontent vers le souverain.

Qui est-ce qui s'est acquitté plus dignement de cette suprême magistrature que M. le Tellier? En

(1) 1 Reg. 9, 14.—(2) 2 Reg. 8, 15.

entrant dans le ministere il ne s'étoit pas éloigné de la justice, il en avoit conservé les lumieres et les maximes au milieu de la politique, et s'étoit uni plus étroitement avec elle, en s'approchant d'un roi qui en fait la regle de ses desirs et de ses actions, qui veut qu'elle regne sur ses sujets et sur lui-même, et qui lui soumet tout, jusqu'à ses intérêts et sa gloire.

Mais lorsqu'il se vit établi arbitre souverain des lois, il se fit des principes inviolables d'une exacte et sévere équité. Il s'appliqua à discerner la cause du juste d'avec celle du pécheur, à découvrir la vérité au travers des voiles du mensonge et de l'imposture dont les cupidités humaines la couvrent; à séparer les formalités nécessaires d'avec les procédures obliques, et ces malignes subtilités que l'avarice a introduites dans les affaires; et, pour rompre l'iniquité dans sa source, il arma son zele contre les juges qui la commettoient ou qui la souffroient.

Au milieu du palais auguste, et presque sous le trône de nos rois, s'éleve sous le nom de conseil un tribunal souverain, où l'on réforme les jugements, et où l'on juge les justices. C'est là que la foible innocence vient se mettre à couvert de l'ignorance ou de la malice des magistrats qui la poursuivent. C'est de là que partent ces foudres qui vont consumer l'iniquité jusqu'aux tribunaux les plus éloignés: c'est là qu'on regle le sort des juridictions douteuses, et que, du haut de sa dignité, le premier et universel magistrat, au milieu des juges d'une probité et d'une expérience consommée, veille sur tout l'em-

pire de la justice, et sur la bonne ou mauvaise conduite de ceux qui l'exercent.

Il entretint l'ordre que ses prédécesseurs avoient établi dans le conseil, et il l'augmenta. Il n'y souffrit aucun de ces relâchements que le temps n'introduit que trop dans les compagnies les plus régulieres. Y eut-il rien de tumultueux ou de déréglé dans sa discipline? Vit-on donner arrêt contre arrêt, et confondre les droits et les espérances des parties par des contradictions scandaleuses? Sous prétexte qu'on n'y touche pas au fond des affaires, les négligea-t-on? Vit-on jamais affoiblir la justice en faveur des juges, et livrer la bonne cause à leurs passions, sous prétexte de la renvoyer à leur conscience?

La veuve et l'orphelin ne se plaignirent pas de la lenteur ou de la foiblesse de son âge. On n'ouït pas ces tristes prieres: « Jugez-nous, Seigneur, parce « qu'il n'y a point de jugement sur la terre. » Il savoit qu'un juge doit rendre compte non seulement de son travail, mais encore de son loisir; qu'il est également coupable de laisser triompher la malice des uns, ou languir la misere des autres; qu'il doit racheter le temps, et abréger les mauvais jours que le procès donne à des misérables, qui ne sont pas moins ruinés par la longueur des procédures que par l'erreur des jugements.

M. le Tellier, comme un autre Moïse (1), partagea son esprit avec ceux qui se trouvoient associés à sa judicature, esprit de régularité et d'ordre. Une téméraire jeunesse se jetoit sans étude et sans con-

(1) Exod. 18.

noissance dans les charges de la robe : on entroit dans le sanctuaire des lois en violant la premiere loi, qui veut qu'on soit instruit de sa profession. Pour obtenir les privileges des jurisconsultes, il suffisoit d'avoir de quoi les acheter ; l'équité s'éteignoit avec la science, et les fortunes des particuliers tomboient entre les mains de ces ignorants volontaires, à qui le pouvoir de les défendre étoit un titre pour les ruiner. Il rétablit les études, et fit revivre dans les écoles du droit ces exercices publics et solennels, et ces rigoureuses épreuves, qui feront refleurir les lois et l'éloquence de nos peres.

Quel soin n'eut-il pas d'arrêter en plusieurs rencontres l'intempérance d'esprit et la licence d'écrire de ceux qui, par un vain desir de gloire, se font une malheureuse occupation de recueillir leurs vaines pensées ; et pour se soulager du poids de leur oisiveté, et faire perdre aux autres un temps qu'ils perdent eux-mêmes, jettent dans le public les fruits amers de leurs études frivoles ou mal digérées?

Quelles précautions n'avoit-il pas accoutumé de prendre dans les rémissions et les graces qu'il accordoit (1), craignant également de prodiguer ou de resserrer les bienfaits du prince, se souvenant, comme parle Tertullien, du pouvoir de la juridiction, et n'oubliant pas les foibles de l'humanité?

Quel zele ne témoigna-t-il pas toujours pour l'Église, et par sa propre piété, et par les soins de ce fils qui en remplit les dignités avec éclat, et qui en

(1) Potes et officio tuæ jurisdictionis fungi, et humanitatis meminisse. TERT. ad Scap.

soutient les droits avec fermeté? Perdit-il une oeca-sion, ou de maintenir ses privileges, ou de pacifier ses différents, ou d'appnyer sa disciplinc, et même d'étendre sa foi sur le débris heureux et inespéré dc l'hérésie?

Quel spectacle s'onvre ici à mes yeux, et où me conduit mon snjet! Je vois la droite du Très-Haut changer, ou du moins frapper les cœnrs, rasscmbler les dispersions d'Israel, et couper eette haie fatale qui séparoit depuis loug-temps l'héritage de nos freres d'avec le nôtre. Je vois des enfants égarés revenir en foule au sein de lenr mere; la justiec et la vérité détruire les œuvres de ténebres et de mensouge; nne nonvelle église se former dans l'enceinte de ce royanme; et l'hérésie, née dans le coneours de tant d'intérêts et d'intrigues, accrue par tant de factions et de cabales, fortifiée par tant de guerres et de révoltes, tomber tout d'un coup, comme un autre Jéricho, an bruit des trompettes évangéliques et de la pnissance sonveraine qui l'invite on qni la menace.

Je vois la sagesse et la piété du prince, excitant les uns par ses pieuses libéralités, attiraut les autres par les marques de sa bienveillance, relevant sa douceur par sa majesté, modérant la sévérité des édits par sa clémence, aimant ses sujets et haïssant leurs erreurs, ramenant les uns à la vérité par la persuasion, les autres à la charité par la crainte: toujours roi par autorité, et toujonrs pere par tendresse.

Il ne restoit qu'à donner le dernier coup à cette secte mourante; et quelle main étoit plus propre à ce

ministere que celle de ce sage chancelier, qui, dans la vue de sa mort prochaine, ne tenant presque plus au monde, et portant déja l'éternité dans son cœur, entre l'espérance de la miséricorde du Seigneur, et l'attente terrible de son jugement, méritoit d'achever l'œuvre du prince, ou, pour mieux dire, l'œuvre de Dieu, en scellant la révocation de ce fameux édit qui avoit coûté tant de sang et tant de larmes à nos peres? Soutenu par le zele de la religion plus que par les forces de la nature, il consacra par cette sainte fonction tout le mérite et tous les travaux de sa charge.

On vit couler de ses yeux, que sa foi seule sembloit tenir encore ouverts, ces larmes heureuses que tiroient de son cœur attendri la piété du roi et la réunion de son peuple. On vit tomber de leur propre poids ces mains fatales à l'erreur, qui ne devoient plus servir désormais à aucun office humain et terrestre. Il recueillit son ame; et, voyant avec joie le salut du Seigneur et la révélation de la vérité répandue dans toute la France, il acheva le sacrifice de cette vie mortelle, dont il avoit eu, sans émotion et sans crainte, l'affreux appareil présent depuis plusieurs jours.

Il l'avoit bien connu, messieurs, que cette dignité et cette gloire dont on l'honoroit n'étoit qu'un titre pour sa sépulture. Au milieu des grandeurs humaines, il en découvrit le néant: il se vit mortel, et se sentit tel que nous le voyons aujourd'hui. Illustres têtes qui m'écoutez, voyez cette pompe funebre, lisez ces tristes caracteres qui font l'éloge de ce ministre, et apprenez où doivent aboutir vos des-

seins, vos prétentions et vos fortunes, si vous ne les soutenez par vos bonnes œuvres, et si vous ne préparez comme lui par vos prieres, par vos larmes, par l'usage des sacrements, une mort qui ne laissera pas un long espace à la correction et au repentir, ou à la sanctification de vos ames.

Comme il avoit vécu sans passions, il mourut tranquille. Il n'y eut point dans son esprit de foiblesse à ménager. La chair et le sang n'amollirent pas son courage. La mort ne lui fut pas amere, parcequ'il n'avoit pas mis sa paix dans ses prospérités ni dans ses richesses. On n'eut pas besoin de chercher pour lui ces tours ingénieux qui ne font entrevoir aux malades le danger où ils sont qu'au travers de feintes promesses, ou de vaines espérances de guérison. Il ne fallut pas emprunter la voix d'un prophete inconnu pour lui dire comme à Ézéchias (1) : « Vous mourrez. » Un fils osa rendre ce triste et charitable office à son pere ; et la fidélité de l'un fit voir la résignation de l'autre.

Il reçut sans trembler la réponse de mort, comme parle l'apôtre (2). On vit en lui cette tristesse de pénitence qui opere le salut, et non pas cette douleur d'inquiétude et d'abattement qui porte au péché ; une confiance sans présomption, et une crainte sans foiblesse, une sublimité chrétienne, sans aucun mélange de vanité philosophique, d'autant plus dangereuse à l'extrémité de la vie, que l'homme, près d'être jugé, doit s'humilier davantage devant son juge.

(1) 4 Reg. 20. 1.—(2) 2 Cor. 2.

Que si le commerce des hommes et la dissipation de l'esprit, inévitables dans les grands emplois, ont laissé quelque impureté dans une vie aussi sage et aussi chrétienne, achevez, mon Dieu, de purifier par le sang de votre Fils cette ame que vous avez conduite dans les voies de la vérité et de la justice, et que vous avez élue pour jouir sans fin de votre amour et de votre gloire.

Sacré ministre de Jésus-Christ (1), qui, dans la chaire évangélique, avec une éloquence vive et chrétienne, avez, avant moi, consacré la mémoire immortelle de ce grand homme, achevez d'offrir pour lui cette hostie innocente et pure qui lave les péchés et les fragilités du monde (2). Peuple, qui ressentez encore les effets de son exacte équité, reprenez le cantique qu'il avoit commencé des miséricordes éternelles. Et vous, vaillants et malheureux guerriers qui, dans cet hôtel royal, traînant les restes de vos corps au pied de ces autels, attendant avec patience une mort que vous avez si souvent bravée, sacrifiez au Dieu de la paix les lauriers que vous avez cueillis dans les armées, et faites des malheurs de votre ambition et de votre gloire les fruits de votre pénitence, redoublez, pour son repos éternel, ces vœux ardents que vous avez si souvent faits pour une vie si utile et si précieuse.

---

(1) M. Bossuet, évêque de Meaux, officiant.—(2) Misericordias Domini in æternum cantabo. Ps. 88, 2.

ORAISON FUNEBRE

DE

MARIE-ANNE-CHRISTINE DE BAVIERE,

DAUPHINE DE FRANCE;

prononcée dans l'église de Notre-Dame, le 15 juin 1690, en présence de monseigneur le duc de Bourgogne, de Monsieur, et des princes et princesses du sang.

Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fœnum arui : tu autem, Domine, in æternum permanes.

Mes jours se sont évanouis comme l'ombre, et j'ai séché comme l'herbe: mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement. Ps. 101, 12.

Monseigneur,

C'est ainsi que parloit autrefois un roi selon le cœur de Dieu, quand ses jours défaillants et ses infirmités mortelles l'approchoient du tombeau, et lui laissoient encore un reste de vie pour sentir sa langueur et sa chûte, et pour adorer la grandeur et la durée éternelle du Dieu vivant.

Il regarde sa vie, tantôt comme la fumée qui s'éleve (1), qui s'affoiblit en s'élevant, qui s'exhale

(1) Defecerunt sicut fumus dies mei. Ps. 101, 4.

et s'évanouit dans les airs, tantôt comme l'ombre qui s'étend, se rétrécit, se dissipe; sombre, vide et disparoissante figure! tantôt comme l'herbe qui seche dans la prairie, qui perd à midi sa fraîcheur du matin, et qui languit et meurt sous les mêmes rayons du soleil qui l'avoit fait naître. De combien de tristes idées son esprit est-il occupé, et combien trouve-t-il par-tout d'images sensibles de nos fragiles plaisirs et de nos grandeurs passageres!

Mais lorsqu'il se regarde du côté du Seigneur, comme une de ces créatures qui sont faites pour le louer (1), comme un de ces rois qui doivent servir à sa gloire (2), il demeure en suspens entre la confusion et la confiance. Il excite son humilité à la vue de son néant; il anime ses espérances à la vue de la bonté et de l'éternité de Dieu. Il voit une vanité qui passe, et il dit : Vous les changerez, Seigneur, et ils seront changés (3). Il voit une vérité qui demeure, et il s'écrie : Pour vous, mon Dieu, vous êtes toujours le même (4), et vos années ne finissent point. Il tremble à la face de l'indignation et de la colere de ce Dieu qui coupe le fil de ses jours (5), et qui le brise après l'avoir élevé (6), mais il se rassure par la pensée de ses miséricordes;

---

(1) Populus qui creabitur laudabit Dominum. *Ps.* 101, 19.—(2) Reges ut serviant Domino. *Ib.* 23.—(3) Mutabis eos, et mutabuntur. *Ib.* 28.—(4) Tu autem ipse es. *Ib.* 28.—(5) A facie iræ et indignationis tuæ. *Ib.* 11.—(6) Quia elevans allisisti me. *Ib.* 11.

qui se réveillent ordinairement dans le temps de nos plus grandes miseres (1).

Ne connoissez-vous pas, messieurs, dans les sentiments de ce prince ceux de la princesse que nous pleurons? Ne vous semble-t-il pas qu'elle vous dit d'une voix mourante : La lumiere de mes yeux s'éteint, un nuage sans fin se leve entre le monde et moi : je meurs, et je m'échappe insensiblement à moi-même? Tristes moments! terme fatal de ma languissante jeunesse! Mais si je sens qu'il n'y a qu'un petit nombre de jours pour moi, je sais aussi qu'il y a des années éternelles. La main qui me frappe me soutiendra; et, comme par la loi du corps je tiens à ce monde qui passe, par l'espérance et par la foi je tiens à Dieu, qui ne passe point.

Si je venois ici déplorer la mort imprévue de quelque princesse mondaine, je n'aurois qu'à vous faire voir le monde avec ses vanités et ses inconstances; cette foule de figures qui se présentent à nos yeux, et s'évanouissent; cette révolution de conditions et de fortunes, qui commencent et qui finissent, qui se relevent et qui retombent; cette vicissitude de corruptions, tantôt secretes, tantôt visibles, qui se renouvellent; cette suite de changements en nos corps par la défaillance de la nature, en nos ames par l'instabililité de nos desirs; enfin ce dérangement universel et continuel des choses humaines, qui, tout naturel et tout désordonné qu'il semble à nos yeux, est pourtant l'ou-

(1) Quia tempus miserendi ejus. Ps. 101, 14.

vrage de la main toute-puissante de Dieu, et l'ordre de sa providence.

Mais, graces au Seigneur, je viens louer une princesse plus grande par sa religion que par sa naissance, et vous montrer, au lieu des fragilités de la nature, les effets constants de la grace; des vertus évangéliques pratiquées en esprit et en vérité; des sacrements reçus avec des sentiments d'une dévotion exemplaire; des prieres attentives et persévérantes; une volonté soumise et conforme à la conduite de Dieu sur elle; des souffrances unies à celles de Jésus-Christ crucifié; des consolations venues du sein du pere des miséricordes; des espérances immobiles, fondées sur celui qui dit dans l'écriture: « Je suis Dieu, je ne change point (1). » Recueillons ce discours, et réduisons-le à vous faire voir une vie courte, mais toute réglée par la sagesse: une longue mort soutenue par la résignation et la patience. Ces deux réflexions composeront l'éloge de très haute, très puissante, très excellente princesse, Marie-Anne-Christine-Victoire de Baviere, dauphine de France.

PREMIERE PARTIE.

Quel est donc mon dessein, messieurs, et de quelle sagesse dois-je ici vous entretenir? Ce n'est pas de celle du siecle, qui s'empresse et qui s'inquiete, qui conduit des intrigues, qui démêle des intérêts, qui traite d'affaires, qui cause ou qui termine des

(1) Malach. 3, 6.

différents. Vous ne verrez dans ce discours ni ces digressions politiques qu'on accommode au sujet avec art, et qu'on ramene à la religion avec peine, ni ces portraits ingénieux où l'imagination vive et hardie fait voir, comme en éloignement, les agitations présentes du monde, avec les intérêts et les passions des grands hommes qui le gouvernent.

L'histoire de notre princesse n'est pas liée à celle du siecle; elle n'a nulle part à la guerre ni à la paix des nations. Ses actions n'ont point de plus grand éclat que celui que la vertu donne: la providence de Dieu ne s'est pas tant servie d'elle pour faire de grandes œuvres que pour donner de grands exemples. Quelque honorée qu'elle ait été, elle a eu moins de réputation que de mérite; et nous pouvons dire d'elle à la lettre ce que disoit le roi prophete: que toute la gloire de la fille du roi est renfermée au-dedans d'elle: *omnis gloria filiæ regis ab intus* (1).

Je parle donc de cette sagesse qui montre à chacun les regles et les bienséances de son état; qui donne le discernement pour connoître, et la prudence pour agir; qui sépare les vérités des illusions; qui se fait des préceptes de bien vivre, et qui les observe; enfin de cette sagesse dont parle l'apôtre saint Jacques (2): « qui vient d'en-haut, qui est chaste, « paisible, modeste, équitable, susceptible de tout « bien, docile, pleine de miséricorde et de fruits « de bonnes œuvres, qui ne juge point, et qui « n'est point dissimulée. » Est-ce la sagesse qu'il

(1) Ps. 44, 14.—(2) Epist. 3, 17.

loue? est-ce la princesse? L'une et l'autre, ce n'est presque qu'une même chose.

Avec quelle modération a-t-elle usé des avantages que lui donnoient son rang et sa naissance? Qui ne sait que la maison de Baviere est une de ces maisons augustes où la puissance, la valeur et la piété, se perpétuent, et dont la gloire ne vieillit point avec le temps? Il en est sorti des rois et des empereurs: il y est entré des impératrices et des reines. Combien de siecles faut-il percer pour découvrir son origine? Combien de couronnes faut-il unir pour compter ses alliances? Et combien faudroit-il rapporter de noms et d'actions héroïques pour la faire voir dans tout son éclat?

Madame la dauphine, je l'avoue, ne fut pas insensible à cette espece de gloire, mais elle n'en fut pas éblouie: elle fondoit sa grandeur sur les exemples plutôt que sur les titres de ses ancêtres: l'idée qu'elle avoit de sa naissance excitoit dans son cœur non pas une élévation d'orgueil, mais une émulation de vertu; et la pureté du sang ne fit que servir de motif à la pureté de ses mœurs. Elle savoit que Maximilien, son aïeul, soutint par son zele et par son courage les autels que l'hérésie avoit ébranlés, et sauva la religion attaquée et chancelante dans l'Allemagne. Elle n'ignoroit pas que Guillaume, son bisaïeul, après avoir sagement gouverné ses états, s'en démit par une abdication volontaire, pour jouir d'une sainte tranquillité dans une retraite religieuse. C'est de là qu'elle tiroit ses principes de religion et de retraite, et ce desir qu'elle

avoit eu, dans ses jeunes ans, de renoncer tout-à-fait au monde.

Mais Dieu la réservoit dans les trésors de sa providence, pour donner à la France, par son heureuse fécondité, la seule bénédiction qui lui manquoit. La prudente Adélaïde méditoit ce noble dessein. Occupée de la puissance et de la majesté de nos rois dont elle sortoit, quel soin ne prit-elle pas de son enfance! Combien de fois demanda-t-elle au ciel dans ses prieres d'approcher la fille du trône où la mere avoit autrefois espéré de monter! Avec quelle application lui forma-t-elle une humeur sage, un esprit juste, un cœur français! Heureuse, si elle eût pu faire passer ces inclinations dans le reste de sa famille! Ses vœux furent enfin accomplis; mais elle ne vit pas le jour du Seigneur: elle mourut, comme Moïse (1), sur la montagne; et Dieu, pour sa consolation, se contenta de lui montrer de loin la terre promise.

Cependant la réputation de cette jeune princesse croissoit avec l'âge. Sa prudence avancée lui tenoit lieu d'éducation. Elle se fit dans son palais une cour et une retraite; et, par la force de sa raison, elle apprit l'art de parler et de se taire. On vit paroitre en elle ce que nous avons depuis admiré; la retenue qu'inspire la solitude, la politesse que donne l'usage du monde; une fierté noble qui marquoit la grandeur de sa naissance; une scrupuleuse pudeur qui marquoit le fonds de sa vertu; une vivacité qui lui faisoit souvent prévenir les pensées des autres;

(1) Deut. 32, 49.

une sagesse qui lui donnoit toujours le temps de peser les siennes; une bonté prête en tout temps à faire le bonheur des uns, à soulager les peines des autres; une sincérité qui la rendoit incapable de dissimuler, ni par gloire, ni par foiblesse; une fidélité inviolable dans ses amitiés et dans ses paroles; enfin une piété qui n'étoit ni austere ni relâchée, qui se faisoit honorer de tous, et ne se faisoit craindre à personne.

Toutes ces grandes qualités brillerent à son arrivée. Souvenez-vous, messieurs, de ces jours heureux où, parmi les vœux et les acclamations des peuples, elle parut au milieu d'une cour pompeuse avec un air qui n'avoit rien ni d'étranger ni de contraint, avec une grace plus estimable et plus touchante que la beauté même. Vous la vîtes soutenir les favorables regards du plus grand roi du monde avec les sentiments d'une joie modeste et d'une humble reconnoissance; allumer au pied des autels, à la vue d'un aimable et royal époux, les feux sacrés d'un chaste mariage, et recevoir les hommages qu'on lui rendoit avec un visage aussi doux et aussi riant que sa fortune. Applaudie de tous, mais à son tour affable et civile à tous, elle prévenoit ceux-ci, répondoit honnêtement à ceux-là, donnant au rang et au mérite des préférences d'inclination et de justice, sans faire des mécontents ni des envieux; conservant de sa dignité ce que lui en faisoit garder la bienséance, et ne comptant pour rien ce que sa bonté lui en faisoit perdre.

Mais quoi! oublié-je mon triste sujet? et comment accordé-je ici le souvenir de ces joyeuses so-

lennités à cet appareil de cérémonies funebres? Il est juste, messieurs, que vous estimiez la perte que vous avez faite; que vous sachiez les joies aussi bien que les douleurs que madame la dauphine a ressenties, et que vous connoissiez le bon usage qu'elle a fait des biens et des maux de la vie.

Quelle fut la modération de son esprit! Vous parlerai-je de ces audiences où elle recevoit les ambassadeurs, entrant dans les intérêts de chacun, et parlant à chacun sa langue; accompagnant les honneurs qu'elle leur faisoit d'un air de grandeur et d'intelligence, et joignant toujours à l'élégance du discours les graces de la modestie? Vous dirai-je avec quel discernement elle jugeoit des ouvrages d'esprit? Quelle justesse, mais aussi quelle circonspection étoit la sienne! Exacte sans critique, indulgente sans flatterie, louant par connoissance, excusant par inclination, et ne blâmant que par nécessité, elle se défioit de ses lumieres: une sage timidité lui fit presque toujours supprimer une partie de son avis, bien loin de décider, comme la plupart des personnes de son élévation et de son sexe, qui, pour faire valoir leurs sentiments, se servent de l'autorité qu'elles ont et de la complaisance qu'on a pour elles.

Combien étoit-elle plus retenue en matiere de religion! Éloignée de curiosité et de présomption, elle ne savoit que deux choses, obéir, croire. Elle ne refusoit pas d'être instruite, mais elle n'avoit pas besoin d'être convaincue, allant à Dieu par la docilité de son cœur, non pas par l'agitation de son esprit. Le moindre bruit de division dans l'É-

glise la faisoit trembler. Les différents et les disputes des théologiens alarmoient sa piété, d'autant plus craintive qu'elle étoit constante et solide; et comme on voulut quelquefois lui faire entendre la diversité des opinions et des doctrines: « Laissez-« moi, disoit-elle, mon heureuse ignorance, et ne « m'ôtez pas le mérite et la tranquillité de ma foi. » Attachée au saint-siege et à l'Église de Jésus-Christ (1) par les liens de paix, de charité et d'obéissance, elle savoit que tout fidele doit captiver son entendement (2); que, comme il y a une voie étroite qui resserre les mœurs dans les regles de l'évangile, il y a aussi un chemin étroit qui resserre l'esprit dans la créance de l'Église; et qu'enfin Dieu ne demande pas aux personnes de son sexe une sublime raison, ni une science fastueuse, mais une dévotion tendre, et une foi simple accompagnée d'un humble silence.

N'est-ce pas cette foi qui la conduisit et la régla dans tous les offices de la vie chrétienne? Quel ordre et quelle attention dans ses prieres! Elle s'y prépare par le recueillement, s'y soutient par la ferveur, s'y perfectionne par les desirs, les résolutions, et la vigilance. Son imagination se purifie, les idées du monde s'éloignent au moindre signal qu'elle leur donne, et son cœur, par une sainte habitude, se rend à elle, ou plutôt à Dieu, aux heures qu'elle a marquées pour implorer ses miséricordes ou pour réciter ses louanges. Entre-t-elle dans les lieux saints pour assister aux sacrés mysteres? prosternement, adoration, silence. Elle porte à l'a-

---

(1) 2 Cor. 10.—(2) Leon, Ser. 24, c. 1.

gneau sans tache, immolé sur l'autel, des vœux sinceres, des pensées pures, des affections spirituelles, l'oblation d'un cœur contrit et reconnoissant, et le sacrifice de ses passions détruites ou du moins humiliées.

Quels égards n'avoit-elle pas pour les prêtres de Jésus-Christ, qu'elle considéroit comme les ministres de sa loi, et les dispensateurs de son sang et de sa parole! Écoutez, esprits moqueurs et libertins, qui prenez plaisir d'abaisser ceux que Dieu éleve, et qui cherchez aux dépens de leur caractere le ridicule de leur personne. Elle ne souffroit pas qu'on touchât aux oints du Seigneur, les honorant lors même qu'ils sembloient se rendre méprisables, couvrant leurs foiblesses par sa charité, et voyant au travers des défauts de l'humeur et de l'esprit de ceux que Dieu souffroit dans ses ministeres l'honneur de leur vocation et la dignité de leur sacerdoce. Quelle étoit sa régularité dans les observances de l'Église, qu'elle regardoit non pas comme des coutumes de bienséance, ou des institutions d'une discipline arbitraire, mais comme des regles et des pratiques de salut, dont elle ne se dispensa jamais, qu'après avoir examiné ses besoins et rendu à ses pasteurs les déférences nécessaires!

De ce même principe de religion et de sagesse naquit cette bonté si connue et si éprouvée. Que ne puis-je vous découvrir ici les inclinations généreuses de cette princesse bienfaisante, libérale, et charitable! A qui refusa-t-elle jamais ses assistances? à qui ne fit-elle pas tout le bien qui dépendit d'elle? à qui ne souhaita-t-elle pas tout celui qu'elle ne put

faire? Je réveille ici sans y penser, maison désolée de cette princesse, votre tendresse et votre douleur, par le souvenir des bienfaits ou de l'espérance qui vous restoit de la protection d'une si bonne et si puissante maîtresse. Elle alloit à la source des graces avec une humble confiance. Elle employoit auprès du roi ses sollicitations et ses prieres; prudente sans timidité, pressante sans indiscrétion, montrant plus d'impatience dans ses desirs que dans ses demandes, attendant de la bonté du prince plus que de son propre crédit les graces qu'il voudroit lui faire. Elle en revenoit toujours satisfaite, soit qu'elle rapportât des biens présents ou des promesses pour l'avenir, également reconnoissante de ce qu'on lui accordoit avec plaisir ou de ce qu'on lui refusoit avec peine.

Combien de lampes précieuses qui brûlent dans le sanctuaire; combien de vases sacrés qui servent à la gloire du saint sacrifice; combien de dons brillants suspendus devant les autels, sont des monuments éternels de sa foi et de sa piété libérale! Combien de familles et de communautés chancelantes ont été soutenues par les secours qu'elle leur donnoit! Que vous dirai-je, messieurs, de sa charité? que la compassion sembloit être née avec elle (1); qu'elle a étendu sa main sur le pauvre; qu'elle n'a pas fait attendre inutilement la veuve et l'orphelin; que l'abondance de ses aumônes a répondu à la tendresse de son cœur; qu'elle a soulagé autant de misérables qu'elle a connu de véritables miseres (2);

(1) Job, 31.—(2) Ephes. 2.

et qu'enfin, à l'exemple du Dieu qu'elle servoit, elle a été riche en miséricorde.

Attentive à tout ce qui peut servir le prochain, elle ne l'est pas moins sur tout ce qui peut le blesser. Qui de vous, sur des bruits incertains, l'ouït jamais parler désavantageusement de personne? Ne se fit-elle pas une religion de donner un frein à sa langue, en un siecle où l'on blâme indifféremment les vices et les vertus, où l'on se fait une étude des défauts d'autrui, où la malignité des uns se joue de la foiblesse des autres, où, par un juste jugement de Dieu, la vanité insulte à la vanité, et où les plus sages ont peine à se sauver de l'iniquité des jugements et de la contradiction des langues?

Échappa-t-il jamais à son esprit vif et présent quelqu'une de ces railleries d'autant plus piquantes qu'elles sont plus ingénieuses, qui cachent beaucoup de venin sous peu de paroles, et donnent la mort en riant, selon le langage de l'écriture (1)?

C'étoit sa maxime, que la raillerie ne convient pas à ceux qui sont élevés au-dessus des autres; que les traits qui partent d'en-haut font des blessures plus profondes; qu'il est inhumain de s'en prendre aux gens à qui la crainte et le respect ôtent la liberté de se défendre et de se plaindre, et que de tels discours sont empoisonnés, et par la dignité de celui qui parle, et par la maligne et flatteuse approbation de ceux qui écoutent.

Que si la faute d'un domestique, car peut-on être toujours si juste et si fidele dans ses devoirs? ou si

(1) Prov. 10.

la force de ses maux, car peut-on posséder toujours son ame dans la patience? avoient comme arraché d'une bouche si sage et si circonspecte une parole plutôt sévere que fâcheuse, quel soin ne prenoit-elle pas d'adoucir et de guérir la plaie qu'elle avoit faite? Elle excusoit l'action, elle louoit l'intention, elle offroit ou rendoit ses bons offices, accordant le pardon comme si elle l'eût demandé, et justifiant la promptitude de son esprit par la constance et par la bonté de son cœur.

Mais si elle mit une garde de prudence sur ses levres pour les fermer à la médisance, elle mit aussi, selon le conseil du Sage, une haie d'épines autour de ses oreilles pour arrêter et pour piquer les médisants (1). Reconnoissez ici votre ignorance ou votre injustice, vous qui prêtez l'oreille au mensonge, et qui par honneur ou par conscience, renonçant à débiter les médisances, vous êtes réservé le droit de les croire et le plaisir de les écouter. Que faites-vous par vos crédultiés et vos complaisances? Vous animez le médisant, vous réchauffez le serpent qui pique, afin qu'il pique plus sûrement; vous ne voulez pas être l'assassin, mais vous devenez le complice : et c'est à tort que vous croyez être innocent du sang de vos freres, quand, par vos applaudissements, vous aiguisez les fleches dont on les perce, et qu'au lieu de les protéger vous appuyez le bras qui les tue. « Garde-toi d'écouter la « méchante langue, dit le Sage (2) : ne t'avise pas « d'être complaisant à ceux qui parlent mal du pro-

(1) Sepi aures tuas spinis. Eccli 28.—(2) *Ib.* 28.

« chain, si tu ne veux porter leur péché, » dit-il encore. Et quelle marque donne le Saint-Esprit de la justice et de l'innocence d'un homme de bien? C'est de n'avoir pas reçu favorablement l'opprobre et la médisance contre ses freres: *Qui opprobrium non accepit adversus proximos suos* (1).

Ce fut là le caractere de madame la dauphine: bien loin d'avoir de la crédulité, elle n'eut pas même en ces occasions de la patience. Elle rompit l'iniquité, et fit la guerre au détracteur. Combien de réputations innocentes sauva-t-elle des mauvais bruits qu'alloit semer la haine d'un ennemi ou la jalousie d'un concurrent! Combien de fois, par un triste silence ou par un sévere regard, étouffa-t-elle dans sa naissance une calomnie qui auroit causé des divisions éternelles! Combien de fois arrêta-t-elle, par autorité, le coup mortel qu'une langue cruelle alloit porter à l'honneur ou à la fortune d'une famille!

Qu'attendez-vous d'une vie si sage et si chrétienne? ce qui en est la suite et la récompense: une mort soutenue par une sainte résignation et par une heureuse patience.

SECONDE PARTIE.

« Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur, » dit l'apôtre. C'est lui qui m'a fait et qui m'a créé, et qui me réduit au néant sans que je le sache: je reconnois en

(1) Ps. 14.

l'un et en l'autre sa souveraineté, ma dépendance. Mais quoique nous vivions en Dieu, et que Dieu nous fasse vivre, il semble qu'en mourant nous soyons encore plus à lui. Il étend sa main, et il déploie sur nous sa puissance; il entre en possession pour l'éternité et de nos corps et de nos ames; il consomme en nous ses miséricordes ou ses justices; il nous arrache au monde, à nos plaisirs, à nous-mêmes; et, dans cet état de séparation et d'humiliation, nos volontés à son égard doivent être plus patientes et plus soumises.

Telle étoit la disposition de notre princesse. Je n'ai fait jusqu'ici que louer d'heureuses vertus, et qu'amasser, pour ainsi dire, les fleurs qui parent la victime. Je viens à celles que produit la tribulation, et qui font l'appareil et la consommation du sacrifice. N'attendez pas, messieurs, que je ménage vos esprits, ou que, par des figures étudiées, je flatte ou j'irrite votre douleur. La mort de madame la dauphine est une de ces morts précieuses qui couronnent une belle vie; qui font naître les soupirs, et qui les étouffent; et qui, aprés avoir attendri par la compassion, rassurent par la piété et consolent par l'espérance.

Elle s'y prépara par la retraite. Elle connut les inutilités et les corruptions du monde; et je ne sais quels pressentiments d'une fin prochaine lui en donnerent du dégoût. On la vit renoncer insensiblement aux plaisirs, et se faire une solitude où elle pût se dérober à sa propre grandeur, et jouir d'une paix profonde au milieu d'une cour tumultueuse.

Je sais ce que vous pensez, messieurs, que les princesses comme elles ne sont pas faites ordinairement pour la solitude; qu'elles se doivent au public; qu'encore qu'elles ne veuillent être qu'à Dieu, leur condition les oblige à se prêter quelquefois au monde, pour être comme les liens entre les souverains et les sujets qui les approchent; pour remplir les jours vides des courtisans, et leur ôter l'ennui d'une triste et pénible oisiveté; pour calmer et suspendre, par d'honnêtes et nécessaires divertissements, les passions secretes qui les dévorent, et pour entretenir entre eux la paix et la société, en les rassemblant tous les jours auprès du trône qu'ils réverent.

Mais qui ne sait que, selon l'apôtre (1), « nous ne « sommes pas débiteurs à la chair pour vivre selon « la chair; » que le détachement du monde est la premiere vocation et le premier vœu de l'ame chrétienne; et que la religion de Jésus-Christ est une religion de séparation et de solitude? Il y a, direz-vous, un éloignement d'esprit et de mœurs, et une retraite en soi-même, qui, dans le commerce des hommes, séparent invisiblement les justes d'avec les pécheurs, et mettent les uns à couvert des dissipations et des convoitises des autres.

Mais qu'il est difficile qu'au milieu de tant de passions, si l'innocence ne se perd, du moins elle ne s'affoiblisse! A force de voir la vanité, on s'accoutume à la connoitre et à l'aimer. De tant d'objets qui frappent les sens, il s'en trouve toujours quelques

(1) Rom. 8.

nis qui se glissent jusqu'au cœur; et les saints peres nous enseignent qu'il y a dans le siecle des séductions imperceptibles, et qu'il faut moins de force pour y renoncer, que pour s'y maintenir avec la sagesse et la modération que Dieu demande.

Saintes vérités, dont notre princesse étoit pénétrée, que n'êtes-vous connues à ces ames, dirai-je trompeuses, dirai-je trompées, qui, pour plaire à Dieu, et pour plaire aux hommes, accommodent la religion avec les plaisirs; regardent quelquefois le ciel sans perdre la terre de vue, et se font honneur d'une dévotion qui n'exclut pas les empressements ni les affections du siecle: comme si l'on pouvoit mêler aux graces de Jésus-Christ les consolations et les joies humaines, et jouir de la paix de la sainte Sion parmi les troubles et la confusion de Babylone?

Madame la dauphine voulut éviter ces dangers. Jeux, conversations, spectacles, rien ne la tira de sa solitude. L'exemple récent d'une reine que la France admirera et pleurera éternellement lui paroissoit au-dessus de la portée de sa vertu. « Que « suis-je, disoit-elle, auprès d'une sainte en qui la « grace avoit purifié tous les sentiments de la na- « ture; également pieuse dans ses austérités et dans « ses condescendances, qui savoit trouver Dieu, là « même où souvent les autres le perdent? » Ainsi retenue par une triste et secrete langueur, tantôt elle cultivoit son esprit par la lecture des histoires édifiantes, et nourrissoit sa piété du suc et de la substance des saintes écritures; tantôt occupée à l'ouvrage, mêlant industrieusement l'or à la soie, elle

employoit l'adresse, et, pour parler avec le Sage (1), le couseil et la prudence de ses maius royales, à la décoration des autels et à la gloire du tabernacle. Tantôt, après ses prieres accoutumées, s'abaissant jusqu'à son néant, ou s'élevaut jusqu'à Dien par la foi et la méditation de ses mysteres, elle lui demandoit sa grace, et lui offroit un cœur contrit et humilié.

C'est alors, mon Dien, que vous lui parliez dans la solitude où vous-même l'aviez conduite : vous vouliez qu'elle mourût peu à peu et comme par degrés au monde; qu'elle perdît insensiblement le goût des plaisirs et des vanités, et qu'ayant à mourir dans votre paix et dans votre amour, sa vie fût auparavant cachée en vous avec Jésus-Christ.

Quelle vie, messieurs! Une vie souffrante et crucifiée. A ce mot, combien de tristes objets viennent s'offrir à ma pensée! une languenr qui semble d'abord plus incommode que dangereuse; des maux d'autant plus à plaindre que, n'étant pas assez connus, ils n'étoient pas peut-être assez plaints; des remedes aussi cruels que les maux mêmes; des douleurs vives et longues tout ensemble : les humiliations de l'esprit jointes à celles du corps; les forces de la nature usées par le soin même qu'on prend de la soutenir; l'art des guérisons impuissant, et toutes les ressources réduites à la patience et à la mort de cette princesse.

Je ne crains pas d'avancer ici le pitoyable récit de ses peines. Pourquoi ne dirois-je pas sans crainte ce

(1) Prov. 31.

qu'elle a prévu, ce qu'elle a souffert, sans foiblesse? Elle fit de tous ses maux, comme l'épouse des cantiques (1), un faisceau de myrrhe, qu'elle reçut des mains de son bien-aimé, et qu'elle mit dans son sein, comme une marque précieuse de son amour et de ses volontés sur elle. Elle attendit ces mauvais jours que le ciel lui préparoit, pour en composer avec soumission les exercices de sa piété et le cours de sa pénitence. Elle vit toutes les dimensions de sa croix, et résolut de s'y laisser attacher sans se plaindre, et de faire du supplice de ses péchés un sacrifice volontaire de sa vie. Prévenue des bénédictions et des miséricordes du Seigneur, au travers même des nuages qu'un corps corruptible et mourant élève jusque dans l'esprit, les yeux éclairés de sa foi découvrirent la main paternelle qui la frappoit pour éprouver sa fidélité et sa confiance.

Loin d'étendre sa vue sur les espérances trompeuses d'un heureux avenir, elle se dit mille fois (1) : « Le jour du Seigneur approche. » Près de paroître devant le tribunal de sa justice, elle se présenta souvent à celui de sa miséricorde, après une exacte recherche de ses actions et de ses pensées. Péché, affection au péché, ombres et apparences de péché, elle vous poursuivoit dans les plus secrets replis de son ame. Rien n'échappoit aux soins ni aux lumieres de sa pénitence : elle craignoit tout; elle pesoit tout au poids du sanctuaire, comptant pour grand tout ce qui peut déplaire à Dieu, quelque léger qu'il fût en lui-même, et considérant non pas l'importance

(1) Cant. 2.—(2) Isaie, 13.

du commandement, mais la dignité du Dieu qui commande. Ne vous figurez pas ici une foiblesse de scrupule, mais une délicatesse de vertu, un grand desir de la pureté, et une humilité profonde. Trois jours lui suffisoient à peine pour régler ses confessions ordinaires; et combien en prit-elle dans le cours de sa maladie, pour repasser dans l'amertume de son ame toutes les années de sa vie, dérobant, pour ainsi dire, à la douleur de ses maux tout le temps qu'elle pouvoit donner au repentir de ses péchés?

Vous qui, dans vos confessions précipitées, n'examinez que la surface de votre ame; qui ne pouvez haïr vos péchés, que vous ne vous donnez pas le temps de connoître; qui, sous un air de pénitent, portez encore un cœur coupable; qui ne vous présentez au sacrement de réconciliation que pour arracher à l'Église une absolution qui vous lie encore davantage, et qui semblez, en retenant une partie de vos fautes, ne dire l'autre que pour appaiser les remords de vos consciences; condamnez-vous aujourd'hui sur les soins et sur l'exactitude de cette princesse.

Lavée ainsi dans le sang de l'agneau, elle prit de nouvelles forces pour soutenir des maux pressants, et pour attendre une mort tardive. Quand elle vient en peu de temps, cette mort toujours amere et toujours cruelle, on n'a pas le loisir de la voir avec tout ce qu'elle a d'affreux. Les sens ont toute leur vigueur: on a, pour ainsi dire, son ame encore toute entiere: on oppose à ses maux une constance ramassée: la patience se soutient par le desir de vivre, on

par l'espérance même de mourir. Mais lorsqu'il faut souffrir une longue et pénible langueur ; qu'un cœur est rempli d'amertume, et devient à charge à lui-même ; qu'affoibli du passé, accablé du présent, on est encore effrayé de l'avenir ; qu'il est à craindre que l'inquiétude et l'impatience ne diminuent un peu la soumission et la foi ! Une pénitence continuée n'est pas toujours également volontaire, et on est las de porter sa croix, quand il faut la porter si loin.

Madame la dauphine, dans toute sa tribulation, n'est point sortie des mains de Dieu ni de l'ordre de sa providence : elle a vu, sans murmurer, le débris de son corps mortel ; et, joignant à la fermeté qu'elle tenoit de la nature celle que la piété lui avoit acquise, elle a senti jusqu'où va la misere humaine, jusqu'où vont les miséricordes divines. La maladie ou la santé lui devinrent indifférentes. Que demanda-t-elle à Dieu dans ses prieres? Sa grace, rien plus. On faisoit mille vœux pour sa guérison : on la prioit d'y joindre son intention. « Quelle intention « puis-je avoir, disoit-elle, sinon que la volonté du « Seigneur s'accomplisse? » Quel temps pensez-vous qu'elle vouloit donner à ses peines? Autant qu'il en falloit pour expier ses péchés. Combien de fois, s'unissant en esprit à Jésus-Christ crucifié, lui offrit-elle son cœur et son mal, afin qu'il fortifiât l'un, et qu'il augmentât ou adoucit l'autre! Combien de fois humiliée, mais non pas abattue, lui dit-elle avec une humble confiance, comme cet homme de l'évangile (1) : « Si vous voulez me guérir, Seigneur, vous

(1) Matth. 8.

« le pouvez ! » Mais aussi combien de fois, l'adorant comme sa fin et son principe, disoit-elle ces paroles d'un roi soumis et pénitent : Ma vie est dans sa volonté (1) : *vita in voluntate ejus !* C'est ainsi qu'elle s'élevoit au-dessus d'elle-même, et de la mort qu'elle craignoit.

La mort qu'elle craignoit ! Ne fais-je point de tort à sa religion et à son courage, et ne me contredis-je point? Non, messieurs, cette crainte d'amour et de pénitence n'a rien de lâche. Elle se regardoit comme une pécheresse frappée de la main de Dieu. Elle savoit que les anges, tout spirituels et célestes qu'ils sont, ne sont pas assez purs en sa présence. Elle avouoit qu'il y a dans la grandeur, quoiqu'innocente, je ne sais quel esprit d'orgueil et de mollesse contraire à l'humilité et aux souffrances de Jésus-Christ. Aussi eut-elle recours aux remedes de l'ame dans le temps qu'elle méprisoit ceux du corps. Sa conscience acheva de se purifier, et tout l'appareil de la mort ne fit que redoubler son zele et sa componction.

Avec quels sentiments de reconnoissance et d'amour reçut-elle le saint viatique! Que n'êtes-vous à ma place dans cette chaire, éloquent et pieux prélat, qui portiez ce pain vivant avec la parole de vie! Vous l'avez vu, et vous diriez en des termes plus énergiques, que, la foi ranimant la nature, elle sentit vivement la charité de Jésus-Christ : qu'elle le vit au travers des voiles mystérieux qui le couvrent : qu'elle sortit comme hors d'elle-même pour aller

(1) Ps. 29.

au-devant de lui; qu'après d'inutiles efforts pour se relever, retombant comme sous le poids de la divinité présente, par respect moins que par foiblesse, elle reçut ce dernier gage de son amour comme le sceau de sa prédestination éternelle.

Que ne puis-je vous exprimer avec quelle présence d'esprit elle ménagea ce qui lui restoit de moments précieux, pour délier les nœuds qui l'attachoient encore au monde? Avec quelle candeur elle ouvrit son cœur au roi, humiliée devant lui, et touchée non pas de sa grandeur, de sa gloire ou de sa puissance, Dieu seul, devant qui elle alloit comparoître, lui paroissoit grand; mais de sa religion, de sa justice, de sa bonté, et du mérite de sa personne! Avec quelle douceur elle leva vers monseigneur ses yeux mourants et ses mains tremblantes: ses yeux qu'elle avoit toujours arrêtés sur lui, comme sur l'unique objet de sa tendresse: ses mains qu'elle avoit si souvent levées au ciel, lorsqu'il s'exposoit à tous les périls de la guerre, et qu'elle occupoit, dans les transports de sa joie, à lui préparer des couronnes après ses victoires? S'il restoit encore en son cœur quelque endroit sensible, c'étoit à l'amour, à la gloire, et plus encore au salut, de ce prince.

Tout s'attendrissoit, tout fondoit en larmes: la sainte onction qu'on lui donnoit, les tristes prieres qu'on faisoit pour elle, la croix de Jésus-Christ qu'elle embrassoit, le pardon qu'elle demandoit, tantôt à Dieu, tantôt aux hommes; la compassion qu'on avoit pour elle, et celle qu'elle avoit pour ceux qui l'avoient servie, causoient une douleur qui

portoit la consolation, mais aussi le trouble dans l'ame : elle seule, messieurs, elle seule demeuroit tranquille.

Maîtresse de son esprit, et tout occupée de ses devoirs, au milieu même des horreurs de la mort, elle voulnt bénir les jenues princes ses enfauts, celni-là même qu'elle croyoit être l'enfant de sa doulenr; ct recneillaut sa force avec sa sagesse : « Voyez, « dit-elle, mes eufants, l'état où Dieu m'a mise, et « qne cela vous porte à le servir et à le craiudre; « rendez an roi et à mouseigneur l'obéissauce que « vous leur devez : souveuez-vous du sang dont vous « êtes sortis, et ne faites rien qui en soit iudigne. » Princc (1), qui faites anjourd'hui les espérauces et les délices de la France, que pourrois-je vons dire de plns tonchaut? Pnissent ces efficaces et saiutes paroles être éteruellement gravées daus votre esprit! ct dans le temps que, sons les ordres dn roi, dont le ciel a tonjours béni les armes, un pere victorienx va par mille actions éclatantes vons tracer le chemiu de la gloire, pnisse le pieux sonvenir d'uue mere iufirme et mouraute maintenir dans votre cœnr uue vive impression dc la craiute de Dien ct de l'humilité chréticnuc!

Vos souhaits seront accomplis, pieuse princesse : fermez, fermez pour jamais vos yeux à la vanité, que vous avez connue, et que vous avez méprisée. Pour nous, mes freres, ouvrons-les pour la connoître ct pour nous en désabuser. Quels conseils nous faut-il? quelles raisons? quels exemples? Nous voyons mou-

(1) M. le duc de Bourgogne.

rir tous les jours nos inférieurs, nos égaux, nos maîtres. Nous portons en nous-mêmes une voix et une réponse de mort, comme parle l'apôtre (1); une sentence qui se prononce et qui s'exécute incessamment par l'affoiblissement et la diminution continuelle de notre vie: et nous sommes aveugles et insensibles! A la vue de cette mort que nous pleurons, touché de douleur et baigné de larmes, vous reconnûtes votre néant, grand roi, et vous dîtes: « C'est « ainsi que nous finissons: voilà qui nous égale tous. » Job au milieu de ses infortunes parloit ainsi (2): « Celui-ci meurt dans les prospérités et dans les ri- « chesses, celui-là dans la misere et dans l'amer- « tume de son ame; et les uns et les autres dormi- « ront ensemble dans la même poussiere. » Et vous, lorsque votre grandeur et votre puissance semblent éclater davantage, vous donnez à votre cour et prenez pour vous-même cette leçon si salutaire.

Pour nous, messieurs, nous voyons ce lugubre appareil et ces tristes cérémonies, peut-être sans fruit et sans réflexions sur nous-mêmes. Une tristesse superficielle compose pour un temps le visage et la contenance; mais l'esprit et le cœur n'en sont pas frappés. Notre penchant nous porte à des idées plus agréables: nous nous livrons à nos plaisirs, le siecle présent nous entraîne, les bons ou les mauvais succès nous enflent ou nous inquietent; nous ne pensons ni à la mort, dont Dieu nous menace, ni à l'immortalité, qu'il nous promet. Si nous n'étions chrétiens que pour cette vie, et si nous

(1) 2 Cor. 1.—(2) Job, 21.

n'espérions qu'aux biens de ce monde, nous serions peut-être excusables ; mais, par la grace de Jésus-Christ, nous sommes chrétiens pour l'autre vie, et c'est en Dieu seul que se fondent nos espérances.

Oublions donc ce qui n'est que périssable et passager, pour nous attacher à ce qui est notre partage éternel ; et, pour finir par où j'ai commencé, disons-nous sans cesse, selon le conseil de saint Augustin : « Toutes choses passent comme l'ombre, » pour nous exciter à la pénitence ou pour renouveler notre ferveur, de peur de dire un jour inutilement : « Toutes « choses ont passé comme l'ombre » ; pour nous reprocher notre oisiveté, et pour nous plaindre de nos pertes irréparables. Fasse le ciel que nous profitions du temps, des graces et des exemples, que Dieu nous offre ; et qu'après nous être unis à lui par la foi, nous jouissions de lui par la charité aux siecles des siecles !

ORAISON FUNEBRE

DE TRÈS HAUT ET TRÈS PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE CHARLES DE SAINTE-MAURE,

DUC DE MONTAUSIER, PAIR DE FRANCE;

prononcée dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 11 août 1690.

SICUT ambulavit in conspectu tuo, in veritate et justitia, et recto corde tecum, custodisti ei misericordiam grandem.

COMME il a marché devant vous, Seigneur, dans la vérité, dans la justice, et dans la droiture de cœur, vous lui avez conservé votre grande miséricorde. 3 REG. c. 3.

CE fut après un solennel et magnifique sacrifice (1), où coula le sang de mille victimes, dans la ferveur de la priere, en présence du Dieu d'Israel, que Salomon, déja rempli de son esprit et de sa sagesse, fit cet éloge du roi son pere ; et c'est dans la solennité des saints mysteres, parmi les vœux et les suffrages des fideles, à la face de ces autels où Jésus-Christ, sauveur du monde, hostie pure et salutaire, se présente aux yeux de ma foi, et s'immole pour les vivants et pour les morts, que j'applique ce même

(1) Mille hostias obtulit Salomon. 3 REG. 3. Apparuit autem Dominus Salomoni. *Ibid.*

éloge à très haut, très puissant seigneur, messire Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France, gouverneur de Normandie, chevalier des ordres du roi, ci-devant gouverneur de monseigneur le dauphin.

David avoit mérité ces louanges : ce roi qui se plaisoit dans la vérité, qui marchoit dans les sentiers de la justice, qui cherchoit le Seigneur dans toute l'étendue de son cœur, qui chantoit dans la paix des cantiques de Sion, qui brisoit dans la guerre la force des Philistins : ce roi, selon le cœur de Dieu, observateur de ses ordonnances, zélateur de sa sainte loi, ami des ames simples et fideles, ennemi des esprits doubles et des mauvais cœurs, pécheur par fragilité, pénitent par réflexion, juste et saint par la grace et par la miséricorde de Dieu.

Je viens faire revivre ici les mêmes vertus et les mêmes miséricordes, et vous faire admirer un homme qui ne se détourna jamais de ses devoirs, qui, pour maintenir la raison, se roidit contre la coutume, qui n'eut jamais d'autre intérêt que celui de la vérité et de la justice, et qui ayant eu part à toutes les prospérités du siecle, n'en a point eu à ses corruptions : un homme d'une vertu antique et nouvelle, qui a su joindre la politesse du temps à la bonne foi de nos peres, en qui la fortune n'a fait que donner du crédit au mérite, qui a sanctifié l'honneur et la probité par les regles et les principes du christianisme, qui s'est élevé par une austere sagesse au-dessus des craintes et des complaisances humaines, et qui, toujours prêt à donner à la vertu les louanges qui lui sont dues, a fait craindre à l'ini-

quité le jugement et la censure, vaillant dans la guerre, savant dans la paix; respecté, parcequ'il étoit juste; aimé, parcequ'il étoit bienfaisant; et quelquefois craint, parcequ'il étoit sincere et irréprochable.

C'est vous, divine Providence, qui m'avez conduit en ces lieux pour recevoir les derniers gages de son amitié, et pour recueillir les derniers soupirs de sa pénitence. Vous vouliez qu'il me fût connu tout entier; et qu'apres avoir vu sa modération dans les temps heureux de sa vie, je fusse aussi dans ses jours de douleur et d'infirmités le témoin de sa patience. Vous avez couronné sa piété, et vous m'avez destiné à honorer sa mémoire : faites servir à votre gloire les grands exemples qu'il a donnés; et comme vous formiez en lui, pour sa perfection, de saints desirs et de bonnes œuvres, inspirez-moi, pour l'édification de mes auditeurs, d'efficaces et justes louanges.

Ne craignez pas, messieurs, que l'amitié ou la reconnoissance me préviennent. Nous parlons devant Dieu en Jésus-Christ, dit l'apôtre (1); et je puis dire comme lui : vous savez, mes freres, que la flatterie jusqu'ici n'a pas régné dans les discours que je vous ai faits : *Neque enim aliquandò fuimus in sermone adulationis, sicut scitis* (2). Oserois-je dans celui-ci, où la franchise et la candeur font le sujet de nos éloges, employer la fiction et le mensonge? Ce tombeau s'ouvriroit, ces ossements se rejoindroient et se ranimeroient pour me dire :

---

(1) 2 Cor. 2.—(2) 1 Thess. 2.

Pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis jamais pour personne? Ne me rends pas un honneur que je n'ai pas mérité, à moi qui n'en voulus jamais rendre qu'au vrai mérite. Laisse-moi reposer dans le sein de la vérité, et ne viens pas troubler ma paix par la flatterie que je hais. Ne dissimule pas mes défauts, et ne m'attribue pas mes vertus; loue seulement la miséricorde de Dieu, qui a voulu m'humilier par les uns et me sanctifier par les autres.

Je me renferme donc dans les paroles de mon texte, et me destine à vous faire voir l'amour de la vérité, le zele de la justice, l'esprit de droiture, qui sont le caractere de ce grand homme que vous regrettez, et que vous louez avec moi. Si je n'observe pas dans ce discours tout l'ordre et toutes les regles de l'art, pensez qu'il y a je ne sais quoi de désordonné dans la tristesse, que les grands sujets sont à charge à ceux qui les traitent, et que c'est ici une effusion de mon cœur, plutôt qu'un ouvrage et une méditation de mon esprit.

PREMIERE PARTIE.

QUOIQU'IL n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connoître la vérité, il n'y a rien qu'il aime moins, et qu'il cherche moins à connoître. Il craint de se voir tel qu'il est, parcequ'il n'est pas tel qu'il devroit être; et, pour mettre à couvert ses défauts, il couvre et flatte ceux des autres. Le monde ne subsiste plus que par ses complaisances mutuelles. Il semble que l'esprit de mensonge, que Dieu me-

naçoit de répandre sur ses prophetes (1), soit répandu sur tous les hommes. On n'a plus ni le courage de dire la vérité, ni la force de l'écouter. La sincérité passe pour incivilité et pour rudesse. Il n'y a presque plus d'amitié qui soit à l'épreuve de la franchise d'un ami. L'esprit fécond en déguisements s'étudie à défigurer, selon ses besoins ou ses intérêts, tantôt les vices, tantôt les vertus; et la parole, qui est l'image de la raison et comme le corps de la vérité, est devenue l'organe de la dissimulation et du mensonge.

Charles de Sainte-Maure se sauva par la miséricorde de Dieu de cette corruption commune. Il naquit avec ces inclinations libres et généreuses, qui affranchissent l'ame de toute autre loi que de celle de ses devoirs. Le ciel versa dans son esprit et dans son cœur ces principes d'honneur et d'équité qui font qu'on produit, sans rougir, ses sentiments et ses pensées. La feinte ne pouvoit rien ajouter à sa gloire, et l'art en lui ne pouvoit mieux faire que la nature. Son illustre maison, dont l'origine s'est perdue dans les obscurités du temps, lui fournissoit depuis sept cents ans de grands exemples. Il y trouvoit une noblesse toujours pure par ses vertus, toujours utile par ses services, toujours glorieuse par son rang, par ses emplois, par ses alliances. Il voyoit dans l'histoire ses ancêtres, tantôt soutenant avec éclat les premieres dignités du royaume; tantôt, dans l'assemblée des seigneurs de plusieurs provinces, s'intéressant pour les droits et pour les libertés des

---

(1) 3 Reg. 22.

peuples ; tantôt allant avec des troupes nembreuses, levées à leurs dépens, reprendre les terres que des seigneurs voisins leur avoient nsurpées ; plus touchés de l'honneur qne de l'intérêt ; aussi peu capables de sonffrir une injustice que de la commettre.

Mais il racontoit avec plaisir les services que son aïeul avoit rendus à Henri IV, de gloriense mémoire, et plus eucore les conseils sages et libres qu'il lui donnoit ; ajoutant à son récit : « Que ses peres avoient « toujours été fideles serviteurs des rois leurs maî« tres, mais qn'ils n'avoient pas été leurs flatteurs ; « que cette honnête liberté dont il faisoit profession « étoit un droit acquis, et une possession de famille, « et que la vérité étoit venue à lui de pere en fils, « comme une portion de son héritage. »

La mort lui enleva, dès les premieres années de son enfance, un pere, dont la perte anroit été irreparable s'il ne fût tombé sous la conduite d'une mere de l'ancienne maison de Châteaubriant, qui, renonçant d'abord à toute sorte de vanités et de plaisirs, ponr vaquer dans nne triste et laboriense viduité aux affaires de sa famille, et contenant sous les lois d'nne austere vertn et d'une exacte modestie une grande beauté et nne florissante jeunesse, sacrifia toutes les doncenrs et tout le repos de sa vie à la fortune et à l'éducation de ses enfants. Charles étoit encore en cet âge où l'on ne suit que les premiers instincts de la liberté. Un feu, que la raison n'avoit pas encore modéré, le révoltoit contre la discipline et la contrainte. Elle réprima, par une sage sévérité, les premieres vivacités de son esprit, et les saillies naturelles d'une fierté encore nais-

sante. Elle le plia avec douceur sous le joug de l'autorité maternelle, l'accoutumant insensiblement à une vie simple et patiente; et comme elle n'eut pas pour lui ces complaisances foibles qui amollissent la raison et le courage des enfants, elle ne souffrit pas en lui ces délicatesses qui affoiblissent le tempérament et la vigueur du corps et de l'ame.

Mais, hélas! elle employa ses premiers soins à lui apprendre les principes d'une fausse religion (1). Égaré dès qu'il entra dans les voies de Dieu; nourri depuis par les maitres mêmes de l'erreur, et dans le sein, pour ainsi dire, de l'hérésie, il prit une profane nouveauté pour la vénérable antiquité de l'Église. Sensible à tous les malheurs du parti, attentif à tout ce qui flattoit ses préventions, se mêlant, tout enfant qu'il étoit, dans les conversations et les disputes, il suppléoit par son ardeur à ce qui manquoit à sa connoissance; et, dans un âge où l'on ne sait pas encore sa religion, il défendoit déja la sienne.

O Dieu de vérité! vous n'avez pas fait cet esprit pour le mensonge; laissez couler sur lui, du sein de votre gloire, un de ces rayons pénétrants de votre grace lumineuse qui portent le vrai dans le fond des cœurs, et ne permettez pas que l'erreur et la vanité le possedent: ou si vous laissez croître ses ténebres, pour avoir plus de gloire à les dissiper, gardez-lui une miséricorde d'autant plus grande que son zele ardent et ses intentions sinceres le justifient à lui-même, et qu'il croit faire honneur à la

(1) A Sédan, sous le ministre Du Moulin.

vérité dans l'hommage même qu'il rend au mensonge.

Vous dirai-je le progrès qu'il fit dans la connoissance des lettres humaines, le goût qu'il eut pour la poésie et pour l'éloquence, dont il apprit non seulement toutes les beautés, mais encore toutes les regles; l'étude qu'il fit de cette noble et savante antiquité, qu'il regardoit comme la source de la raison et de la politesse de nos siecles? Un amour curieux des livres, une avidité de savoir, une assiduité, et, si je l'ose dire, une intempérance de lecture, ont été les passions de sa jeunesse. Vous parlerai-je de ces campagnes où, la gloire allumant les premiers feux de son courage, il fit voir dans les sieges de Rosignan et de Casal, par les services qu'il rendit, ceux que le prince et la patrie en pouvoient attendre? Animé par les exploits éclatants d'un frere dont la réputation ne pouvoit égaler le mérite, il eut part aux louanges que lui donnerent justement et ses ennemis et ses maîtres.

La bienséance et la coutume, et plus encore les devoirs de sa condition et de sa naissance, l'engagerent à se mêler dans la foule des courtisans, pour révérer la grandeur et la majesté d'un roi (1) plein de religion et de justice, et pour gagner la faveur et l'estime d'un grand ministre (2) qui connoissoit la vertu, et qui distribuoit la fortune. On lui dit mille fois que la franchise n'étoit pas une vertu de la cour; que la vérité n'y faisoit que des ennemis: qu'il falloit, pour y réussir, savoir, selon les temps,

(1) Louis XIII.—(2) Le cardinal de Richelieu.

on déguiser ses passions, ou flatter celles des autres ; qu'il y avoit un art innocent de séparer les pensées d'avec les paroles, et que la probité pouvoit souffrir ces complaisances mutuelles qui, étant devenues volontaires, ne blessent presque plus la bonne foi, et maintiennent la paix et la politesse du monde.

Ces conseils lui parurent lâches. Il alloit porter son encens avec peine sur les autels de la fortune, et revenoit chargé du poids de ses pensées, qu'un silence contraint avoit retenues. Ce commerce continuel de mensonges ingénieux pour se tromper, injurieux pour se nuire, officieux pour se corrompre ; cette hypocrisie universelle, par laquelle chacun travaille à cacher de véritables défauts ou à produire de fausses vertus ; ces airs mystérieux qu'on se donne pour couvrir son ambition ou pour relever son crédit ; tout cet esprit de dissimulation et d'imposture ne convint pas à sa vertu. Ne pouvant s'autoriser encore contre l'usage, il fit connoître à ses amis qu'il alloit à l'armée faire sa cour par des services effectifs, non pas par des offices inutiles ; qu'il lui coûtoit moins d'exposer sa vie que de dissimuler ses sentiments, et qu'il n'acheteroit jamais ni de faveur ni de fortune aux dépens de sa probité.

Il ne voulut apprendre d'autre langage que celui de l'évangile (1), oui, oui, non, non : effectif dans ses résolutions, fidele dans ses promesses, plus prêt à tenir sa parole qu'à la donner, tout vrai dans ses actions et dans sa conduite. Aussi n'eut-il besoin

---

(1) Sit autem sermo vester, est, est, non, non. Matth. 5, 37.

pour s'élever dans sa profession, ni de sollicitations, ni d'artifices. Sa prudence, son application, sa valeur, lui attirerent l'estime et la confiance des deux plus renommés capitaines (1) de son temps, qui, dans les guerres d'Allemagne, s'étoient servis utilement de son secours et de ses conseils dans la suite de leurs victoires.

L'Alsace, qui avoit été le théâtre de ses travaux, en fut aussi la récompense. Quelle nouvelle matiere de gloire pour lui! l'ennemi redoutable et voisin; un peuple qui n'étoit qu'à demi soumis, le peu de secours qu'il pouvoit attendre, une province qu'on lui donnoit plutôt à conquérir qu'à gouverner: tant de difficultés ne firent qu'animer sa constance; et, par des combats presque journaliers ayant affermi son gouvernement, il le rendit, par sa modération, un des plus heureux et des plus tranquilles du royaume.

Il revint à la cour, et ne se prévalut ni des louanges, ni des espérances qu'on lui donna: il joignoit la retenue du jugement à la hardiesse du courage. Quoiqu'il aimât la gloire, il la cherchoit dans ses actions, non pas dans le témoignage des hommes. Il n'a voulu contribuer à sa réputation autre chose que son mérite. De toutes les vérités, il n'a caché que celles qui lui étoient avantageuses; et rien n'a jamais pu affoiblir sa sincérité, que sa modestie. Nous savons pourtant, messieurs, que jamais ame ne fut plus fiere ni plus intrépide: on le vit, à la bataille de Cerné, charger trois fois les en-

(1) Le duc de Weimar, et le maréchal de Guébriant.

nemis, couvert de sang et de poussiere, et dresser aux pieds de son général, comme un honorable trophée, trois drapeaux qu'il leur enleva. Il parut avec deux cents hommes, durant le siege de Brisach, renversant sur les bords du Rhin deux mille Allemands à la vue de leur armée.

Mais viens-je faire ici l'histoire sanglante de ses combats; et mon sujet n'a-t-il rien de plus édifiant et de plus doux! Déja se formoient dans le ciel ces nœuds sacrés qui devoient unir éternellement son cœur à celui de l'incomparable Julie (1). Déja s'allumoient dans son ame ces feux ardents et purs, que la sagesse, la beauté, l'esprit, et un mérite universel, ont coutume de faire naître. L'admiration, l'estime, entretenoient cette sage et vertueuse passion, et plus encore une conformité de mœurs et d'inclination, qui fait les liaisons parfaites; même candeur dans leurs procédés, même élévation de génie et de courage, même penchant à la vertu, au préjudice de la fortune, même fidélité pour tous les devoirs de la vie, même goût pour la conversation et pour toute sorte de belles-lettres, même plaisir à faire du bien; mais, parmi tant de ressemblance, une religion différente.

Tombez, tombez, voiles importuns, qui lui couvrez la vérité de nos mysteres; et vous, prêtres de Jésus-Christ, qui depuis si long-temps offrez à Dieu, pour son salut, et vos vœux et vos sacrifices, prenez le glaive de la parole, et coupez sagement jusqu'aux racines de l'erreur, que la naissance et

---

(1) Julie d'Angennes, depuis duchesse de Montausier.

l'éducation avoient fait croître dans son ame. Mais par combien de liens étoit-il retenu? La chair et le sang, qui l'attachoient auprès d'une mere qu'il aimoit autant par reconnoissance et par raison que par tendresse de naturel: certaines vues d'honneur, qui lui faisoient craindre jusqu'aux moindres soupçons de changement et d'inconstance: le pouvoir que prenoit sur lui une premiere impression de vérité ou de justice: les réponses que les oracles du parti lui avoient rendues, et les soins qu'il avoit pris lui-même de s'aveugler par des lectures dangereuses, étoient autant d'engagements qui le lioient à sa communion.

Mais aussi, dans les recherches de sa foi il lui étoit échappé quelque doute: la lecture des histoires de l'Église lui avoit fait entrevoir quelque nouveauté dans ces derniers temps; des contestations et des disputes qu'il avoit eues, il étoit sorti je ne sais quelles clartés passageres qui avoient laissé quelque trace de lumiere dans son esprit. Il n'étoit pas de ces hommes tiedes à qui Dieu et le salut sont indifférents, qui demeurent sans mouvement où ils sont tombés, soit au midi, soit au septentrion, selon le langage de l'écriture (1); qui ignorent ce qu'ils croient, et n'ont une religion que par hasard, et non par lumiere. Il savoit rendre raison de sa foi, comme l'apôtre le commande; et la connoissance que Dieu lui donna fut peut-être la récompense de son zele.

Des lumieres imperceptibles et successives dissi-

(1) Eccl. 11.

perent une partie de ces nuages dont il étoit environné. Il demanda, et il reçut; il frappa, et on lui ouvrit: il reconnut dans l'Église de Jésus-Christ une puissance de décision qui nous fait croire ce qu'elle croit, pratiquer ce qu'elle ordonne, tolérer même avec soumission ce qu'elle tolere; et, se faisant de cette créance une nécessité pour toutes les autres; docile, humble, pénitent, surmontant le monde par sa foi, et la nature par la grace, il alla, sous la conduite d'un grand prélat (1), au pied des autels assujettir sa raison à l'autorité de l'Église, et faire un sacrifice de ses erreurs devant les ministres du Dieu de la vérité.

Quels ont été depuis les accroissements de sa foi! Avec quelle reconnoissance et quelle joie chantoit-il au Seigneur le cantique de sa délivrance! Avec quel zele exhortoit-il quelques uns de ses domestiques à rentrer comme lui dans le bercail de Jésus-Christ, leur fournissant et les livres et les raisons les plus propres à les convaincre! Avec quelle douceur et quelle charité consoloit-il en ces derniers temps quelques uns de ses amis, dont il voyoit la conscience irrésolue et inquiete! Il les touchoit par ses conseils et par sa propre expérience; il leur racontoit ses combats, pour les exciter à gagner sur eux la même victoire; et, pour guérir leur opiniâtreté, il déploroit en leur présence la sienne propre.

Je ne vous dirai pas, messieurs, les commandements et les emplois de confiance qu'on lui destina; les solennités de son mariage, où toute la France

---

(1) M. Faur, évêque d'Amiens.

s'intéressa ; les gouvernements et les charges dont il fut pourvu dans des conjonctures où il étoit difficile de les soutenir. N'attendez pas que je vous le représente se dérobant aux premieres tendresses d'un chaste mariage, pour aller chercher la gloire sous les ordres d'un prince (1) toujours prêt à combattre, et toujours assuré de vaincre. Je ne viens pas non plus vous le faire voir conduisant le légat (2) de sa sainteté, montrant des vertus de l'ancienne Rome aux prélats de la nouvelle, et faisant admirer à cette nation une judicieuse sincérité, qui valoit mieux que ses subtilités et ses adresses.

Il est temps de venir au point de sa réputation et de sa gloire. Dieu, dont la providence veille au bonheur de ce royaume, l'appela à l'instruction et à la conduite de monseigneur le dauphin ; et cette même sagesse qui, selon l'écriture (3), fait régner les rois, lui apprit l'art de former une ame royale.

Que lui manquoit-il pour un si glorieux, mais si difficile ministere? Du savoir? il avoit acquis par ses lectures continuelles des habitudes dans tous les pays et dans tous les siecles : il étoit devenu, pour ainsi dire, le spectateur et le témoin de la conduite de tous les princes : il avoit assisté à leurs conseils et à leurs combats : il connoissoit toutes les routes de la vertu et de la gloire ancienne et nouvelle. De la probité? rien n'étoit plus connu que son équité, son désintéressement, et la religion de sa parole : il pouvoit instruire, sans se rétracter et

(1) M. le prince de Condé. — (2) Le cardinal Chigi, neveu d'Alexandre VII. — (3) Prov. 8, 15.

sans se condamner soi-même : ses exemples n'affoiblissoient pas ses préceptes, et il n'avoit point à justifier au prince ni aux courtisans la contrariété de ses mœurs et de ses regles. La piété? il avoit connu Dieu, et l'avoit toujours glorifié : il avoit regardé le libertinage comme un monstre, et dans la cour et dans les armées. Il avoit appris dans la loi de Dieu ce qu'elle défend et ce qu'elle ordonne : censeur zélé des vices, sans aigreur, sans indiscrétion; chrétien de bonne foi, sans superstition, sans hypocrisie.

Le roi, qui, dans ses choix, en faisant justice au mérite a toujours fait honneur à sa sagesse, s'applaudit même de celui-ci. Avec quelle confiance le substitua-t-il en sa place, dans l'un de ses plus importants et plus indispensables devoirs! Avec quelle bonté voulut-il remettre lui-même ce dépôt sacré en des mains si pures et si fideles! Ayant sur lui tout le gouvernement de son peuple, il lui donna toute la conduite de son fils; il lui recommanda le soin de l'instruction, et se chargea des grands exemples : il voulut que le siecle présent jouît de la félicité de son regne, et laissa à la conscience et à l'habileté de ce prudent gouverneur les espérances du siecle à venir.

Aussi quelle reconnoissance fut la sienne! Il sacrifia ses plaisirs, ses intérêts et sa liberté; il ne pensa plus qu'à ce jeune prince; il n'eut plus d'esprit, il n'eut plus de cœur, que pour lui. De peur de s'amollir par la tendresse, il emprunta l'autorité du roi : de peur de rebuter par l'austérité des préceptes, il prit les entrailles du pere; et, par ce juste tempé-

rament, il avançoit en lui les fruits de la raison, et corrigeoit les défauts de l'âge.

Sa principale application fut de l'accoutumer à connoître et à souffrir la vérité. Il savoit que les grands naissent avec certaines délicatesses qui retiennent dans un timide respect les courtisans qui les approchent; qu'on ne leur présente jamais des miroirs fideles; qu'avant qu'ils sachent qu'ils sont hommes, et qu'ils sont pécheurs, on leur apprend qu'ils ont des sujets, et qu'ils sont les maîtres du monde.

Plus le prince qu'il gouvernoit avoit de bonté et de docilité naturelle, plus il éloignoit tout ce qui pouvoit le corrompre. Combien de fois arrêta-t-il une flatterie, qui, comme un serpent tortueux, alloit se glisser dans son ame! Combien de fois éteignit-il l'encens dont la douce et maligne odeur auroit empoisonné une imagination encore tendre! Combien de fois lui fit-il faire la différence d'un ami d'avec un flatteur! Combien de fois leva-t-il d'une main sévere les premiers voiles qu'une cour artificieuse alloit mettre devant ses yeux pour lui cacher quelque vérité ou quelque devoir!

Permettez que je me le représente ici comme ce cavalier que vit saint Jean dans l'Apocalypse: il s'appeloit fidele et véritable, *fidelis et verax* (1); montrant à cet auguste enfant les sources du vrai et du faux, et lui formant dans le monde, que saint Augustin appelle la région des faussetés et des mensonges, une ame innocente et sincere. Il portoit plu-

(1) Apoc. 19, 11

sieurs couronnes, lui expliquant pour son instruction la différence des bons et des mauvais regnes. Il tenoit en ses mains un glaive luisant, pour couper les filets de ses passions naissantes, et les discours et les exemples qui pourroient les entretenir. Voilà quel étoit son amour pour la vérité : voyons quel étoit son zele pour la justice.

SECONDE PARTIE.

Il est difficile, quand on aime la vérité, qu'on n'ait aussi du zele pour la justice, tant par cette union qui lie toutes les vertus, que par certaines regles d'ordre et de proportion que l'esprit cherche dans les actions aussi bien que dans les paroles. Ces deux inclinations furent également fortes en M. de Montausier.

Il y avoit dans son cœur une loi d'équité sévere, qui le portoit à résister à toutes les passions désordonnées des hommes, et à rendre à chacun, ou le service, ou l'honneur, ou la protection, qu'il pouvoit espérer de lui. On le vit, dans la jeunesse, se faisant une espece de crédit et d'autorité du fonds de ses bonnes intentions, pour s'opposer aux désordres, pour arrêter la fraude et la violence, et pour réduire tout à la discipline, supportant lui-même avec constance toutes les fatigues et toutes les contraintes que lui imposoient, dans les bornes de sa profession, la raison et l'ordre.

Cet esprit de justice n'a fait que croître avec son bonheur. Pour avoir sa protection, c'étoit assez d'être malheureux. Quelque inconnu qu'on fût, on

n'avoit besoin d'autre recommandation anprès de lui que de celle qne porte avec soi la vertn et l'innocence persécntée. Il n'avoit pas de ces froides indifférences, ni de ces foibles ménagements, qni font qu'on abandonne les affaires d'autrni pour ne s'en pas faire à soi-même. Par-tont où se ponvoit étendre son pouvoir, l'oppression et l'injnstice n'étoient pas libres ; et celui-là ne ponvoit s'assurer de son repos, qui troubloit le repos des antres. A-t-il craint d'irriter les puissants, qnand il a pn seconrir les foibles? A-t-il plié sous la grandeur, lorsqu'elle s'est trouvée injuste? A-t-il manqné de hardiesse, et lni a-t-il fallu d'antre droit qne celni de la protection et de la charité commnne, quand il a pn défendre les gens de bien?

N'a-t-il pas eu, dans la licence même de la guerre, une constante et scrupuleuse retenue, dans nn temps où la confusion régnoit encore dans les armées, où l'on croyoit que le soldat devoit s'enrichir non seulement des dépouilles de l'ennemi, mais encore de celles des peuples, et où, par des condescendances nécessaires, on pardonnoit un peu d'avarice et de dureté, pour entretenir le courage et la bonne humeur des gens de guerre? Il ne s'en tint pas à ces coutumes, il se régla sur une prudente équité, non pas sur un barbare droit des armes; modeste, désintéressé, songeant à des acquisitions d'honneur et de gloire, non pas aux biens et aux commodités de la vie; générenx pour les autres, sévere et dur à lui-même, et partageant avec les moindres officiers ses biens par libéralité, et leurs fatigues par constance.

Il eut même des égards pour les ennemis, ne

croyant pas que tout ce qui étoit permis fût expédient, et disant quelquefois : « Faisons-leur craindre « notre valeur, non pas notre cupidité. » Aussi ne laissa-t-il jamais après lui de traces funestes de ses passages, et, sa conscience lui rendant justice à son tour, il n'eut pas besoin de réparer sur ses vieux ans les torts qu'il avoit faits en sa jeunesse, ni de restituer aux enfants ce qu'il avoit autrefois injustement exigé des peres.

Quelle pensez-vous que fut son occupation dans ses gouvernements? La justice. Plein des maximes d'honneur et de probité, dont il savoit toutes les lois, il retenoit la noblesse dans l'ordre; il étouffoit les querelles dans leur naissance, gagnant les uns par persuasion, arrêtant les autres par autorité, compensant les satisfactions avec les injures, rendant à l'honneur et au droit de chacun ce que l'avarice ou la colere en avoit ôté; mettant les uns à couvert de l'insulte, et les autres hors d'état de nuire. Il coupoit ainsi, par une équité décisive, sans préoccupation et sans intérêt, les racines des haines et des procès, et portoit par-tout la modération et la paix, qui est le fruit de la justice.

Mais quel fut son zele et sa vigilance dans les calamités publiques! Il jouissoit à la cour de la douceur du repos et de la gloire où le ciel venoit d'élever sa famille, lorsqu'un mal funeste et contagieux se répandit et s'échauffa dans les principales villes de Normandie, soit que l'intempérie des saisons eût laissé dans les airs quelque maligne impression, soit qu'un commerce fatal y eût apporté des pays éloignés, avec de fragiles richesses, des semences de

maladie et de mort, soit que l'ange de Dieu eût étendu sa main pour frapper cette malheureuse province. Il y accourut. Dans cette affliction qui dérange tout, où d'ordinaire on est perdu, parcequ'on est abandonné, où chacun, occupé de ses propres craintes, oublie les malheurs d'autrui, et où l'horreur d'une mort prochaine semble justifier les infidélités que l'on se fait les uns aux autres, la raison fit en lui ce que ne fait ordinairement ni le sang ni la nature. Il répondit à ceux qui lui représentoient ses dangers : « qu'il devoit l'ordre et la protection à ce peuple ; « qu'étant établi pour le gouverner, il l'étoit aussi « pour le secourir, et que sa vie ne lui étoit pas plus « précieuse que son devoir. » Il ranima les citoyens par sa présence, les excitant à s'entr'aider par des offices mutuels ; et, par une exacte police qui coupoit les communications mortelles pour en ouvrir de salutaires, il sauva ce peuple qui avoit perdu toute espérance de santé, et toute mesure de prudence.

Mais à quoi m'arrêté-je, messieurs? n'ai-je pas de plus nobles idées à vous donner de sa vertu! Si la fidélité est une justice que chacun doit à son souverain, quel sujet en a jamais fourni de plus grands exemples? Que ne puis-je vous exprimer les sentiments d'admiration, de vénération, et, si je l'ose dire, de tendresse, qu'il eut pour le roi? Par combien de liens tenoit-il à lui! Tantôt il recueilloit tous ses bienfaits dans son esprit, pour multiplier sa reconnoissance. Tantôt il pensoit à ses expéditions militaires, pour faire le récit de ses travaux, et pour compter le nombre de ses victoires. Tantôt il le voyoit au milieu de sa magnificence et de sa

splendeur, pour s'éblonir de sa majesté, et se réjouir de sa gloire, et quelquefois il le dépouilloit de toute idée de sa puissance et de sa grandeur, pour avoir le plaisir d'honorer gratuitement le mérite de sa personne. Que ne puis-je vous représenter la forte passion qu'il eut pour l'état, dont les intérêts lui furent plus chers et plus sensibles que les siens propres! Quelle étoit son indignation contre ceux à qui le bien public est indifférent, et qui ne se comptant et ne se regardant qu'eux-mêmes, sans honneur et sans charité, abandonnent au hasard le reste du monde!

Dans le cours de ces fatales années où la discorde alluma dans le sein de la France le feu de tant de passions, qui firent tant de malheureux et tant de coupables (ne craignez pas, messieurs, je parle d'un homme sage qui ne sortoit jamais de ses devoirs, qui n'a besoin de grace ni d'apologie, et en qui il n'y a point eu d'erreur à plaindre ni de faute à justifier : sa fidélité fut inébranlable), retiré dans la province de Saintonge, où se formoient déja des factions, il les arrêta par sa vigilance et par son courage. Les sollicitations d'un prince (1) qui l'honoroit de sa bienveillance, les mécontentements qu'il avoit reçus du ministre (2), ne purent jamais le toucher. Il surmonta ces deux tentations délicates, et lui seul peut-être a la gloire d'avoir résisté tout d'un coup, pour le service de son maître, à la force de l'amitié, et au plaisir de la vengeance ; il gagna la noblesse déja presque demi-séduite; il fit des sieges,

(1) Le prince de Condé.—(2) Mazarin.

donna des combats, prit des villes, et prodigua son sang et sa vie pour assurer au roi cette province, que sa situation et les conjonctures du temps avoient rendue très importante.

Quelle justice lui rendit-on? On approuva ses services, et bientôt on les oublia. Dans ces jours de confusion et de trouble où les graces tomboient sur ceux qui savoient à propos se faire soupçonner ou se faire craindre, on le négligea comme un serviteur qu'on ne pouvoit perdre, et l'on ne songea pas à sa fortune, parcequ'on n'avoit rien à craindre de sa vertu. Mais sa constance le soutint, et la providence de Dieu réservoit au roi l'honneur de récompenser cette ame fidele.

Descendons à l'équité de son cœur dans sa conduite particuliere. Quels furent ses sentiments pour ses amis! Ici se réveille ma reconnoissance, mes entrailles s'émeuvent, et l'image d'un bonheur dont je jouissois me fait souvenir que je l'ai perdu. Sa bonté prévint pour cette fois son jugement: d'ailleurs son amitié ne se donnoit point au hasard, c'étoit le prix de son estime. Elle ne s'affoiblissoit jamais ni par le temps ni par l'absence, et rien ne dérangeoit dans son cœur ce que le mérite y avoit une fois placé. On ne craignoit point avec lui les inégalités ni les défiances; il ne savoit se démentir; et sa bonne foi sembloit lui répondre de celle des autres. Quelque indulgence qu'il eût pour ceux qu'il aimoit, il ne s'aveugloit pas sur leurs défauts: également sincere et charitable, il avoit le courage de les reprendre, ou le plaisir de les excuser. Fidele dans leurs disgraces, il osa les louer et les servir en des

temps où les autres n'osoicnt presque pas les plaindre. Dans leurs prospérités, il estima leur modération, et se réserva le droit de les avertir de leur orgueil. Il leur laissoit, dans l'agréable commerce qu'il avoit avec eux, toute la liberté qu'il prenoit lui-même de soutenir leurs opinions, et ne leur interdisoit que la flatterie.

Avec quelle chaleur s'intéressoit-il à leurs satisfactions ou à leurs peines! Les a-t-il jamais amusés par des caresses, quand ils ont attendu de lui des offices effectifs? Qui est-ce qui a jamais porté plus de vœux et plus de prieres au pied du trône? J'ai cet avantage dans ce discours, qu'il n'y a personne ici de ceux qui ont eu part à son amitié, qui ne reconnoisse et qui n'ait ressenti ce que je dis.

Vous le savez, nobles génies, qui cultivez votre esprit, et qui rendez à Dieu, le Seigneur des sciences, l'hommage de vos pensées. Vous avez été souvent surpris et de ses bontés et de ses lumieres. Il pesoit les esprits, et donnoit à chacun le rang qu'il méritoit. Personne ne connut mieux l'excellence de leurs ouvrages, et personne ne sut mieux les estimer. Il les encourageoit, et tâchoit de les rendre utiles. Il leur procura souvent les graces du roi, et leur donna toujours ce qui étoit en ses mains, et ce qu'ils aiment quelquefois davantage, la louange et la gloire.

Combien étoit-il juste et charitable à l'égard de ses domestiques! Chez lui les races se perpétuoient, les peres laissoient comme un héritage à leurs enfants la protection d'un si bon maître. Environné d'une foule de serviteurs, il cherchoit à chacun une for-

tune qui lui fût propre. Désintéressé pour lui, empressé pour eux, il ne sentoit jamais mieux son bonheur que lorsqu'il pouvoit faire le leur. Le nombre pouvoit être à charge à sa dépense, mais non pas à sa générosité. Il savoit bien qu'il n avoit pas besoin de tout ce monde, mais il croyoit que tout ce monde avoit besoin de lui, et il le gardoit moins pour servir d'éclat à sa grandeur que pour servir de matiere à sa bonté.

De ce même principe naissoit son amour pour les pauvres. Aux termes de l'écriture (1), l'aumône est une justice. Ce que nous appelons un don, le Sage le nomme une dette (2), et la mesure de la miséricorde que nous attendons est la miséricorde que nous aurons faite. Pénétré de ces vérités, il répandoit abondamment sur toute sorte de misérables les secours de sa charité. Il n'attendit pas à la mort à consacrer à Jésus-Christ une partie de ses richesses; il savoit qu'une charité tardive, selon les peres de l'Église, avoit plus d'avarice que de piété; qu'il faut exécuter soi-même son testament et ses legs pieux, et faire un sacrifice de religion et une distribution volontaire de ses aumônes.

Que ne puis-je révéler les secrets de sa charité? Vous verriez ici l'éducation d'une fille à qui la pauvreté pouvoit donner de mauvais conseils; là les études d'un pupille, que Dieu, par le moyen de sa charité, a conduit aux fonctions de son sacerdoce: ici, une noblesse indigente poussée par ses charitables secours au service du prince et de la patrie; là,

(1) Ps. 110.—(2) Eccli. 4.

un mérite naissant, qu'auroit accablé le poids de sa mauvaise fortune, relevé par ses libéralités. Sortez de ces retraites où la misere et la honte vous cachent, familles infortunées, et dites-nous par quelles adresses il fit couler jusqu'à vous ses assistances imprévues? Et vous, asiles sacrés des disgraces de la nature ou de la fortune, monuments éternels de sa piété, hôpitaux dressés par ses soins et par ses bienfaits dans les villes de ses gouvernements, pour les mettre à couvert d'une importune mendicité, faites retentir jusqu'au ciel les vœux et les prieres des pauvres que vous renfermez! Voilà sa justice, messieurs, il ne me reste plus qu'à vous montrer son esprit de droiture.

TROISIEME PARTIE.

LA droiture est une pureté de motif et d'intention qui donne la forme et la perfection à la vertu, et qui attache l'ame au bien pour le bien même. C'est à cette génération simple et droite que l'esprit de Dieu promet dans ses écritures, tantôt les bénédictions qu'il verse sur ceux qui le craignent (1), tantôt les lumieres qu'il tire, quand il veut, du sein des ténebres (2), tantôt le plaisir des approbations et des louanges (3), tantôt la joie d'une tranquille conscience (4).

C'est ici la gloire de mon sujet. Quel homme est jamais moins entré dans les voies obliques des passions et des intérêts que celui que nous regrettons?

(1) Ps. 111.—(2) *Ibid.*—(3) Ps. 63.—(4) Ps. 96.

La connoissance de ses devoirs lui servoit de raison pour les accomplir, et ses intentions étoient toujours aussi bonnes que ses actions. Quelles furent donc ses regles ? L'ambition, selon lui, n'avoit rien de noble ; elle conduisoit la vertu par des moyens et à des fins qui sont souvent indignes d'elle : il disoit quelquefois « que les ambitieux qu'on loue « tant étoient des glorieux qui font des bassesses, « ou des mercenaires qui veulent être payés. » Aussi n'eut-il jamais en vue de bien faire pour être heureux ; et ce qui le conduisit aux charges et aux dignités, il le fit pour les mériter, et non pas pour les obtenir.

L'intérêt et l'amour du bien ne purent jamais le tenter ; et dans tout le cours de sa vie il n'eut ni le soin ni le desir d'en acquérir. La succession d'une tante (1), dame d'honneur d'une grande reine, sembloit devoir grossir le patrimoine de ses peres ; mais rebuté des affaires et des procès dont son esprit étoit incapable, il relâcha ce qu'on voulut, et crut que c'étoit un gain que de savoir perdre. Contraint de racheter sa liberté, après une longue prison durant les guerres d'Allemagne, il employa et son argent et son crédit pour ramener les officiers qu'abandonnoit à leur triste captivité l'indigence ou l'avarice de leurs familles.

Deux principes le firent agir, la probité, la religion : l'une lui donnoit le desir d'être utile, l'autre le portoit à travailler à son salut. Quels sinceres enseignements a-t-il donnés à monseigneur pour

(1) Madame de Brassac.

le bien public et pour sa gloire! Il n'y a rien de si difficile que d'élever un jeune prince qui est né pour la royauté. Il faut lui inspirer de la hardiesse sans présomption, lui faire sentir ce qu'il doit être, et lui faire connoître ce qu'il est. Il suffit de lui faire voir en éloignement le trône où il doit être assis, et de lui essayer, pour ainsi dire, la couronne, afin qu'il sache la porter quand la providence de Dieu la fera tomber sur sa tête. Il est nécessaire de lui donner tout ensemble les vertus d'un roi et celles d'un particulier; lui montrer la gloire du commandement et le mérite de l'obéissance, et lui apprendre à dire, comme ce centenier de l'évangile: *Homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites, et dico huic: vade, et vadit* (1). Je vois des peuples sous ma puissance, mais j'ai une puissance au-dessus de moi: je commande des armées, mais j'exécute ce qu'on m'ordonne: j'ai des sujets, mais j'ai un maître.

C'étoient les enseignements que lui donnoit M. le duc de Montausier. Il lui inspiroit la modération, en lui élevant le courage: il lui formoit ce cœur docile que Salomon demandoit à Dieu pour la conduite de son peuple: il lui marquoit les justes mesures de sa grandeur, en l'instruisant de ce qu'un roi doit à ses sujets, et de ce qu'un fils doit à son pere.

Combien de fois lui a-t-il dit, Que la fin principale et la premiere loi du gouvernement étoit le bonheur des peuples; que la vérité et la fidélité sont les vertus essentielles des princes, qui sont les ima-

---

(1) MATTH. 8, 9.

ges du vrai Dieu, et les arbitres de la foi pnblique; et que les plus grands royaumes et les plus longs regnes n'étant devant Dien qu'un point de grandeur et un moment de durée, les souverains devoient apprendre à être doux et modérés dans leur puissauee, et soupirer après une gloire tont immortelle et toute divine? Que ne m'est-il permis d'exposer iei ees sages et saintes maximes que la fidélité lui fit éerire, que la modestie lui a fait eaeher, et qui paroissent, selon ses desirs, avee plus d'éclat dans la vie du prince qni les pratiqne, soit qn'il aille laneer la foudre qne le roi lui a mise en main, soit qu'il vienne jonir iei de la gloire qu'il s'est aequise? Rappelez en votre mémoire avec qnelle tendre et sensible joie il reeneillit ee qu'il avoit semé dans l'ame de ce jenne vainqueur, lonant sa bonté, sa doneeur, sa libéralité, sa religion, et sa justiee, et le félicitant de ses vertns, tandis qne les autres le félieitoient de ses vietoires.

N'étoit-ee pas ee même esprit de probité qui le poussoit à donner tant de bons avis et de salutaires eonseils? Il eût voulu eorriger tous les abus, et réformer tous les défauts qu'il connoissoit sur les idées de perfection que sa sagesse lui avoit faites. Son âge, son erédit, ses dignités, et je ne sais qnoi d'austere et de vénérable dans ses mœurs et dans sa personne, lui avoient acquis une espeee d'autorité universelle, eontre laquelle le monde n'osoit réclamer.

Ceux mêmes qui pouvoient ne pas aimer son zele étoient obligés de le louer, et trouvoient de la

vertu dans ses défauts mêmes. On pouvoit jeter dans son ame quelques fausses impressions; mais il suivoit toujours du moins l'ombre de la vérité et de la justice : et, quelque ascendant qu'on eût sur lui, on pouvoit le prévenir, mais on ne pouvoit le corrompre. S'il disputoit avec ardeur, ce n'est pas qu'il voulût assujettir le monde à ses opinions, mais le réduire à la vérité qu'il connoissoit, ou que du moins il croyoit connoître. Attaché à ses sentiments par persuasion et non par caprice, souvent contraire aux avis des autres, parceque souvent ils étoient injustes ou déraisonnables, conservant toujours dans les chaleurs et dans les vivacités de son esprit la bonté et la tendresse même de son cœur.

Si sa droiture fut le motif de tant de vertus, sa religion fut le motif et la cause de sa droiture. Ne vous figurez pas une dévotion de spiritualités imaginaires, qui se nourrit de réflexions, et qui laisse les saintes pratiques ; sa foi étoit comme son cœur, simple et solide. Ne pensez pas à cette vaine et fastueuse religion qui se répand tout au dehors, et qui n'a que le corps et la superficie des bonnes œuvres ; tout étoit intérieur en lui. Loin d'ici cette piété d'imitation et de complaisance qui porte dans le sanctuaire des vœux intéressés et profanes, qui, sous un feint amour de Dieu couvrant les desirs et les espérances du siecle, fait servir les mysteres et les sacrements de Jésus-Christ à l'ambition et à la fortune des pécheurs par une affectation sacrilege : qui de vous oseroit le soupçonner de respect humain ou d'hypocrisie ?

Il cherchoit Dieu, selon le conseil de l'Apotre (1), dans la simplicité et la sincérité de son cœur. Y eut-il jamais une foi plus vive que la sienne? On eût dit qu'il voyoit à découvert les vérités du christianisme, tant il en étoit persuadé : il les croyoit et les aimoit. L'insensé ferma devant lui ses levres impies, et, retenant sous un silence forcé ses vaines et sacrileges pensées, se contenta de dire en son cœur : Il n'y a point de Dieu. Il assistoit tous les jours au saint sacrifice; et son attention et sa modestie imprimoient le respect aux ames les moins touchées de la révérence du lieu et de la sainteté du culte. Nous l'avons vu, frappé de ces murmures importuns qui interrompent les oraisons des fideles, et troublent dans la maison de Dieu le vénérable silence des saints mysteres, se lever avec indignation; et, faisant l'office des anciens diacres de l'Église, ordonner qu'on fléchît les genoux, et qu'on se tût devant la majesté présente, qui, pour être cachée, n'en étoit pas moins redoutable.

Y eut-il jamais d'adoration plus spirituelle et plus véritable que celle qu'il rendoit à Dieu? Il le reconnoissoit comme sa fin et son origine; et quoiqu'il eût pour lui cet amour de préférence qui lui donnoit un empire absolu sur ses volontés, il se reprochoit de n'avoir pas pour lui toute la tendresse et toute la sensibilité qu'il ressentoit pour ses amis. Avec quelle effusion de cœur lui exprimoit-il ses nécessités spirituelles et celles de sa famille, dans ces prieres pures et tendres qu'il avoit

(1) 2 Cor. 1, 12.

composées lui-même pour implorer ses miséricordes, ou pour lui offrir ses vœux et ses reconnoissances !

D'où puisoit-il toutes ses lumieres? de la loi, qui en est la source éternelle. Il avoit lu cent treize fois le Nouveau-Testament de Jésus-Christ avec application et avec respect. Ministres de sa parole, destinés à la dispenser à ses peuples, l'avons-nous lue, l'avons-nous meditée, si souvent? Les premiers chrétiens faisoient autrefois enterrer avec eux les livres des évangiles, portant jusque dans le tombeau le trésor de leur foi et le gage de leur résurrection éternelle; et celui que nous louons aujourd'hui les tint jusqu'à sa mort entre ses mains, et voulut expirer, pour ainsi dire, dans le sein de la vérité et de la miséricorde de Jésus-Christ.

C'est ici, messieurs, l'endroit sensible de mon discours. Ne craignez pas pourtant que je me livre à ma douleur. J'ai vu cette grande miséricorde que Dieu lui avoit réservée, et j'ai pour moi toutes les consolations de la foi et de l'espérance des écritures. Dans la gloire d'une réputation qu'une vertu consommée lui avoit acquise, et que l'envie n'osoit plus lui disputer; dans une vigueur d'esprit et de corps, que l'âge et les maladies sembloient avoir jusque-là respectée, il tombe tout-à-coup dans ces ennuyeuses douleurs où l'on souffre sans secours et sans intervalle. La respiration, qui nous fait vivre, le fait mourir à tous moments. Les nuits, plus tristes que les jours, lui ôtent la douceur de la compagnie, et ne lui donnent pas celle du repos. Il ne peut ni s'étendre sur sa croix, ni trouver de

situation ni de remede qui le soulage. Quels furent ses sentiments de piété dans ce temps de langueur et de patience?

Quel mépris du monde et de ses vanités! Il comptoit ses prospérités temporelles, dont il avoit toujours senti et le néant et le danger, et s'écrioit en soupirant : « Seroit-il possible, mon Dieu, que « ce fût là ma récompense ! » Quelle horreur, mais quel repentir, du péché ! Il repassoit les années de sa vie dans l'amertume de son ame ; et, se réveillant dans ses réflexions de pénitence : « Quatre-vingts « ans, disoit-il, quatre-vingts ans, Seigneur, passés « à vous offenser ! » Quelquefois, se défiant de son propre cœur, et craignant qu'il ne fût pas assez profondément touché, il disoit : « Vous m'avez appris « dans vos écritures que le cœur de l'homme est im- « pénétrable ; le mien n'auroit-il de pli et de repli « que pour vous ? Vous tromperois-je, me trompe- « rois-je, ô mon Dieu ! » Une sainte frayeur des jugements divins le saisissoit. On voyoit sa foi dans ses yeux et dans ses paroles. La confiance chrétienne venant au secours : « J'approche, ajoutoit-il, du « trône de votre grace ; je vous amene un pécheur « qui ne mérite point de pardon ; mais vous m'or- « donnez de le demander : la miséricorde en vous « est au-dessus du jugement ; le sang de votre fils « n'est-il pas répandu pour moi, et n'est-ce pas sa « fonction d'effacer les péchés du monde ? »

Dans cette ferveur de piété, les heures fatales s'avancent. Encore un coup, divine Providence, étois-je attendu, étois-je destiné à être le témoin et comme le ministre de son sacrifice ? Je vis ce visage

que la crainte de la mort ne fit point pâlir ; ces yeux qui chercherent la croix de Jésus-Christ, et ces levres qui la baiserent. Je vis un cœur brisé de douleur dans le tribunal de la pénitence, pénétré de reconnoissance et d'amour à la vue du saint viatique, touché des saintes onctions et des prieres de l'Église; je vis un Isaac, levant avec peine ses mains paternelles pour bénir une fille que la nature et la piété ont attachée à tous ses devoirs, aussi estimable par la tendresse qu'elle eut pour lui que par l'attachement qu'il eut pour elle, et des enfants qui firent sa joie, et qui feront un jour sa gloire. Je vis enfin comment meurt un chrétien qui a bien vécu.

Que vous dirai-je, messieurs, dans une cérémonie aussi lugubre et aussi édifiante que celle-ci? Je vous avertirai que le monde est une figure trompeuse qui passe, et que vos richesses, vos plaisirs, vos honneurs, passent avec lui. Si la réputation et la vertu pouvoient dispenser d'une loi commune, l'illustre et vertueuse Julie vivroit encore avec son époux: ce peu de terre que nous voyons dans cette chapelle couvre ces grands noms et ces grands mérites. Quel tombeau renferma jamais de si précieuses dépouilles! La mort a rejoint ce qu'elle avoit séparé. L'époux et l'épouse ne sont plus qu'une même cendre; et tandis que leurs ames teintes du sang de Jésus-Christ reposent dans le sein de la paix, j'ose le présumer ainsi de son infinie miséricorde, leurs ossements humiliés dans la poussiere du sépulcre, selon le langage de l'écriture (1), se

(1) Exultabunt ossa humiliata. Ps. 50.

réjouissent dans l'espérance de leur entiere réunion et de leur résurrection éternelle.

Offrez pourtant pour eux, prêtres du Dieu vivant, vos vœux et vos sacrifices; et vous, chastes épouses de Jésus-Christ, gardez religieusement ce dépôt sacré; arrosez-le des larmes de votre pénitence; attirez sur lui quelques regards de l'agneau sans tache que vous suivez, quand il va s'immoler sur tous ces autels, afin qu'étant purifiés par cette divine oblation des restes des fragilités humaines, ils chantent dans le ciel avec vous les miséricordes éternelles.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

ORAISONS FUNÈBRES

DE

FLÉCHIER,

DE MASCARON, BOURDALOUE ET MASSILLON

TOME SECOND.



PANÉGYRIQUE

DE S. FRANÇOIS DE PAULE,

prononcé dans l'église des Minimes de la Place royale, le 14 avril 1681.

QUI humiliatus fuerit, erit in gloria.

CELUI qui aura été humilié se verra dans la gloire.
JOB, C. 22.

IL n'y a rien de si connu, rien de si inconnu, que Dieu, disoit un ancien pere de l'Église. L'écriture nous enseigne, tantôt qu'il est dans le séjour de sa gloire, entouré de lumieres; mais ce sont « des lumieres inaccessibles (1), » qui éblouissent au lieu d'éclairer, et qui, nous faisant entrevoir sa grandeur, nous convainquent de notre foiblesse : tantôt elle nous assure « qu'il a établi sa demeure dans « les ténebres (2) ; » mais ce sont des ténebres mystérieuses qui relevent les objets au lieu de les dissiper, et qui ne les éloignent de nos yeux que pour nous les rendre plus vénérables. Renfermé dans son essence, il se manifeste par ses œuvres. Je ne vous connois pas, mon Dieu, et je ne saurois vous méconnoître. Rien ne me peut dire ce que vous êtes, et tout me prêche que vous êtes mon Dieu. Il en est

(1) Lucem habitat inaccessibilem. 2 TIM. 5.—(2) Posuit tenebras latibulum suum. PS. 17.

de même des saints, qui sont les ouvrages de sa miséricorde et de sa puissance. Il semble qu'il veuille se réserver à lui seul toute la connoissance de leur sainteté, pour en avoir toute la gloire. Il les appelle à la solitude et à la retraite, pour les rendre comme invisibles au reste du monde. Il produit secrètement dans leurs cœurs les plus nobles opérations de sa grace; et la premiere vertu qu'il leur inspire, c'est celle qui doit cacher toutes les autres. Mais lorsqu'il veut être glorifié en ses saints, selon les décrets éternels de sa providence, il laisse couler sur eux quelque rayon de sa gloire. Ils sont élevés par sa grace au-dessus des forces de la nature. Ils étonnent toute la grandeur et toute la sagesse du siecle: cet amas de vertus que leur humilité tenoit secretes perce l'obscurité qui les cachoit aux yeux des hommes; et le voile même qui couvroit ce trésor céleste devient aussi brillant et aussi précieux que le trésor même. Voilà quelle a été la conduite de Dieu à l'égard du saint dont nous révérons aujourd'hui la mémoire. Cet homme caché dans son désert, enveloppé dans sa vertu, et comme anéanti en lui-même, devint un des plus nobles instruments dont Dieu se soit servi dans son Église pour faire éclater sa puissance. Cet homme, qui s'étoit mis au-dessous du reste des hommes, devint le maître des rois et des puissances de la terre. Cet homme, qui conserva jusqu'à une extrême vieillesse l'innocence et l'heureuse simplicité des enfants, apprit la sagesse aux prudents et aux politiques du siecle.

DIVISION.

1°. Grand dans son humilité.

2°. Grand dans son élévation.

Ce seront les deux parties de ce discours, si l'esprit de Dieu qui fait les humbles et qui éleve ceux qui le sont nous favorise de ses graces, par l'intercession de celle qui fut la plus humble et la plus honorée de toutes les femmes, lorsque l'Ange lui dit : Ave, Maria.

PREMIERE PARTIE.

L'HUMILITÉ est une vertu qui semble convenir proprement aux pécheurs qui se reconnoissent, et qui, touchés du desir de leur salut, entrent dans les voies de la pénitence. Il y a une vérité qui les découvre à eux-mêmes et qui les confond ; une justice intérieure qui les reprend et qui les condamne. Leur conscience les afflige, le poids de leurs péchés les abaisse, et le premier effet de la grace de Jésus-Christ, c'est de leur faire sentir combien ils s'en étoient rendus indignes. On peut dire pourtant que l'humilité est proprement la vertu des saints, parce qu'étant plus convaincus de leurs foiblesses, plus éclairés des lumieres de Dieu, plus persuadés de sa grandeur, plus touchés de ses bienfaits, et plus soumis à ses volontés, ils lui rendent aussi plus d'honneur, et se détachent plus d'eux-mêmes. De là viennent ces conséquences que les peres de l'Église ont si souvent tirées, que plus on approche

de Dieu, plus on est humble; que le fondement de l'humilité est la connoissance de soi-même, et que la mesure de la connoissance de soi-même, c'est la connoissance de Dieu; qu'on avance d'autant plus dans la justice et dans la charité qu'on se perfectionne dans l'humilité chrétienne, et qu'on n'est saint qu'à proportion qu'on est humble.

C'est sur ce fondement que j'établis les preuves de la sainteté de François de Paule. Son esprit, son cœur, ses actions, son nom, son ordre, tout, respire l'humilité; c'est par elle qu'il a vécu; c'est pour elle qu'il étoit né. La providence de Dieu qui veille sur ses élus, et qui pose lui-même le fondement de leurs vertus, permit que celui-ci naquit d'une mere humiliée par une longue stérilité, et qu'il fût obtenu par les vœux qu'elle fit au patriarche saint François, modele d'une vie humiliée et anéantie, afin que, par les impressions qu'il recevroit de ces deux astres, pour ainsi dire, qui présidoient à sa naissance, il fût comme le fruit et l'ouvrage de l'humilité, lui qui devoit un jour en donner de si grands exemples à toute l'Église.

Il se perfectionna d'autant plus dans cette vertu, qu'il n'y trouva pas dans les commencements de sa vie les obstacles qu'y mettent ordinairement les peres passionnés de la fortune de leurs enfants, et les meres ambitieuses. Vous le savez, messieurs, à peine sont-ils nés, ces enfants, qu'on les accoutume à l'orgueil et à la mollesse. On les éleve sans aucun principe pratique de religion. Au lieu de maintenir en eux l'esprit de Dieu, on leur souhaite et on leur inspire l'esprit du monde. A peine viennent-ils de

renoncer aux pompes du siecle, qu'on les leur montre, et qu'on leur enseigne à les aimer : ils ont promis de suivre l'évangile, et on les assujettit à la coutume. Ainsi la vanité se saisissant de ces ames encore tendres, elles cessent d'être fideles à mesure qu'elles deviennent raisonnables, et perdent l'innocence de leur baptême presqu'aussitôt qu'elles l'ont reçu. François fut formé dans une discipline plus chrétienne. La mere de ce nouveau Samuel le destina dès sa naissance à la piété : elle voulut que la maison de Dieu devînt la sienne. Dès qu'il fut capable de connoître la vertu, elle l'envoya la pratiquer parmi de saints et humbles religieux, afin que l'humilité lui devînt comme naturelle. Elle se priva volontairement de la consolation de voir un fils qu'elle avoit desiré pour Dieu plus que pour elle, de peur que la contagion du siècle ne ternît, en quelque façon, la pureté de son innocence.

Ce fut pour favoriser l'humilité naissante de cet enfant, que Dieu permit qu'il fût élevé non pas dans la science, qui enfle, mais dans la charité, qui édifie. Les discordes civiles ayant jeté le trouble et la confusion dans toutes les parties de la Sicile, et les universités étant ou dissipées ou inaccessibles pour lui, Dieu lui servit lui-même de maître dans la retraite et dans le silence, et lui apprit cette science des saints qui fait les véritables humbles. Jamais disciple ne fut plus docile ni plus attentif. Il travailloit à purifier son cœur, et non pas à polir son esprit ; il employoit à la priere ce temps qu'on donne à des études humaines : études, amusement sérieux d'un âge inutile, et fondement ordinaire de

l'orgueil et de l'ambition de ceux qui s'y attachent : études qui ne servent souvent qu'à faire gémir une foible raison sous le poids des difficultés qui s'y rencontrent : études qui, n'étant rapportées ni à la gloire de Dieu ni au service de l'Église, ne font que confondre la vérité par des subtilités recherchées, et nourrir dans l'esprit une vaine complaisance de soi-même.

Aussi ne se proposa-t-il pas pour exemple ceux qui s'étoient servis de leur savoir comme d'un moyen pour se faire une grande réputation, ou pour se pousser dans le monde. Il ne voulut point voir la conséquence de se rendre habile, en un temps où les lettres étant peu cultivées et les esprits communément grossiers, il étoit aisé de se distinguer ; en un pays où la fortune se donne au mérite, et où la seule réputation d'en avoir éleve quelquefois aux premieres dignités de l'Église. Il chercha des modeles d'humilité, et non pas des modeles de grandeur et de gloire. Ce fut dans ce dessein qu'il se fit conduire à Assise et au Mont-Cassin, pour y révérer les fondateurs de deux des plus célebres ordres de l'Église. C'est là que, marchant avec respect sur les vestiges de ces saints hommes, il recueilloit les restes de leur esprit, qu'il avoit dessein de renouveler en lui-même. C'est là que, puisant dans les sources de la discipline monastique les regles de la ferveur et de la pénitence chrétienne, non seulement il apprenoit à devenir saint, mais encore à laisser un jour une nombreuse postérité de saints. C'est là que, prosterné sur les tombeaux de ces hommes qui s'étoient ensevelis vivants dans les solitudes, il se

confirma dans le dessein de mourir entièrement au monde, et de mener une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ, selon le langage de l'apôtre.

C'est une vérité que l'esprit de Dieu nous enseigne, et que nous n'éprouvons que trop en nous-mêmes, qu'il n'y a rien de si funeste à la piété que le commerce et la contagion du monde. On y marche par la voie large, dont la fin est la perdition : le vice y est autorisé par l'exemple et par la coutume : la pratique de la loi de Dieu y est interrompue par plusieurs péchés plus grands ou plus petits, selon que la cupidité domine et que la charité s'affoiblit : le cœur ne peut s'y sauver de certains intérêts et de certaines passions secretes qui l'éloignent de la perfection. Il faut sortir de cette Égypte pour aller sacrifier à Dieu dans le désert, et quitter le monde, si l'on ne le peut quant au lieu et à la demeure, du moins par esprit et par l'affection du cœur, en faisant tous les jours de nouveaux progrès dans la foi et dans la piété. Mais comme on trouve à tous moments des difficultés insurmontables, et qu'il faut se roidir sans cesse contre ses mœurs et ses coutumes, il est plus sûr de le quitter tout d'un coup que de le vaincre tant de fois.

Ce fut la résolution que prit François de Paule, quittant le monde avant que de l'avoir connu. Il s'avança dans la perfection sans empêchement et sans obstacles ; il se retira dans les déserts de la Calabre pour se dérober aux yeux des hommes, et n'avoir d'autre témoin de ses bonnes œuvres que celui qui en devoit être la récompense. Il voulut avoir le mérite de la vertu sans en avoir la réputation, et crut que son

bonheur étoit d'être aimé de Dieu, et sa sûreté d'être inconnu aux hommes. Il ne travailla plus qu'à pratiquer l'humilité, qu'à conseiller l'humilité, qu'à établir un ordre et une discipline d'humilité.

Quel fondement voulut-il donner à son institut si saint dans ses principes, si édifiant dans ses pratiques, si évangélique dans ses fins, sinon l'humilité? Comme les noms renferment l'essence des choses, et que les ordres sont l'ouvrage des mains de leurs fondateurs, les expressions de leurs vertus, et le caractere de leur esprit, il voulut que le nom de ses disciples leur représentât leur principale obligation et sa principale vertu. Comme la vanité cherche les titres les plus éclatants pour se distinguer dans les familles, l'humilité lui fit imaginer le moindre de tous, pour faire la différence de la sienne. Il lui imposa la loi d'une abstinence perpétuelle, pour l'entretenir dans la pénitence, compagne inséparable de l'humilité évangélique. On ne sait que trop combien est formidable à la délicatesse des hommes mondains ce temps que l'Église destine à la mortification des sens et à l'austérité du jeûne. On le sent arriver avec tant de peine : on s'y prépare par tant d'excès : on le passe avec tant de chagrin : on cherche tant de prétextes pour s'en dispenser, et tant d'adoucissements pour le rendre plus supportable. On en attend la fin avec tant d'impatience : on en sort avec tant de joie : on cherche avec tant de soin les moyens de se réparer et de se refaire, tant la chair et le sang se révoltent contre cette pratique de religion et de pénitence!

Ce saint patriarche a voulu que ses enfants pas-

sent toute leur vie comme l'Église vous fait passer une des moindres portions de l'année. Il leur a proposé la charité comme l'ame de ce pieux institut. C'est pour cela qu'il reçut du ciel ce glorieux étendard qui fut comme ses armes et son titre de noblesse, comme la marque des actions héroïques qu'il avoit faites et qu'il devoit faire, et comme une exhortation vivante à ses descendants du zele et de l'amour qu'ils devoient avoir pour Dieu et pour son Église. Mais il a voulu que l'humilité fût la gardienne des autres vertus, et la qualité essentielle de sa religion. Gédéon disoit autrefois : « Ma famille « est la plus basse dans Manassé, et moi je suis « le moindre dans la maison de mon pere (1). » Notre saint tenoit le même langage : Mon ordre doit être le plus humble de tous les ordres de l'Église, et il faut que je sois le plus humble sujet de mon ordre.

En effet, avec quelle joie servoit-il dans les plus bas ministeres de la religion ceux dont il étoit le pere et le maître par la supériorité de sa vertu autant que par la prééminence de sa charge ! Avec quel humble sentiment de lui-même refusa-t-il de recevoir les ordres sacrés que le souverain pontife voulut lui conférer par l'imposition de ses mains sacrées ! Qui est-ce qui méritoit mieux d'entrer dans le sacerdoce de Jésus-Christ que celui qui, par sa vie et par ses mœurs, s'étoit rendu conforme à Jésus-Christ même ? Lui manquoit-il quelque qualité né-

(1) Familia mea infima est in Manasse, et ego minimus in domo patris mei. Judic. 6.

cessaire à ceux qui s'engagent au ministere des autels ? N'avoit-il pas cette foi vive dont parle Jésus-Christ, capable de transporter les montagnes ? Ne brûloit-il pas du feu de cette charité puissante qui détache le cœur du monde et de tout ce qui lui appartient, et qui fait qu'on n'aime que Dieu ou pour Dieu ? S'il faut être pauvre pour imiter ce souverain prêtre qui se dépouille de tout dans l'eucharistie, François n'avoit que des racines pour vivre, et un cilice pour se couvrir. S'il faut être pur d'esprit et de corps pour offrir cet agneau sans tache, la solitude où il s'étoit retiré dès ses plus tendres années pouvoit répondre de son intégrité et de son innocence.

S'il faut être désintéressé quand on a choisi Dieu pour son partage, François se servit-il de l'ascendant qu'il eut sur l'esprit des princes ? Accepta-t-il les libéralités et les présents qu'ils lui offrirent ? Se fit-il un mérite devant Dieu de procurer à ses religieux des commodités temporelles ? Eut-il ce zele ardent et empressé qu'on ne voit que trop souvent dans les maisons même les plus réformées, où les particuliers, par un desir séculier de paroître habiles, ou par la vanité de se rendre utiles et nécessaires à leurs freres, tâchent d'agrandir la communauté aux dépens de leur propre vertu, et contentent souvent leur propre cupidité sous le titre de la commodité commune ? Que pouvoit-on desirer en lui ? La pénitence ? Depuis les jours de Jean-Baptiste on n'avoit vu une austérité de vie plus étonnante. La science ? Il avoit puisé dans l'oraison et dans la retraite des connoissances plus pures et

plus nobles que celles que donne l'étude. Enfin, quel homme fut jamais plus propre à sacrifier le corps et le sang de Jésus-Christ que celui qui lui avoit fait un sacrifice de tous les moments de sa vie? Quelle bouche étoit plus capable de le consacrer que celle qui ne s'étoit jamais ouverte que pour annoncer sa vérité ou pour louer sa miséricorde?

Cependant cet homme si saint à qui Jésus-Christ, par la bouche de son vicaire, donnoit des marques d'une vocation indubitable, se regarde comme indigne de cet excellent mais redoutable ministere. Eh! que peuvent penser ceux qui, étouffant tous les sentiments de la foi et de la piété chrétienne, usurpent le sacerdoce de Jésus-Christ sans qu'il les y appelle, et se chargent inconsidérément d'un fardeau qui les presse et qui les accable? Que diront ceux qui se jettent dans l'Église sans avoir expié leurs péchés passés par une pénitence sincere, et qui, après avoir mené une vie profane dans le monde, vont encore au pied des autels mener une vie sacrilege? Que diront ceux qui ne regardent la prêtrise que comme un passage aux dignités ecclésiastiques, et qui font servir d'instrument à leur ambition les mysteres les plus saints de la religion et le sacrifice de Jésus-Christ même? Qu'ils admirent l'humilité de François de Paule, et qu'ils gémissent de leur orgueil devant Dieu et devant les hommes!

Mais la vertu de ce saint ne fut jamais plus admirable que lorsqu'elle se trouva comme hors de son centre, et que la providence de Dieu le tira de l'ob-

scurité de sa vie cachée pour le faire paroître dans la plus éclatante partie du monde, je veux dire dans les cours des princes. Quand je me le représente assis à côté du souverain pontife qui reçoit ses conseils comme des oracles; quand je me figure le plus grand roi de la terre à ses pieds, implorant humblement son secours, et l'honorant comme l'arbitre de sa vie ou de sa mort; quand je me représente non seulement les peuples, mais encore les grands du monde accourant à l'envi pour avoir part à ses bénédictions et à ses prieres, je dis en moi-même que cette tentation est délicate, et que c'est une grande et rare vertu qu'une humilité qui est honorée. Il n'est pas difficile de se contenir dans les bornes d'une juste modération, et de se resserrer en soi-même, quand on est réduit aux ténebres d'une vie obscure. On résiste aisément à l'orgueil, quand il n'est pas soutenu par une grande réputation, ou fortifié par un grand mérite. On a quelque honte de se croire, quelque bonne opinion qu'on ait de soi, quand on est seul à s'estimer et à s'applaudir, et quand on n'a pour soi d'autre approbateur ni d'autre flatteur que soi-même. Mais lorsqu'on se voit honoré, et qu'on fait du bruit dans le monde, lorsqu'on s'attire la louange et l'admiration par des talents ou par des vertus extraordinaires, qu'il est dangereux qu'on ne soit de l'avis du public, qu'on ne vienne à se louer et à s'admirer un peu soi-même, malgré toute sa modération, et qu'on ne mêle quelque grain de son propre encens à celui qu'on reçoit des autres! Notre saint évita ce péril; il se jugea par sa conscience et non pas par sa réputation, et n'oublia

pas ce qu'il étoit devant Dieu, quelque glorieux qu'il fût devant les hommes.

En effet, y eut-il jamais vie plus pleine de merveilles que la sienne? On l'avoit vu marcher sur les eaux comme sur un marbre solide, et passer avec confiance, sur son manteau, ce détroit qui sépare l'Italie de la Sicile, au milieu des Scylles et des Carybdes, lieux diffamés par tant de naufrages. Il avoit paru élevé dans l'ardeur de sa priere, et séparé de la terre dans un corps terrestre et mortel à la vue des rois et des reines, témoins d'un si saint et si surprenant spectacle. On l'avoit vu tant de fois arracher des mains de la mort la proie qu'elle avoit déja presque enlevée. Souffrez, messieurs, que j'appelle ici en passant ces hommes de difficile créance, qui, selon le langage d'un apôtre (1), « blasphement « tout ce qu'ils ignorent, » et qui, donnant à la puissance de Dieu les mêmes bornes que Dieu a données à leur connoissance, se plaisent à rejeter les miracles les mieux établis, ou, par un faux honneur de ne vouloir être ni trompeurs ni trompés, ou, par une résolution vague de ne croire que ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux.

J'avoue qu'il y a une simplicité superstitieuse qui croit tout, qui assure tout, qui se plaît à donner au mensonge la forme de la vérité, quand elle peut le couvrir de quelque prétexte de religion, et une crédulité populaire qui établit de faux miracles, comme la vaine subtilité des savants et la sagesse aveugle des libertins refusent d'en reconnoître

(1) Jud. epist. 10.

de véritables : mais je sais aussi que Dieu a ses serviteurs choisis à qui il communique plus abondamment sa sagesse et sa puissance ; que le bras du Seigneur n'est pas accourci ; qu'en tout temps il aura soin de son Église, et que le besoin des miracles étant souvent le même, il n'est pas incroyable qu'il en fasse en ces derniers temps, comme il en faisoit aux premiers siecles. Sa vérité, qui a dit (1) : « Que « ceux qui croiroient en lui feroient de plus grands « prodiges que lui, » dure encore ; et, tant qu'il y aura des saints dans l'Église, on y verra des miracles qui surpasseront la portée des esprits foibles, et qui confirmeront dans les purs sentiments de la religion ceux qui auront le cœur soumis à l'évangile.

Mais le plus grand miracle qu'ait fait ce grand homme, c'est de n'avoir pas été ébloui de la gloire que ses miracles lui avoient acquise. Il s'anéantissoit lui-même, tandis que tout l'univers lui applaudissoit. Il avoit plus de soin de cacher ses bonnes œuvres que nous n'en avons de cacher les mauvaises. On eût dit qu'il avoit honte de servir d'instrument indigne à la puissance de Dieu dans ses œuvres miraculeuses, tantôt les rejetant sur la vertu de quelques herbes qu'il cultivoit lui-même exprès, tantôt donnant des cierges bénits, pour faire tomber l'honneur de ces grands évènements sur les bénédictions de l'Église. Son humilité lui déroboit ainsi toutes les vertus et toutes les lumieres dont il étoit rempli. La grace, qui le faisoit paroître grand aux yeux des autres, le cachoit à lui-même, et l'on a vu

(1) JOAN. 14.

accomplir en sa personne le souhait des plus grands serviteurs de Dieu, de ne point pécher et de se regarder comme pécheurs, et d'être saints sans s'appercevoir qu'ils le fussent. Mais cette humilité fut la cause de son élévation et de sa gloire. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'EST la conduite ordinaire de Dieu à l'égard des saints de les élever à mesure qu'ils s'humilient. Comme il sait confondre l'orgueil des pécheurs, il sait honorer l'humilité des justes, soit pour donner plus de créance et d'autorité à la vertu, qui d'elle-même paroît infirme, et pour la rendre plus vénérable aux yeux des hommes; soit pour faire éclater sa providence par ces moyens inconnus, mais infaillibles, qu'il a de tirer quand il veut la lumiere des ténebres, et la gloire du fond des abaissements; soit pour faire voir à ceux qui le suivent, à ceux mêmes qui s'éloignent de lui, qu'on ne perd rien en le servant, et qu'on retrouve dans le monde les biens et les avantages même qu'on y méprise et qu'on y sacrifie pour lui. Quoi qu'il en soit, l'écriture sainte nous enseigne, tantôt « que la gloire est le « partage de l'humble de cœur (1), tantôt que l'humi- « lité est un préjugé certain et un présage infaillible « de la gloire qui doit la suivre (2), tantôt que l'é- « lévation est une suite nécessaire et la récompense

(1) Humilem spiritu suscipiet gloria. Prov. 24. — (2) Gloriam præcedit humilitas. Prov. 15.

« naturelle de celui qui s'est abaissé (1). » C'est ainsi que par le tempérament de son adorable sagesse Dieu entretient et gouverne ses élus. Il les humilie de peur qu'ils ne soient accablés du poids de la gloire qu'il leur destine ; il les éleve de peur qu'ils ne succombent sous la connoissance qu'il leur donne de leurs infirmités et de leurs miseres. Il leur fait sentir par sa vérité qu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes, et il leur fait éprouver par sa grace qu'ils peuvent tout en celui qui les soutient et les fortifie.

Or, messieurs, cet ordre d'équité et de justice, cette compensation de grandeur et d'abaissement, ne parut jamais mieux que dans la vie de l'humble, du pauvre, et toutefois du grand et de l'illustre François de Paule. Dieu le tira, pour ainsi dire, du néant de son humilité pour le revêtir de sa force et de sa sagesse, et pour en faire un de ces hommes singuliers dont il se plaît de donner de temps en temps comme un spectacle à son Église, par les grandes vertus que sa grace produit en eux, et par les œuvres merveilleuses que sa puissance fait par leur ministere, afin d'exciter la ferveur des gens de bien par l'exemple vivant d'une piété extraordinaire, et de confirmer la foi des pécheurs par la vue des prodiges qui surpassent les forces de la nature. Examinez donc avec moi les graces que Dieu fit par lui, et celles qu'il lui avoit faites ; voyez combien il est descendu en voyant où il est monté, et jugez de la

(1) Qui se humiliat exaltabitur. Joan. 14

profondeur de son humilité par le degré d'honneur où Dieu l'éleve.

Je n'ai d'abord qu'à parcourir tout cet univers, t à vous découvrir tout d'un coup toute la face de a nature: on eût dit que Dieu l'en avoit fait le sei-,neur et le maître. Est-il besoin de confirmer la vérité; faut-il instruire, secourir, ou édifier le prochain, tout cede à sa foi; sa charité n'a point de bornes. Les éléments pour leur obéir rompent leurs lois, et perdent leurs qualités les plus naturelles. Les astres arrêtent leurs cours, et détournent leurs malignes influences; les vents étouffent leur souffle fatal et s'appaisent; la mer brise ses flots écumeux et se calme; la terre force les saisons, et devient fertile en tout temps; des sources d'eau vive sortent des veines d'un rocher aride à la parole de ce Moïse; le feu divise ses flammes, et les amortit quand cet ange du Seigneur va descendre dans la fournaise; le ciel s'ouvre ou se ferme, retient ou répand ses rosées à la priere de cet Élie; les montagnes s'ébranlent, et ces masses sans soutien demeurent suspendues par la force de la foi de ce Thaumaturge; les créatures les plus insensibles s'arrêtent ou se meuvent à la volonté d'un homme mortel, et toute la nature étonnée, attentive, obéissante, reconnoît en lui le pouvoir de son créateur, et révere sa sainteté et son innocence.

Ne croyez pas, messieurs, que je m'abandonne à ma propre imagination, que je prenne pour fondement de ce discours une tradition superstitieuse, et que je veuille rendre vos esprits attentifs par le magnifique récit de ces événements admirables. Je

parle sur des témoignages certains, sur la foi de l'Église même, et je veux mériter votre attention plus par la vérité que par la grandeur de ce que je dis. Dieu est le maître de ses faveurs et de ses graces; et pourquoi ne croirons-nous pas qu'il ait fait servir une partie de ses créatures à la gloire de celui qui ne s'en servoit que pour se cacher, pour se confondre, et pour s'anéantir devant le Créateur qui les a faites?

Ce seroit peu d'avoir eu cet empire sur les éléments, s'il ne l'avoit exercé sur les hommes mêmes, par cette grace des guérisons qui le rendoit l'objet de la vénération et de la tendresse des peuples. Il y a deux sortes de miracles, selon la remarque de saint Cyrille d'Alexandrie, ceux de la puissance et ceux de la charité. Les premiers n'étant faits que pour frapper ou pour convaincre l'esprit de ceux qui les voient, ne produisent ordinairement que l'admiration et la crainte; les seconds étant faits pour le soulagement et pour le secours des misérables, touchent le cœur, et joignent à la surprise et à l'étonnement l'amour et la reconnoissance. Ceux-là effraient et rebutent, pour ainsi dire; ceux-ci consolent et attirent. Jésus-Christ montre son pouvoir par cette pêche miraculeuse que son évangile nous représente. Le plus hardi de ses apôtres s'écrie (1): « Sortez, Seigneur, et ne demeurez plus « avec un pécheur tel que je suis. » Il chasse les démons; et tout un peuple alarmé de cette puissance qui pouvoit les protéger, mais qui pouvoit aussi

(1) Luc, 5.

les perdre, le prie de s'éloigner de la contrée (1). Il propose le plus grand de tous ses miracles, le sacrement de son corps et de son sang : ses disciples en sont surpris, et l'abandonnent. Mais guérit-il des lépreux, des aveugles, des paralytiques? « une « grande multitude de peuple le suit, voyant les mi- « racles qu'il faisoit sur les malades (2), » pour nous apprendre, ajoute ce pere, que la véritable gloire parmi les hommes consiste à être puissants et à être utiles, et qu'on ne peut manquer d'en être honoré quand on les tient par l'intérêt et par l'estime, et quand on sait, après s'être rendu considérable par sa vertu, se rendre encore agréable par ses bienfaits.

Tel fut ce saint homme dans le cours de sa vie mortelle. On le vit dans son désert, qui servoit comme de refuge public à tous les malheureux, réparer dans les uns les accidents de la fortune, dans les autres les défaillances de la nature. On le vit traverser toute la Sicile, laissant par-tout des traces d'une charité bienfaisante. Là, il ranime un enfant mourant, et le rend aux vœux d'une mere éplorée; ici, il remet la vigueur dans des corps usés, et consumés par des fievres invétérées. Là, il guérit des plaies où tout l'art s'étant épuisé n'avoit pu connoître autre chose, sinon qu'elles étoient incurables; ici, il fait refermer des sépulcres ouverts, et redonne la vie à ceux qu'on y porte. Tout cede à l'efficace de sa parole. Mais il ne s'arrête pas à la

(1) Rogabant ut transiret a finibus eorum. MATTH. 8.
(2) Sequebatur eum multitudo magna, quia videbant signa quæ faciebat super his qui infirmabantur. JOAN. 6.

santé du corps, il travaille au salut de l'ame: il détruit dans les mêmes sujets et les maladies qui les affligent et les vices qui les corrompent. Par-tout où il porte sa charité il inspire la pénitence, et guérit par ses instructions salutaires l'avarice, l'ambition, la colere, l'aveuglement, maladies aussi populaires et aussi dangereuses que toutes les infirmités corporelles.

Que ne puis-je vous représenter ici cet homme simple et sans étude, avec la seule autorité que lui donnoit sa vertu, et la seule éloquence que l'Esprit saint lui inspiroit, changeant par ses discours touchants et persuasifs les mœurs d'une province entiere, que le déréglement des princes et la licence des guerres passées avoient perverties? Que ne puis-je vous le faire voir au milieu des plus célebres docteurs, expliquant les mysteres les plus profonds de la théologie, et montrant combien ces lumieres et ces connoissances qu'on tire d'une humble et fervente oraison sont supérieures à celles qu'on acquiert par le travail et par la force du génie? Que ne puis-je vous le représenter exposant à ses disciples les sentiments de son esprit et de son cœur sur les regles de son institut, et confirmant par son exemple ce que disoit autrefois un pere de l'Église, qu'il n'appartient de parler dignement des maximes évangéliques qu'à ceux qui les aiment et qui les pratiquent? Mais ne nous arrêtons pas à ces talents, quoique glorieux, qu'il avoit reçus pour l'instruction et pour le secours des peuples, passons à ces endroits éclatants de sa vie où la Provi-

dence divine, l'élevant au-dessus de toutes les grandeurs de la terre, sembla l'établir le protecteur et, si je l'ose dire, l'arbitre du salut des rois et des royaumes.

Rappelez en votre mémoire le danger que courut de son temps l'Italie de tomber entre les mains de l'impie Mahomet et de ses troupes infideles. Ce prince qui joignoit à une grande puissance une ambition démesurée, et qui par ses vices et par ses vertus s'étoit rendu la terreur de la terre, après avoir conquis l'empire des Grecs, se proposa de ravager celui des Romains, et crut que, pour détruire la religion de Jésus-Christ, il falloit l'aller étouffer jusque dans sa source. Quelque grande que fût l'entreprise, elle lui parut infaillible s'il pouvoit la rendre secrete. Ainsi, couvrant son dessein de la foi des traités et des apparences de paix, menaçant ses voisins pour endormir les plus éloignés, il ne doutoit pas de la conquête de l'Italie, s'il pouvoit se saisir de quelque place dans la Sicile. Que les jugements de Dieu sont adorables, et qu'il sait bien quand il veut, par de foibles moyens, confondre l'orgueil et la fausse prudence des hommes! François, cet homme caché dans les bois et dans les rochers, sans aucune expérience dans les affaires, attentif à lui-même, et ne sachant ce qui se passe autour de lui, pénetre le secret de ce barbare politique, et découvre dans son désert ce qu'on projette dans l'Asie. « Je vous rends graces, mon « pere, de ce que vous avez caché ces choses aux « sages et aux prudents, et que vous les avez révé-

« lées aux petits(1), » disoit autrefois Jésus-Christ. Nous pouvons dire aujourd'hui de même en faveur de notre saint, enflammé du zele de la religion et de l'amour de la patrie. Il interrompt le cours de sa contemplation; il exhorte les princes à la défense, les évêques à la priere, les peuples à la pénitence: il redouble lui-même ses austérités pour fléchir le courroux céleste. Mais, soit que Dieu eût aveuglé ces princes et leurs conseils pour faire voir qu'il est le maître des évènements, soit qu'il voulût punir les péchés des peuples, et les ramener à lui en les laissant aller jusqu'au penchant de leur ruine, soit qu'il eût dessein de relever la gloire de son serviteur par le peu de créance même qu'on donneroit à ses paroles, il permit qu'on prît ses avis et ses prédictions pour des visions d'un hermite contemplatif, ou pour des remontrances importunes d'un sujet bizarre, jusqu'à ce que l'évènement eût justifié la vérité de la prophétie, et que l'invasion subite des Turcs, par la prise d'une des meilleures places de la Sicile, eût jeté dans tout le monde chrétien l'étonnement et l'épouvante.

Quelle fut alors la face de cette malheureuse province! Ceux qui devoient répandre leur sang pour les autels et pour la patrie songeoient à la fuite, et non pas à la défense. Les prêtres se préparoient à être immolés à Jésus-Christ et à lui servir de victimes, peut-être en offrant son sacrifice. Les peuples, désespérant d'échapper au glaive ou aux chaînes

(1) Confiteor tibi, Pater... quia abscondisti ea sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. MATT. 11.

des infideles, n'attendoient plus que la mort ou la servitude. On croyoit déja voir les temples changés en mosquées, le croissant arboré où la croix de Jésus-Christ étoit adorée, et la capitale du christianisme devenir le siege de la grandeur et de la puissance des infideles. Le pape imploroit vainement le secours des rois et des capitaines de l'Europe. Cependant le tyran, pour profiter de ses avantages, couvroit la mer de voiles et de vaisseaux, faisoit marcher ses vieilles troupes endurcies sous le fer, accoutumées au carnage, et se disposoit à venir lui-même à leur tête éteindre l'Église et l'Empire tout ensemble, et ajouter au meurtre de tant de rois celui du souverain pontife de Jésus-Christ.

« Tu viendras jusque-là (1) » superbe et formidable puissance, « et là tu briseras », comme la mer, « tes flots orgueilleux » contre un atome et un grain de sable. Ce ne sera ni le nombre de nos soldats, ni la prudence de nos capitaines, ni les efforts, ni les conseils des princes confédérés, qui renverseront tes desseins, ce sera la priere d'un pauvre hermite. En effet, il se renferme huit jours entiers dans sa cellule pour prier en secret le Pere céleste. Il en sort comme un autre Moïse pour annoncer à Israel la mort de Pharaon, et la délivrance de son peuple. Il ranime le courage des soldats que la crainte avoit dispersés, dans le désespoir des affaires publiques, et donnant au général qui les commandoit des cierges bénits pour gage assuré de la défaite des

(1) Usque huc venies... et hic confringes tumentes fluctus tuos. Job, 38.

ennemis, il obtint la plus belle et la plus importante victoire que les chrétiens aient jamais remportée sur les infideles.

Qu'il est vrai ce que l'écriture nous enseigne, que la priere d'un homme de bien est puissante sur les miséricordes de Dieu! cependant on n'y fait point de réflexion. Combien de guerres glorieusement soutenues! combien de paix heureusement terminées dont on attribue le succès ou à la force ou à la prudence de la chair, dont l'honneur est peut-être dû à l'oraison d'un solitaire qui levoit les yeux et les mains au ciel tandis qu'Israel combattoit en pleine campagne! Combien de santés précieuses à l'univers, qu'on croit conservées par la vigueur du tempérament, ou rétablies par le secours de l'art ou de la nature, qui sont le fruit des vœux et des larmes d'un homme de bien qui prie en secret le Pere céleste! Eh! messieurs, quand on voit le débordement des passions et des péchés qui regnent aujourd'hui dans le christianisme, tant de corruption dans les mœurs, tant de relâchement dans la discipline, tant d'iniquité dans les jugements, tant d'infidélités dans les mariages, tant de profanations dans les églises, tant d'hypocrisie dans l'usage des sacrements, qu'il est aisé de conclure que parmi cette foule de pécheurs qui provoquent la colere du ciel il y a quelques justes cachés qui la retiennent! On a peine à reconnoître le doigt de Dieu en ces rencontres, et l'on aime mieux attribuer ces prospérités publiques ou particulieres à une impuissante sagesse dont les hommes se flattent, ou à je ne sais quelle fortune dont leur vanité

se fait une idole, qu'au pouvoir que donne celui qui voit tout et qui regle tout à ceux qui l'aiment et qui le servent. Ainsi François eut la gloire d'être le libérateur et l'ange visible de l'Italie.

Mais s'il eut le bonheur de protéger les états chrétiens, il eut le courage d'annoncer la vérité aux rois qui les gouvernoient. C'est ici, messieurs, que j'ai besoin de cette favorable attention dont vous m'honorez. Une des plus grandes merveilles, dit saint Bernard, que Dieu opere en ses saints, c'est de les rendre en même temps humbles et magnanimes; humilité sans bassesse, magnanimité sans orgueil : humilité noble, qui fait qu'ils se confient d'autant plus en la puissance de Dieu dans les choses qui sont difficiles qu'ils présument moins de leurs propres forces; magnanimité modeste, qui leur inspire d'autant plus de crainte et de reconnoissance pour Dieu qu'ils en ont reçu plus de grace. De là se forme en leur cœur ce juste tempérament de retenue et de courage : ils respectent les hommes, mais ils ne peuvent respecter leurs erreurs : ils n'ont pas dessein d'offenser les grands du monde, mais ils craignent de blesser leur conscience, en leur dissimulant ou en leur déguisant leurs péchés : ils s'humilient toujours eux-mêmes, mais ils n'humilient jamais la justice; le crédit de la vérité est plus puissant sur eux que le crédit de la coutume; et, résolus de se séparer du siecle par une sainte singularité plutôt que de s'y conformer par une société criminelle, comme ils se soumettent eux-mêmes à la loi de Dieu, ils voudroient y rame-

ner et y réduire tous les pécheurs qui s'en écartent, sans avoir égard ni à leur rang ni à leur naissance.

Ce fut dans cet esprit que François de Paule entra dans les cours des rois pour y annoncer la vérité, que la flatterie de leurs sujets et leurs propres passions leur cachent ordinairement. N'osa-t-il pas remontrer au roi de Naples les miseres des peuples qui gémissoient sous le poids des tributs excessifs qu'il leur imposoit? Ne lui dit-il pas avec un zele discret, mais généreux, qu'il n'étoit riche que du bien d'autrui, qu'il ne devoit pas se regarder comme le maître de ses trésors pour en disposer à sa volonté, mais comme le dispensateur pour les employer au salut public : qu'il étoit établi ministre de Dieu pour rendre ses peuples heureux, non pas pour en faire des misérables, en consumant en luxe et en débauches les subsides tirés du travail et de la substance des pauvres. Ne fit-il pas distiller du sang d'une piece de monnoie qu'il rompit en sa présence, pour le convaincre par le miracle s'il ne pouvoit le convertir par les remontrances, pour lui inspirer la compassion par cette preuve sensible de la misere et de la calamité publique, et pour lui faire connoitre sa violence et son inhumanité, en lui montrant sur cet insensible métal une image touchante de la plaie qu'il faisoit dans le cœur des peuples? Mais quelle fut sa fermeté, lorsqu'après avoir essayé d'apprendre à vivre à un roi de Naples, il vint enseigner à un roi de France à bien mourir.

Vous savez, messieurs, que c'est de Louis XI que je parle. Ce prince impénétrable dans ses desseins, implacable dans ses coleres, toujours soup-

çonneux et toujours suspect, accoutumé à tendre des pieges, et à craindre pour lui les pieges qu'il avoit tendus, odieux aux autres et à lui-même, traînoit dans une triste retraite les misérables restes d'une vie qu'il avoit passée à troubler les autres, et à s'inquiéter lui-même. Dieu, qui punit souvent les pécheurs par leurs propres péchés, le livra à ses chagrins et à ses soupçons; et, faisant du sujet de ses passions la matiere de ses supplices, permit qu'il fût déchiré par ses propres défiances, et qu'après s'être fait craindre de tout le monde il craignit tout le monde aussi. Il avoit la mort sans cesse devant les yeux, non pas pour s'y préparer, mais pour s'en défendre. Quelque habile qu'il fût en l'art de feindre, il ne put dissimuler cette foiblesse. Plus touché du desir de conserver son autorité que de l'appréhension de perdre son ame; entreprenant des pélerinages plutôt par timidité que par pénitence; cherchant à se soutenir dans ses frayeurs et à calmer sa conscience inquiete par des dévotions superstitieuses, et se faisant contre la mort comme un rempart d'images et de reliques de ces mêmes saints qui l'ont si sagement attendue ou si généreusement endurée, il cherchoit vainement tous les secours imaginables; et ne pouvant rien se promettre ni de l'art ni de la nature, il se flattoit enfin de l'espérance d'une guérison miraculeuse.

« O mort (1)! que ta mémoire a d'amertume « pour ceux qui vivent dans les biens et dans les

---

(1) O mors! quàm amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis. Eccles. 41.

« grandeurs de ce monde ! » Ce fut alors que ce prince, après avoir invoqué tous les saints du ciel, eut recours à ceux de la terre, et que, donnant tout pour son ame, ainsi que parle l'écriture, il envoya des ambassadeurs jusqu'au fond des montagnes de la Calabre, pour obliger François à venir faire un miracle en sa faveur, et à lui prolonger sa vie. Un homme moins solide auroit cru qu'il falloit se hâter de recevoir un honneur qu'on rendoit à sa réputation et à sa vertu : il auroit regardé la France comme un théâtre propre à faire éclater la gloire de Dieu, et, par accident, la sienne propre : il auroit porté le roi à la justice et à la piété, mais il auroit tâché de gagner ses bonnes graces : il eût pris cette occasion de mettre en crédit son nouvel institut, et d'attirer la protection et les libéralités du prince, en lui donnant au hasard des espérances d'une longue vie ; et, faisant les affaires de Dieu et de sa religion, il n'eût pas négligé les siennes propres.

Il y a certains intérêts délicats et certaines ambitions spirituelles que les dévots ne savent que trop accommoder avec la vertu ; leurs intentions ne sont pas toujours si pures qu'il n'y entre un peu de raison et de considérations humaines ; et, dans ce qu'il semble qu'ils font pour Dieu, ils ne laissent pas de donner quelque satisfaction à leur amour-propre. François ne se meut par aucun de ces motifs. Ni les fatigues d'une longue pénitence, ni le desir d'avancer son ordre encore naissant, ni le plaisir de se voir recherché par le plus grand roi de la terre, ni la gloire d'aller annoncer aux grands du monde des vérités que le monde ne leur apprend

pas, ni l'espérance d'avoir un grand royaume pour spectateur de sa vertu; rien ne l'éblouit, rien ne l'ébranle. Il ne marche pas sans mission; il faut que le souverain pontife le lui commande, et qu'il mette à couvert toutes ses vertus par l'obéissance.

Mais conservera-t-il dans l'occasion une si sainte indifférence? Quand il verra la premiere tête du monde s'abaisser devant lui, ne sera-t-il point attendri? N'aura-t-il pas quelques égards? N'apprendra-t-il pas dans la cour au moins un peu de complaisance? Sera-t-il venu de si loin pour désoler un roi qui se confie en son pouvoir et en sa vertu; et, s'il ne peut le guérir par un miracle, ne tâchera-t-il pas de le consoler au moins de quelque espérance? Il se répand autour des trônes certaines terreurs qui empêchent de parler aux rois avec liberté. Le respect qu'imprime leur majesté ferme la bouche à ceux qui en approchent, et la délicatesse qu'ils témoignent en tant de rencontres est une barriere invincible qu'ils mettent entre eux et la vérité. Comme ceux qui les environnent ne tiennent à eux ordinairement que par des intérêts de fortune, les uns craignent de les affliger, les autres cherchent à leur plaire; les plus gens de bien même les plaignent souvent, et ne peuvent ou n'osent les assister. Qu'il est dangereux qu'ils ne s'apperçoivent pas qu'ils sont en péril, et qu'ils ne meurent comme ils ont vécu, parmi la foule de leurs flatteurs, sans avoir pensé à leur salut, et sans avoir connu la vérité!

François, comme un ami fidele et comme un prophete désintéressé, lui annonce sa mort, et non pas

sa guérison (1). Sans être étonné de cette majesté si fiere, sans prendre ces détours dont on se sert communément pour rendre une triste nouvelle plus supportable, sans craindre le courroux d'un roi de qui la dissimulation avoit rendu la flatterie des courtisans presque nécessaire, et que la passion qu'il avoit de vivre rendoit intraitable à quiconque l'osoit avertir de sa mort; François, dis-je, lui remontre non seulement qu'il est mortel, mais encore qu'il est mourant, et qu'il est mourant sans ressource. Il lui imprime par ses exhortations et par ses paroles une crainte salutaire des jugements de Dieu, et un desir efficace de son salut. Il lui fit entendre la vérité, qu'il n'avoit guere entendue; plus puissant d'avoir appaisé les agitations de son ame que s'il eût guéri la langueur et les infirmités de son corps, et plus heureux de l'avoir mis en état de recevoir la miséricorde de Dieu que s'il l'avoit mis en état de conserver plus long-temps son autorité parmi les hommes.

Plût au ciel que, dans cet aveuglement déplorable où nous vivons aujourd'hui, chacun de nous eût son prophete qui l'avertît des nécessités de son ame, qui dît à celui-ci : Restitue ce bien mal acquis, et répare tes injustices; à celui-là : Descends de cette place que tu occupes indignement, et ne demeure pas dans un ministere où tu t'es ingéré sans vocation, et dont tu n'es pas capable; aux uns : Retranchez de ce train qui ruine votre famille; aux autres : Rompez ces liens qui vous attachent à l'iniquité! Mais ce

(1) Quia morieris tu, et non vives. Is. 38.

saint ne nous parle-t-il pas lni-même par sa vie et par ses exemples? Son austérité ne condamne-t-elle pas nos sensnalités et nos délicatesses? Son hnmilité ne nons reproche-t-elle pas tacitement notre luxe et nos vanités? Sa simplicité et son enfance spirituelle ne détrnit-elle pas nos raffinements et nos subtilités ponr nons dispenser de la loi de Dien? Sa persévérance ne fait-elle pas honte à nos inégalités et à nos inconstances?

Laisserons-nous à ses enfants la sneccession entiere de ses vertus; et tandis qn'ils s'appliquent à tous leurs devoirs, et que, fideles dans lenr vocation, exacts aux observances de lenr discipline, assidns à l'oraison et à la priere, ils sont les perpétuels imitatenrs de lenr pere, nons contenterons-nons d'en être les simples admirateurs? Imitons nons-mêmes ses vertns, ponr obtenir comme lni les récompenses éternelles. Au nom du pere, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE THÉRESE,

prononcé dans l'église des Carmélites du grand couvent, à Paris, l'an 1679.

MULTAE filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.

PLUSIEURS filles ont amassé des richesses, vous les avez toutes surpassées. PROV. 31.

NE craignez pas, messieurs, que je veuille me prévaloir de ces paroles de mon texte pour relever mon sujet par des éloges excessifs, et que je vienne ici louer une vierge de Jésus-Christ aux dépens de toutes les autres. A Dieu ne plaise que je m'établisse le juge des vertus et du mérite des saints! Je laisse à Jésus-Christ, qui les a sanctifiés par sa grace, d'en connoître les proportions et les mesures, et je ne veux qu'adorer le jugement qu'il en a fait.

La sainte dont je dois vous entretenir aujourd'hui n'a pas besoin que j'emploie pour elle ces comparaisons odieuses qu'une dévotion préoccupée et un zele inconsidéré peuvent tirer quelquefois de la bouche même des prédicateurs. Je n'ai qu'à nommer sainte Thérese pour vous donner une grande idée de la vertu et de la perfection évangélique; soit que je la voie dans cette élévation d'oraisons et de connoissance où Dieu l'avoit appelée; soit que

je la regarde à la tête d'un peuple nouveau que Dieu avoit commis à sa conduite; soit que je la considere dans ces excès d'amour et de charité dont son ame fut ordinairement transportée, il me semble que je la vois au-dessus des autres.

Elle a quitté les voies battues de la vertu pour aller à Dieu par des routes nouvelles et inconnues. Je ne veux pas me contenter de vous donner aujourd'hui quelque connoissance de ses actions; je veux, si je puis, vous découvrir le fond de son esprit et de son ame, et vous montrer ce qu'elle a connu, ce qu'elle a desiré, ce qu'elle a promis.

DIVISION.

1°. Ces connoissances sublimes,
2°. Ces desirs héroïques,
3°. Ces promesses extraordinaires,
vous donneront sans doute de la vénération pour mon sujet. Fasse l'esprit de Dieu, qui a produit ces grands mouvements dans le cœur de sainte Thérese, que le récit de ses vertus produise en nous, non pas une admiration stérile, mais une sincere imitation de sa sainteté! Demandons-lui cette grace par l'intercession de Marie, en lui disant, Ave, Maria.

PREMIERE PARTIE.

Vous vous étonnerez peut-être, messieurs, que je commence l'éloge de sainte Thérese par l'excellence de son esprit, et par la grandeur de ses connoissances et de ses lumières. Il semble que la simpli-

cité soit le partage des vierges chrétiennes ; qu'elles ne doivent savoir que les volontés de Dieu pour les suivre ; qu'il leur suffit, selon les regles de leur état, d'être humbles et d'être dociles, et que la grace, s'accommodant à la foiblesse de la nature, a mis leur perfection à écouter et non pas à enseigner, à obéir, non pas à conduire. Toutefois il est vrai qu'il n'y a devant Dieu aucune différence de sexe ni de personnes, et que, se servant des plus foibles instruments pour confondre la force et l'orgueil des hommes, il éleve quand il lui plaît les ames les plus simples jusque dans le sein de la sagesse. L'évangile nous apprend qu'il y a des vierges prudentes qui savent obéir et qui sont capables de commander, qui portent en leurs mains des lampes qui brûlent et qui éclairent, et qui vont au-devant de l'époux pour être les premieres à le connoître, et pour le montrer à ceux qui le suivent.

Thérese fut de ce nombre, messieurs ; Dieu lui avoit donné un esprit vif, pénétrant, appliqué, porté naturellement à s'attacher aux grands objets, et à le faire par de grands principes (1) ; un jugement solide qui ne se laissoit pas prévenir par des imaginations, ni éblouir par des apparences, qui alloit toujours à de bonnes fins, et par les moyens les plus justes et les plus nobles ; un cœur fidele, généreux, capable de beaucoup aimer, et incapable d'aimer que ce qu'il falloit ; un courage que rien ne rebutoit lorsqu'il y alloit de l'intérêt de son salut ou de la gloire de Jésus-Christ. Toutes ces qua-

(1) Cœlestis ejus Dominæ pabulo. Orat.

lités, qui la rendoient propre à aimer la vérité et à la chercher et à la suivre, furent comme les fondements de tant de lumieres et de vertus qni ont édifié et éclairé toute l'Église. Comme elle snt que la connoissance de Dieu étoit la perfection de la sagesse, elle commença à purifier tout ce que les sens ont de grossier et de terrestre pour jouir de la vérité sans dissipation. Elle prit son vol et s'éleva de temps en temps comme un jeune aiglon, pour essayer à regarder la lumiere jusque dans sa source; et, par les communications qu'elle eut avec Dieu, elle se remplit de cette doctrine que l'Église appelle divine et céleste. Mais, pour procéder avec ordre dans ce discours,

Il faut supposer qu'il y a deux moyens d'arriver à la connoissance de Dieu, l'étude, et l'oraison. L'une se découvre par les raisonnements de l'esprit, l'autre par les sentiments du cœur. Elles considerent le même objet et tendent à la même fin. Mais il y a cette différence : l'étude produit souvent la présomption, parcequ'il y a dans l'esprit comme un levain d'orgueil qui s'enfle et se dilate par la science : l'oraison produit la charité, parcequ'il y a dans le cœur de celui qui prie un fonds de bonne volonté qui dispose à embrasser et à sentir la vérité. Dans l'étude, c'est l'homme qui acquiert; dans l'oraison, c'est Dieu qui donne; et la libéralité de Dieu est infiniment au-dessus de toute l'industrie de l'homme. Par l'étude on s'éleve aux choses invisibles de Dieu par celles qui sont visibles, et à l'excellence du créateur par celle des créatures : par l'oraison on

descend de la grandeur de Dieu au détachement et au mépris de toutes les choses créées.

Ce ne fut donc pas par la voie du raisonnement que Thérese parvint à ces connoissances sublimes, ce fut par la voie de la charité et de la priere. Comme elle crut tout savoir quand elle sauroit Jésus-Christ crucifié, son amour fut son raisonnement, et son oraison son étude. Ce divin Sauveur, par une grace singuliere, voulut lui-même lui servir de livre. C'est là qu'apprenant ce que Dieu avoit fait pour elle, et ce qu'elle devoit faire pour Dieu, elle s'instruisoit de sa religion et de ses devoirs; c'est là que, contemplant le mystere de l'incarnation, elle s'animoit à s'anéantir avec lui, à naître avec lui, à mourir et à ressusciter avec lui. C'est là qu'elle avoit appris à espérer en sa miséricorde, à craindre sa justice, à reconnoître ses bienfaits, et à lui demander ses graces. Ce fut par ces communications fréquentes qu'elle perfectionna son esprit: car, s'il est impossible que Dieu étant la souveraine charité l'ame qui s'en approche ne s'enflamme et ne s'embrase, comment pourroit-il arriver qu'étant la souveraine vérité ceux qui communiquent plus intimement avec lui n'obtiussent à proportion une plus grande lumiere, et une plus parfaite connoissance de ses vérités et de ses mysteres?

C'est ce que Thérese éprouva avec tant d'abondance qu'elle confesse qu'elle en fut durant plusieurs jours toute confuse et épouvantée. Il sembloit que les livres de l'éternité lui fussent ouverts. Elle eut une claire intelligence des grandeurs adorables du Verbe fait homme, des richesses inépuisables de

sa sagesse, des trésors merveilleux de sa grace, de la différence de ses conduites, et de l'impression que fait son esprit sur des ames qui lui sont soumises. Aussi la terre lui étoit devenue comme un lieu d'exil; sa conversation étoit dans le ciel. C'est là que, s'élevant au-dessus de toutes les choses sensibles, elle va chercher Dieu comme la source de toute perfection et de toute beauté, le considere comme l'origine de tout bien, l'embrasse comme le principe de vérité et de bonté, s'abîme dans la contemplation de son immensité et de sa majesté, tantôt par les ravissements, les transports et les extases, où son corps demeuroit suspendu et immobile, tantôt par les réflexions par lesquelles l'esprit s'unissant à Dieu ne laissoit presque aucun usage à ses sens.

Dans cet état, je me la représente sous l'image de ce chariot mystique qui parut au prophete Ézéchiel. Un esprit puissant et subtil faisoit mouvoir cette machine volante; l'air s'entr'ouvroit par respect par-tout où son agitation la poussoit, et les roues, qui sembloient être faites pour la conduire ou pour l'appesantir, ne faisoient que s'élever avec elle, et suivre le mouvement de l'esprit. Le même arriva à sainte Thérese (1) dans ces fréquentes élévations, dans ce vol impétueux de son corps: les organes et les ressorts de ces roues merveilleuses où l'esprit fait ses opérations s'élevoient avec son ame, soit pour l'accompagner quand elle va goûter les douceurs célestes, soit pour aller au-devant d'elle

(1) Eunte spiritu et rotæ pariter elevabantur. EZECH. 1.

lorsqu'elle redescend sur la terre, chargée des trésors qu'elle rapporte de la contemplation, pour vaquer aux offices de la charité.

Loin d'ici ces hommes incrédules qui prennent pour illusion tout ce qui n'est pas dans l'ordre commun de la grace, qui regardent comme impossible tout ce qui semble extraordinaire, et qui, pour faire les esprits forts, et pour ne pas vouloir reconnoître en autrui ce qu'ils ne sentent pas en eux-mêmes, traitent tout d'imagination et d'erreur, et prennent sujet de blâmer la foiblesse des hommes de ce qui devroit les obliger de louer et d'admirer la puissance de Dieu ! Qu'ils sachent que la piété doit faire respecter toutes les marques que Dieu donne de son amour, et que la charité nous doit faire voir avec reconnoissance et avec estime toutes les graces que Dieu fait aux autres. Qu'ils sachent que pour éviter une légere crédulité ils tombent dans une incrédulité présomptueuse, et qu'ils se trompent de crainte d'être trompés. Qu'ils sachent enfin que la grace divine a plusieurs formes; que son esprit se communique, et comme il veut, et quand il veut; que sa puissance s'éleve souvent au-dessus de nos proportions et de nos regles, et qu'il y a dans l'art de connoître Dieu et de l'aimer, comme dans tous les autres arts, certains secrets qui ne sont connus que de ceux qui les pratiquent et qui y excellent.

Pour ne pas m'arrêter pourtant à ces admirables effets de la grace qui sont si fort au-dessus de nous, il y a trois choses qui rendent une ame éclairée, le recueillement, l'humilité, et la charité. La premiere

empêche les ténebres, la seconde attire les lumieres, la troisieme les produit: ce fut par ces trois moyens que notre sainte parvint à ces grandes connoissances.

D'où vient qu'on demeure dans l'obscurité, qu'on prie, et qu'on n'en devient ni plus intelligent ni plus éclairé dans les choses de Dieu? c'est qu'on se répand trop dans le monde. On y ramasse tous les jours une foule d'images qui s'impriment dans l'esprit, et s'y renouvellent à tous moments. On donne toute liberté à ses sens et à ses pensées; et quelle apparence qu'on puisse les réduire et les ramener à Dieu quand on veut! On laisse échapper son cœur après mille objets mondains; et croit-on le trouver toutes les fois qu'on en a besoin dans l'oraison? On oublie Dieu tout le long du jour: a-t-il promis qu'il viendroit se présenter lui-même à nous aux heures que nous lui aurions marquées? On auroit tort de s'y attendre, comme si la grace pouvoit entrer dans une ame remplie de desirs séculiers, comme s'il étoit possible de joindre la vanité avec la vérité, les choses éternelles avec les temporelles, les biens du ciel avec ceux de la terre.

Sainte Thérese prit bien d'autres précautions. Elle garda toutes les avenues de son cœur, selon le précepte du Sage: elle accompagna toutes ses actions d'une secrete vue de Dieu. Tous les objets qui frappoient son esprit lui étoient comme des occasions de prier et d'honorer Dieu. Elle regardoit attentivement sa loi, comme un artisan regarde son modele pour le suivre, toujours occupée ou à le servir dans ses actions, ou à le consulter dans ses

desseins, ou à le regarder dans ses intentions, ou à recourir à lui dans ses besoins, ou à l'admirer dans ses ouvrages, ou à l'aimer dans ses bienfaits. Faut-il s'étonner si, n'étant troublée d'aucune passion, elle recevoit les lumieres du Saint-Esprit; et si, étant uniquement appliquée à connoître Dieu, Dieu s'appliquoit aussi à se faire connoître à elle?

Son humilité ne lui servit pas moins à s'avancer dans cette connoissance. Bien loin de croire que ce fût une récompense de sa vertu, elle croyoit que c'étoit une marque de sa foiblesse, comme si Dieu eût connu qu'elle avoit besoin de ces secours pour la retenir dans ses devoirs. Elle reconnoît que la perfection ne consiste pas dans ces connoissances extraordinaires, mais dans l'union de nos volontés à celle de Dieu. Elle n'étoit pas de ces ames prévenues qui, par une vanité secrete, veulent se signaler dans la dévotion; qui prennent ce qui se passe dans leur imagination pour des vérités que Dieu leur révele; car on aime à faire voir qu'on est favorisé de Dieu, et l'on se fait de la piété même un métier, où l'on veut réussir comme dans les autres. Que notre sainte fut éloignée de cet orgueil! Elle ne craignit rien tant que d'être le spectacle de son siecle. Ingénieuse à découvrir ses défauts et à cacher les faveurs extraordinaires dont Dieu l'honoroit, prête à supprimer devant les hommes toutes les lumieres qu'elle tiroit de Dieu, elle brûle, au premier ordre d'un confesseur, l'explication qu'elle avoit faite des plus beaux et des plus difficiles endroits de l'écriture. Elle donne à ceux qui sont chargés du soin de sa conscience la liberté de pu-

blier ses péchés, et ne leur demande le secret que pour ses vertus. Elle eût voulu ne savoir écrire que pour publier ses défauts. Faut-il s'étonner si l'esprit de Dieu, qui aime à reposer sur les ames humbles, se plaît à lui communiquer ses lumieres ?

Mais ce fut principalement la charité qui fut la source de tant de sublimes connoissances. Elle savoit qu'il y a un œil interieur du cœur qui est seul capable de supporter les lumieres qui viennent d'en-haut, que pour connoître la grandeur de Dieu, selon l'apôtre, il faut être fondé et enraciné dans la charité ; et que, comme la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, son amour en est la perfection et la fin. Ce seroit ici le lieu de vous faire juger, par l'ardeur de sa charité, de l'excellence de ses lumieres ; mais je ne puis vous donner une plus grande idée de cette même charité qu'en vous traçant ici la peinture de ses desirs.

SECONDE PARTIE.

Saint Augustin nous enseigne que toute la vie d'un chrétien ne doit être qu'un long et pieux desir, parceque reconnoissant devant Dieu ses besoins et son impuissance, et ne voyant le souverain bien qu'en éloignement, il est nécessaire qu'il étende la capacité de son ame, afin que Dieu la puisse remplir; qu'il regarde avec affection le bien dont il ne peut encore jouir avec plénitude, et que faisant de cette vie présente comme un apprentissage pour la future, il soupire après ce bonheur éternel, et desire long-temps ce qu'il doit posséder toujours. Rien ne dé-

couvre tant, ajoute le même pere, le fond du cœur et de la conscience des hommes que leurs desirs, et il n'y a rien de si naturel que de juger de ce qu'ils aiment par ce qu'ils souhaitent. Voyons donc quelle fut la perfection des desirs, et par conséquent de la charité de sainte Thérese.

Ici, messieurs, je remonte aux plus tendres années de sa vie, et aux premiers mouvements de son enfance. La raison et la charité mûrirent tout d'un coup en elle. Elle eut de la ferveur dès qu'elle eut de la connoissance : l'essai qu'elle fit de sa liberté naissante fut un sacrifice volontaire d'elle-même; les premiers exemples qu'elle suivit furent ceux des parfaits; les premiers pas qu'elle fit dans les voies de Dieu la conduisirent à la croix de Jésus-Christ, qui en est le terme; et, pour dire tout en un mot, son premier desir fut le desir d'être martyre. Quelques docteurs ont cru, et il est juste de le croire, que dans cet instant où la lumiere de la raison commence à poindre dans notre esprit, et où les puissances de notre ame se développent, nous sommes obligés indispensablement de tourner notre cœur vers Dieu, d'adorer cet être souverain qui est l'unique fin de toutes nos actions et l'unique objet de tout notre amour, de lui consacrer les prémices de notre esprit, et de ranimer la foi de notre baptême C'est là ce qu'ils appellent la véritable entrée de l'homme chrétien dans la vie, et comme la naissance de l'homme parfait.

Thérese s'acquitta de ce devoir, et commença même plus noblement. Le premier acte qu'elle fit fut un acte héroïque de religion. Elle s'ennuya

vivre dès qu'elle sut qu'on pouvoit mourir pour Jésus-Christ, et commença d'être chrétienne par la consommation de la charité. Touchée de la gloire et du courage des martyrs dont elle lisoit les histoires, elle entreprit de les imiter pour obtenir leur récompense; et, sans consulter ni la foiblesse de son âge, ni la difficulté des chemins, ni la grandeur de l'entreprise, elle sort de la maison paternelle à peine âgée de sept ans, pour aller courageusement dans un pays étranger et dans un royaume infidele chercher le glaive fatal qui devoit l'immoler à Jésus-Christ.

L'ange qui veille au salut du Carmel et à la gloire même de toute l'Église arrêta cette innocente victime. Le ciel accepta ses intentions, et ne voulut pas son sacrifice : il la destinoit à d'autres combats, et lui préparoit d'autres couronnes. Quoique Dieu lui rendît cette vie et ce sang qu'elle lui offroit, elle n'en devoit pas moins être martyre. Les persécutions, les souffrances, l'amour même pour Jésus-Christ, devoient un jour faire ce que les tyrans n'avoient pas fait; et l'expérience lui fit connoître qu'elle étoit du nombre de ceux qui, par des mortifications continuelles, et par un martyre moins sanglant, mais aussi plus long, se sanctifient par le débris de leur propre chair, et meurent mille fois pour une. Ramenée dans la maison de son pere, elle déplora son malheur, et ne trouvant de consolation qu'à se renfermer dans des hermitages qu'elle bâtissoit de ses propres mains pour prier plus tranquillement et pour fuir les yeux des hommes, elle s'accoutumoit à cette vie d'oraison et de retraite où

par un instinct secret elle se sentoit appelée; montrant dès cette tendre jeunesse, par ce qu'elle faisoit pour Dieu, ce que Dieu opéroit en elle; et faisant voir que tout âge est parfait devant lui, quand il daigne le fortifier par sa vertu et le prévenir de ses graces.

Mais, hélas! qu'il est difficile qu'une ame sans expérience échappe à tant de périls et à tant de pieges que lui tend le monde, et que les plus généreuses résolutions ne soient interrompues par quelque foiblesse! Avouons-le, messieurs, et ne dissimulons pas une faute que Thérese a si fort exagérée. Quelque desir mondain s'éleva dans son cœur, et y ralentit l'ardeur de sa premiere charité. L'exemple d'une mere vertueuse à la vérité, mais trop attachée à la lecture des romans, la fréquentation d'une parente entêtée des vanités et des folies du siecle, et je ne sais quelles fumées qui s'élevent des bouillons du sang et de la chaleur de la jeunesse, tout cela conspira à obscurcir un peu sa raison et à refroidir sa piété. Certains desirs vagues de plaire, de voir, d'être vue; certaines complaisances que le monde pardonne aisément aux jeunes personnes quand elles ont de quoi soutenir leur vanité; certaines propretés affectées sans autre dessein que celui de satisfaire son amour-propre; certaines lectures engageantes qui amusent le cœur par un enchaînement de passions agréablement exprimées, et qui nourrissent dans l'esprit une vaine et frivole curiosité, ce furent des fautes sur lesquelles on ne s'examine pas même aujourd'hui, et que sainte Thérese a pourtant pleurées très amèrement durant le cours de sa

vie, quoiqu'elle reconnût qu'elle n'avoit perdu dans cet état dangereux ni la crainte de Dieu ni sa grace.

Qu'eût-elle fait si elle eût passé sa jeunesse à examiner des modes et des ajustements, et à se faire une étude des vanités et des extravagances du siecle? Qu'eût-elle fait si elle n'eût cessé de courir après les spectacles et les divertissements du monde, recueillant les passions d'autrui, et se livrant aux siennes propres? Qu'eût-elle fait si elle eût attendu pour quitter le monde que le monde l'eût quittée, et si elle n'eût plus eu à donner à Dieu qu'un cœur usé et des restes d'une vie scandaleuse? Qu'eût-elle fait si elle eût abusé de l'esprit et de la beauté que Dieu lui avoit donnés à séduire des ames que Dieu a créées pour sa gloire? Il ne lui en falloit pas tant pour l'engager à une pénitence longue et laborieuse.

Mais ce nuage fut bientôt dissipé. Dieu, qui la conduisoit, lui fit connoître que le monde est une mer orageuse, où, parmi les ténebres et les tempêtes, les fragiles vaisseaux se servent comme d'écueils les uns aux autres pour se briser ensemble et pour périr d'un commun naufrage; que c'est une région malheureuse, où la corruption est si générale qu'être corrompu et corrompre les autres, comme disoit cet ancien, c'est la fonction mutuelle des hommes: que le naturel le plus heureux est souvent perverti par l'impression que fait un mauvais exemple, comme le champ le plus fertile est souvent ravagé par une grêle fortuite. Convaincue de ces vérités, et étonnée de ces dangers, elle ralluma son premier desir; et, n'ayant pu donner sa vie pour Dieu, au moins résolut-elle de lui donner sa liberté,

en s'attachant à lui dans une profession sainte et religieuse.

Ce fut alors que se voyant honorée de la qualité d'épouse de Jésus-Christ, et se trouvant dans la voie d'une perfection qu'elle avoit tant desirée, elle donna toute l'étendue qu'elle put à sa charité. Tous ses soins, toutes ses pensées, toute sa gloire, toutes ses prieres, étoient d'être à Dieu et de lui plaire. Tantôt se renfermant en elle-même après quelque grace qu'elle a reçue, elle ramasse toutes les forces de son ame pour rendre quelque grand hommage à son bienfaiteur : tantôt, à la vue d'une image de Jésus-Christ crucifié, attendrie de pitié, touchée de douleur, animée de reconnoissance, embrasée d'amour, et réunissant tous ces mouvements au desir qu'elle a de lui plaire, qui est comme le centre de son cœur, elle fond en larmes, et s'anéantit devant son Sauveur : tantôt lui demandant son assistance afin qu'elle pût le contenter dans toute sa conduite, sentant couler dans son ame un détachement secret de toutes les choses créées, et une sensible confiance que ses vœux seroient exaucés, elle sort comme d'elle-même; et la foiblesse de son corps peut à peine supporter la joie de son ame. Sa fidélité fut toujours inébranlable, les consolations n'amollirent pas sa vertu, les tribulations n'ébranlerent pas son courage; et, dans les temps différents, elle fut toujours également soumise et fervente.

Pour entendre jusqu'où elle porta ce desir de plaire à Dieu, et quel fut le fonds de sa dévotion, remarquez avec moi qu'il y a deux sortes de ferveur, une ferveur de sentiment, et une ferveur de résolu-

tion : la premiere, c'est lorsqu'une ame attirée par des graces sensibles, « et prévenue de ces bénédic-« tions de douceur (1) » dont il est parlé dans l'écriture, court dans les voies de Dieu à l'odeur de ses parfums, comme l'épouse des cantiques. La loi lui devient non seulement facile, mais encore agréable : les difficultés qui accompagnent la vertu s'applanissent comme d'elles-mêmes, et le joug du Seigneur lui est doux, parceque le Seigneur le soutient lui-même. Heureux à qui Dieu daigne ainsi dilater le cœur, et donner le goût de sa vérité et de sa justice ! Mais il est dangereux qu'on ne se plaise trop à ces prospérités spirituelles ; que la fidélité qu'on a ne soit un peu intéressée ; qu'on aime le don de Dieu autant que Dieu même, et que le plaisir qu'on trouve à faire le bien ne soit une partie de la récompense qu'on aura de l'avoir fait.

Il y a au contraire une ferveur de résolution entièrement spirituelle, qui fait qu'on s'approche de Dieu encore qu'il semble qu'on s'en éloigne. On sent toute la pesanteur de la croix, et l'on ne laisse pas de la porter avec patience. On trouve à tous moments des obstacles, mais il y a dans le fond du cœur un courage sans présomption, et une force secrete qui les surmonte. On n'a pas la tendresse de la dévotion, mais on en a la fermeté. État plus rude, mais plus parfait pour des ames fideles, parcequ'elles sont plus conformes à Jésus-Christ crucifié ; qu'elles rentrent par-là dans une connoissance plus profonde de leur néant et de leur misere, et que l'amour n'est

(1) In benedictionibus dulcedinis. Ps. 20. Cant. 1.

jamais plus grand que, lorsqu'étant privé de tout aliment, il se nourrit en quelque façon de lui-même, et subsiste au fond du cœur parmi ces froideurs et ces obscurités qui l'environnent.

Thérese a su se maintenir dans ces deux états de ferveur. Quels progrès ne fit-elle pas lorsque Dieu lui fit goûter ces douceurs et ces délices surnaturelles qui sont les effets de sa bonté et de son amour! Nul travail ne pouvoit suffire à son zele, nulle douleur ne pouvoit épuiser sa patience. Son obéissance étoit à l'épreuve des plus austeres commandements. Les exercices les plus vils de la religion lui paroissoient trop honorables. Les graces extraordinaires qu'elle recevoit ne faisoient qu'augmenter son humilité. Elle ne craignoit pas d'être malheureuse, mais d'être ingrate. Les peines que Dieu lui envoyoit lui étoient douces, parcequ'elle satisfaisoit à sa justice; et les faveurs qu'elle en recevoit lui étoient une espece de supplice, parcequ'elle appréhendoit d'abuser de ses miséricordes, dont elle s'estimoit indigne. Aussi ne pria-t-elle jamais que Dieu la favorisât, mais qu'il la souffrît; et lui étant un jour échappé dans une grande aridité de demander au ciel une goutte de rosée et un peu de consolation, elle se reprocha cette foiblesse comme peu conforme à l'humilité et à la constance chrétienne.

Elle ne fut pas moins circonspecte et moins fervente dans la tribulation. Jamais ame n'a passé par de si longues et si sensibles épreuves. Pourrai-je vous représenter cet état sans vous étonner? Elle ne sent plus cet instinct violent qui l'entraîne avec joie dans les voies des commandements; elle ne sent

plus Jésus-Christ qui habite en elle: une nuit obscure enveloppe son esprit; ces graces lumineuses et touchantes qui l'éclairoient ne sont plus que des graces sombres et sans attrait qui la laissent dans l'abattement et dans la langueur. Veut-elle s'approcher de Dieu; il semble que certains liens imperceptibles la retiennent. Entrevoit-elle son Sauveur; un nuage importun le lui dérobe. Rappelle-t-elle en son esprit le souvenir des graces sensibles qu'elle a reçues; la triste et confuse image qu'elle en trace lui paroît un songe, et la mémoire d'un bonheur passé ne fait qu'augmenter le déplaisir de l'avoir perdu. S'adresse-t-elle à ses directeurs; elle trouve des demi-spirituels, des demi-savants, qui lui reprochent la stérilité de son ame.

Dans cette cruelle incertitude si elle plaît à Dieu, Vous ai-je perdu, disoit-elle, mon Dieu, ne vous retrouverai-je plus? Vous sentis-je autrefois sans vous posséder? Vous possédé-je aujourd'hui sans vous sentir? D'où vient cette suspension de secours et de protection? Est-ce vous qui vous cachez à moi? est-ce moi qui m'éloigne de vous? Aimer Dieu, être incertain si on lui plaît: ames élevées, que Dieu conduit par des voies de crainte et de défiance de vous-mêmes pour vous préserver de l'orgueil, et pour vous purifier de tout amour-propre, vous entendez ce que je dis. Je me contente de dire à ceux qui font la plus grande partie de mon auditoire que c'est la plus rude pénitence des saints.

Mais ne croyez pas que la ferveur de notre sainte en fût moindre. L'appréhension qu'elle avoit de

déplaire à Dieu ne faisoit que redoubler dans son cœur le desir qu'elle avoit de lui plaire. La grace étoit obscure en elle, mais elle n'y étoit pas oisive. Elle étoit privée de cette présence intime que Dieu fait sentir à l'ame lorsqu'il se communique à elle avec plus d'abondance; mais cette privation produisoit en elle une soif ardente qui la faisoit soupirer après la présence de ce bien dont elle conservoit encore une idée assez vive pour exciter ses desirs. Avec quelle avidité recevoit-elle de temps en temps quelques rayons échappés, qui, comme des éclairs, lui faisoient appercevoir que Jésus-Christ ne l'avoit pas abandonnée! Avec quelle reconnoissance ouvroit-elle son cœur pour recevoir cette rosée du ciel qui ne tomboit que goutte à goutte! Avec quelle circonspection s'éloignoit-elle des créatures, se tenant à Dieu dans la simplicité de la foi, et possédant son ame en paix au milieu même des orages! Avec quelle confusion reconnut-elle qu'elle n'étoit par elle-même que ténebres et impuissance, et que son sort étant dans les mains de Dieu elle tenoit de lui tout ce qu'elle pouvoit avoir et de justice et de lumieres!

Ce desir de plaire à Dieu fit naître en elle un pressant desir du salut des ames. Rien ne marque tant l'amour qu'on a pour Jésus-Christ que le zele qu'on a de ramener les pécheurs à lui. Ce zele produit deux effets: il nous intéresse d'un côté à l'honneur et à la gloire du Rédempteur, et nous fait ressentir tout ce qui s'oppose au succès et à la plénitude de la rédemption; de l'autre, il nous inspire une tendresse généreuse pour les pécheurs, et nous

fait souhaiter leur conversion; et, mêlant ainsi le desir de la gloire de Dieu et celui du salut des hommes, il nous fait accomplir, comme remarque saint Augustin, les deux préceptes tout ensemble, et renferme toute la perfection de la loi.

Or, messieurs, il est difficile d'avoir le cœur plus touché de cette sainte passion que l'eut toujours sainte Thérese. De là venoient ces gémissements et ces larmes au simple récit des ravages que causoit l'hérésie naissante dans la France et dans l'Allemagne; ces prieres qu'elle faisoit tous les jours à Dieu, qu'il fortifiât le courage des prédicateurs, et qu'il formât des ministres et des ouvriers évangéliques; cette tendre dévotion qu'elle avoit pour tous les saints qui ont étendu l'empire de Jésus-Christ par leur doctrine, par leurs travaux, ou par leurs exemples; ces exhortations efficaces qu'elle fit à ceux qui, dans une oisive retraite, négligeoient les talents qu'ils avoient reçus pour leurs freres, et cette douleur qu'elle ressentoit de se trouver resserrée par les bienséances de son sexe, et par les regles de sa profession, elle qui eût voulu porter par tout l'univers les vérités de l'évangile. Combien de fois, considérant les désordres du siecle: « Hélas! Seigneur, s'écria-t-elle, le monde et le démon vous « enlevent tous les jours tant d'ames, et moi ne pour-« rai-je jamais vous en gagner une! » Combien de fois, lorsqu'on lui demandoit ses prieres pour des prospérités temporelles, répondit-elle avec indignation: « Tant que l'Eglise aura de si pressantes « nécessités, il est bien temps de faire à Dieu .. « prieres inutiles et basses! »

Mais le desir de souffrir pour Dieu fut comme sa passion dominante. Elle savoit que la croix est le sceau de l'alliance que les vierges ont avec Jésus-Christ. Leurs corps lui appartiennent par la chasteté qu'elles lui vouent ; mais ce n'est proprement que par les souffrances qu'il s'en met en possession. C'est là la consommation du sacrifice. Quarante années de maladies si aiguës et si générales, qu'il n'y eut partie de son corps qui ne rendît à Dieu un tribut particulier de patience ; vingt-deux années d'aridité et de sécheresse ; les jeûnes, les mortifications, et tant d'austérités excessives, remplirent à peine l'avidité de ce desir. Ingénieuse à trouver des proportions entre les peines dont Dieu l'affligeoit et les fautes pour lesquelles elle se croyoit châtiée ; rapportant ses souffrances présentes à sa vie passée ; regardant avec horreur les moindres défauts, dont elle étoit plus touchée que de ses maux mêmes, elle adora la main de Dieu qui la frappoit, comme si elle l'eût couronnée. Le pardon qu'elle obtenoit lui étoit comme un nouveau lien qui l'attachoit à la croix. Après avoir souffert par justice, elle vouloit encore souffrir par reconnoissance. Elle ne se contentoit pas d'avoir appaisé la colere de Dieu, elle vouloit mériter sa miséricorde. Quand elle n'eût pas eu besoin de satisfaire à Jésus-Christ, elle eût voulu lui ressembler et souffrir par charité, quand elle n'auroit pas dû le faire par obligation. C'est dans cette vue qu'elle se redisoit si souvent à elle-même : « Ou souffrir, ou mourir, » pour dire qu'il n'y avoit que la mort qui pût interrompre le cours de sa mortification et de ses souffrances. Telle fut l'ardeur de

ses desirs. Il me reste à vous faire voir quelle fut la grandeur de ses promesses.

TROISIEME PARTIE.

Il semble d'abord, messieurs, qu'il n'est pas de la grandeur et de la majesté de Dieu de promettre à l'homme, parcequ'étant infiniment puissant et par conséquent infiniment libre, il rétréciroit son pouvoir, et se donneroit des lois à lui-même. Il semble aussi qu'il ne soit pas de la sagesse de l'homme de promettre à Dieu, parceque lui devant tout, et ne pouvant rien sans lui, il est ou inutile de s'engager à lui rendre ce qu'on ne peut lui refuser, ou téméraire de lui promettre ce qu'on ne peut exécuter sans son secours. Cependant l'écriture sainte nous enseigne qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu de promettre, parcequ'il n'appartient qu'à lui de donner; que comme il nous détourne du mal par les menaces de ses châtiments, il veut nous exciter au bien par le desir de ses récompenses, et qu'il est enfin de sa grandeur de montrer que comme il est juste dans ses jugements et saint dans ses œuvres, il est aussi fidele dans ses promesses. La même écriture nous enseigne qu'il est bon à l'homme de s'engager et de se dévouer à Dieu; que le plus grand hommage que la créature puisse lui rendre, c'est de lui consacrer sa liberté et de se lier à son service, en s'imposant une heureuse nécessité de lui obéir et de lui plaire, et qu'on est d'autant plus parfait qu'on aime plus la perfection, et qu'on s'oblige davantage à la chercher et à la suivre.

C'est sur ce principe que sainte Thérese voulut s'unir étroitement à Dieu par les vœux et par les promesses qu'elle lui fit. Jamais vierge chrétienne ne s'est donné tant d'engagements à la piété, et ne s'en est si fidèlement acquittée. Commencerai-je par ces vœux qui sont des regles de perfection que s'imposent ceux qui veulent suivre les conseils évangéliques? Y eut-il jamais un plus grand détachement que le sien de tout ce qui regarde les biens du monde! La pauvreté ne lui parut point entiere si elle n'étoit extrême. La providence de Dieu lui sembloit toujours trop prompte à la secourir. La charité des fideles lui étoit à charge, et souvent elle crut avoir beaucoup de superflu, parcequ'il ne lui manquoit rien du nécessaire. Avec quel courage établit-elle une partie de ses maisons sur le seul fonds de la Providence, soigneuse d'y entretenir la discipline sans se mettre en peine d'y assurer du revenu, craignant moins la nécessité que l'abondance, et s'élevant au-dessus des prévoyances inquietes de l'avenir, qui font qu'on se jette dans la distraction et dans la dépendance du monde, et que bien souvent on est abandonné de Dieu, parcequ'on cherche trop les secours et les assistances des hommes!

Avec quelle sévérité défendit-elle qu'il y eût rien dans les bâtiments de son ordre qui ressentît la vanité, souhaitant, par un zele semblable à celui de son pere Élie, que le feu du ciel qui doit un jour consumer ce vaste univers tombât par avance sur ces édifices orgueilleux pour les ruiner jusqu'aux fondements, et ne laissât dans les appartenances du

Carmel aucune trace d'une grandeur et d'une magnificence séculiere! Combien de fois a-t-elle refusé les biens de ces personnes vaines et indiscretes qui appauvrissent leur maison pour enrichir des monasteres, et qui donnant à des étrangers ce qui appartient à leur famille, sous prétexte d'exercer la charité, renversent toutes les regles de la justice! Avec quelle confiance, et avec quelle joie, recevoit-elle des filles pauvres, lorsqu'elle remarquoit en elles un desir sincere de servir Dieu; cherchant l'édification, non pas l'utilité; examinant la vertu, non pas les biens de celles qui se présentoient! Aussi condamna-t-elle toujours ces religieuses intéressées qui, se défiant de la bonté de Dieu, font une espece de trafic de la religion, refusant les pauvres, exigeant trop des riches, comme s'il étoit permis de faire perdre aux unes leur vocation et de la faire acheter aux autres.

Son obéissance ne fut pas moins exacte que sa pauvreté. C'est le défaut de la plupart des hommes, et plus encore de ceux qui se piquent d'être spirituels, d'abonder en leur sens, et de trop s'arrêter à leurs propres lumieres. On veut être dévot selon son humeur; on veut marcher dans les voies qu'on s'est faites soi-même. Tel qui se plaît à l'oraison, se contente de lever ses mains oisives au ciel, et regarde comme une distraction toutes les œuvres d'une charité qui lui paroît tumultueuse. Tel qui s'est destiné à l'action, regarde l'oraison comme un amusement d'esprit, et une oisiveté pieuse de gens qui ne savent être bons que pour eux-mêmes. Ainsi chacun demeure satisfait de soi; et, dans le dessein

où il est de faire le bien, se réserve au moins la liberté de choisir le bien qu'il veut faire. Thérese au contraire réduisit toute sa perfection au seul point de l'obéissance: elle chercha dans sa dévotion non pas ce qui la contentoit, mais ce qui lui étoit imposé.

Elle se conduisit non pas par les chemins qui lui plaisoient davantage, mais par ceux que Dieu lui avoit tracés, et que ses supérieurs lui faisoient connoître. Est-elle appelée à la contemplation; elle prend l'essor, et va se perdre heureusement dans l'abîme des grandeurs et des perfections de Dieu. Est-elle rappelée de ces élévations; elle descend jusqu'aux moindres offices d'une piété commune. Faut-il augmenter ses mortifications; elle redouble son courage. Faut-il les modérer; elle sacrifie son amour-propre. Veut-on qu'elle agisse; elle se prépare au travail. Veut-on qu'elle souffre; elle se détermine à la patience. Toujours prête à tout ce qu'on lui ordonne, tranquille dans ses occupations, occupée dans sa retraite, humble dans les grandes choses, grande dans les petites, et joignant surtout à la pureté de ses intentions le mérite de l'obéissance.

Que dirai-je de cette pureté qu'elle conserva avec tant de soin et tant de précaution? Depuis qu'elle se fut promise à Jésus-Christ, elle ne chercha plus qu'à lui plaire. Les moindres attachements aux créatures lui parurent des infidélités punissables. Elle examina jusqu'aux plus secrets mouvements de son cœur, et y étouffa jusqu'aux affections qui pouvoient paroître les plus innocentes. Tantôt elle déclare qu'elle n'aime ni le monde ni ce qui est dans

le monde; que Dieu seul est tout son bonheur et toute sa joie, et que tout le reste lui est une croix. Tantôt elle fait voir, par les regles d'une sainte amitié qu'elle prescrit, combien elle est éloignée d'en avoir que dans la vue de son salut et de Dieu même. C'est ainsi qu'elle observe les promesses qu'elle fit lorsque Jésus-Christ la choisit pour lui, et qu'elle choisit Jésus-Christ pour elle. C'est là l'état des plus saintes ames : mais ce n'est pas assez pour Thérese que ces engagements communs, la charité lui inspire le plus hardi et le plus noble dessein qu'on ait jamais imaginé pour la perfection évangélique.

Elle s'engagea par une promesse solennelle de faire toujours ce qu'elle croiroit être de plus parfait et de plus agréable à Dieu. Elle savoit ce que Jésus-Christ nous enseigne : qu'il ne suffit pas d'avoir une justice commune, qu'il faut en avoir une qui soit abondante. Elle savoit que S. Paul nous exhorte à nous porter avec une sainte émulation aux dons qui sont les plus sublimes. Ce fut dans cet esprit qu'elle s'obligea d'entreprendre non seulement ce que la loi commande, mais encore tout ce que la charité suggere. Pénétrée de la grandeur et de la pureté de Dieu, elle cherche dans le culte qu'elle lui rend tout ce qui peut contribuer le plus à sa gloire. Des conseils elle se fait des commandements. Ces pratiques évangéliques qui sont si fort au-dessus de nous deviennent ses devoirs et ses exercices ordinaires. Elle tire des vertus chrétiennes tout ce qu'elles ont de plus noble et de plus parfait. Elle porte la charité jusqu'à l'union intime avec son époux, l'humilité jusqu'à l'anéantissement d'elle-même, la pau-

vreté jusqu'à l'entier dépouillement des biens et du desir de les posséder, la chasteté jusqu'au crucifiement continuel de sa chair, l'obéissance jusqu'au renoncement à ses volontés et à ses lumieres.

Que ne puis-je vous la représenter ici telle qu'elle étoit! Grande par ses actions, plus grande par ses motifs; réglant son courage non pas sur des possibilités humaines, mais sur la confiance en la protection divine; s'animant par des difficultés, espérant même contre toute espérance; discernant le bien d'avec le bien, et la vertu d'avec la vertu, pour s'arrêter toujours à la plus parfaite; et cherchant à se distinguer dans le service de Dieu par les grands mouvements de son cœur, et par les actes d'une charité sans mesure et sans bornes. Ce n'étoit pas assez pour elle d'aspirer à la perfection, elle y voulut engager les autres en leur communiquant son zele; et c'est dans ce dessein qu'elle s'appliqua à établir la réforme de son ordre, et à réparer les breches que le temps y avoit faites.

Telle est la condition déplorable des ordres, même les plus saints, qu'ils perdent presque toujours de leur premiere pureté à mesure qu'ils s'éloignent de leur source! Soit l'instabilité naturelle de l'esprit humain, qui est toujours dans le mouvement, et qui ne peut se soutenir long-temps, sans un grand travail, dans le même état de vertu; soit le poids de la nature, qui, par des relâchements imperceptibles, porte sans cesse au déréglement; soit un jugement visible de Dieu, qui punit les négligences et les infidélités des particuliers par l'affoiblissement de la discipline commune; soit l'envie

des démons, qui aiment à troubler le repos de ces maisons de retraite et de silence qui sont comme des asiles publics où se sauvent des ames choisies, pour marcher dans la voie étroite, et pour se séparer de la contagion et du commerce du monde. Quoi qu'il en soit, le temps emporte jusqu'à la force et à la ferveur de la piété; et, la charité venant à se refroidir dans les établissements les plus saints, il s'y fait un mélange du monde et de la religion, de la cupidité et de la charité, des affections séculieres et des obligations chrétiennes. Graces soient rendues à Jésus-Christ, qui suscite de temps en temps certaines ames généreuses qui renouvellent la ferveur des anciens instituts, et qui les ramenent au point de leur premiere vocation, en rallumant le feu divin que l'esprit du siecle y avoit presque éteint!

Voilà ce qu'entreprit sainte Thérese; ouvrage plein de difficultés qui paroissoient insurmontables. Ceux qui devoient l'assister lui résistent. Les puissances temporelles et spirituelles s'unissent contre elle. Toute l'Espagne se souleve. Des mémoires sanglants la déchirent de toutes parts. On la regarde comme une femme inquiete et dissimulée, qui veut se faire un nom par une entreprise hardie, et abuser le public par des apparences de piété. Les politiques s'imaginent qu'elle couvre d'autres desseins dont il faut arrêter le cours, et lui font un crime d'état de ce projet de religion. Les sages croient lui faire grace de juger qu'elle est séduite par l'esprit d'erreur, et que, sans dessein de tromper autrui, elle se trompe sans doute elle-même. Les plus pieux

déclament contre elle. Les chaires et les assemblées retentissent de ces murmures.

La piété s'arme contre la piété, et le zele contre l'innocence. Que fera cette grande ame? Rien ne la rebute; elle souffre, elle espere, elle adore les jugements de Dieu, elle consulte ses volontés, elle attend les effets de ses promesses: heureuse si, par ses soins, par ses travaux, et par sa mort même, elle peut relever les ruines du Carmel, cette montagne autrefois si sainte; si elle peut être cette pierre de fondement sur laquelle doit porter tout le faix de ce nouvel édifice! Heureuse de pouvoir former des épouses fideles à Jésus-Christ, en qui le monde soit crucifié, et qui soient crucifiées au monde; qui marchent à grands pas dans les voies de Dieu, et, ne comptant pour rien tout le chemin qu'elles ont fait, ne pensent qu'à celui qui leur reste à faire; qui suivent par-tout l'Agneau, soit qu'il les mene sur le Thabor, soit qu'il les conduise sur le Calvaire; qui se disposent à l'oraison par la mortification, et qui soutiennent leur mortification par l'oraison; toujours appliquées à se perfectionner dans leur vocation; régulieres par reflexion, non par coutume; aussi ferventes à la fin que si elles ne faisoient que commencer; aussi fermes au commencement que si elles avoient long-temps continué; qui ne négligent pas les petites choses, et qui embrassent les grandes avec courage; et qui, faisant tout ce qu'elles peuvent, s'imaginent toujours qu'elles n'ont rien fait!

Puisse cette ferveur de Thérese passer jusqu'à sa derniere postérité! Que le Carmel, qu'elle a cultivé,

soit toujours vert et toujours fleuri, malgré les hivers et les refroidissements de la charité dans ces derniers siecles! Que ses intercessions puissantes, et ses exemples encore vivants, entretiennent ce qu'elle a établi par ses soins et par ses travaux! Que la gloire et les richesses qu'elle a amassées dans sa maison n'en sortent jamais, et que sa justice demeure jusqu'à la fin des siecles, afin que Dieu soit glorifié dans l'éternité, où vous conduise LE PERE, LE FILS, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT LOUIS,

prononcé dans l'église de Saint-Louis, dans l'isle Notre-Dame, à Paris, le 25 août 1681.

Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu Domini: quòcumque voluerit inclinabit illud.

Le cœur des rois est dans les mains du Seigneur comme une eau courante; il le fait tourner du côté qu'il veut. Prov. 21.

Lorsque le cœur des rois est dans leurs mains, et que Dieu, par un secret jugement de sa providence ou de sa justice, les abandonne à eux-mêmes, hélas! enivrés de leur propre grandeur, ils oublient celui qui les a faits grands. Ils n'ont d'autre loi ni d'autre regle de leurs volontés que leur volonté même. Tout ce qui flatte leurs desirs leur paroît permis; l'orgueil de la vie, les pompes du monde, les plaisirs des sens, occupent toutes leurs pensées; et il est difficile qu'ils ne tombent dans les déréglements ordinaires et inévitables à une condition éclatante, mais dangereuse, où les passions sont continuellement excitées par les objets et entretenues par les occasions, et où le penchant au péché est fortifié par la facilité de le commettre, et par l'impunité quand on l'a commis.

Lorsque le cœur des rois est dans les mains des hommes, hélas! tout conspire, ce semble, à les

pervertir. La flatterie les corrompt, la politiqne les trompe, le manvais conseil les préoccupe, le mauvais exemple les entraîne, la diversité des affaires les dissipe. On surpreud leur crédnlité par des apparences de bonne foi ; on réveille leur ambition par des intérêts supposés ; on nourrit lenrs défauts par des complaisances affectées ; on prend des tours ingénieux pour donner dn relief à certains commencements de vertu qni n'ont rien de grand ni de solide ; on a des voiles toujours prêts pour jeter sur la vérité, de peur qu'elle ne lenr plaise trop, ou qu'elle ne leur 'éplaise. Enfin, tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, c'est antant d'amusements qu'on donne à leur vanité, on de pieges qn'on tend à leur innocence.

Mais lorsque le cœnr des rois est dans les mains de Dien, et que, par sa miséricorde, il les tourne à sa religion et à sa justice, en lenr donnant des inclinations bonnes et bienfaisantes, il s'en sert comme d'un noble et glorieux instrument, pour faire admirer sa puissance, ponr faire craindre ses jugements, pour faire observer sa sainte loi, pour répandre ses miséricordes, pour représenter sa sainteté, et pour régner par eux sur l'esprit et sur le cœur des autres hommes. Tel fut le grand saint Louis, dont l'Église célebre aujourd'hui la mémoire. Dieu le prévint de ces bénédictions de douceur par lesquelles il se hâte, ponr ainsi dire, d'entrer en possession de ses élus. Il lui donna un de ces naturels heureux qni sont faits pour la vertu, et qui semblent être la vertn même. Il permit qu'une sainte édncation fît frnctifier dès son enfance ces premieres semences

de piété qu'il avoit versées dans son ame; et, soit qu'il régnât dans une glorieuse paix, soit qu'il entreprît de grandes guerres, soit qu'il souffrît de grandes tribulations, Dieu le sanctifia dans sa gloire, Dieu le soutint dans ses travaux, Dieu le couronna dans sa patience.

Si je n'avois, messieurs, qu'à vous parler de la grandeur d'un roi, je me servirois des regles de cet art ambitieux qui apprend aux hommes à louer des hommes; mais dans l'engagement où je suis de vous parler des grandeurs d'un saint, je ne dois tirer ce que je dis que du sein de la vérité, et des lumieres de l'esprit divin, que j'invoque par l'intercession de la Vierge. Ave, Maria.

C'est toujours l'ouvrage de la main de Dieu, et un effet de sa puissance, que la sanctification des hommes, de quelque état qu'ils puissent être. Il faut arrêter le cours de leurs inclinations naturelles, réprimer leurs mouvements contraires à la loi et à la discipline, leur inspirer de nouveaux desirs et de nouvelles affections, et faire en eux des changements et des révolutions qu'il n'appartient qu'à sa grace de faire: mais quand il veut s'assurer du cœur des rois et des grands du monde, et former en eux une sainteté sincere et constante, « c'est l'ouvrage « de sa main droite (1) ». Il faut qu'il agisse de toute la force de sa grace, qu'il surmonte cette fatale opposition qu'il y a entre la grandeur et la piété, qu'il retienne tout le poids de la cupidité, qui d'elle-même tombe sur eux, et que, renversant tous les

(1) Hæc mutatio dexteræ excelsi. Ps. 76, 11.

obstacles qu'y met le monde, il les arrache à eux-mêmes, et leur fasse changer, au moins intérieurement, de condition et de nature.

Mais il y a trois défauts qui sont ordinaires à leur état : un amour-propre qui les attache à leur gloire, à leur intérêt, à leur plaisir, et leur rend tout le reste indifférent ; une imagination d'indépendance qui leur persuade que tout ce qui leur plaît leur est permis ; un esprit du monde auquel ils tiennent par tant d'endroits, qui les jette dans l'irréligion, ou pour le moins dans la tiédeur. Or, messieurs, je prétends vous montrer que Dieu, par sa grace, a sauvé saint Louis de ces trois sortes de corruption, en lui donnant,

DIVISION.

1°. Un cœur tendre pour son peuple ;
2°. Un cœur modéré pour lui-même ;
3°. Un cœur soumis et fervent pour Dieu.

Voilà les trois réflexions qui feront le partage de ce discours, et le sujet de votre attention.

PREMIERE PARTIE.

Si l'écriture sainte nous enseigne que toute ame doit être soumise aux puissances, elle nous enseigne aussi que toute puissance doit veiller sur les ames qui lui sont soumises. La providence de Dieu a établi cet ordre et ces devoirs réciproques dans la société des hommes. S'il y a donc des rois dans le monde, ce n'est pas pour donner au peuple le vain spectacle

d'une grandeur et d'une magnificence mondaine; ce n'est pas pour recevoir comme des idoles l'encens et les vœux de leurs sujets dans une oisiveté superbe; ce n'est pas pour entretenir leur orgueil ou leurs inquiétudes par l'ambition de tout avoir, ou par la licence de tout faire. A Dieu ne plaise qu'un roi sage, qu'un roi chrétien, se propose des fins si peu raisonnables et si peu chrétiennes! La royauté, selon saint Paul (1), n'est pas seulement une dignité qui élève un homme au-dessus des autres, c'est aussi un ministere de religion envers Dieu, de justice envers les peuples, de charité envers les misérables, « de « sévérité envers les méchants, de tendresse envers « les bons. » Voilà les principes sur lesquels saint Louis a fondé la gloire et la sainteté de son regne.

Il sentit le poids de sa couronne dès le moment qu'il la porta: il reconnut la difficulté du travail, et il demanda, comme Salomon, la sagesse pour travailler avec lui (2). Les premieres vérités qu'il apprit furent ce qu'il devoit à Dieu comme homme, ce qu'il devoit à son peuple comme roi. Les premieres pensées qu'il eut furent de rendre son royaume heureux et de se rendre saint lui-même. Les premieres actions qu'il fit furent des actions de clémence et de justice; et il commença de régner en sacrifiant son repos, et en exposant sa propre vie pour mettre fin aux guerres civiles.

---

(1) Dei enim minister est in bonum : vindex in iram ei qui malè agit. Rom. 13, 4.—(2) Mitte illam de cœlis sanctis tuis, et a sede magnitudinis tuæ, ut mecum sit et mecum laboret. Sap. 9, 11.

Vous tracerai-je ici la triste image d'une minorité et d'une régence traversée? Vons représenterai-je cette fatale division qne la jalonsie et le desir de commander exciterent dans les premieres années de son regne? On vit des princes armés sous le prétexte ordinaire du bien public, l'Anglais répaudu jusque dans le sein de la France, l'autorité du roi violée, les bons snjets opprimés, et ce royaume si florissant prêt à devenir la proie des ennemis étrangers et domestiques. Quelle désolation, messienrs! Louis, sans consnlter la chair et le sang, sans s'excuser sur sa jeunesse, sans craindre les incommodités des saisons ni les daugers de la gnerre, sort en campagne, implore le secours dn Dien des armées, va chercher et combattre ses cnnemis : je me trompe, va sonlager ses sujets, et leur rendre la paix après le gain d'nne bataille.

C'est là qn'assisté du secours dn ciel, et plns touché de la justice de sa cause que de ses propres intérêts, portant la terrenr dans les terres et dans les troupes étrangeres, il fit voir que la véritable piété n'est pas contraire à la véritable valeur, et qne les plus difficiles victoires ne sont que les coups d'essai de ceux que Dien même instruit pour la guerre. C'est là qu'on le vit suppléer par sa vertu à l'inégalité du nombre, soutenir lui seul le poids de l'armée, défendre le pont de Taillebourg avec une fermeté plus merveillense que celle que l'ancienne Rome a tant vantée, et faire des actions qu'on pourroit accuser de témérité, si l'esprit de Dien n'élevoit quelquefois au-dessus des regles d'une vertu et d'une

prudence commune ces grandes ames qu'il destine à combattre l'orgueil et la rebellion des hommes.

Ce ne fut ni l'envie de vaincre ni le desir de se venger qui allumerent ce jeune courage; ce fut le desir de la paix et de la sûreté publique. Aussi la fin de la rebellion fut le repentir et non pas la ruine des rebelles. Il n'abattit pas ces têtes orgueilleuses, il se contenta de les avoir humiliées: il leur donna son amitié dès qu'il les eut remis dans l'ordre; et l'on eût dit que Dieu lui avoit préparé ces guerres, et qu'il lui avoit mis les armes en main pour lui donner la gloire de vaincre et le plaisir de pardonner. Jamais amnistie ne fut signée de meilleure foi. Après leur avoir sauvé la vie il ne la leur rendit pas ennuyeuse par des froideurs et des défiances éternelles: il les regarda comme des amis acquis, non pas comme des ennemis réconciliés, et les employant dans ses expéditions saintes, il ne leur demanda pour satisfaction d'avoir été contre leur patrie que d'aller combattre avec lui pour la foi et pour la religion.

Où trouve-t-on aujourd'hui de ces cœurs sinceres et magnanimes? On ne fut jamais si pointilleux ni si délicat: on s'offense de tout, et l'on ne veut jamais être offensé impunément. Il n'y a presque plus de réconciliations qui ne soient feintes et simulées. On ôte l'appareil du dehors, mais la plaie demeure au-dedans: on croit être en sûreté pourvu qu'on sauve les apparences. « Aimez vos ennemis; faites « du bien à ceux qui vous haissent (1). » C'est un

---

(1) Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos. MATTH. 5, 44. LUC. 6, 27.

conseil de perfectiou, et non pas un précepte de nécessité, vous dira-t-on. Chacun se croit le malheureux et l'offensé : la haine se resserre, mais elle ne se perd point; lors même qu'on proteste qu'on ne veut point de mal à son frere on lui en fait, on lui en procure, et on l'accablera même si l'on peut, en lui disant tonjours que chrétiennement on lui pardonne.

Ce n'est pas ainsi qne pardonna saint Louis, quelque grand qu'il fût, et quelque grande que fût l'injure. Ne croyez pas pourtant que sa clémence eût rien de bas: il snt retenir les grands dans leur devoir; mais ce fut par sa bonté plutôt que par sa pnissance, par la vénération qu'ils eurent pour sa vertn plntôt qne par la crainte de ses armes; et s'il ent assez de donceur pour remettre l'injure qu'ils lui avoient faite, il ne manqua jamais de force et d'autorité ponr empêcher qu'ils n'en fissent à ses sujets.

Après que Dieu eut donné de si heureux succès à cette premiere gnerre, saint Louis s'appliqua tout entier à régler ses états. Une des plus essentielles et des plus nobles fonctions des souverains, c'est de rendre la jnstice aux peuples. Le roi prophete ne demandoit rien à Dieu avec plus d'instance que son jugement (1). Salomon ne lui demandoit qu'une docilité de cœnr et un juste discernement pour connoître le bien et le mal, et pour jnger son peu-

(1) Deus judicium tuum regi da. Ps. 71, 1.

ple sur cette connoissance (1) ; et saint Louis en fit une des principales occupations de son regne. Il écoutoit, il examinoit lui-même par son équité les différents de son peuple. L'entrée du Louvre étoit libre à tous ceux qui recouroient à sa protection. On ne voyoit pas autour de lui des rangs affreux de gardes en haie pour effrayer les timides, ou pour rebuter les importuns : il ne falloit pas gagner par présents ou fléchir par prieres des huissiers intéressés ou inexorables. Il n'y avoit point de barriere entre le roi et les sujets que le moindre ne pût franchir. On n'attendoit pas quel seroit son sort auprès de ces portes superbes qu'on entr'ouvre de temps en temps pour exclure, non pas pour recevoir ceux qui se présentent. On n'avoit besoin d'autre recommandation ni d'autre crédit que celui de la justice ; et c'étoit un titre suffisant pour être introduit auprès du prince, que d'avoir besoin de sa protection.

Que j'aime à me le représenter ce bon roi, comme l'histoire le représente dans le bois de Vincennes, sous ces arbres que le temps a respectés, s'arrêtant au milieu de ses divertissements innocents pour écouter les plaintes et pour recevoir les requêtes de ses sujets ! Grands et petits, riches et pauvres, tout pénétroit jusqu'à lui indifféremment dans le temps le plus agréable de sa promenade. Il n'y avoit point de différence entre ses heures de loisir et ses heures d'occupation. Son tribunal le suivoit par-tout où il

(1) Dabis servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum. 3 Reg. 3, 9.

alloit. Sous un dais de feuillage et sur un trône de gazon, comme sous le lambris doré de son palais et sur son lit de justice, sans brigue, sans faveur, sans acception de qualité ni de fortune, il rendoit sans délai ses jugements et ses oracles avec autorité, avec équité, avec tendresse; roi, juge, et pere, tout ensemble.

Quel magistrat aujourd'hui veut interrompre ses divertissements, quand il s'agiroit, je ne dis pas du repos, mais de l'honneur, et peut-être même de la vie d'un misérable? Les temps des plaisirs absorbent ceux des devoirs. La magistrature n'est que trop souvent un titre d'oisiveté qu'on n'achete que par honneur, et qu'on n'exerce que par bienséance. Ceux mêmes qui paroissent les plus sages veulent bien être un peu occupés de leur charge, mais ils ne veulent pas en être incommodés. C'est ne savoir pas vivre et leur faire injure que de leur demander justice quand ils ont résolu de se divertir. Leurs cabinets sont impénétrables; ils ont leurs temps eux-mêmes où ils se rendent inaccessibles, et où le seul nom d'affaire les scandalise. Leurs amusements sont comme la partie sacrée de leur vie à laquelle on n'ose toucher, et ils aiment mieux lasser la patience d'un malheureux, et mettre au hasard une bonne cause, que de retrancher quelques moments de leur sommeil, de rompre une partie de jeu, ou une conversation inutile, pour ne rien dire de plus.

Saint Louis ne fuyoit pas ainsi le travail, et quelque fatigué qu'il fût de la multiplicité de ses devoirs, c'étoit pour lui se délasser que de pouvoir être utile au peuple. Mais, quoiqu'il se crût redevable à tous, et qu'il dit sou ent avec l'apôtre: « Je

« suis debiteur à tout le monde (1), » il pensa qu'il étoit encore plus obligé d'avoir soin des pauvres. Quoiqu'il eût établi des juges d'une probité reconnue et d'une réputation irréprochable (2), il se réserva le jugement des affaires des pauvres comme sa fonction favorite. Il savoit que la justice n'est pas toujours si bien voilée qu'elle n'entrevoie les personnes qui la recherchent ; que celui qui est sans crédit se trouve aisément sans secours, et qu'un pauvre qui sollicite est presque toujours importun. L'expérience ne le fait que trop voir ; quelque bonnes que soient leurs raisons, on s'ennuie de les entendre. Si l'on ne les rejette pas avec dureté, du moins on leur parle avec hauteur et avec empire ; et quand même on leur rend justice, on la leur rend ordinairement de mauvaise grace. Louis voulut empêcher cette corruption, ou prévenir ce danger, en se chargeant lui-même de cette partie de la justice, et leur donna deux fois la semaine de longues et faciles audiences, où, tempérant l'éclat de la royauté par un air de bonté et de simplicité chrétienne, il leur ôtoit la crainte qu'imprime la majesté, et la timidité que la pauvreté donne d'elle-même.

C'est là que, comme un pere commun, il soutenoit le foible contre le puissant et punissoit l'injustice, de quelque autorité qu'elle fût soutenue. C'est là qu'il dissipoit par la lumiere de son esprit ce que la malice ou la calomnie avoit tâché d'embrouiller. C'est là

(1) Omnibus debitor sum. Rom. 1, 15.—(2) Judicare populum tuum in justitia, et pauperes tuos in judicio. Ps. 71 2.

« qu'étant assis sur le trône de son jugement, il dis« sipoit d'un de ses regards les nuages qui s'éle« voient dans cette région inférieure de son royau« me (1). » C'est là enfin qu'il prononçoit des arrêts de miséricorde, et qu'entrant en jugement entre soi-même et son peuple, il se relâchoit de ses droits et renonçoit à ses propres intérêts, et qu'il donnoit ces grands exemples d'équité et de désintéressement que ses successeurs font gloire de suivre.

Ce fut pour satisfaire à cette tendresse paternelle qu'il conserva la paix avec ses voisins, et qu'il l'entretint parmi ses sujets. Il avoit appris ces grandes maximes, que les rois doivent aimer la paix par inclination et faire la guerre par nécessité; que leur véritable grandeur ne consiste pas à mettre des armées sur pied, et que la tranquillité publique entretenue vaut mieux que ces victoires qui coûtent d'ordinaire tant de sang et tant de larmes. Ce fut dans ce même esprit qu'il se contenta du revenu de son domaine royal, et de quelques tributs presque volontaires. Il ne mit point en parti les biens et la fortune des pauvres. Pour être bon courtisan il ne fallut pas étudier les moyens de remplir l'épargne du prince. Il ne crut pas que pour avoir des sujets obéissants il fallût les rendre misérables. Quoiqu'il n'y ait jamais eu de roi plus noble et plus magnifique, ne sut-il pas régler ses dépenses en sorte qu'elles firent honneur à sa dignité et ne furent à charge à personne? Lorsqu'il marchoit dans ses provinces,

---

(1) Rex qui sedet in solio judicii dissipat omne malum intuitu suo. Prov. 20, 8.

ne laissoit-il pas derriere lui des hommes justes et fideles pour examiner et pour réparer largement les dommages que la marche tumultueuse d'une grande et nombreuse cour cause quelquefois au public et aux particuliers? Ainsi il marquoit son chemin par les traces de sa bonté et de sa justice, et traversoit son pays non pas comme un torrent qui le ravage, mais comme un fleuve lent et paisible qui porte partout la richesse et l'abondance. Prêt à partir pour la guerre sainte, ne fit-il pas publier qu'il étoit prêt de satisfaire avant son départ ceux qui croiroient avoir sujet de se plaindre de sa justice? Et que recommanda-t-il plus soigneusement à ses successeurs que l'amour et la pitié pour les peuples?

Mais voyons le fond de ce cœur pieux et compatissant dans une triste conjoncture de son regne. Dieu, pour punir les péchés de son peuple, ou pour exercer la charité du roi, permit que la peste et la famine tout ensemble désolerent ce grand royaume: cette double calamité se répandit partout. La terre ne produisoit point de fruits; l'air n'avoit que de malignes influences: la vie manquoit aux uns, la mort surprenoit les autres: les éléments sembloient être conjurés contre les hommes qui se voyoient réduits à la triste nécessité de périr ou par la colere du ciel ou par la stérilité de la terre. Ce fut alors que ce saint roi déploya toute sa charité: il répandit d'une main prodigue ces trésors qu'il amassoit avec tant de retenue; il se regarda comme un pere de famille chargé de la vie et du salut de ses enfants. Il envoya aux uns les secours nécessaires pour vivre, aux autres les consolations

pour bien mourir. Il fut malade avec les malades; il fit, malgré les saisons, naître par ses soins l'abondance; non seulement il se chargea du soulagement de la misere publique, il voulut même prendre sur soi la pénitence : il pleura en secret; il s'offrit à Dieu; il s'affligea. Combien de fois, courbé sous la haire et sous le cilice, offrit-il à Dieu le sacrifice qui lui est le plus agréable, d'un cœur contrit et humilié? Combien de fois, exténué de jeûnes et d'abstinences, dans les processions publiques, donna-t-il à Dieu et aux hommes le spectacle si grand et si rare d'un roi innocent et pénitent tout ensemble? Combien de fois, se regardant lui-même comme le sujet de la vengeance divine, tout juste et tout saint qu'il étoit, dit-il, comme un prince pécheur dans une rencontre pareille : « (1) C'est moi qui suis « le coupable; tournez sur moi, Seigneur, votre co- « lere? » Voilà, messieurs, le cœur tendre que Dieu lui avoit donné pour son peuple. Voyons maintenant ce cœur modéré et sans passion. C'est la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Lorsque les passions se trouvent jointes avec un pouvoir absolu, qu'il est difficile de les régler et de les vaincre! et que l'écriture sainte, dans les paroles de mon texte, a raison de les comparer à certaines eaux ramassées qui coulent avec rapidité!

---

(1) Ego qui peccavi.... vertatur, obsecro, manus tua in me. 1 Paralip. 21.

Les desirs des particuliers sont des ruisseaux qui vont sans bruit, qu'on arrête facilement, et qui ne nuisent tout au plus qu'à quelques plantes ou à quelques fleurs qui naissent trop près de leur rivage : mais les desirs des souverains sont des torrents qu'aucune digue n'arrête, qui grossissent toujours dans leur cours, et qui ravagent toute une campagne. Telle est la condition des grands du monde, soit parcequ'agissant pour de grands intérêts, ils en sont frappés plus vivement, soit parceque ne trouvant aucune résistance dans l'accomplissement de leurs volontés, ils s'y appliquent avec plus de force, soit parcequ'ils y sont poussés ordinairement par les conseils pernicieux de ceux qui les environnent. Vous seul, mon dieu, quand ils ont mis leurs cœurs en vos mains, pouvez les gouverner, et leur donner la pente et le mouvement que votre providence a résolu de leur donner.

C'est, messieurs, la grace qu'il fit à saint Louis. Comme il l'avoit choisi pour en faire un roi selon son cœur, « il lui ôta, selon l'expression de l'écri-« ture, cet esprit de prince(1) » qui porte à dominer avec orgueil, et à s'agrandir sans regle et sans mesure. Il mit sur toutes ses passions le sceau de sa modération et de sa sagesse, et lui donna des inclinations contraires à tous les vices de son état. Il abaissa sa grandeur royale sous l'humilité chrétienne. Il changea la mollesse de la cour en une vie austere et pénitente. Il soumit au pouvoir de la charité et de la justice le pouvoir souverain de tout faire. Exa-

(1) Qui aufert spiritum principum. Ps. 75.

minons la conduite de ce saint dans tous ces états.

Quand je parle ici de l'humilité de saint Louis, ne vous figurez pas, messieurs, une humilité naturelle qui vient de manque d'esprit et de courage, qui ne se sent pas, ou qui se néglige. Il fut humble par modération, non pas par foiblesse. Cette vertu ne fut pas en lui un effet de son tempérament, ce fut un effet de la grace de Jésus-Christ; et s'il eut dans le cœur la simplicité d'un chrétien, il eut, quand il le falloit, toute la majesté et toute la hauteur d'un roi. Quel prince a jamais soutenu ses droits avec plus de fermeté? Quelle main, fût-elle sacrée, osa toucher à sa couronne? Avec quel juste mais noble discernement sut-il séparer les intérêts de la religion d'avec ceux de la politique; obéir aux ordres des souverains pontifes, sans entrer dans leurs préventions, et, sans perdre le respect de fils, défendre les droits de souverain! Avec quelle résolution arrêta-t-il l'humeur inquiete d'un empereur qui l'avoit menacé de lui faire la guerre! Avec quelle fierté parut-il dans sa prison après sa défaite, lorsqu'il s'agit de l'honneur de la religion ou de la dignité de sa personne! La crainte des supplices et d'une mort prochaine ne put le faire consentir à payer de rançon pour lui, ou à donner d'autre garant de sa parole que sa parole. Un rayon de majesté et de vertu que Dieu fit luire sur son visage arrêtoit la fureur de ces barbares: le vaincu parloit en vainqueur; et les Sarrazins, étonnés de la surprise de leur sultan et de la grandeur d'ame de leur prisonnier, douterent quelque temps lequel des deux étoit leur maitre.

Cependant, messieurs, il eut le secret de s'ôter à lui-même une partie de sa grandeur, et de rendre la royauté petite à ses yeux, et il peut dire avec le roi prophete, « (1) qu'il n'a pas marché dans les « voies de la grandeur. » On le vit baisser sa tête sacrée aux pieds des pauvres, qui lui représentoient Jésus-Christ, employer ses mains charitables pour les servir dans leurs besoins, porter lui-même les corps morts de ses soldats, et courber ses épaules royales sous ces fardeaux de charité et de miséricorde chrétienne. Orgueil du monde, délicatesse du monde, tremblez, et condamnez-vous.

Je ne parlerai pas ici de la modestie de sa conversation et de la simplicité de ses habits, qui furent comme des lois efficaces contre le luxe et la hardiesse des courtisans. Je ne vous dirai pas qu'il ne permit point au pécheur de répandre ses parfums sur sa tête, et qu'il aima mieux être repris par la vérité que corrompu par les louanges. Son histoire nous fournit de plus grands exemples. Les princes se font honneur des titres ambitieux, et des noms qu'ils prennent de leurs états ou de leurs victoires : vous savez jusqu'où le caprice des hommes a souvent poussé cette extravagante vanité. Saint Louis renonça à toutes ses qualités mondaines, et ne voulut point d'autre titre que celui de Louis de Poissy, qui avoit été le lieu de son baptême. Il ne compta que sur les avantages de sa naissance spirituelle. Il tira sa gloire du royaume céleste où il aspiroit, et non pas

(1) Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me. Ps. 130.

du royaume qu'il possédoit sur la terre. Sa fortune fut d'être enfant de l'Église, et non pas d'être roi de France; et, foulant aux pieds les grandeurs humaines dont il connoissoit le néant, il oublia ce qu'il étoit par sa dignité, et ne songea qu'à ce qu'il devoit être par son baptême.

Mais, pour bien connoître son humilité, voyons-le dans ces temps heureux d'une prospérité touchante et inespérée, où le cœur se dilate et s'occupe ordinairement de son bonheur. Repassez en votre mémoire le noble dessein qu'il conçut d'aller combattre les infideles, et de porter la croix et les mysteres de Jésus-Christ dans les lieux de leur origine. Sa piété le presse, l'espérance du succès l'anime, il part avec ardeur, il s'embarque avec confiance. Les vents semblent être d'accord avec son zele. La mer baisse ses flots, et porte avec respect ses vaisseaux chargés de tant de noblesse chrétienne. La flotte arrive devant Damiette; à la vue de cette ville superbe et de vingt mille barbares qui la défendent, le courage des croisés s'excite. Louis, à leur tête, brûlant d'une sainte impatience, s'avance, l'épée d'une main, le bouclier de l'autre, et, sautant de son vaisseau, va prendre terre au travers des vagues et d'une grêle de traits qui tombent sur lui de tout le rivage. L'ennemi s'étonne, le chrétien gagne du terrain, les croix se plantent sur les murailles, tout cede, et dans un jour il se rend maître d'une place, et s'ouvre le chemin à toutes les autres.

Quel pensez-vous que fut le lendemain l'appareil de son triomphe? Va-t-il sur un char pompeux re-

cueillir les louanges et les acclamations d'une armée que l'exemple de sa valeur a rendue victorieuse ? Entasse-t-il les dépouilles des ennemis pour en dresser des trophées à sa propre gloire ? Éclate-t-il d'or et de diamants, et joint-il à ses propres richesses celles du tyran qu'il vient de vaincre ? Apprenez, messieurs, une espece de nouveau triomphe. Il entre en posture de pénitent, et non pas avec la fierté d'un vainqueur. Il suit pieds nus l'étendard de la sainte croix, et fait porter, pour toute représentation de sa victoire, l'image de Jésus-Christ souffrant et humilié. Les cantiques qu'on chante ne sont pas à l'honneur de celui qui a vaincu, mais de celui qui a fait vaincre. Il veut que la religion recueille les fruits d'une guerre qu'il n'a entreprise que pour elle. Pour lui, il se confond, il s'humilie, et il ne contribue à son triomphe que par le sacrifice qu'il y fait de sa grandeur et de sa gloire.

S'il a surmonté l'orgueil, il n'a pas moins surmonté la volupté ; et on l'a vu au milieu de sa cour vivre avec l'austérité et la mortification d'un anachorete. La cour est une terre fertile en amusements frivoles, en amours profanes, en mauvais desirs. C'est la partie la plus décriée de ce monde, que l'évangile a tant de fois condamnée, où les passions s'excitent, s'entretiennent, se communiquent, et conspirent toutes contre l'innocence. C'est une région de ténebres, où la vérité est étouffée par le mensonge, et la raison obscurcie par la vanité, et où la lumiere de la foi disparoît, comme l'étoile qui guidoit les mages s'éclipsa sur la cour d'Hérode. Mais Jésus-

Christ nous apprend lui-même que « (1) c'est le séjour du luxe et de la mollesse ; » et saint Louis en fit un séjour de rigueur et de pénitence pour lui-même.

Vous dirai-je que, malgré tous les pieges qu'on tendit à sa pureté, il conserva l'innocence de son baptême; qu'il avoit fait, comme Job, un pacte avec ses yeux de ne les arrêter jamais sur un visage qui pouvoit séduire son ame, et qu'une rigide et sévere vertu le rendit toujours insensible aux charmes des voluptés défendues? Vous dirai-je qu'il châtia son corps pour le réduire en servitude, qu'il le serra d'un cilice presque continuel, et qu'il arrosa souvent de son sang sa pourpre royale? Manqua-t-il à aucune de ces lois que l'Église prescrit indifféremment à tous ses enfants, et dont les grands du monde, par le relâchement d'autrui ou par leur propre délicatesse, se dispensent tous les jours impunément? Quel jeûne n'a-t-il point observé avec une exactitude même scrupuleuse? Quel carême n'a-t-il pas continué aux dépens même de sa santé, toute précieuse et tout importante qu'elle étoit au monde?

Il ne s'est pas excusé sur la bienséance de sa condition, ni sur l'honnêteté de ses mœurs. Il n'a pas cru qu'il pût se dispenser de la loi, ou que la grandeur fût un titre suffisant contre les regles communes de l'évangile. Il n'a pas renvoyé la pénitence, ou aux pécheurs qui la méritent dans le monde, ou aux gens de bien qui la pratiquent volontairement

---

(1) Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt. Matth. 11.

dans les cloîtres. Son humilité lui a fait pleurer ses péchés, son courage lui a fait entreprendre l'ouvrage de son salut. Il n'étoit ni religieux ni coupable, il étoit innocent, et il étoit roi ; cependant il pratiqua toutes les austérités que pratiquent les religieux, et il s'imposa toutes les peines qu'on a coutume d'imposer aux pénitents.

Mais il y a dans le cœur même des rois les plus pieux certain amour secret pour leur grandeur qui les porte à la soutenir et à l'étendre, sinon avec injustice, du moins avec inquiétude. Ils ne semeront pas la discorde entre leurs voisins, mais ils auront un peu de maligne joie de l'y voir naître; ils ne se serviront pas de leurs avantages pour usurper, mais ils feront valoir toutes les raisons qu'ils auront d'acquérir ; ils ne rompront pas les lois, mais ils les ploieront à leurs intérêts, et pour peu qu'ils croient qu'ils ne choquent pas la justice, ils ne feront pas grand scrupule de blesser un peu la charité. Saint Louis ne se laissa pas emporter à cette tentation délicate ; il se rendit de bonne foi l'arbitre de tous les différents de ses voisins, et leur ôta, par une amitié désintéressée, tous les sujets et tous les prétextes de rompre la paix. Les sages du monde lui représenterent souvent, mais en vain, que l'habileté n'étoit pas de les unir, mais de les diviser, et de profiter de leurs divisions ; qu'il falloit les laisser user contre eux-mêmes des forces qu'ils pouvoient tourner contre lui ; et que, s'il étoit honnête de les empêcher de se détruire, il étoit avantageux de les laisser affoiblir. Il rejeta cette politique, il sacrifia tous ses intérêts à sa charité ; et, comme il étoit

l'amour et les délices de son peuple, il se rendit l'admiration des étrangers.

Mais quelle fut sa modération, lorsque Rome, irritée contre l'Empire, lui proposa de le mettre sur le trône de l'empereur par un droit qui ne lui parut pas légitime? Avec quelle sage fierté répondit-il qu'il n'appartenoit qu'à Dieu de disposer des sceptres et des couronnes : que la perfection d'un roi consiste à bien gouverner ses états, et non pas à s'emparer de ceux des autres; et que, comme la puissance temporelle ne devoit pas toucher à l'autel, la spirituelle ne devoit pas toucher au trône! Ainsi il regarda toujours l'empereur comme son frere, il soumit son ambition à sa justice, et il fit voir sa grandeur d'ame en refusant une couronne, quelque brillante qu'elle fût, quelque sacrée que fût la main qui la lui offroit. D'où venoit cette conduite si noble, si pure, si désintéressée, sinon d'un cœur fervent et zélé pour Dieu? C'est ma troisieme partie, où je prétends en peu de mots renfermer de grandes choses, si vous continuez à m'honorer encore quelques moments de votre attention.

TROISIEME PARTIE.

Quoique la piété convienne à toute condition et à toute sorte de personnes, parceque toute condition tend à Dieu, et que toute personne est à Dieu, on peut dire toutefois que lorsqu'elle se rencontre dans l'ame des souverains, elle a de grands avantages. Elle est plus noble, parcequ'elle a le moyen de rendre au Seigneur de plus grands hommages et un

culte plus magnifique : elle est plus utile, parcequ'ayant un plus grand nombre de spectateurs, elle répand plus loin ses bons exemples : elle est plus sûre, parceque l'hypocrisie n'a point lieu où il n'y a ni peine à craindre ni récompense à espérer : mais aussi elle est plus nécessaire, parcequ'ils doivent être dans une plus grande dépendance de Dieu, et qu'ils sont plus chargés de l'édification des peuples.

N'attendez pas que je vous fasse ici un fidele récit de ses dévotions ordinaires, de ses heures passées dans la lecture et dans la priere, qui sont comme les deux canaux par lesquels Dieu répand sa lumiere dans nos cœurs ; de cette attention à la parole de Dieu, et aux entretiens spirituels qu'il avoit presque tous les jours avec les plus saints et les plus savants hommes de son siecle ; de ces retraites intérieures qui lui rendoient Dieu présent dans la foule même de ses courtisans, et dans l'accablement des affaires ; de ces mortifications volontaires, dont il s'étoit fait des engagements indispensables. Je laisse à votre imagination cette crainte et cette horreur du péché que les paroles efficaces d'une vertueuse reine avoient gravées dans son ame dès son enfance ; cette foi vive et bienheureuse qui n'eut besoin d'autre secours que d'elle-même, et qui se contenta de croire Jésus-Christ lorsqu'il pouvoit le voir dans l'eucharistie ; ces aumônes dont la mémoire passe de race en race jusqu'à la fin des siecles. Je ne m'arrête pas à tout ce qu'il a de commun avec le reste des chrétiens.

Il y a une dévotion des princes, dit saint Augustin, différente de celle des particuliers, non pas quant au motif et à la fin, mais dans les vues et dans l'exé-

cution; par laquelle ils emploient leur puissance à la gloire de la religion, et font des actions de piété qu'il n'y a que les rois seuls qui puissent faire. Arrêter l'impiété, vaincre les ennemis de Dieu, consacrer à la charité de grandes richesses, se roidir par vertu contre les grandes adversités : voilà le zele, voilà les vertus de notre saint.

A peine eut-il le sceptre en main qu'il ruina la secte opiniâtre des hérétiques Albigeois, qui, tant de fois battus, sembloient se relever sous les armes du comte Raimond, et qui, du fond d'une province éloignée, menaçoient d'établir leur erreur dans toute la France. Il leur envoya des prédicateurs : il leva contre eux des armées : il tâcha de les ramener comme errants, il les domta comme rebelles : il leur proposa la vérité, et il leur fit sentir sa puissance. On vit en peu de temps la multitude dispersée, et leur chef orgueilleux conduit, tantôt au pied du trône, tantôt au pied des autels, faire abjuration de son hérésie, et subir toute la riguenr de la pénitence, demi-volontaire et demi-forcée, à la face de l'Église et de ses ministres.

Après avoir foudroyé l'hérésie, il réprima par la sévérité de ses édits l'impiété, le libertinage, et le blasphême. La plupart des princes jusqu'alors avoient pensé qu'ils ne portoient l'épée que pour défendre leurs intérêts, ou pour venger leurs propres injures. Ils laissoient à Dieu le soin de la majesté de son nom, et la poursuite de ses offenses. Ils se contentoient d'avoir horreur de l'impiété, sans se mettre en peine de la punir. Saint Louis porta son zele plus loin. Non seulement il sentit dans son cœur

l'outrage fait au nom de son maître, il employa même le fer et le feu pour le réparer. Il condamna à un supplice rigoureux et à un silence éternel toutes les langues sacrileges. C'est sur ce seul sujet qu'il fut inflexible et impitoyable: et lui qui pardonna la rebellion au fameux comte de la Marche, lui qui renvoya même avec présents ces assassins venus pour l'égorger sur son trône de la part de ce formidable tyran qui en vouloit à toutes les têtes couronnées, qui se disoit et qui étoit l'assassin de tous les princes de la terre: lui, dis-je, si facile à signer des graces et à modérer ses ressentiments, ne consulta que sa justice, et se rendit inexorable aux larmes et au repentir d'un blasphémateur.

Permettez, messieurs, que je déplore ici notre indifférence et notre lâcheté. Nous n'avons qu'une teinture et une surface de religion; l'injure que l'on fait à Dieu ne nous touche pas. On n'ose contredire à l'impiété, de peur de passer pour critique ou pour hypocrite. Le zele est une vertu qu'on n'estime plus: on s'en moque comme d'un usage qui convenoit à la grossièreté de nos peres, et qui ne convient plus à la politesse de ce temps. On se scandalise des moindres défauts des gens de bien, parcequ'on veut trouver à redire à la vertu, et l'on pardonne tout aux méchants, parcequ'on ne s'intéresse ni en leur conversion ni en l'honneur de Dieu qu'ils offensent. Combien de railleries fait-on tous les jours devant nous sur la religion? nous ne les trouvons pas mauvaises, peu s'en faut que nous ne les trouvions plaisantes. Combien donne-t-on aux choses saintes et à l'écriture de mauvais tours, que nous condamnons

quelquefois parcequ'ils ne sont pas assez ingénieux, et non pas parcequ'ils sont contraires à la piété? On méprise devant nous le nom du Seigneur, et nous demeurons froids et insensibles! Prêtres de l'Éternel, ministres du Dieu d'Israel, vous déchiriez vos vêtements en ces rencontres, et vous marquiez au moins votre douleur; et nous, prêtres de Jésus-Christ, ministres de sa nouvelle alliance, nous la dissimulons par un silence criminel, et par une indigne timidité!

Saint Louis nous doit animer par sa ferveur et par son zele. Tout ce qui peut rendre la religion plus pure, plus majestueuse, plus vénérable, fut l'objet de ses soins, de ses libéralités, de sa patience. Ne bannit-il pas de ses états les spectacles et les comédies, et tous ces arts que le monde a inventés pour perdre les hommes en les divertissant, pour entretenir leur oisiveté, et, par le récit de feintes passions, leur en inspirer de véritables? Ne favorisa-t-il pas ces ordres naissants que la Providence divine avoit suscités pour le secours et pour l'édification de son Église? Ne les combla-t-il pas de ses bienfaits? Ne s'en servit-il pas pour établir la foi chez les infideles, ou la piété parmi ses peuples? Avec quel soin et quelle dépense rechercha-t-il les instruments de la passion du fils de Dieu, enrichissant la France des dépouilles du Calvaire, et de tous les trésors sacrés de la Palestine!

Où n'a-t-il pas laissé des marques éclatantes de sa piété magnifique et royale? Il y avoit dans ses mains, et plus encore dans son cœur, un fonds inépuisable de charité qui suffisoit à tout, et qui venoit à bout

de tout. Falloit-il fonder des églises et des monasteres pour ces ames saintes qui, par leurs bénédictions, réparent les malédictions des impies et l'indévotion des pécheurs; falloit-il bâtir des retraites pour les veuves, les orphelins et les aveugles; falloit-il établir des hôpitaux pour recevoir les pélerins et pour secourir les malades, il sut pourvoir à tous les besoins, et soulager toutes les miseres, et fit lui seul ce que plusieurs rois ensemble n'ont jamais pu faire. Ce fut là l'emploi qu'il fit de ses finances; il n'augmenta pas pour cela les charges publiques; il ne fit pas d'injustice pour avoir de quoi fournir à sa charité: il nourrit des pauvres et des misérables, mais il n'en fit point: ses profusions ne coûterent rien à son peuple; et ce qu'il donna pour ses aumônes étoit ce qu'il retranchoit de ses plaisirs. Loin d'ici ces faux charitables qui, prenant à toutes mains, et donnant de temps en temps quelque partie de ce qu'ils ont pris, croient effacer leurs péchés par leurs péchés mêmes, et faire un sacrifice à Dieu des larcins qu'ils ont faits aux hommes! Loin d'ici ces riches du monde qui, par des fondations qui n'ont d'autre fonds que leurs rapines, veulent imposer à la postérité, et faire croire qu'une orgueilleuse avarice est une libéralité pieuse!

Mais pourquoi perdrai-je saint Louis de vue? Je me hâte de vous le représenter dans le véritable état de sa gloire, non pas dans ces temps heureux où il portoit dans tout l'orient l'honneur de la nation et le fortune de ses armes, non pas dans ces deux grandes batailles où, perçant comme un prodige de valeur les rangs des troupes infideles, il obligea ses

ennemis à souhaiter d'avoir un tel maître; mais dans l'épreuve de la mauvaise fortune, dans la constance et la soumission aux ordres de Dieu, qu'il témoigna dans l'affliction de sa défaite, de sa prison, de ses maladies. Qui n'eût dit que le ciel seconderoit les bonnes intentions de ce prince; que le succès de cette guerre seroit aussi heureux que le dessein en étoit juste, et que Dieu combattroit pour lui comme il alloit combattre pour Dieu? N'eut-il pas droit de se promettre que dans l'extrémité des affaires la croix lui apparoîtroit comme à Constantin, les vents s'éleveroient comme en faveur de Théodose, et qu'il auroit les mêmes secours, puisqu'il défendoit la même cause? Mais Dieu, qui lui destinoit d'autres couronnes, et qui demandoit de lui d'autres victoires, permit qu'il fût défait, et qu'il tombât lui-même sous la puissance de ceux qu'il avoit tant de fois vaincus. Sages du monde, qui ne connoissez d'autres félicités que celles qui sont l'ouvrage de la fortune, arrêtez vos raisonnements et vos pensées; laissez-nous juger par la foi d'un si funeste évènement.

Quelle fut alors sa constance, messieurs! la prospérité ne l'avoit point enflé, l'adversité ne l'abattit point. Dans la déroute de son armée, dans la défaillance de ses forces, dans les premieres horreurs de sa prison, il paie à Dieu le tribut de sa priere accoutumée; soutenu par sa grace, et, comme environné de sa protection, il conserve sa dignité même dans ses fers, et regne sur le débris et sur les ruines de sa fortune. Les barbares qui le gardent sont comme désarmés à son aspect. Les amiraux d'Égypte, encore

sanglants du meurtre de leur général, entrent dans sa tente; et leur férocité se change en respect. Quelle fut la disposition intérieure de son ame? Il adore la providence de Dieu par laquelle il a combattu, et par laquelle il souffre. Il s'estime heureux d'être humilié sous la main puissante du Seigneur. Il aime sa captivité, puisque c'est lui qui l'ordonne. Il est content de n'être pas libre, puisqu'il devient son prisonnier, et l'on peut dire de lui, « (1) que la sagesse « étoit descendue dans son cachot, et ne l'avoit pas « abandonné dans ses chaînes. »

S'il remonte sur le trône, ce n'est pas pour s'y reposer de ses travaux passés, mais pour y prendre de nouvelles forces, pour lever de nouvelles armées pour passer en Afrique. Lorsqu'il se représente tant de chrétiens qui gémissent sous l'oppression des infideles, qui souffrent sans espérance, et qui ne voient de remede à leurs maux que dans la charité d'un libérateur que Dieu leur suscitoit des extrémités de la terre, il croit entendre du fond de ces barbares climats les cris de tant de misérables. L'impatient desir de rendre à Jésus-Christ les ames que la dureté de ces tyrans avoit dessein de lui arracher l'anime et le pousse. Il porte l'étendard de la croix sur les murailles de Tunis, et rien n'arrête son ardeur, que la volonté de celui qui la lui inspire.

Je me le représente dans cette seconde disgrace, au milieu de son armée, frappé d'une maladie contagieuse, étendu dans un pays ennemi et dans une

---

(1) Descenditque cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum. SAP. 10.

terre étrangere. Triste et funeste spectacle! Où est cette grandeur de la France? où est cette florissante noblesse? où est ce roi qui commandoit à tant de légions? Messieurs, il regne dans le ciel, il regne encore dans le cœur des bons Français qui imitent ses grands exemples.

Il ne nous appartient pas, je l'avoue, de former de ces nobles et vastes desseins qui ne conviennent qu'à la grandeur et à la puissance royale; mais nous ne pouvons nous dispenser d'imiter ces vertus chrétiennes. Des pécheurs, tels que nous sommes, refuseroient-ils de faire pénitence comme la fit un homme juste? Des sujets auroient-ils honte de s'abaisser jusqu'où un roi s'est humilié? Des chrétiens feroient-ils difficulté d'apprendre d'un prince chrétien le zele qu'ils doivent avoir pour la religion et pour la foi de Jésus-Christ? S'il a suivi les lois d'une modestie évangélique, pourquoi ne réformerons-nous pas notre luxe? S'il a fondé des hôpitaux, pourquoi ne nourrirons-nous pas quelques pauvres? S'il a porté sur son corps la mortification de Jésus-Christ, pourquoi ne souffrirons-nous pas les peines dont Dieu nous afflige? Conformons-nous à ce saint roi, afin que, pratiquant les mêmes vertus, nous arrivions à la même immortalité bienheureuse, que je vous souhaite. AU NOM DU PERE, etc.

ORAISON FUNEBRE

DE TRÈS HAUT ET TRÈS PUISSANT PRINCE

HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE,

VICOMTE DE TURENNE,

PAR MASCARON.

EXTRAIT de l'Essai sur les éloges, par Thomas.

« Mascaron fut dans le genre des oraisons funè-
« bres ce que Rotrou fut pour le théâtre. Rotrou
« annonça Corneille, et Mascaron, Bossuet. On peut
« dire que cet orateur marque dans l'éloquence le pas-
« sage du siecle de Louis XIII à celui de Louis XIV.
« Il a encore de la rudesse et du mauvais goût de
« l'un; il a déja de l'harmonie, de la magnificence
« de style, et de la richesse, de l'autre. Sa maniere
« tient à celle des deux hommes célebres qui, en le
« suivant, l'ont effacé. Il semble qu'il s'essaie à la
« vigueur de Bossuet et aux détails heureux de Flé-
« chier; mais, ni assez poli, ni assez grand, il est
« également loin et de la sublimité de l'un, et de l'é-
« légance de l'autre. Au reste, il ne faut pas confon-
« dre les derniers discours de cet orateur avec les
« premiers. A mesure qu'il avance, on voit que son
« siecle l'entraîne; et de l'oraison funebre d'Anne
« d'Autriche à celle de Turenne, il y a peut-être la
« même distance que de Saint-Genêt à Venceslas (1),
« ou de Clitandre à Cinna.

« En général, Mascaron étoit né avec plus de gé-
« nie que de goût, et plus d'esprit encore que de gé-
« nie. Quelquefois son ame s'éleve; mais, soit le dé-
« faut du temps, soit le sien, quand il veut être
« grand, il trouve rarement l'expression simple. Sa
« grandeur est plus dans les mots que dans les idées.

---

(1) Deux tragédies de Rotrou.

« Trop souvent il retombe dans la métaphysique de « l'esprit, qui paroît une espece de luxe, mais un « luxe faux qui annonce plus de pauvreté que de ri- « chesse. Il est alors plus ingénieux que vrai, plus « fin que naturel. On lui trouve aussi de ces raison- « nements vagues et subtils qui se rencontrent si sou- « vent dans Corneille; et l'on sait combien ce lan- « gage est opposé à celui de la vraie éloquence. Son « plus grand mérite est d'avoir eu la connoissance « des hommes. Il a, dans ce genre, des choses sen- « ties avec esprit, et rendues avec finesse. Ainsi, dans « l'oraison funebre de Henriette d'Angleterre, il dit, « en parlant des princes : Qu'ils s'imaginent avoir « un ascendant de raison comme de puissance; qu'ils « mettent leurs opinions au même rang que leurs « personnes, et qu'ils sont bien aises, quand on a « l'honneur de disputer avec eux, qu'on se souvienne « qu'ils commandent à des légions.

« Plus bas il ajoute : Que les grands ont une cer- « taine inquiétude dans l'esprit, qui leur fait tou- « jours demander une courte réponse à une grande « question.

« Il dit, en parlant du désintéressement de Tu- « renne : Que les Fabrice et les Camille se sont plus « occupés des richesses par le soin laborieux de s'en « priver, que M. de Turenne par l'indifférence d'en « avoir, ou de n'en avoir pas; et, en parlant de la « simplicité de ce grand homme : Qu'il ne se cachoit « point, qu'il ne se montroit point, qu'il étoit aussi « éloigné du faste de la modestie que de celui de « l'orgueil.

« On trouve dans cette derniere oraison funebre

« plus de beautés vraies et solides que dans toutes « les autres. Le ton en est éloquent, la marche en est « belle, le goût plus épuré. Il s'y rencontre moins « de comparaisons tirées et du soleil levant et du so- « leil couchant, et des torrents et des tempêtes, et « des rayons et des éclairs. Il y est moins question « d'ombres et de nuages, d'astre fortuné, de fleuve « fécond, d'océan qui se déborde, d'aigle, d'aiglon, « d'apostrophe au grand prince ou à la grande prin- « cesse, ou à l'épée flamboyante du Seigneur, et tous « ces lieux communs de déclamation et d'ennui, « qu'on a pris si long-temps, et chez tant de peuples, « pour de la poésie et de l'éloquence. »

ORAISON FUNEBRE

DE TRÈS HAUT ET TRÈS PUISSANT PRINCE

HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE,

VICOMTE DE TURENNE,

maréchal général des camps et armées du roi, etc.;

prononcée, en 1675, aux Carmélites du grand couvent de Paris, où son cœur fut déposé.

PROBA me, Deus, et scito cor meum.

EPROUVEZ-MOI, grand Dieu, et sondez le fond de mon cœur. Ps. 138.

IL n'y a rien que l'homme puisse moins soutenir que l'examen de son cœur, soit que Dieu en soit le juge, ou que les hommes en soient les arbitres. Les lumieres de Dieu vont découvrir, jusque dans les plus secrets replis de notre ame, mille défauts que notre amour-propre nous cache et nous déguise à nous-mêmes; et les hommes, tout aveugles qu'ils sont, n'ont pas laissé de conserver un reste de connoissance maligne, qui leur fait entrevoir ce qu'il faudroit pour faire un cœur parfait; mais qui leur donne un penchant secret à croire que ce cœur n'est plus qu'en idée, et qu'on n'en trouve point sur la terre.

Aussi la situation la plus raisonnable où l'homme de bien puisse être là-dessus est de craindre beaucoup les jugements de Dieu, et de se mettre fort peu en peine de ceux des hommes. Il faut qu'uniquement attentif aux idées de vertu et de gloire que cette regle lui propose, il oublie presque s'il y a des spectateurs sur la terre, pour ne songer qu'à ce Dieu qui est en même temps le spectateur, le juge, et la couronne de ses actions. C'est là que le grand roi de qui j'ai emprunté les paroles de mon texte tournoit tous les mouvements de son cœur, lorsque, par une fierté sainte et héroïque dédaignant toutes les vaines opinions de la terre, il alloit apprendre des jugements de Dieu celui qu'il devoit faire de ses pensées et de ses actions: *Proba me, Deus, et scito cor meum.*

Je sens bien, messieurs, que je trahis les plus chers sentiments de l'illustre mort que nous pleurons, lorsque j'entreprends d'exposer à vos yeux les trésors d'un cœur que la nature avoit fait si grand, et que la grace avoit rendu si bon et si religieux. Jamais homme ne fut plus propre à donner de grands spectacles à l'univers; mais jamais homme ne songea moins aux applaudissements des spectateurs; et dans ce moment je me représente si vivement de quel air ce grand homme rejetoit les louanges, et je me sens si fort frappé de cette maniere qui, sans avoir rien de dur, mettoit pourtant sur son visage tout le ressentiment d'une modestie indignée, qu'il s'en faut peu que je n'abandonne mon entreprise, et que je ne laisse à vos cœurs le soin de faire l'éloge d'un cœur que notre héros ne vouloit être connu et

approuvé que de Dieu seul : *Proba me, Deus, et scito cor meum.*

Et, en vérité, cette sorte d'éloge lui seroit bien plus avantageuse que tout ce que l'éloquence pourroit produire de pompeux et de magnifique. Il y a de certains sujets où l'auditeur, touché par avance, s'irrite que l'orateur entreprenne de lui inspirer quelque chose de nouveau. Le cœur ne peut souffrir que l'esprit, par des pensées particulieres, vienne diviser un sentiment général qui le remplit et qui l'occupe tout entier. C'est l'état où je vous trouve, messieurs; vous sentez bien plus de choses sur ce sujet que vous ne pensez. Votre ame, pénétrée de tout ce qu'étoit ce grand homme, se sent pleine d'une foule d'idées, qui, à force de se presser pour se faire voir tout-à-la-fois, se confondent, et ne font qu'un seul sentiment de tout ce que la vertu d'un héros peut inspirer de respect, d'admiration, de tendresse, et de douleur, à ceux qui l'ont admiré, qui l'ont aimé, et qui l'ont perdu. De sorte, messieurs, que votre imagination élevée au-dessus d'elle-même par la sublimité du sujet, poussée et soutenue par la tendresse et la douleur de vos cœurs, ne laisse rien à faire ni à vos pensées ni aux miennes; et personne ne pourra me reprocher d'être demeuré au-dessous d'une si riche matiere, à qui je ne puisse faire le même reproche avec justice, s'il étoit chargé du même emploi.

Eh! où en serois-je réduit, messieurs, sans cette égalité d'impuissance où la grandeur du sujet met tout ensemble les auditeurs et l'orateur? Car je ne me cache point à moi-même la difficulté de mon en-

treprise, et le peu d'espérance qu'elle laisse d'un heureux succès. Je sais que, pour répondre dignement à ce que vous attendez, il faudroit que l'on pût dire de moi ce qu'un historien a dit de six combattants à qui deux armées remirent autrefois la décision de leurs intérêts : ils combattirent en hommes qui étoient animés de l'esprit et du cœur des deux grands peuples qui les employoient : *Magnorum exercituum animos gerentes.* Pour louer dignement ce grand homme, ne faudroit-il pas que je fusse animé des sentiments de toute l'Europe? de ceux de la cour, dont il étoit l'admiration ; de ceux des armées, dont il étoit l'ame et les délices ; de ceux des peuples, dont il étoit le bouclier et le défenseur ; de ceux de tout le royaume, dont il étoit l'ornement ; de ceux des ennemis, dont il étoit la terreur ; de ceux des honnêtes gens, dont il étoit le modele, et plus que tout cela, de ceux de l'Église et des saints, dont il étoit l'amour et la joie?

Souffrez donc que, pour me soutenir un peu dans un si grand dessein, et pour ne pas m'égarer dans la recherche des qualités héroïques d'un si grand homme, je suive l'idée que les divines écritures nous donnent en la personne d'un grand prince, d'un grand capitaine et d'un grand saint, et que, convaincu comme je le suis de la conformité du cœur de notre héros avec celui de David, j'adresse à toutes les conditions de la terre les paroles que David n'adressoit qu'à Dieu : *Proba me, et scito cor meum.* Sondez et examinez ce cœur, vous qui ne concevez point d'autre grandeur que celle qui vient des vertus militaires, et vous trouverez que, comme celui de Da-

vid, il a eu toute la valeur et toute la conduite qui fait les grands capitaines. Sondez et examinez ce cœur, vous qui n'êtes sensibles qu'aux vertus douces de la morale et de la société civile, et vous trouverez que, comme celui de David, il a eu la bonté, la douceur, la modération, et toutes les qualités qui forment l'honnête homme et le sage. Sondez et examinez ce cœur, vous qui, plus éclairés que les autres, ne donnez votre approbation qu'aux vertus chrétiennes, et vous serez convaincus que, comme celui de David, il a été pénétré de foi, de religion, d'humilité, et de tous ces dons du Saint-Esprit qui font les chrétiens et les saints : *Proba me, et scito cor meum.* Voilà, messieurs, le sujet et la division du discours que je consacre à la gloire immortelle de très haut et très puissant prince Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal général des camps et armées du roi, colonel général de la cavalerie légere, gouverneur de la province du haut et bas Limosin.

PREMIERE PARTIE.

Je sais, messieurs, que presque tous les peuples de la terre, quelque différents d'humeur et d'inclination qu'ils aient pu être, sont convenus en ce point d'attacher le premier degré de la gloire à la profession des armes, et soit que, par complaisance pour les plus forts, on ait voulu les élever sur tous les autres, soit que par flatterie on se soit laissé aller à consacrer la passion dominante des grands, ou que véritablement on n'ait rien trouvé au-dessus de cette

fermeté d'ame qui fait mépriser les périls et la mort même, rien n'est si établi dans le monde que la supériorité de la gloire qui vient de la valeur, des victoires, et des triomphes.

Cependant, si ce sentiment n'étoit appuyé que sur l'opinion des hommes, on pourroit le regarder comme une erreur qui a fasciné tous les esprits, et dont le monde est assez rigoureusement puni par le trouble et la désolation que l'amour d'une telle gloire cause dans tout l'univers. Du moins ne croirois-je pas que la chaire de la vérité fût destinée à louer les erreurs du genre humain, ni que les ministres du Seigneur, qui ne trempent plus leurs mains dans le sang des victimes, dussent être les panégyristes de ces actions dont le récit entraîne avec soi l'idée de tant de meurtres et de carnages.

Mais quelque chose de plus réel et de plus solide me détermine là-dessus; et si nous sommes trompés dans la noble idée que nous nous formons de la gloire des conquérants, grand Dieu! j'ose presque dire que c'est vous qui nous avez trompés; car enfin, messieurs, sous quelle image plus pompeuse les saintes écritures, qui doivent régler nos sentiments, nous représentent-elles Dieu même, que sous celle d'un général qui marche en personne à la tête des légions innombrables d'esprits qui combattent sous ses étendards? Elles nous le font voir sur un char tout brillant d'éclairs, la foudre à la main: la terreur et la mort marchent devant sa face, renversent ses ennemis à ses pieds, et, se faisant sentir aux choses insensibles même, ébranlent jusqu'à leurs fondements, et ouvrent la terre jusqu'aux abymes.

Le plus auguste des titres que Dieu se donne à lui-même, n'est-ce pas celui de Dieu des armées? Les anges ne le font-ils pas retentir au-dessus de tous les autres dans le ciel même, qui est le centre de la paix? Et enfin, lorsque Dieu paroît sur la montagne de Sinaï, comme législateur, pour parler d'un ton de grandeur et d'une voix de magnificence, ne donne-t-il pas ses lois parmi les éclairs et les foudres?

Ainsi, messieurs, vous tous que la naissance et même la vocation du ciel appelle à cette glorieuse profession, qui est la défense des autels de Dieu, de l'autorité de votre prince, et de la sûreté de votre patrie, ne la regardez point comme un obstacle formel à votre salut et à votre gloire chrétienne. Ce que l'Église peut louer par la bouche de ses sacrés ministres, vous pouvez le pratiquer en chrétiens. Oui, vous le pouvez, et j'atteste sur cette vérité la gloire immortelle de ces héros généreux qui ont autrefois composé les légions à qui la valeur et le courage donnerent le nom de Fulminantes. L'Église leur a dressé des trophées sur la terre, et le ciel les a couronnés d'une gloire qui ne passera jamais. C'est parmi ces saints héros que nous pouvons croire qu'est placée l'ame de celui que nous venons de perdre, puisqu'avec leur courage et leur valeur il a eu leur foi et leur religion.

M. de Turenne a eu tout ce qu'il falloit pour faire un des plus grands capitaines qui furent jamais. Sa grande naissance, qui, par la suite de mille héros, le faisoit remonter jusqu'aux anciens comtes souverains d'Auvergne et ducs d'Aquitaine, l'approchoit par ses alliances de toutes les couronnes de

l'Europe. Tous ces grands noms de France, Navarre, Angleterre, Écosse, Bourgogne, Sicile, Portugal, et tant d'autres, si souvent répétés dans sa généalogie, ne l'entretenoient que de victoires et de triomphes. Il étoit né avec un grand sens naturel et une pénétration judicieuse, avec un corps de ce tempérament robuste que les anciens louoient si fort dans leurs héros, et qui, jusqu'à un âge avancé, l'a rendu capable de toutes les fatigues de la guerre. Il commença dès l'âge de quatorze ans à porter les armes. Il ne pouvoit apprendre ce glorieux métier sous un plus grand maître que le fameux Maurice, prince d'Orange, son oncle. Il passa par tous les degrés de la milice. La fortune lui fournit de grandes occasions, des combats, des sieges, des batailles, des révolutions subites, de grands évènements. L'emploi le porta dans des pays différents, la victoire le suivit presque par-tout, et la gloire ne l'abandonna jamais. S'il n'a pas toujours vaincu, il a du moins toujours mérité de vaincre, puisque dans l'une et dans l'autre fortune il a également bien agi en brave soldat et en grand capitaine; et sans aucune distinction de bons et de mauvais succès, il me paroît toujours le même, en Hollande, en Italie, en Catalogne, en Allemagne, en France, et en Flandre.

La Hollande admira dans ses premieres campagnes une valeur qui lui devoit être un jour si fatale, et on feroit valoir ce qu'il fit à la levée du siege de Cazal, au secours de Turin, à la route de Quiers, et au passage du Pô à Moncallier, si la gloire de cent autres miracles par lesquels il s'est élevé au-dessus de

lui-même ne jetoit un éclat assez vif pour effacer ceux de ses premieres années.

Le malheur de Mariendal, arrivé par la faute d'un officier étranger, pouvoit-il être plus glorieusement et plus utilement réparé que par cette présence admirable d'esprit avec laquelle M. de Turenne sauva le reste de l'armée? Dans le trouble où de tels désordres jettent d'ordinaire un général, on eût regardé comme un coup de prudence de faire approcher de nos frontieres les troupes qu'il avoit sauvées dans la déroute: mais notre héros, dont les vues étoient toujours plus étendues et plus justes que celles des autres hommes, leur donne le rendez-vous bien avant dans le pays ennemi, favorise leur retraite, combattant plutôt en victorieux qu'en vaincu, oblige, par cette marche et par cette résolution, comme il l'avoit prévu, plusieurs princes d'Allemagne de joindre leurs troupes aux siennes; et commandant peu de temps après l'aile gauche de l'armée du roi à la fameuse bataille de Nordlingue, la fortune y seconda si bien les efforts qu'il fit pour retenir la victoire dans notre parti, qu'elle mérita qu'on lui pardonnât l'injustice de l'avoir abandonné au commencement de cette campagne.

Mais de quoi servent les armes, si par les combats et les victoires l'on ne se fait un chemin à la paix, qui, dans l'ordre légitime des choses, doit être la fin de la guerre? M. de Turenne ravage comme un foudre tous les bords du Rhin, entre dans la Baviere le fer et le feu à la main, prend presque toutes les villes de cet état, défait les Bavarois et

les Impériaux, et force l'empereur, par tant de victoires, de consentir à la paix de Munster, qui assura au roi la conquête de l'Alsace.

Hélas! malheureuse France! pour être défaite de cet ennemi, ne t'en restoit-il pas assez d'autres, sans tourner tes mains contre toi-même? Quelle fatale influence te porta à répandre tant de sang, et à perdre tant de vaillants hommes qui eussent pu te rendre maîtresse de l'Europe? Que ne peut-on effacer ces tristes années de la suite de l'histoire, et les dérober à la connoissance de nos neveux! Mais, puisqu'il est impossible de passer sur des choses que tant de sang répandu a trop vivement marquées, montrons-les du moins avec l'artifice de ce peintre qui, pour cacher la difformité d'un visage, inventa l'art du profil. Dérobons à notre vue ce défaut de lumiere, et cette nuit funeste qui, formée dans la confusion des affaires publiques par tant de divers intérêts, fit égarer ceux mêmes qui cherchoient le bon chemin. Il est certain d'ailleurs que le côté que nous pouvons montrer de ce temps malheureux est si beau, si grand, si illustre, pour M. de Turenne, et qu'il fit des choses si importantes pour l'état, et si glorieuses pour lui, à Bleneau, à Gergeau, à Villeneuve-Saint-Georges, à Étampes, et en cent autres endroits, que la mémoire en durera autant que la monarchie; et il semble qu'un homme qui n'eût pas songé à regagner le temps qu'un petit égarement presque forcé lui avoit fait perdre n'eût point été capable d'aller si loin.

La suite de la guerre ne fut qu'une suite de gloire pour lui. La levée du siege d'Arras, et celle du siege

de Valenciennes, sont deux monuments éternels de sa valeur et de sa prudence. Vainqueur dans l'un, et contraint de céder à la fortune dans l'autre, il fut également admirable dans tous les deux ; car, si dans le premier il parut avec tout ce que la valeur heureuse a d'éclat et de pompe, dans le second, il fit voir tout ce que la valeur malheureuse a de fermeté et de ressources. Sa retraite eut l'air d'un triomphe pour lui ; et bien loin de désespérer de la république et de la fortune de son roi, il empêcha les ennemis de profiter de leur victoire, prit La Chapelle, et fit voir cette capacité admirable et consommée qui lui faisoit trouver le moyen de profiter des disgraces, et de se mettre en état, après les pertes, de donner souvent de la crainte, et toujours de l'admiration, à ses ennemis.

Ce fut la derniere fois qu'il eut besoin de cet art des ressources qu'il savoit mieux qu'aucun capitaine de son siecle. La fortune, d'accord avec son mérite, ne lui laissa plus que la gloire de vaincre et de profiter de ses avantages. Ce n'est plus qu'un torrent impétueux de prospérité, et j'ai de la peine à suivre le vol de la victoire qui m'entraîne pour me faire voir la prise de Saint-Venant, Mardick, Dunkerque, Furnes, Bergue, Dixmude, Ypres, et Oudenarde. La conquête de la plupart de ces villes fut le fruit de la sage et généreuse résolution que prit notre héros de différer à se rendre maître de Dunkerque, qu'il assiégeoit, pour aller battre les ennemis à la fameuse bataille des Dunes. Je ne sais si j'oserai dire qu'il fit dans cette campagne comme un abrégé de toute la gloire militaire, et qu'il convain-

quit toute l'Europe que son génie s'étendoit également sur toutes les parties de la guerre, et qu'il étoit toujours le même, soit qu'il fallût conduire des sieges, ou prendre promptement le meilleur parti dans les occasions pressantes, ou exécuter avec viguenr ce qui étoit judicieusement résolu, ou vaincre en bataille rangée, et profiter sans relâche de ses victoires.

Tant de grandes actions, une suite si constante de glorieux succès, une réputation si pleine et si entiere, sembloient être le plus doux et le plus digne fruit de tant de travaux; et on eût dit que le ciel ne pouvoit plus rien pour lui, après lui avoir accordé toutes les couronnes que la gloire peut mettre sur la tête d'un sujet. Cependant, ce qui eût été le terme et la fin des plus grands héros n'étoit qu'un chemin et un moyen au nôtre pour arriver à une plus grande gloire. Le Dieu des armées, par tant d'illustres emplois, par tant d'évènements divers, tant de victoires et tant de triomphes, ne faisoit que préparer un maître en l'art de la guerre au grand et invincible Louis, et il ne falloit pas moins que l'étude et l'expérience de près de cinquante années pour faire quelque jour des leçons à un tel disciple. Que ne peut pas un grand maître lorsqu'il trouve un génie du premier ordre à former? A peine M. de Turenne a-t-il donné ses premiers conseils, qu'il se voit hors d'état d'en donner d'autres, prévenu par les lumieres, par la pénétration, et par l'heureuse et sage impétuosité du courage de ce grand monarque. Comme on voit la foudre conçue presque en un moment dans le sein de la nue, briller, éclater, frap-

per, abattre ; ces premiers feux d'une ardeur militaire sont à peine allumés dans le cœur du roi, qu'ils brillent, éclatent, frappent par-tout. Les murailles de Charleroi, Douai, Tournai, Ath, Lille, Alost, Oudenarde, tombent à ses pieds. La terreur saisit toute la Flandre, et l'étonnement passe au loin dans toute l'Europe. M. de Turenne est lui-même épouvanté de la rapidité et de la justesse de ce mouvement, lui qui, accoutumé à faire des choses extraordinaires, ne devoit plus trouver dans la guerre de sujet d'admiration. Mais ce qui doit redoubler la nôtre, c'est que M. de Turenne a paru si grand aux yeux du roi, qu'il a mérité que ce grand prince voulût bien s'appliquer dans les commencements à l'étudier ; et, par la conformité de génie dans l'art de la guerre, le roi est si bien entré dans les manieres de ce parfait capitaine, que M. de Turenne ne fit rien, il y a un an, pour chasser les Allemands du royaume, que le roi n'eût projeté dans son cabinet ; et les ordres de ce grand monarque étoient si conformes aux projets de notre héros, que l'on ne sait s'il est plus glorieux au roi d'être entré de si loin dans les desseins d'un général consommé en l'art de la guerre et aidé de la vue des lieux, ou à M. de Turenne d'avoir préveuu par ses actions les ordres d'un maître si éclairé.

N'attendez pas de moi, messieurs, que je vous fasse ici une description particuliere des actions immortelles de cette campagne, digne de l'envie des plus fameux conquérants qui furent jamais. Pour bien peindre de telles choses, il faut avoir un génie capable de les faire, et la postérité ne sauroit jamais bien

tout ce que ce grand homme fit voir de sagesse, de capacité, de pénétration, d'activité, de vigueur, à Sinzheim, à Ladembourg, à Entsheim, à Mulhauzen, à Turqueim, si ce nouveau César n'avoit lui-même laissé l'histoire de sa vie. Pour moi, dont le style, peu accoutumé à de telles matieres, n'en pourroit que ternir l'éclat, quand je vois cette multitude innombrable d'Allemands qui menaçoient la France d'une inondation pareille à celle des Cimbres et des Teutons, et que j'entends cet homme si sage, qui parloit toujours si modestement de l'avenir, promettre fièrement de leur faire repasser le Rhin, audeçà duquel l'espérance de ravager nos plus riches provinces les avoit attirés, il me semble qu'il y eut ici une inspiration d'en-haut, et que non seulement vaillant comme David, mais en quelque façon prophete comme lui, il parla de l'avenir aussi sûrement que le Dieu même qui l'inspiroit pour le prévoir, et qui le soutenoit pour l'exécuter.

Assemblez-vous, ennemis d'Israel, dit le Dieu des armées, et vous serez vaincus : *Congregamini, populi, et vincimini* (1). Renforcez votre ligue de l'union de cent peuples confédérés, vous serez vaincus : *Confortamini, et vincimini.* Faites des apprêts effroyables de guerre, vous serez vaincus : *Accingite vos, et vincimini.* Joignez la prudence à la force ; tenez mille conseils de guerre, tous vos desseins seront renversés : *Inite consilium, et dissipabitur.* Promettez, espérez, menacez, il n'arrivera rien de ce que vous projetez : *Loquimini verbum, et non*

(1) Is. c. 8.

fiet. Voila, messieurs, comme parle celui devant qui toutes les forces de la terre ne sont que du vent et de la fumée, et voilà ce que promet fièrement ce grand capitaine, cet autre David, inspiré et animé de l'esprit de Dieu. Peuples, que le Rhin sépare de nous, unissez-vous; sortez de vos forêts et de vos neiges pour venir inonder les doux climats de la France : cercles de l'empire, unissez toutes vos forces, vous serez vaincus, et il ne vous restera que de tristes et malheureux débris de vos armées, qui iront annoncer à leur pays épuisé d'hommes et de soldats votre défaite, et la grandeur de mon roi. Il le dit, il l'exécute; il fait une marche de près de cent lieues; il conduit son armée et son artillerie par des chemins que les montagnes, les précipices, les torrents et les neiges, rendoient presque inaccessibles à des voyageurs libres et déchargés : la marche se fait avec un secret si prodigieux qu'on eût dit que les troupes étoient enveloppées d'un nuage épais qui en déroboit la vue à tous les hommes. Il surprend les ennemis, il les attaque avec un nombre inégal; mais Dieu renouvelle ici les victoires prodigieuses des Machabées; et, pour peindre la chose par les paroles mêmes de l'écriture sainte et de l'Église, qui viennent si bien à mon sujet, à peine M. de Turenne fit-il briller dans ses étendards l'image éclatante du soleil de la France, que les yeux des ennemis en furent éblouis. Cette multitude se dissipe, ravie de mettre un grand fleuve entre leur fuite et l'ardeur de notre illustre général, qui ne leur donnoit point de relâche : *Refulsit sol in clypeos aureos, et multitudo gentium dissipata est.*

Aussi ne fut-il jamais un triomphe plus pompeux que celui dont les peuples honorerent M. de Turenne à son retour. Les couronnes de laurier et de chêne, les arcs de triomphe dont les Romains récompensoient la valeur de leurs généraux, approchent-ils des acclamations, des larmes de joie, des bénédictions de toutes les provinces qu'il traversa? Ce héros, si ennemi du faste, mais si sensible au plaisir de faire du bien, pouvoit-il être plus agréablement convaincu de celui qu'il avoit fait à toute la France, que par la foule que faisoient sur son passage les vieillards et les jeunes gens, les hommes, les femmes, et les enfants, et par cet empressement qu'ils avoient de voir, de saluer, d'approcher et de toucher, celui qu'ils reconnoissoient pour leur libérateur, et à qui ils publioient devoir leur honneur, leur vie, leurs biens, leur patrie, et leur liberté?

Les sages et heureux commencements de cette campagne ne nous promettoient pas de moindres succès; et, sans le coup fatal qui nous a ravi ce grand capitaine, il falloit que la France songeât à quelque nouvelle maniere de triomphe. Hélas! l'eût-elle cru que la pompe en dût être si triste et si lugubre? Ce n'étoit point se flatter de vaines espérances d'un avenir douteux, que de se promettre de telles choses d'un héros qui, à force de remporter des victoires, nous en avoit fait perdre entièrement la surprise et presque la joie.

Nous attendions ces grands avantages avec une tranquillité bien éloignée de la présomption inquiete que causent les desirs mal fondés; car que ne pouvoit-on pas attendre d'un tel général à la tête

de tant de braves soldats, qui, renouvelant les sentiments des soldats d'Alexandre, se croyoient invincibles sous sa conduite? Qu'il y ait, disoient-ils tous d'une voix, des rivieres entre nous et notre patrie; qu'on nous engage dans le cœur d'un pays ennemi; qu'on nous ordonne de combattre avec un nombre inégal contre toutes les forces de l'empire; que des marais tremblants nous fassent craindre que la terre ne manque sous nos pieds; tant que ce grand homme sera à notre tête, nous ne craignons ni les hommes ni les éléments: et, déchargés du soin de notre sûreté par l'expérience et par la capacité du chef qui nous commande, nous ne songeons qu'à l'ennemi et à la gloire.

M. de Turenne a eu même en mourant un avantage qui manqua à ce conquérant de l'Asie. Alexandre ne trouva point d'ami assez fidele pour venger sa mort, ni de successeur assez illustre pour maintenir et pour étendre ses conquêtes. M. de Turenne a trouvé l'un et l'autre. Messieurs ses neveux, qui, excités par leur propre vertu et par l'exemple d'un oncle si illustre, l'avoient si généreusement suivi dans toutes les occasions de danger et de gloire, tous les officiers et tous les soldats remplis d'une nouvelle vigueur, comme s'ils avoient ramassé sur le cercueil de ce prince ces restes d'esprits que les anciens croyoient errer autour des corps morts, ou persuadés qu'ils combattoient encore à la vue de cette grande ame, firent d'abord sentir aux ennemis ce que peuvent des troupes disciplinées par un tel maitre, et animées du desir de venger sa mort: et si ce grand homme étoit capable de quelque sen-

timent pour les choses de la terre, quelle seroit sa joie de voir que le grand prince qu'il regardoit comme le premier capitaine du monde, et pour la valeur et pour la capacité, soit venu ajouter les victoires d'Allemagne à celles de Flandre; qu'à ses approches et à son nom, que la gloire a fait résonner si souvent sur les bords du Rhin, les ennemis aient levé des sieges, et fait des mouvements qui font voir que les héros ont l'art de vaincre quelquefois leurs ennemis sans les combattre?

Toutes ces choses, messieurs, nous ont à la vérité rassurés de nos craintes; mais qu'est-ce qui sera capable de soulager notre douleur? La tristesse que la mort de M. de Turenne a causée n'est pas de la nature de celles qui s'évaporent avec les premieres larmes et les premiers soupirs; elle a fait une impression trop durable sur tous les cœurs. La cour, les armées, la ville, les provinces, les peuples, s'en sont fait une douleur qui ne passera jamais. Vous ne l'avez point encore oublié, messieurs; cette funeste nouvelle se répandit par toute la France comme un brouillard épais qui couvrit la lumiere du ciel, et remplit tous les esprits des ténebres de la mort: la terreur et la consternation la suivoient. Personne n'apprit la mort de M. de Turenne, qui ne crût d'abord l'armée du roi taillée en pieces, nos frontieres découvertes, et les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'état. Ensuite, oubliant l'intérêt général, on n'étoit sensible qu'à la perte de ce grand homme. Le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches, et des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faisoit gloire de savoir et

de dire quelque particularité de sa vie et de ses vertus. L'un disoit qu'il étoit aimé de tout le monde sans intérêt ; l'autre, qu'il étoit parvenu à être admiré sans envie ; un troisieme, qu'il étoit redouté de ses ennemis sans en être haï ; mais enfin, ce que le roi sentit sur cette perte, et ce qu'il dit à la gloire de cet illustre mort, est le plus grand et le plus glorieux éloge de sa vertu. Les peuples répondirent à la douleur de leur prince. On vit dans les villes par où son corps a passé les mêmes sentiments que l'on avoit vus autrefois dans l'empire romain lorsque les cendres de Germanicus furent portées de la Syrie au tombeau des Césars. Les maisons étoient fermées, le triste et morne silence qui régnoit dans les places publiques n'étoit interrompu que par les gémissements des habitants ; les magistrats en deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville ; les prêtres et les religieux à l'envi l'accompagnoient de leurs larmes et de leurs prieres. Les villes pour lesquelles ce triste spectacle étoit tout nouveau faisoient paroître une douleur encore plus véhémente que ceux qui l'accompagnoient ; et comme si en voyant son cercueil on l'eût perdu une seconde fois, les cris et les larmes recommençoient.

Ce regret n'a point été particulier à la France ; les étrangers qui l'ont admiré pendant sa vie l'ont pleuré à sa mort ; et je ne puis m'empêcher d'entrer ici dans un sentiment contraire à celui qu'eut David sur la mort de Saül et de Jonathas. Il ne vouloit pas qu'on apprît aux Philistins la perte de ces illustres défenseurs d'Israel : *Nolite annunciare in Geth, neque in plateis Ascalonis.* Non, non, que la

renommée porte la nouvelle de cette perte aux ennemis de la France : par-tout où la vertu sera aimée, on regrettera cet illustre mort. Dans les cours les plus opposées à nos intérêts, il se trouvera des princes généreux qui donneront des éloges à sa mémoire, des regrets à sa perte, et des prieres à son ame. Ceux mêmes qui en feront un sujet de joie, et qui le témoigneront par des fêtes publiques, éleveront, sans le vouloir, un trophée à la gloire de M. de Turenne, par l'aveu public de leur crainte, et par leurs réjouissances. Mais quel sentiment d'admiration les étrangers n'auroient-ils pas eu pour ce grand homme, s'ils l'avoient vu de près comme nous, et s'ils avoient connu les qualités incomparables de son ame !

Car comme la valeur, tout héroïque qu'elle est, ne suffit pas pour faire les héros, et qu'elle est semblable à ces étoiles qui brillent, à la vérité, mais qui n'auroient que de mauvaises influences si la conjonction de quelques astres bienfaisants ne les corrigeoit ; tout ce dehors si grand et si pompeux que je viens d'étaler à vos yeux ne suffiroit pas pour donner une gloire solide à M. de Turenne, si son cœur n'avoit été animé de toutes les vertus qui font l'honnête homme et le sage. C'est la seconde partie de mon discours.

DEUXIEME PARTIE.

Ce n'est proprement que dans son cœur que l'homme se trouve tout entier et tel qu'il est véritablement : par-tout ailleurs il peut être ou partagé

ou déguisé; son esprit a de la peine à se parer des illusions de l'amour-propre qui le représentent à lui-même tout autre qu'il n'est. Les actions par où l'on juge ordinairement de nous ne sont pas toujours des marques certaines des habitudes de notre ame: c'est quelquefois la nécessité qui nous y contraint, ou l'occasion qui nous y convie. Il y a même des moments heureux où l'ardeur d'une générosité sans réflexion nous y pousse; et dans toutes ces rencontres, à parler sainement des choses, il ne faut pas dire que l'homme ait la gloire de faire une action qu'on lui arrache ou qui lui échappe.

Mais cet homme si suspect dans tout le reste se trouve tel qu'il est dans son propre cœur: c'est là qu'il faut prendre les véritables traits de son portrait et la matiere solide de ses louanges. C'est dans mon cœur que je suis véritablement tout ce que je suis, s'écrie le grand saint Augustin: *Cor meum ubi ego sum, quicumque sum*. Et dans les paroles que j'ai prises pour texte, après que David a convié Dieu de l'examiner tout entier, il s'arrête ensuite à son cœur, comme à l'unique sujet sur lequel tout cet examen doit tomber: *Proba me, Deus, et scito cor meum*.

Ainsi n'appréhendez pas, messieurs, qu'en me bornant à l'éloge du cœur de M. de Turenne, je vous fasse perdre quelque chose de ce grand homme, ni qu'il se trouve hors des limites de mon sujet quelque partie de cette précieuse matiere que je ne mette pas en œuvre. Il me seroit bien plus aisé de prendre M. de Turenne par tout autre endroit que par celui de son cœur: c'est par-là principalement qu'il se dérobe à mes yeux. Ce n'est pas que ce cœur

se soit jamais évaporé dans les chimeres d'une fausse gloire, ou que les sentiers obscurs de la dissimulation, du péché, et du mensonge, me le cachent. Une route bien plus glorieuse me le fait perdre de vue : il a tenu un chemin si peu battu dans la carriere de la véritable gloire, que je n'y trouve ni trace ni adresse pour me guider. Accoutumés que nous sommes à ne voir aller les hommes que de biais et par des détours, j'ai de la peine à suivre un cœur qui, dans la poursuite de la gloire, ne s'est jamais ni arrêté ni égaré. De tous les motifs qui font agir les hommes, et qui corrompent dans la racine des fruits qui paroissent si beaux au-dehors, je n'en trouve pas même l'ombre dans ce cœur. L'avarice, l'intérêt, l'amour-propre, la vanité, le plaisir, ces sources empoisonnées de toutes les actions des hommes, n'ont jamais infecté ce cœur.

Ce grand homme étoit si bien sorti de lui-même et de ses propres intérêts, qu'il n'y est jamais rentré par le moindre retour. Dans l'impétuosité qui le portoit vers les grandes choses, il n'a jamais fait cette réflexion intéressée, que la belle idée de la gloire qui l'attiroit pût devenir sa gloire particuliere; et pour vous le représenter d'un seul trait tel qu'il a été, il faut dire de lui comme du plus sage des Romains, (1) que l'amour-propre, qui est tout borné en lui-même, n'eut jamais de part ni dans ses desseins ni dans ses actions.

---

(1) ..... Nullosque Catonis in actus
Subrepsit, partemque tulit sibi nata voluptas.
LUCAN. lib. II, v. 390.

Jugez, messieurs, si de cette élévation il a pu seulement jeter les yeux sur les richesses, et en faire le motif de ses actions, lui qui ne daignoit pas même les regarder comme des fruits honnêtes de ses travaux. Ce n'est pas qu'il affectât les manieres de ces fameux capitaines dont Rome et Athenes ont tant célébré la glorieuse pauvreté. Sans avoir vécu comme eux, il a été ce qu'ils étoient; et si l'on faisoit exactement l'anatomie du cœur de ces héros, peut-être trouveroit-on que les Fabrice, les Camille, et les Phocion, se sont plus appliqués aux richesses par le soin laborieux de s'en priver, que M. de Turenne par la noble indifférence d'en avoir ou de n'en avoir pas.

Si le roi d'Épire vouloit éprouver la générosité de mon cœur, disoit un de ces Romains, il devoit le sonder par l'offre de tout son royaume: *Toto ei regno tentandus fui*. Il est honnête et glorieux de refuser les libéralités des rois, lorsqu'elles doivent être le motif ou la récompense d'une trahison; mais, après tout, ce n'est que la gloire d'un crime évité. Un roi, plus grand en toute maniere que le roi d'Épire, a tenté, s'il m'est permis de me servir de ce terme, l'indifférence que M. de Turenne avoit pour le bien, par tout ce que le plus grand roi du monde peut faire pour le plus grand de ses sujets: mais notre héros, indocile à souffrir de grandes richesses, n'a jamais pu consentir à en recevoir qu'autant qu'il en falloit pour mettre la bonté et la reconnoissance de son prince à couvert, sans risquer la gloire de sa modération et de son désintéressement.

Il regardoit, à la vérité, les richesses comme des moyens nécessaires pour soutenir la grandeur de sa

naissance et celles de ses illustres emplois : mais, dégagé de l'erreur des autres hommes, qui cherchent sans cesse des moyens pour une fin qui ne vient jamais, il ne songeoit aux moyens que lorsque la fin qu'il s'étoit proposée le pressoit. C'étoit à la veille de ses glorieuses campagnes qu'il songeoit qu'il n'étoit pas riche : c'étoit dans la suite de l'emploi qu'il empruntoit des sommes considérables pour des nécessités imprévues. Prenez garde, messieurs, que votre amour-propre ne vous fasse quelque surprise en cet endroit, et que vous n'alliez donner un nom peu honnête à un oubli plus glorieux que la plus sage précaution. Ce prince, assuré de l'amitié du roi et du secours de ses serviteurs, croyoit qu'il lui étoit permis d'être négligent sur un point où les autres pechent par un excès de prévoyance ; et je puis dire que M. de Turenne avoit toute la gloire du désintéressement, sans avoir la honte de l'imprudence, au lieu que les autres n'ont au-dehors la gloire de la prudence que parcequ'ils sont poussés audedans par le motif d'un lâche et sordide intérêt.

Cependant la gloire de M. de Turenne ne me sembleroit pas pleine et entiere sur ce sujet, si, vainqueur de l'avarice par la facilité de ses inclinations naturellement grandes et généreuses, il n'avoit jamais rien eu à combattre. La Providence a voulu qu'il ait eu une fois en sa vie des desirs, qu'il les ait vaincus glorieusement, et qu'il ait fait voir à toute la terre qu'il avoit assez de force pour acquérir une vertu difficile et laborieuse, si le bonheur de son naturel ne l'eût pas rendu sans peine l'homme le plus vertueux de son siecle.

Voici, messieurs, une des actions de sa vie que les yeux du peuple n'ont peut-être pas remarquée, mais qui est si belle et si extraordinaire, que je ne puis me résoudre à la passer sous silence. M. de Turenne avoit passionnément desiré le gouvernement d'Alsace et de Brisach. Des vues proportionnées à la grandeur de sa naissance et à l'élévation de son ame lui avoient mis ces desirs bien avant dans le cœur; il étoit encore en un âge où les passions sont les plus violentes: cette grande gloire qu'il s'est depuis acquise ne lui ôtoit point encore la vue de ce que le monde appelle des établissements solides. L'occasion d'obtenir ce qu'il desiroit se presente avec des circonstances si heureuses et si honnêtes, qu'on eût dit qu'il avoit concerté avec la fortune l'exécution de son desir. Le gouverneur de Brisach avoit été mis dans cette place importante de la main du duc de Weymar. A l'arrivée de M. de Turenne, qui venoit commander l'armée du roi dans l'Alsace, il entre dans des soupçons et dans des frayeurs dont nous ignorons le sujet; il se retire, il abandonne sa place et la province à l'homme du monde qui en desiroit le commandement avec plus de passion. Cette occasion, capable de faire naître l'envie d'un si bel établissement aux personnes qui n'y eussent jamais pensé, l'a fait perdre à notre héros, qui y pensoit depuis si long-temps. Il ne dépêche point de courier à la cour pour demander la dépouille d'un homme qui se dépouilloit lui-même; et, par un désintéressement sans exemple, il rassure le gouverneur, le remet dans sa place, et le raccommode à la cour. Conquérir l'Alsace, prendre Bri-

sach, se rendre maître de ce fameux passage du Rhin, ce seroit l'effet d'une valeur héroïque, mais dont les soldats, les officiers, et la fortune, qui veut avoir sa part dans tous les grands évènements, partageroient la gloire avec M. de Turenne. Mais vaincre ses desirs, vaincre la force de l'occasion, renoncer à Brisach et à l'Alsace, c'est une victoire que M. de Turenne remporte tout seul, et dont il ne partage la gloire avec personne.

Nos passions ne sont pas seulement violentes, elles sont adroites : repoussées par un endroit de notre ame, elles se représentent avec un nouveau visage d'un autre côté. Tel croit qu'il n'est pas honnête d'être intéressé pour soi-même, qui se persuade qu'il est permis de l'être pour ce que l'on aime, et il ne voit pas que son amour-propre le suit par-tout, et qu'il ne lui fait faire ce petit mouvement au-dehors que pour le ramener dans son intérêt par un chemin dont il ne s'apperçoit pas. M. de Turenne a eu pour son illustre maison, pour ses chers amis, et pour ses fideles serviteurs, toute la tendresse et tout l'empressement que la nature inspire à un bon cœur. L'absence ni le temps n'étoient point capables de ralentir l'ardeur de son amitié; mais il y avoit en son cœur un amour prédominant à tous les autres : c'étoit l'amour de la justice. Elle étoit la regle inviolable de toutes ses actions; l'amitié ni la haine ne le pouvoient jamais préoccuper : il refusoit des graces à ses amis, qu'il accordoit à ses ennemis, quand il les en croyoit plus dignes que ceux qu'il aimoit; et, sourd à toutes les plaintes de la nature et de l'amitié, il traitoit

ceux qui étoient capables de les faire de petits esprits qui tournent toujours autour d'eux-mêmes, n'ayant pas assez de force pour s'en éloigner.

Aussi n'étoit-ce ni par l'intrigue d'un domestique intéressé, ni par des assiduités étudiées, ni par l'utilité d'une liaison, que l'on se faisoit une entrée dans le cœur de M. de Turenne. Le bonheur pouvoit lui montrer ceux qui devoient être ses amis, mais il n'alloit que jusque-là; le seul mérite faisoit le reste: car, comme il n'avoit point une froideur et une fierté capable de rebuter, il n'avoit point aussi cet air caressant qui semble mendier le cœur de tout le monde, sans vouloir pourtant engager le sien. Personne n'a jamais pu se plaindre d'avoir été dédaigné avec mépris, ni d'avoir été amusé par de vaines espérances. Ce grand homme avoit rendu l'accès de son cœur difficile, sans être rude, et il en avoit, pour ainsi dire, fortifié les premieres avenues, parcequ'après les avoir une fois forcées par le mérite, le reste ne coûtoit plus rien ni à prendre ni à conserver.

Je vous appelle à témoins de cette vérité, chers et illustres amis de cet homme incomparable. Fut-il jamais une amitié si entiere, si douce et si sûre, que la sienne? Sa dissimulation vous a-t-elle jamais donné la peine de faire ces difficiles observations qu'il faut employer pour pénétrer le cœur humain? L'inégalité de son humeur vous a-t-elle jamais obligés de prendre des mesures pour choisir les bons moments, et pour éviter les fâcheux? Sa défiance vous a-t-elle jamais obligés à ces éclaircissements qui font perdre à réparer des choses déja faites un temps qu'on

emploieroit bien plus agréablement à faire de nouveaux progrès dans l'amitié? A-t-il jamais exigé de vous une servitude et une dépendance tyrannique? Enfin, dans ce commerce qui vous ouvroit ce cœur jusqu'au fond, y avez-vous jamais rien trouvé qui méritât quelque indulgence de votre part? Y avez-vous découvert quelque foiblesse et quelques sentiments qui marquassent la vanité et la corruption du siecle? Avez-vous eu besoin de vous faire une religion de nous cacher quelque défaut secret? Eussiez-vous desiré d'en ôter ou d'y ajouter quelque chose? Si vous étiez les maîtres de vous former un cœur à vous-mêmes, en voudriez-vous un plus grand, plus droit et plus parfait? Hélas! je le sens, messieurs, je touche à l'endroit de votre plaie le plus douloureux et le plus sensible; et, s'il vous étoit libre de m'interrompre, ne vous écrieriez-vous pas ici que vous n'y avez rien vu que de grand et d'héroïque; que tous ses sentiments étoient pour vous des leçons de sagesse et de vertu, des sujets d'admiration et d'amour, et la matiere éternelle de vos larmes, ou du moins d'un triste et précieux souvenir?

Eh! que ne doit-on pas croire d'un cœur en qui l'amour souverain de la vérité a été la source de mille vertus? Cet amour est le plus beau caractere d'une grande ame. Il est dans notre esprit le remede des erreurs et des illusions où notre ignorance nous expose: dans notre cœur il est le frein de nos passions, qui, fatiguées des reproches de la vérité, se lassent enfin et s'éteignent. Il est le lien le plus assuré de la société civile; et, si je le puis dire, cet

amour nous rend, en quelque façon, incapables de tromper et d'être trompés. Mais, pour avoir cet amour dans un degré héroïque, il faut aimer la vérité par-dessus toutes choses, et n'aimer dans les choses que la vérité : car notre amour-propre, toujours attentif à nous faire quelque surprise, ne nous donne que trop souvent le change (1). Nous aimons tous la vérité; mais nous ne l'aimons pas tous si uniquement que nous n'aimions encore quelque chose avec elle; et, pour accorder en nous ces deux amours, nous nous laissons aller à croire que ce que nous aimons est la vérité. Un rayon de la lumiere du ciel, qui préparoit ce grand cœur à la connoissance des vérités de la foi, l'y disposoit par cet amour naturel qu'il avoit pour celles de la morale : c'étoit son inclination dominante; et son étude particuliere étoit à ne montrer, à n'avoir, et à n'être, rien de faux. Ses actions étoient aussi sinceres que ses paroles; ses paroles n'étoient que les images de ses pensées, et ses pensées étoient toutes heureusement réglées sur les idées de la vérité.

Il ne lui est jamais arrivé de chercher à paroître par de certaines choses dont l'éclat et la belle apparence ne sont pas toujours soutenues d'un fonds d'honneur et de vérité. Il étoit naturellement libéral, les pauvres le savent; et il lui eût été facile de satisfaire cette noble inclination, s'il eût voulu se relâcher un peu sur la maniere d'acquérir pour parvenir à la gloire de donner. Il n'a jamais balancé

(1) Quicumque aliud amant, hoc quod amant volunt esse veritatem. Aug. Conf. l. 10, c. 13.

là-dessus, persuadé que la libéralité n'étoit plus une vertu, dès que l'on consentoit à acquérir avec quelque empressement ou quelque injustice, pour donner avec pompe et avec éclat. Mais ce même homme, à qui l'on n'eût pas arraché les sommes les plus petites lorsque la moindre ombre de vanité se rencontroit à les donner, n'avoit point de peine à se dépouiller même de son nécessaire lorsque la moindre ombre de justice ou de bienséance pouvoit ôter à ses largesses l'air du faste et de l'ostentation. C'est de cet amour pour la vérité que venoit l'aversion qu'il avoit de se justifier dans les choses que les faux bruits ou les mauvais offices pouvoient rendre suspectes. Content du témoignage de sa conscience, il ne vouloit point devoir à une apologie ce qu'il devoit à la vérité même. C'est de l'amour pour la vérité que venoit cette modération admirable dans les rencontres où il sembloit que l'intérêt de sa gloire dût exciter son ressentiment. Comme il alloit jusqu'au fond des choses, il trouvoit qu'il y a bien plus de gloire à vaincre sa passion qu'à venger une injure, et que ceux qui courent à la vengeance vont au plus aisé, et non pas au plus glorieux.

Cet amour lui faisoit préférer la gloire d'une entreprise bien concertée, quoique malheureuse, au vain éclat de celles qui n'ont rien de bon que le succès. Enfin, c'est de cet amour de la vérité que venoit cette naïveté admirable avec laquelle M. de Turenne se laissoit voir tel qu'il étoit, sans rien exagérer par orgueil, sans rien abaisser par une fausse modestie, mais plus que tout cela par une si

entiere application à la vérité des choses, qu'elle lui faisoit presque oublier si c'étoit de lui-même qu'il parloit. La peinture a besoin d'ombres et de jours pour donner du relief aux corps qu'elle représente, ou pour mettre les autres en éloignement; aussi ne fait-elle que des figures: la nature, qui produit les choses véritablement, n'a pas besoin de ces artifices. Comme il ne fut jamais une vertu plus pleine et plus naturelle que celle de ce grand homme, il n'y en eut jamais de plus épurée de tout artifice. Il ne se cachoit point; il ne se montroit point: il parloit, lorsqu'il le falloit, et de ses victoires et de ses désavantages, aussi peu attentif à relever la gloire des unes qu'à déguiser le malheur des autres. Il ne songeoit pas même à ces grandes ressources de gloire qui lui permettoient de faire des pertes sans s'appauvrir; et la même vérité qui lui faisoit raconter le détail des victoires innombrables qu'il a remportées lui faisoit dire le particulier de quelques occasions où il n'avoit pas été heureux; aussi éloigné dans ces récits du faste de la modestie que de celui de l'orgueil.

Dans ce moment votre imagination ne vous représente-t-elle pas vivement cette simplicité admirable qui régnoit dans toutes les actions et dans toutes les manieres de M. de Turenne? Ne croyez-vous pas voir ce prince se mêler dans la foule des courtisans et dans les assemblées même de la ville, avec la bonté et la familiarité d'un homme qui n'eût pas été distingué par tant d'endroits?

Pour moi, messieurs, je ne puis m'empêcher de peindre ce que je pense là-dessus par des traits

tout différents de ce que je veux représenter, et de rappeler dans votre mémoire ces siecles funestes de l'empire romain où il n'étoit pas permis aux particuliers d'être vertueux et illustres, parceque les vices des princes ne laissoient ni vertu ni gloire impunie. Après avoir conquis des provinces et des royaumes, bien loin d'aspirer à l'honneur du triomphe, il falloit à son retour éviter la rencontre de ses amis, prendre la nuit, de peur de trop arrêter les yeux du public. Une embrassade froide, sans entretien et sans discours, étoit tout l'accueil que le prince faisoit à un homme qui venoit de sauver l'empire. Du cabinet de l'empereur, où il ne faisoit que passer, il étoit rejeté et confondu dans la foule des autres esclaves: *Exceptusque brevi osculo, nullo sermone, turbæ servientium immixtus est.* M. de Turenne a eu le bonheur de vivre et de servir sous un monarque dont la vertu ne laisse rien à craindre à celle de ses sujets. Il n'y a point de grandeur ni de gloire qui puisse faire ombre à celle du soleil qui nous éclaire, et l'importance des services n'est jamais à charge à un prince convaincu par sa propre magnanimité qu'il les mérite. Aussi les distinctions d'estime et de confiance de la part du roi valoient à M. de Turenne la gloire d'un triomphe. Les récompenses fussent allées aussi loin que ces distinctions, si le roi eût trouvé en lui un sujet docile à recevoir des graces; mais ce qui étoit l'effet d'une sage politique dans les temps malheureux où la vertu n'avoit rien tant à craindre que son éclat étoit en lui l'effet d'une modestie naturelle et sans art.

Il revenoit de ces campagnes triomphantes avec la même froideur et la même tranquillité que s'il fût revenu d'une promenade, plus vide de sa propre gloire que le public n'en étoit occupé. En vain les peuples s'empressoient pour le voir; en vain, dans les assemblées, ceux qui avoient l'honneur de le connoître le montroient des yeux, du geste et de la voix, à ceux qui ne le connoissoient pas; en vain sa seule présence sans train et sans suite faisoit sur les ames cette impression presque divine qui attire tant de respect, et qui est le fruit le plus doux et le plus innocent de la vertu héroïque: toutes ces choses si propres à faire rentrer un homme en lui-même par une vanité raffinée, ou à le faire répandre au-dehors par l'agitation d'une vanité moins réglée, n'altéroient en aucune maniere la situation tranquille de son ame; et il ne tenoit pas à lui qu'on n'oubliât ses victoires et ses triomphes.

Outre les sentiments que la religion lui inspiroit sur ce sujet, ceux qu'il avoit pour le roi et pour l'état lui ôtoient toutes les vues de sa gloire particuliere; et il eût cru faire un larcin de retenir pour lui-même quelque chose de ce qu'il croyoit devoir tout entier à son prince et à sa patrie. Quel est le général d'armée qui s'avise de se faire une inquiétude de ce qui se passe dans les lieux éloignés de lui? N'arrive-t-il pas le plus souvent qu'une jalousie secrete leur fait craindre les avantages de la cause commune, lorsque leur gloire particuliere ne s'y trouve pas, ou qu'il y a du danger qu'elle ne soit ou obscurcie ou balancée? Notre héros, défait de ces pernicieuses maximes, donnoit ses desirs et ses

craintes aux entreprises où il ne pouvoit contribuer de ses soins et de sa personne. Il pratiquoit sur ce point ce qu'il disoit judicieusement en d'autres rencontres, qu'il falloit toujours craindre l'ennemi éloigné, et ne le craindre plus dès qu'il est présent. Ce capitaine intrépide et assuré contre l'ennemi qu'il avoit en tête portoit ses craintes et ses desirs par-tout où le roi portoit ses armes, en Flandre, en Sicile, en Catalogue; semblable à ce sage et généreux Caton, qui, sans rien craindre pour lui-même, craignoit pour toutes les parties de la république romaine: *Cunctisque timentem, securumque sui.*

Il a poussé cette délicatesse et les effets de cet amour si loin, qu'il semble que ce n'est pas ici le portrait d'un homme qui ait été tel qu'on le représente, mais la simple idée du sujet le plus zélé qui fut jamais: car hasarder simplement sa vie et sa fortune pour l'état, ce ne fut pas assez pour satisfaire une ame aussi héroïque et aussi remplie de l'amour de ses véritables obligations que celle de M. de Turenne; mais hasarder sa réputation pour son prince, renoncer à sa propre gloire pour l'intérêt de l'état, c'est le plus grand sacrifice qu'un grand capitaine puisse faire à son maître; et c'est, messieurs, ce qu'a fait M. de Turenne dans les deux dernieres campagnes. Il y a un an que nous lui voyions faire le personnage de cet illustre Romain qui fut appelé l'Épée de la république. Avec un nombre inégal et un désavantage qui le menaçoit presque d'une défaite assurée, il cherche, il pousse, il bat, à toute heure les ennemis. Cette année, au contraire, il se

réduit au personnage de cet autre Romain qui fut appelé le Bouclier de la république. Quoique le nombre et la valeur de ses troupes semblassent lui assurer la victoire, il fuit les occasions des combats et des batailles; différent de lui-même dans la conduite, mais semblable à lui-même dans l'ardeur pour le service de son prince et pour le bien de l'état. Il y a un an qu'il étoit en-deçà du Rhin, où il falloit, à quelque prix que ce fût, faire perdre aux Allemands l'envie de venir inonder la France, et pour cela les poursuivre et les battre sans relâche; cette année il étoit au-delà du Rhin, et il lui suffisoit de maintenir l'armée du roi et d'assurer le repos de sa patrie.

Avouez, messieurs, que se servir de l'épée avec tant de risque, lorsque pour l'intérêt de sa gloire particuliere il ne devoit, ce semble, que se couvrir du bouclier; se couvrir simplement du bouclier, lorsqu'il pouvoit en apparence se servir avec tant de gloire de l'épée; enfin s'exposer au danger et à la honte d'être vaincu, lorsque le service du roi demandoit qu'il hasardât tout pour essayer de vaincre; fuir les occasions de combattre et de vaincre, lorsque pour le service du roi il suffisoit de n'être pas vaincu, est une chose si rare, si singuliere, si héroïque, qu'on peut dire qu'une telle action n'a point eu de modele, et qu'elle ne sera jamais imitée.

Croyez-vous après cela, messieurs, que celui qui jusqu'ici nous a paru un héros hors de la portée même de l'imitation pût encore trouver de quoi s'élever au-dessus de lui-même par la grandeur et par la droiture de ses sentiments? Vous persuade-

rez-vous, messieurs, qu'un grand homme de guerre, qu'un général d'armée, ait pu faire des souhaits pour la paix? Croirez-vous qu'un homme puisse si bien faire la guerre et songer à la finir? Je ne le croirois pas moi-même, si je ne parlois d'un héros qui nous avoit accoutumés aux miracles et aux prodiges. Oui, messieurs, ce grand capitaine desiroit ardemment la paix. Il voyoit avec douleur les maux qu'entraîne après soi la nécessité de la guerre. Il laissoit aux vertus médiocres ces lâches ménagements qui, pour faire durer la considération d'un particulier, font durer la misere des états; et, sans songer qu'il eût de quoi se rendre encore plus admirable dans la vie privée qu'à la tête des armées, il se hâtoit de se dérober par la rapidité de ses victoires la matiere de ses emplois. A l'entrevue des deux rois il fut sans doute bien plus touché des réjouissances publiques avec lesquelles les Français et les Espagnols solenniserent la naissance de la paix et l'espérance de la félicité publique, que de l'aveu que le roi d'Espagne fit à sa gloire, lorsque, pressé par la force de la vérité, il confessa, en présence des deux cours, que les victoires de M. de Turenne lui avoient fait passer de mauvaises heures et de mauvaises nuits; lui dont la fiere gravité auroit à peine permis qu'il avouât seulement que le soin de ce vaste empire sur lequel le soleil ne se couche jamais fût capable de troubler son repos.

Pour une telle vertu la terre n'a point de couronnes. Le laurier et l'olive joints ensemble n'en forment pas une assez belle pour une tête si illustre. Ce n'est que de votre main, grand Dieu, qu'une vertu

si parfaite doit être couronnée. Souvenez-vous donc, Seigneur, de la douceur de ce nouveau David: *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus.* Donnez le repos de la sainte Sion à cette grande ame qui, par ses exploits, n'a songé qu'à contribuer à la paix des peuples qui vous adorent. Vos miséricordes, grand Dieu, nous donnent presque cette assurance, et ce n'étoit que pour le préparer aux couronnes éternelles que vous aviez rempli ce cœur de religion, de piété, et de toutes les vertus qui font les chrétiens. C'est la troisieme partie de mon discours.

TROISIEME PARTIE.

Tous les siecles et toutes les nations ont eu des hommes extraordinaires, que la valeur, la prudence, la fortune, et la sagesse, ont distingués des autres. L'ancienne Grece et l'ancienne Rome nous ont laissé des modeles de grands princes, de vaillants capitaines, de sages et illustres citoyens; mais il est difficile de trouver dans un seul homme toutes les vertus qui ont fait les héros parmi les païens, et celles qui font les saints parmi les chrétiens. C'est pourtant le caractere véritable du prince que nous pleurons. Rome profane lui eût dressé des statues sous l'empire des Césars, et Rome sainte trouve de quoi l'admirer sous les pontifes de la religion de Jésus-Christ; car, messieurs, si le nombre des vertus morales de M. de Turenne étoit plus grand que celui de ses exploits, sa religion le rend encore

plus admirable que toutes les qualités naturelles de son ame.

De sorte, messieurs, qu'il me semble que je vous ai conduits dans cet éloge par des endroits semblables aux différentes parties du temple de Jérusalem. On rencontroit d'abord le parvis que la foule du peuple remplissoit de tumulte; on passoit ensuite par les lieux sacrés où les victimes étoient égorgées, et l'on entroit enfin dans le sanctuaire que Dieu seul remplissoit par la présence de sa grandeur, et qui par une communication de sainteté rendoit les autres lieux majestueux et vénérables. Le cœur de ce grand homme a été le temple animé du Dieu vivant. Vous en avez vu d'abord les dehors tumultueux, par ce bruit que font dans l'imagination les actions militaires lors même que l'on ne fait que les dire; vous êtes entrés ensuite dans cette partie de notre cœur où résident les passions différentes, et vous les avez toutes vues immolées à la gloire par la vertu de ce héros. Enfin me voici dans l'endroit de mon discours où il faut que je tire le rideau pour découvrir à vos yeux le sanctuaire de ce cœur que Dieu remplissoit par sa majesté, et où il étoit comme sur un trône que la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, et les autres vertus chrétiennes, lui dressoient. De ce lieu sacré je vois sortir des lumieres qui se répandent sur tout ce que je viens de dire, qui sanctifient tous les éloges que j'ai donnés à ce grand homme, et qui, réformant tout ce que vos idées peuvent avoir eu de profane jusqu'ici, au lieu de vous le faire voir comme un César et un Alexandre dans la guerre, vous le représentent

comme un David ou un Théodose, et comme un philosophe chrétien élevé dans l'école de Jérusalem, plutôt que comme un disciple d'Athenes.

M. de Turenne, qui ne pouvoit, ce semble, avoir que des défauts étrangers et comme hors de lui-même, fut engagé par sa naissance et par son éducation dans les erreurs de Calvin, qu'il trouva établies et dominantes dans son esprit avant que sa raison fût assez forte pour s'y opposer. Mais que ne peut pas la main toute-puissante qui opere le salut des hommes? Les péchés et les erreurs même lui servent pour manifester les richesses de sa miséricorde et la gloire de ses élus; car s'il est vrai, selon saint Augustin, que beaucoup de malheureux égarés ont fait voir la beauté de leur génie et la grandeur de leur esprit dans la défense des erreurs qu'ils soutenoient: *In ipsis erroribus defendendis quàm magna claruerunt ingenia*, ne peut-on pas dire que le temps que M. de Turenne a été dans l'erreur n'a servi qu'à faire l'épreuve de la sincérité de son cœur? S'il n'eût eu qu'une religion de politique, nous ne pleurerions pas à la vérité ces belles et nombreuses années qu'il a passées hors du sein de l'Église; mais peut-être faudroit-il pleurer devant Dieu celles qu'une foi feinte lui eût fait passer dans la véritable communion. Jamais homme, si je puis me servir de cette expression, n'a été de meilleure foi dans l'erreur que M. de Turenne; et, tant qu'il plut à celui qui avoit marqué le temps où ce grand homme devoit entrer dans le sein de Jérusalem de le laisser dans la malheureuse prévention de Babylone, rien ne fut capable de l'ébranler. Il fut pour-

tant attaqué par tout ce qu'il y a sur la terre de plus fort et de plus sensible. La conversion de M. le duc de Bouillon son frere le pressa non seulement par tout ce que la chair et le sang ont de pouvoir dans ces sortes de changements, mais par tout ce que l'exemple d'un prince également grand par l'esprit, par le cœur, et par la force de la persuasion, pouvoit avoir d'ascendant sur l'esprit d'un frere plein d'estime et de respect pour cet illustre aîné. La fortune et la gloire le solliciterent par tout ce qu'elles ont de force et d'attraits. Le roi, avant la paix des Pyrénées, eût honoré la plus grande vertu de son royaume de la premiere charge de sa couronne, si M. de Turenne eût cru qu'il eût été permis de s'élever aux plus grands honneurs de la terre en foulant aux pieds la religion qu'il professoit. Quelle perte que tant de constance et de fermeté n'ait pas été employée pour la bonne cause! La Providence le permit, afin que la gloire de sa conversion ne fût pas douteuse, et qu'il parût aux yeux du bon et du mauvais parti, que, sans le mélange d'aucun motif humain, il n'avoit été vaincu que par ces charmes de lumieres dont parle saint Paul, qui, ayant gagné son cœur depuis si long-temps par l'amour de la vérité, chasserent enfin de son esprit toutes les ténebres de l'erreur.

Ce combat intérieur où M. de Turenne n'avoit que Dieu pour spectateur, où il avoit mille ennemis secrets qui s'opposoient à son salut, où il s'agissoit non d'une couronne qui flétrit sur la tête du vainqueur, mais de cette couronne immortelle que Dieu a préparée à ceux qui le servent en esprit et

en vérité, a été l'occasion de sa plus noble victoire et de son triomphe le plus illustre. Il employa pour se vaincre lui-même plus d'art, plus de sagesse, et plus de courage, qu'il n'en avoit jamais employé à vaincre les autres; et comme le premier pas vers la victoire est de bien connoître l'ennemi qu'on doit combattre, M. de Turenne n'oublia rien durant un long temps pour reconnoître le fort et le foible de sa premiere religion, qui, par une grace singuliere de Dieu, lui étoit devenue suspecte. Il écouta tous les avis qu'on lui donna; il frappa à la porte de la vérité par les prieres et par les larmes; il se défia d'autrui et de lui-même, et, s'abandonnant tout entier à la conduite de Dieu qu'il cherchoit avec tant de sincérité, il triompha dans son esprit de la vieille erreur que le malheur de son éducation y avoit établie: il triompha dans son cœur de la mauvaise honte qui parmi les hommes fait passer pour foiblesse un changement, lors même qu'il conduit à la vérité ou à la vertu. Il mit sa gloire à brûler ce qu'il avoit jusqu'alors adoré, et à entrer avec autant d'humilité que de courage dans le sein de cette Église qui, charmée de ses vertus, soupiroit depuis si long-temps après l'acquisition d'un tel fils.

Anges du premier ordre, esprits destinés par la Providence à la garde de cette grande ame, dites-nous quelle fut la joie de l'Église du ciel à sa conversion, et avec quelles réjouissances furent reçus les premiers parfums des oraisons de ce nouveau catholique, lorsque du pied des autels de l'Agneau sacrifié vous les portâtes au pied de l'autel de l'Agneau régnant dans la gloire. Les vieillards couron-

nés et les chœurs des anges n'en redoublerent-ils pas la joie et l'harmonie du céleste cantique?

Pour vous, messieurs, vous n'avez pas oublié que l'Église de la terre regarda cette conversion avec autant de joie qu'elle eût fait celle d'un royaume tout entier. M. de Turenne, vainqueur des ennemis de l'état, ne causa jamais à la France une joie si universelle et si sensible, que M. de Turenne vaincu par la vérité et soumis au joug de la foi.

Les bénédictions et les applaudissements ne s'arrêterent pas à cet illustre converti; ils passerent jusqu'à ce cher et illustre neveu qui, par ses conférences fréquentes, avoit contribué si efficacement à la conversion de ce grand homme. Certes, messieurs, si pour mériter l'honneur du triomphe parmi les Romains, et pour monter au Capitole avec la pourpre, il falloit avoir étendu les bornes de l'empire et défait des armées considérables; quand la grandeur de la naissance, la profondeur du savoir, l'innocence des mœurs, une sagesse consommée dans une grande jeunesse, n'auroient pas assuré à ce prince la plus éminente dignité de l'Église, il suffisoit d'avoir contribué quelque chose à la conquête de cette grande ame, pour mériter d'entrer en triomphe, et couvert de la pourpre sacrée, dans le Capitole du monde chrétien.

Depuis que M. de Turenne fut devenu, par sa conversion, un nouvel enfant en Jésus-Christ, fut-il une piété plus sincere, une foi plus vive, une confiance en Dieu plus pleine et plus forte, une humilité plus profonde, et une religion plus entiere? Mais qu'est-ce que je fais! et, avant que d'a-

vancer dans ce sanctuaire, ne faut-il pas que je prononce ici les mêmes paroles que disoit autrefois le diacre, lorsque le prêtre étoit arrivé à la plus auguste partie des sacrés mysteres? *Sancta sanctis*, les choses saintes ne sont que pour les saints. Enfants du siecle, hommes nourris dans le mensonge et la vanité, jusqu'ici vous m'avez entendu, parceque j'ai dit des choses que le monde corrompu est capable d'admirer, quoiqu'il ne soit pas toujours capable de les faire: mais m'entendrez-vous et me croirez-vous lorsque je vous parlerai des sentiments que la religion et la piété lui inspiroient? Vous ne les avez pas entendus de sa bouche: M. de Turenne, content d'exposer aux yeux du siecle les dehors d'une vie sage et réglée, gardoit pour les conversations qu'il avoit avec les serviteurs de Jésus-Christ des sentiments dont le monde n'étoit pas digne, et il n'avoit garde d'exposer ces perles évangéliques à des profanes qui les eussent foulées aux pieds par leurs railleries sacrileges. Aussi n'est-ce pas à vous que je donne ce cœur à examiner dans cette partie de mon discours; c'est à Dieu, c'est à ses saints, c'est à ces sacrées épouses de Jésus-Christ, qui, par leur piété, prennent plus d'intérêt à la religion de ce prince que le sang ne leur en a fait prendre en tout le reste.

M. de Turenne avoit une foi si vive et si pleine, que tout lui paroissoit grand et majestueux dans l'Église. Il avoit de la vénération pour les plus petites pratiques de la religion, dont les enfants du siecle ne font que de froides railleries; il regardoit ces observances religieuses avec les mêmes senti-

ments qu'il faut considérer dans la nature les œuvres de Dieu, qui n'est pas tellement grand dans les grands ouvrages qui sont sortis de ses mains, qu'il ne soit encore admirable dans les plus petits. Si vous ne voyez pas cette grandeur, mondains, c'est qu'il y a deux sortes de vie dans le monde, l'une toute spirituelle, et l'autre toute dans les sens. Ces deux vies sont également incompréhensibles l'une à l'autre, parcequ'il y a un chaos impénétrable entre les deux; et, comme les saints ne peuvent comprendre que les hommes faits pour jouir de Dieu s'occupent tout entiers du néant des créatures, les hommes charnels de leur côté ne peuvent donner le prix qu'il faut à tant de saintes pratiques d'humilité et de pénitence, qui leur paroissent comme un rien dans la religion. Vous croyez, messieurs, que c'est moi qui ai fait la distinction de ces deux vies, et que je l'ai même empruntée de quelque contemplatif éclairé. Me croirez-vous, messieurs, quand je vous dirai que je n'ai fait en cela que redire fidèlement les sentiments de M. de Turenne, et les vues saintes et justes que sa foi lui donnoit sur toutes les choses de la religion? Et, en vérité, je n'ose vous blâmer de la peine que vous avez à le croire; car enfin, est-ce dans la cour, est-ce dans les armées, est-ce sous le casque et sous la cuirasse, que s'apprennent de telles vérités? Non, messieurs, non, ni la chair ni le sang ne pouvoient lui avoir révélé de si grandes et de si sublimes vérités; c'étoit le Pere céleste qu'il servoit avec une foi si pure et une religion également éloignée de la dureté et de l'hypocrisie.

Que s'il avoit une vénération si sincere pour les

pratiques de pénitence et d'humilité qui paroissent si petites, jugez, messieurs, de quelle maniere il étoit touché de la grandeur des mysteres, dont l'élévation est si propre à humilier l'esprit et le cœur de l'homme. M. de Turenne ne trouvoit point à son gré de néant assez profond où la créature pût se réduire devant la majesté terrible du Dieu qui l'a faite et qui la soutient. Ce n'étoit pas assez pour lui d'offrir au Seigneur soir et matin le sacrifice de ses levres, il vouloit être chrétien tout le jour, comme il le disoit lui-même, et il avoit pitié de ces personnes aveugles qui, par une petite priere qu'ils offrent à Dieu le matin, croient avoir acheté le droit de l'oublier, et même de l'offenser le reste de la journée. M. de Turenne n'estimoit dans la religion que ces jours pleins et entiers dont parle David : *Dies pleni invenientur in eis;* et mettant, pour ainsi dire, en faction tour-à-tour toutes les puissances de son ame, il s'efforçoit de continuer par la droiture de ses intentions, par l'éloignement du péché, et par l'amour sincere du bien, le sacrifice de louanges que ses prieres, ses saintes lectures, ses heures de retraite, et ses pieuses réflexions, commençoient et finissoient si fidèlement tous les jours.

Ne pensez pas, messieurs, que notre héros perdit à la tête des armées, et au milieu des victoires, ces sentiments de religion. Certes, s'il y a une occasion au monde où l'ame pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, et par le nombre de ses soldats, devient com-

me le dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration, ou de frayeur. Les dehors même de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'ame par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connoît ni Dieu ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel : c'est alors que les sacrileges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs, et que les insolents Pharaon, enflés de leur puissance, s'écrient : C'est moi qui me suis fait moi-même. Mais aussi la religion et l'humilité paroissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque, dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu ?

M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il y avoit un Dieu au-dessus de sa tête, que dans ces occasions éclatantes où presque tous les autres l'oublient. C'étoit alors qu'il redoubloit ses prieres ; on l'a vu même s'écarter dans les bois, où, la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il adoroit en cette humble posture ce Dieu devant qui les légions des anges tremblent et s'humilient. Les Israélites, pour s'assurer la victoire, faisoient porter l'arche d'alliance dans leur camp, et M. de Turenne croyoit

que le sien seroit sans force et sans défense s'il n'étoit tous les jours fortifié par l'oblation de la divine victime qui a triomphé de toutes les forces de l'enfer. Il y assistoit avec une dévotion et une modestie capable d'inspirer du respect à ces ames dures à qui la vue des terribles mysteres n'en inspiroit pas.

Dans le progrès même de la victoire, et dans ces moments d'amour-propre où un général voit qu'elle se déclare pour son parti, sa religion étoit en garde pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le Dieu jaloux, par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain tout retentissoit autour de lui des cris de victoire ; en vain les officiers se flattoient et le flattoient lui-même de l'assurance d'un heureux succès : il arrêtoit tous ces emportements de joie où l'orgueil humain a tant de part, par ces paroles si dignes de sa piété : « Si Dieu ne nous soutient, et s'il n'acheve « son ouvrage, il y a encore assez de temps pour être « battus. »

Aussi, comme il reconnoissoit que toutes les victoires venoient de Dieu, il s'efforçoit de les rendre dignes de Dieu. Après avoir vaincu les ennemis, il n'oublioit rien pour vaincre la victoire même. Vous savez que naturellement elle est cruelle, insolente, impie : M. de Turenne la rendoit douce, raisonnable et religieuse. Quels ordres ne donnoit-il pas, quels efforts ne faisoit-il pas, pour arrêter le carnage, qui, après l'ardeur du combat, n'est plus qu'un crime et une brutalité barbare? pour empêcher la profanation des temples, l'incendie des maisons, les dégâts inutiles, et les abominations, qui obligent si souvent les

princes chrétiens à pleurer les plus justes et les plus glorieuses victoires ?

Après un tel exemple, les faux politiques oseront-ils encore mettre parmi leurs maximes impies, que la religion chrétienne n'est pas propre à faire de grands hommes de guerre? Les libertins oseront-ils tourner en ridicule ceux qui songent à apporter aux occasions dangereuses un cœur d'autant plus ferme et plus intrépide que leur conscience est plus pure? O corruption! ô fantôme d'une fausse gloire! ô ouvrage funeste de ce vieil ennemi du genre humain, qui n'a que trop réussi à ouvrir une porte assurée à la mort éternelle des ames, dans un emploi où il y a tant de portes ouvertes à la mort du corps! Quoi! messieurs, des chrétiens peuvent-ils penser qu'un homme soutenu de la confiance qu'il a en Dieu, armé de la sûreté de sa conscience, animé de l'espérance des couronnes immortelles, convaincu qu'une des plus essentielles obligations que la religion lui impose est de combattre et de mourir, s'il le faut, pour le service de son prince et de sa patrie, soit moins généreux et moins vaillant qu'un impie présomptueux qui met toute son espérance en soi-même, et qui ne reconnoît point d'autre Dieu que son cœur et que son bras? Messieurs, le pourrez-vous croire désormais? Et si les exemples des Charlemagne, des Théodose, des David, qui ont plus remporté de victoires par leurs prieres que par leurs épées, sont trop anciens et trop éloignés, ne serez-vous pas instruits par la piété et la religion du héros que vous venez de perdre? Vous lui avez vu prendre au pied des autels les armes pour aller combattre les enne-

mis : vous lui avez vu rapporter au pied des autels ces mêmes armes, après les avoir vaincus : avez-vous vu que sa religion l'ait troublé en donnant les ordres; qu'elle l'ait rendu timide dans l'exécution, qu'elle l'ait empêché de poursuivre chaudement la victoire, d'en tirer tous les avantages possibles pour le service de son maître? Enfin, pour avoir de la religion en étoit-il moins prudent, moins vaillant, moins heureux? ou plutôt n'étoit-il pas heureux, sage et vaillant, parcequ'il avoit de la religion?

Et en vérité, messieurs, il semble qu'il étoit bien juste que le Dieu des armées combattît pour un prince qui combattoit pour lui avec tant de zele et d'ardeur. Le soin d'acquérir de nouveaux sujets à son roi ne l'empêchoit pas de songer aux conquêtes de Jésus-Christ, et à la conversion des hérétiques. C'étoient les victoires pour lesquelles il croyoit qu'il lui étoit permis d'avoir de l'amour-propre, et dont il pouvoit en quelque façon se glorifier. Il souhaitoit avec tant de passion de ne voir qu'un pasteur et qu'un bercail dans l'Église, que je ne crains point de dire qu'avec plaisir il se fût fait anathême pour réunir les freres qu'il avoit eus dans l'erreur à ceux que la vérité lui avoit donnés. Il n'épargnoit rien pour satisfaire cette sainte passion; il étudioit avec soin les meilleures manieres de ramener les égarés; il avoit des conférences fréquentes avec toutes les personnes qui, par leur savoir, leur zele et leur charité, pouvoient avancer ce grand ouvrage. Au milieu de son camp, à la veille des plus importantes actions de la guerre, et quelques heures avant que de vaincre des armées entieres, il écrivoit de longues

lettres, il donnoit des avis pour enlever à l'hérésie quelque ministre ou quelque personne considérable, qui, par l'éclat de sa conversion, pût procurer celle de plusieurs autres.

Comme il savoit qu'il n'y a que trop d'hérétiques, qui, pour me servir des termes de Tertullien, regardent la pauvreté comme une divinité plus redoutable que le Dieu même dont ils tiennent la vérité captive dans l'injustice, il n'épargnoit ni son bien ni son crédit pour leur subsistance, et pour leur faire trouver dans l'Église véritable tout ce qu'ils perdoient de secours, d'appui et de biens, en quittant la fausse. Il n'étoit hardi à demander des graces au roi que sur ce sujet, et il fût allé jusqu'à l'importunité, si la religion de son prince n'eût prévenu son zele. Ce zele n'est pas éteint par sa mort; sa libéralité fait encore la guerre à l'hérésie, et il ne s'est pas contenté que l'exemple de sa conversion fût comme un phare qui avertît les hérétiques du chemin qu'il falloit tenir pour éviter les écueils; il a même préparé un port et un asile à ceux qui, se sauvant tout nus du naufrage, ont besoin de trouver sur la rive quelque main charitable qui leur aide à conserver une vie qu'ils viennent de garantir des flots. Tant de soin, tant d'application, tant de vues pour les intérêts de l'Église, ne méritent-ils pas qu'on lui donne les titres les plus pompeux dont les saints peres aient honoré la mémoire des princes religieux? que l'on publie que, comme Constantin, il a été un évêque du dehors pendant sa vie, et qu'on lui donne, comme à ce grand empereur, le nom de très saint et de très heureux après sa mort? Ce triste endroit de mon

discours m'avertit ici qu'il faut que je dissipe quelques pensées sombres qui s'élevent dans votre ame, et que je vous adresse les mêmes paroles que saint Ambroise employa autrefois dans l'oraison funebre du jeune Valentinien: *Audio vos dolere quòd non accepit sacramenta baptismatis;* je vois, disoit-il au peuple de Milan, que vous avez une extrême douleur de ce que l'empereur est mort sans avoir reçu le baptême. Mais, continue-t-il, il avoit souhaité ce sacrement, il l'avoit demandé avec ardeur et avec une foi vive: n'est-ce pas en avoir la grace, quoiqu'on en ait pas reçu l'ablution? *Certè qui poposcit, accepit.* Si les martyrs sont lavés dans leur sang sans le secours du baptême, pourquoi ne dirons-nous pas que l'illustre Valentinien a été baptisé par sa piété et par ses desirs? *Si suo sanguine abluuntur martyres, et hunc sua pietas abluit.*

Je suis bien éloigné de croire que j'aie ni la sainteté ni la gravité du grand Ambroise, pour donner à mes sentiments un poids approchant de celui qu'avoient les pensées de ce grand saint: mais aussi n'ai-je pas en main une matiere plus favorable et des gages plus assurés du salut de M. de Turenne, que saint Ambroise n'en avoit de celui de Valentinien? Notre héros avoit été régénéré en Jésus-Christ par le baptême; il s'étoit uni à lui par la participation des divins mysteres, en mangeant au pied des autels ce pain des forts qui soutient l'ame, et lui donne la force d'arriver à la sainte montagne de Dieu. Il avoit une foi vive, une confiance de fils en la bonté du Pere céleste: il sentoit, comme il le disoit lui-même au confident de sa piété, que l'amour de Dieu crois-

soit en son cœur. Ses mœurs étoient pures, ses intentions saintes; il avoit un extrême éloignement du péché; il adoroit Dieu en esprit et en vérité; il le prioit avec une charité ardente et une humilité sincere: il est mort dans le devoir actuel d'un bon citoyen; ses desirs les plus ardents étoient de contribuer par ses victoires à une paix qui lui donnât le moyen de vaquer dans la retraite à cet unique nécessaire que Jésus-Christ nous enseigne dans l'évangile.

Le beau spectacle que c'eût été pour le monde chrétien, d'entendre dire à ce grand homme après la paix ce que dirent les Machabées vainqueurs de tous leurs ennemis : *Ecce contriti sunt omnes adversarii nostri, ascendamus nunc mundare sancta et renovare.* Voilà les ennemis de mon prince vaincus, l'Europe paisible, et la France triomphante : montons sur la sainte montagne de Sion pour y purifier et y achever le temple que Dieu veut avoir dans nos cœurs. Il l'eût fait, messieurs, il l'eût fait : on lui eût vu mettre toute sa gloire au pied de la croix, et descendre, par religion et par humilité, d'une élévation d'où les autres sont ordinairement précipités par quelques revers de fortune ou par la mort.

Ce grand et bel avenir dont sa mort précipitée nous a fait perdre l'exemple ne sera point perdu pour lui devant vous, grand Dieu! vous qui lisiez dans son cœur, vous qui voyiez ce desir sincere et empressé qu'il avoit de sortir de l'Égypte pour vous aller adorer dans le désert. Votre puissance peut, quand elle veut, mettre les temps en abrégé, et don-

ner à quelques jonrs le mérite de plusieurs années; et cette même puissance, qui appelle les choses qui ne sont pas avec la même facilité que celles qni sont, ne donnera-t-elle pas la récompense de ce glorieux avenir à nn héros qui s'en étoit presque attiré tout le mérite par l'ardenr et par la sincérité de ses desirs?

Mais quand ce cœur ne seroit pas nn fruit entièrement mûr ponr le ciel, le Carmel, cette terre de graces et de bénédictions où il a été transplanté, ne lui avanceroit-il pas ce degré de chaleur et ce goût de sainteté qui le rendra propre ponr l'éternité bienhenreuse, tandis qn'il ne tombera pas nne gontte de rosée sur les malheureuses montagnes où ce grand homme a été enlevé à la terre? *Montes Gelboe, nec ros nec pluvia cadat super vos.* L'oblation du sacrifice, l'élévation des mains de cet illustre prélat dont la tendresse redoublera la religion, le zele et la piété, les prieres de ces saintes filles du Carmel, attireront sur ce cœur des rosées d'en-haut assez abondantes ponr lni donner sa derniere perfection.

Certes, l'on peut bien dire de M. de Turenne que la gloire qui l'a suivi durant toute sa vie l'a accompagné jusqn'après sa mort. Le roi, pour donner une marque immortelle de l'estime et de l'amitié dont il honoroit ce grand capitaine, donne une place illustre à ses glorieuses cendres parmi ces maîtres de la terre qui conservent encore dans la magnificence de leurs tombeanx une image de celle de leurs trônes. Ce sera là, messieurs, que les étrangers cnrieux, et la postérité savante, iront apprendre dans les ornements de l'architecture les actions éclatantes de ce prince, dont la réputation a rempli

toute la terre, et remplira la suite des siecles. Ce sera là que, par des emblêmes ingénieux, on apprendra quelles ont été les vertus civiles et morales par lesquelles il a surpassé la sagesse des plus célebres philosophes. Mais si dans ce superbe monument M. de Turenne trouve la gloire d'Athenes et de Rome; dans celui que la piété de son illustre maison lui éleve en ce saint lieu, nous pouvons dire que la gloire du Carmel lui est donnée : *Decor Carmeli datus est illi.* C'est ici que toutes les vertus chrétiennes feront le sujet de son épitaphe, et la magnificence de son tombeau. C'est ici que l'on apprendra que la grandeur de la naissance, la vie de la cour, la profession des armes, la gloire des victoires et des triomphes, et les applaudissements du monde, n'ont pas été incompatibles, dans le cœur de M. de Turenne, avec l'humilité de la croix; et qu'une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente, un zele animé pour la conversion des hérétiques, une haine constante du péché, un amour véritable pour le bien, une intention pure, et enfin une religion pleine et sincere, ont procuré devant Dieu à ce parfait héros une gloire plus solide, plus éclatante, et plus durable, que celle dont il a été couvert devant les hommes.

ORAISON FUNEBRE

DE LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG;

PAR BOURDALOUE.

ORAISON FUNEBRE

DE LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Dixit quoque rex ad servos suos : Num ignoratis quoniam princeps et maximus cecidit hodie in Israel?... Plangensque ac lugens ait : Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est.

Le roi lui-même, touché de douleur et versant des larmes, dit à ses serviteurs : Ignorez-vous que le prince est mort, et que, dans sa personne, nous venons de perdre le plus grand homme d'Israel?... Il est mort, mais non pas comme les lâches ont coutume de mourir.

2 Reg. c. 33

Monseigneur (1),

C'est ainsi que parla David dans le moment qu'il apprit la funeste mort d'un prince de la maison royale de Judée, qui avoit commandé avec honneur les armées du peuple de Dieu ; et c'est, par l'application la plus heureuse que je pouvois faire des paroles de l'écriture, l'éloge presque en mêmes termes dont notre auguste monarque a honoré le premier prince de son sang, dans l'extrême et vive douleur que lui causa la nouvelle de sa mort. Après un témoignage aussi illustre et aussi authentique que celui-là, comment pourrions-nous ignorer la gran-

(1) M. le Prince.

deur de la perte que nous avons faite dans la personne de ce prince? Comment pourrions-nous ne la pas comprendre après que le plus grand des rois l'a ressentie, et qu'il a bien voulu s'en expliquer par des marques si singulieres de sa tendresse et de son estime; pendant que toute l'Europe le publie, et que les nations les plus ennemies du nom français confessent hautement que celui que la mort vient de nous ravir est le prince et le très grand prince qu'elles ont admiré autant qu'elles l'ont redouté? Comment ne le saurions-nous pas, et comment l'ignorerions-nous à la vue de cette pompe funebre qui, en nous avertissant que ce prince n'est plus, nous rappelle le souvenir de tout ce qu'il a été; et qui, d'une voix muette, mais bien plus touchante que les plus éloquents discours, semble encore aujourd'hui nous dire: *Num ignoratis quoniam princeps et maximus cecidit in Israel?*

Je ne viens donc pas ici, chrétiens, dans la seule pensée de vous l'apprendre. Je ne viens pas à la face des autels étaler en vain la gloire de ce héros, ni interrompre l'attention que vous devez aux saints mysteres par un stérile quoique magnifique récit de ses éclatantes actions. Persuadé plus que jamais que la chaire de l'évangile n'est point faite pour des éloges profanes je viens m'acquitter d'un devoir plus conforme à mon ministere. Chargé du soin de vous instruire et d'exciter votre piété par la vue même des grandeurs humaines, et du terme fatal où elles aboutissent, je viens satisfaire à ce que vous attendez de moi. Au lieu des prodigieux exploits de guerre, au lieu des victoires et des triomphes, au lieu des émi-

nentes qualités du prince de Condé, je viens, touché de choses encore plus grandes et plus dignes de vos réflexions, vous raconter les miséricordes que Dieu lui a faites, les desseins que la Providence a eus sur lui, les soins qu'elle a pris de lui, les graces dont elle l'a comblé, les maux dont elle l'a préservé, les précipices et les abimes d'où elle l'a tiré, les voies de prédestination et de salut par où il lui a plu de le conduire, et l'heureuse fin dont, malgré les puissances de l'enfer, elle a terminé sa glorieuse course. Voilà ce que je me suis proposé, et les bornes dans lesquelles je me renferme.

Je ne laisserai pas, et j'aurai même besoin pour cela de vous dire, ce que le monde a admiré dans ce prince; mais je le dirai en orateur chrétien, pour vous faire encore davantage admirer en lui les conseils de Dieu. Animé de cet esprit, et parlant dans la chaire de vérité, je ne craindrai point de vous parler de ses malheurs; je vous ferai remarquer les écueils de sa vie; je vous avouerai même, si vous voulez, ses égarements: mais, jusque dans ses malheurs, vous découvrirez avec moi des trésors de graces; jusque dans ses égarements vous reconnoîtrez les dons du ciel, et les vertus dont son ame étoit ornée. Des écueils même de sa vie vous apprendrez à quoi la Providence le destinoit, c'est-à-dire à être pour lui-même un vase de miséricorde, et pour les autres un exemple propre à confondre l'impiété. Or, tout cela vous instruira et vous édifiera. Il s'agit d'un héros de la terre; car c'est l'idée que tout l'univers a eue du prince de Condé. Mais je veux aujourd'hui m'élever au-dessus de cette idée, en

vous proposant le prince de Condé comme un héros prédestiné pour le ciel : et dans cette seule parole consiste le précis et l'abrégé du discours que j'ai à vous faire. Je sais que d'oser louer ce grand homme, c'est pour moi une espece de témérité, et que son éloge est un sujet infini que je ne remplirai pas : mais je sais bien aussi que vous êtes assez équitables pour ne pas exiger de moi que je le remplisse ; et ma consolation est que vous me plaignez plutôt de la nécessité où je me suis trouvé de l'entreprendre. Je sais le désavantage que j'aurai de parler de ce grand homme à des auditeurs déja prévenus sur le sujet de sa personne d'un sentiment d'admiration et de vénération, qui surpassera toujours infiniment ce que j'en dirai : mais dans l'impuissance d'en rien dire qui vous satisfasse, j'en appellerai à ce sentiment général dont vous êtes déja prévenus, et, profitant de votre disposition, j'irai chercher dans vos cœurs et dans vos esprits ce que je ne trouverai pas dans mes expressions et dans mes pensées.

Il s'agit, dis-je, d'un héros prédestiné de Dieu, et voici comme je l'ai conçu; écoutez-en la preuve, peut-être en serez-vous d'abord persuadés. Un héros à qui Dieu, par la plus singuliere de toutes les graces, avoit donné, en le formant, un cœur solide pour soutenir le poids de sa propre gloire ; un cœur droit pour servir de ressource à ses malheurs, et, puisqu'une fois j'ai osé le dire, à ses propres égarements ; et enfin un cœur chrétien pour couronner dans sa personne une vie glorieuse par une sainte et précieuse mort. Trois caracteres dont je me suis senti touché, et auxquels j'ai cru devoir

d'autant plns m'attacher que c'est le prince lui-même qni m'a donné lien d'en faire le partage, et qni m'en a tracé comme le plan dans cette derniere lettre qu'il écrivit au roi son souverain, en même temps qn'il se préparoit an jugement de son Dieu qn'il alloit subir. Vous l'avez vue, chrétiens, et vons n'avez pas oublié les trois temps et les trois états où lui-même s'y représente, son entrée dans le monde marquée par l'accomplissement de ses devoirs, et par les services qu'il a rendus à la France; le milieu de sa vie, où il reconnoît avoir tenn une conduite qu'il a lui-même condamnée; et sa fin consacrée au Seignenr par les saintes dispositions dans lesquelles il paroît qu'il alloit monrir : car prenez garde, s'il vous plaît. Ses services, et la gloire qu'il avoit acqnise, demandoient un cœur aussi solide que le sien pour ne s'en pas enfler ni élever : ses malheurs, et ce qu'il a lui-même envisagé comme les écueils de sa vie, demandoient un cœur aussi droit pour être le premier à les condamner, et pour avoir tout le zele qu'il a eu de les réparer; et sa mort, pour être aussi sainte et aussi digne de Dieu qu'elle l'a été, demandoit un cœur plein de foi et véritablement chrétien.

C'est donc sur les qnalités de son cœur que je fonde aujourd'hni son éloge. Ce cœur dont nous conservons ici le précienx dépôt, et qui sera éternellement l'objet de notre reconnoissance; ce cœur que la nature avoit fait si grand, et qui, sanctifié par la grace de Jésus-Christ, s'est trouvé à la fin un cœur parfait; ce cœur de héros qui, après s'être rassasié de la gloire du monde, s'est, par une humble

pénitence, soumis à l'empire de Dieu, je veux l'exposer à vos yeux; je veux vous en faire connoître la solidité, la droiture, et la piété. Donnez-moi, Seigneur, vous à qui seul appartient de sonder les cœurs, les graces et les lumieres dont j'ai besoin pour traiter ce sujet chrétiennement. Le voici, mes chers auditeurs, renfermé dans ces trois pensées. Un cœur dont la solidité a été à l'épreuve de toute la gloire et de toute la grandeur du monde; c'est ce qui fera le sujet de votre admiration: un cœur dont la droiture s'est fait voir jusque dans les états de la vie les plus malheureux, et qui y paroissoient les plus opposés; c'est ce qui doit être le sujet de votre instruction: un cœur dont la religion et la piété ont éclaté dans le temps de la vie le plus important, et dans le jour du salut, qui est principalement celui de la mort; c'est ce que vous pourrez vous appliquer pour en faire le sujet de votre imitation: et ce sont les trois parties du devoir funebre que je vais rendre à la mémoire de très haut, très puissant, et très excellent prince, Louis de Bourbon, prince de Condé, et premier prince du sang.

PREMIERE PARTIE.

De quelque maniere que nous jugions des choses, et quelque idée que nous nous formions du mérite des hommes, ne nous flattons pas, chrétiens, il est rare de trouver dans le monde un vrai mérite; encore plus rare d'y trouver un mérite parfait; et souverainement rare, ou plutôt rare jusqu'au prodige, d'y trouver un mérite universel, c'est-à-

dire tous les genres de mérite rassemblés et réunis dans un même sujet. Mais c'est pour cela même que ce mérite, quand il se trouve, est quelque chose de si difficile à soutenir; c'est pour cela que la gloire d'un tel mérite est une tentation si délicate et si dangereuse, et que de s'en préserver, c'est une espece de miracle dont il n'y a qu'un héros choisi de Dieu et formé de la main de Dieu qui soit capable. Or, voilà quel fut le caractere de celui dont nous pleurons la mort; et c'est, mes chers auditeurs, le premier trait des miséricordes que Dieu par son aimable providence a exercées sur lui. Je m'explique.

On voit tous les jours dans le monde des hommes avec peu de mérite, aidés du hasard et de la fortune, ne laisser pas de s'acquérir de la gloire et faire de grandes actions, sans en être eux-mêmes plus grands. On voit dans le monde des hommes d'un mérite distingué, mais d'un mérite borné. On y voit des braves, mais dont les autres qualités ne répondent pas à la valeur; de grands capitaines, mais hors de là de petits génies. On y voit des esprits élevés, mais en même temps des ames basses; de bonnes têtes, mais de méchants cœurs. On y voit des sujets dont le mérite, quoique vrai, n'a pas le bonheur de plaire, et qui, avec tous les talents dont le ciel les a pourvus, n'ont pas celui de se faire aimer. On y voit des hommes qui brillent dans le mouvement et dans l'action, mais que le repos obscurcit et anéantit; que les emplois font valoir, mais qui dans la retraite ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été

Où voit-on l'assemblage de toutes ces choses? c'est-à-dire où voit-on tout ensemble et dans la

même homme une gloire éclatante fondée sur un mérite infini; de grandes actions faites par des principes encore plus grands; un courage invincible pour la guerre, et une intelligence supérieure et dominante pour le conseil; un esprit vaste, pénétrant, sublime, n'ignorant rien, et né pour décider de tout; une ame encore plus belle et encore plus noble; les vertus militaires avec les civiles, l'élévation du génie avec la bonté, la vivacité des lumieres avec les charmes de la douceur? Où voit-on un homme également aimable et redoutable, également aimé et admiré; un homme l'honneur de sa nation, la terreur des ennemis de son roi, l'ornement de la cour, l'admiration des savants, l'amour et les délices des honnêtes gens; un homme aussi grand dans la retraite qu'à la tête des armées; aussi comblé de gloire, réduit à lui-même et se possédant lui-même, que remportant des victoires et donnant des combats? Où voit-on, dis-je, tout cela, et dans un éminent degré?

Vous l'avez vu, chrétiens, et je ne sais si vous le verrez jamais. Des siecles ne suffisent pas pour en produire un exemple, et notre siecle est le siecle heureux où cet exemple a paru. Mais l'idée que j'en donne est trop singuliere pour pouvoir convenir ni être appliquée à nul autre qu'au prince incomparable que j'ai prétendu vous marquer; et je ne crains pas que, remplis de cette idée, vous ayiez pu vous y méprendre, ni en imaginer un autre que lui. Or, concluez de là encore une fois quel fonds de solidité il a donc fallu que Dieu lui donnât pour le fortifier contre une telle gloire, c'est-à-dire non

pas contre la vaine et la fansse gloire, dont il n'y a que les petits esprits qui soient snsceptibles, mais contre la gloire selon le monde la plns véritable, et par conséquent la plus propre à inspirer aux héros mêmes le poison subtil de l'orgneil et d'une idolâtrie secrete de leurs personnes.

Non, chrétiens, jamais homme snr la terre n'a été ni dû être plus exposé à cette corruption de l'amour-propre, et à cette enflnre de cœnr qni naît de la connoissance de son propre mérite, que le prince dont je fais l'éloge. Pourquoi? Parceque jamais homme n'a en dans sa condition nn mérite si complet, si généralement reconnn, si hautement, si justement, si sincèrement, applaudi. Quel brnit ne firent pas dans le monde ses premiers exploits, et par quels prodiges de valeur sa réputation naissante ne commença-t-elle pas à éclater?

Comme il étoit né pour la guerre, il ne lui fallut point d'apprentissage pour le former. La supériorité de son génie lui tint lieu d'art et d'expérience, et il commença par où les conquérants les plus fameux auroient tenu à gloire de finir. Dans un âge où à peine confie-t-on aux antres la conduite d'eux-mêmes, il se vit toute la fortune de la France entre les mains. Nous étions menacés des derniers malheurs : la foiblesse d'une minorité, une régence tumultueuse, un conseil en butte à l'intrigue et à la cabale, des semences de division, des grands mécontents, l'agitation de la cour, l'épuisement des peuples, faisoient concevoir à l'Espagne des espérances prochaines de notre ruine.

La valeur du duc d'Enghien apporta le remede

à tous ces maux. Une bataille de laquelle dépendoit ou le salut, ou la perte de l'état, fut l'épreuve et le coup d'essai de ce jeune héros. On crut qu'emporté par l'ardeur de son courage, il alloit tout risquer; et, déja sûr de lui, en capitaine consommé, il répondit et se chargea de l'évènement. En vain lui remontra-t-on qu'il alloit combattre une armée plus nombreuse que la sienne, composée des meilleures troupes de l'Europe, commandée par des chefs d'élite, fiere et enflée de ses succès, avantageusement postée: plein d'une confiance qui parut dans ce moment-là lui être comme inspirée d'en-haut, quoiqu'avec des forces inégales, il s'avança, il triompha; et, faisant tout céder à sa valeur, il déconcerta et il humilia les puissances ennemies.

Par-là il leur fit sentir que la France pouvoit être tout à la fois affligée et victorieuse dans la désolation, et en état de leur donner la loi. C'est ce que la journée de Rocroi leur dut apprendre, et ce qu'elles n'oublieront jamais. Mais en même temps par-là il sauva le royaume, il le calma; et, si j'ose ainsi m'exprimer, il le ranima. Il devint le soutien de la monarchie; et par cette importante action affermissant l'autorité du nouveau monarque, dont il étoit le bras, il nous fut dès-lors comme un présage de ce regne heureux, glorieux, miraculeux, sous lequel nous vivons.

En effet, depuis ce mémorable jour, la fortune, inconstante pour les autres, sembla pour lui s'être fixée, et avoir fait avec lui un pacte éternel pour être inséparable de ses armes. Vaincre et combattre ne fut plus désormais pour lui qu'une même chose.

Ce ne fut plus qu'un torrent de prospérités, de conquêtes, de batailles gagnées, de prises de villes. Il n'y eut point de campagne suivante, qui, par la singularité des entreprises que forma le duc d'Enghien, et qu'il exécuta, n'égalât ou ne surpassât tout ce que nous lisons dans l'histoire de plus surprenant.

Les journées de Fribourg et de Nordlingue, si célebres par l'opiniâtre résistance des ennemis, et par les insurmontables difficultés qu'il y eut à les attaquer; ces journées, que l'on peut fort bien comparer à celles d'Arbelles et de Pharsale, porterent l'alarme et l'effroi jusque dans le cœur de l'Empire, et forcerent enfin l'Allemagne à vouloir la paix aux conditions qu'il nous plut de la lui donner. Sans parler de cent autres actions que je supprime, et dont vous êtes bien mieux instruits que moi, la journée de Lens, encore plus triomphante, acheva de mettre ce prince dans la juste et incontestable possession où il se vit alors d'être le héros de son siecle. Une suite si étonnante de succès prodigieux et inouis fit taire devant lui toute la terre (1), pour me servir du terme de l'écriture, ou plutôt, par un contraire effet, quoique par la même raison, fit parler de lui toute la terre, c'est-à-dire la fit retentir de son nom, et la fit taire de tout le reste. Or, vous savez combien avec de tels succès il est difficile de ne pas s'éblouir, et de ne pas sortir des bornes de la modération humaine. Vous savez le danger qu'il y a de s'oublier alors soi-même, jus-

(1) Marc. 2, c. 1.

qu'à devenir l'adorateur de soi-même, et jusqu'à dire, comme l'impie : *Manus nostra excelsa, et non Dominus, fecit hæc omnia* (1). Vous verrez pourtant combien, par la miséricorde du Seigneur, notre prince en fut éloigné.

Mais ce n'est pas tout, et je ne crains point d'amplifier ni d'exagérer, quand j'ajoute que ses succès n'ont été que la moindre partie de sa gloire, et que le principe de ses actions étoit encore plus propre à le flatter que ses actions mêmes, parcequ'on ne peut nier que lui-même, et ce qui étoit en lui, ne fût encore infiniment plus grand que ce qui partoit de lui ; car j'appelle le principe de tant d'héroïques actions ce génie transcendant et du premier ordre que Dieu lui avoit donné pour toutes les parties de l'art militaire, et qui, dans les siecles où l'admiration se tournant en idolâtrie produisoit des divinités, l'auroit fait passer pour le dieu de la guerre, tant il avoit d'avantage au-dessus de tous ceux qui s'y distinguoient.

J'appelle le principe de ces grands exploits cette ardeur martiale qui, sans témérité ni emportement, lui faisoit tout oser et tout entreprendre ; ce feu qui dans l'exécution lui rendoit tout possible et tout facile ; cette fermeté d'ame que jamais nul obstacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais nulle résistance ne lassa ni ne rebuta ; cette vigilance que rien ne surprenoit ; cette prévoyance à laquelle rien n'échappoit ; cette étendue de pénétration avec laquelle dans les plus hasardeuses oc-

(1) Deut. c. 2.

casions il envisageoit d'abord tout ce qui pouvoit ou troubler ou favoriser l'évènement des choses, semblable à un aigle dont la vue perçante fait en un moment la découverte de tout un vaste pays; cette promptitude à prendre son parti, qu'on n'accusa jamais en lui de précipitation, et qui, sans avoir les inconvénients de la lenteur des autres, en avoit toute la maturité; cette science qu'il pratiquoit si bien, et qui le rendoit si habile à profiter des conjonctures, à prévenir les desseins des ennemis presqu'avant qu'ils fussent conçus, et à ne pas perdre en vaines délibérations ces moments heureux qui décident du sort des armes; cette activité que rien ne pouvoit égaler, et qui dans un jour de bataille le partageant, pour ainsi dire, et le multipliant, faisoit qu'il se trouvoit par-tout, qu'il suppléoit à tout, qu'il rallioit tout, qu'il maintenoit tout, soldat et général tout-à-la fois, et par sa présence inspirant à tout un corps d'armée, et jusqu'aux plus vils membres qui le composoient, son courage et sa valeur; ce sang-froid qu'il savoit si bien conserver dans la chaleur du combat; cette tranquillité dont il n'étoit jamais plus sûr que quand on en venoit aux mains, et dans l'horreur de la mêlée; cette modération et cette douceur pour les siens qui redoubloit à mesure que sa fierté contre l'ennemi étoit émue; cet inflexible oubli de sa personne qui n'écouta jamais la remontrance, et auquel constamment déterminé, il se fit toujours un devoir de prodiguer sa vie, et un jeu de braver la mort: car tout cela est le vif portrait que chacun de vous se

fait, au moment que je parle, du prince que nous avons perdu; et voilà ce qui fait les héros.

Ceux qu'a vantés l'ancienne Rome, et ceux qui avant lui s'étoient distingués sur le théâtre de la France, possédoient plus ou moins de ces qualités: l'un excelloit dans la conduite des sieges, l'autre dans l'art des campements; celui-ci étoit bon pour l'attaque, et celui-là pour la défense: l'universalité jointe à l'éminence des vertus guerrieres étoit le caractere de distinction de l'invincible Condé. Ainsi le publioit le grand Turenne, cet homme digne de l'immortalité, mais le plus légitime juge du mérite de notre prince, et le plus zélé aussi bien que le plus sincere de ses admirateurs: ainsi, dis-je, le publioit-il; et la justice qu'il a toujours rendue à ce héros, en lui donnant le rang que je lui donne, est un témoignage dont on l'a ouï cent fois s'honorer lui-même. De là vient que le prince de Condé valoit seul à la France des armées entieres; que devant lui les forces ennemies les plus redoutables s'affoiblissoient visiblement par la terreur de son nom; que sous lui nos plus foibles troupes devenoient intrépides et invincibles; que par lui nos frontieres étoient à couvert, et nos provinces en sûreté; que sous lui se formoient et s'élevoient ces soldats aguerris, ces officiers expérimentés, ces braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalés dans nos dernieres guerres, et qui n'ont acquis tant d'honneur au nom français que parcequ'ils avoient en ce prince pour maître et pour chef.

Quel trésor dans un état d'y posséder un tel homme! Et quel vide un tel homme par sa mort ne

laisse-t-il pas dans nn état ! Or, de penser qu'on est cet homme, et l'être en effet, le savoir, le sentir, se l'entendre dire à toute heure, et jonir, mais anssi singnlièrement qne celni-ci, de cette hante répntation dont il semble que Dien même a vouln paroitre jalonx, ayant si sonvent affecté de s'appeler dans l'écritnre le Dieu des armées, c'est-à-dire être entre les hommes comme le Dien des antres hommes ; qnelle tentation et quelle piege ponr le salnt, sur-tout dans les maximes d'nne religion qni ne couronne qne les hnmbles, et qni répronve les vertus mêmes séparées de l'hnmilité ! Vous allez voir si notre prince snccomba à cette tentation.

Mais anparavant joignez à la gloire des armes celle de l'esprit, dont l'abns n'est pas moins à craindre, et qni donna dans sa personne tant de lustre à la qnalité même de héros ; car il n'étoit pas, si j'ose me servir de ce terme, de ces héros incultes qni de la bravonre et de la science de la guerre se font un titre et nn droit d'ignorance ponr tont le reste. Avec le magnanime et l'héroïqne, il snt accorder tout le brillant et tout le snblime des talents de l'esprit.

Quelle capacité plns vaste, quel discernement plus exquis, quel goût plns fin, qnelle compréhension plus vive, qnelle maniere de penser et de s'énoncer plns jnste et plus noble ! Qn'ignoroit-il ? et dans l'immensité des choses dont il avoit acqnis la connoissance, que ne savoit-il pas exactement ? Depuis le cedre jusqu'à l'hyssope, aussi bien que le sage Salomon, c'est-à-dire depuis la plus relevée théologie jusqu'aux moindres secrets de la mécanique,

de quoi n'étoit-il pas instruit? Que n'avoit-il pas lu et dévoré? Profane et sacré, antique et moderne, de quoi ne parloit-il pas et ne jugeoit-il pas en maitre?

S'il falloit assister à un conseil, avec quelle force de politique, avec quelle abondance d'expédients, avec quel don de décision, n'y opinoit-il pas? S'il s'entretenoit avec des savants, que n'ajoutoit-il pas à leurs lumieres par ses réflexions? et dans ce qu'ils croyoient savoir, de combien de faux préjugés, doué lui-même d'une science plus épurée, ne les faisoit-il pas revenir? Quel poids, s'ils le consultoient comme auteurs, son approbation ne donnoit-elle pas à leurs ouvrages? et quelle censure plus infaillible que la sienne leur répondoit par avance du jugement du public? Tout cela se trouvant en lui accompagné de ces vertus qui font l'ornement de la société civile, et qui, par une alliance rare, joignoient le parfait honnête homme à l'habile homme, au grand homme, au prince, au héros, que lui manquoit-il pour être selon le monde un homme achevé?

Jamais homme, encore une fois, n'eut donc tant de droit d'être rempli de lui-même, si jamais on peut avoir droit d'en être rempli; et jamais homme, pour se défendre de la vanité, n'eut donc tant à craindre du côté de la vérité. Mais c'est ici où commence le miracle de la Providence: car au même temps, parcequ'il avoit un cœur solide (or, voici à quoi je réduis la solidité de ce cœur, en le comparant et en l'opposant à lui-même), jamais homme avec tant de gloire n'a été si supérieur à sa propre

gloire ; jamais homme avec tant de mérite n'a été moins enflé de son mérite ; jamais homme avec tant d'éclatants succès n'a été si éloigné de l'ostentation, ni si ennemi de la flatterie ; jamais homme avec tant de grandeur n'a allié tant d'humanité, tant d'affabilité, tant de bonté ; jamais homme avec tant de capacité et tant de lumieres n'a eu moins de présomption ; jamais homme avec tant de sujets d'être content de lui-même n'a été moins occupé de lui-même, moins gâté ni moins infecté de l'amour de lui-même. Miràcles, dis-je, de la Providence, mais d'autant plus miracles qu'ils paroissoient en lui comme naturels. A ces traits, mes chers auditeurs, vous reconnoissez encore ici le prince de Condé.

Un héros supérieur à sa propre gloire, c'est-à-dire qui a tout fait pour l'acquérir, hors de la desirer et de la chercher, ce qu'il ne fit jamais. Quelle gloire avoit-il en vue ? celle du roi et de l'état. Pour celle-là, il n'y avoit rien qu'il ne se crût permis ; et la mesure de ses desirs, quand il s'agissoit de la gloire du roi, étoit de la desirer sans bornes, et de rapporter tout à elle, ou, pour mieux dire, de sacrifier tout pour elle. Il ne pensoit à la sienne que pour en réprimer les mouvements, et pour s'en interdire la vaine joie, qu'il estimoit une bassesse : ayant souvent protesté que, quoi qu'il eût fait, il n'avoit jamais rien fait pour paroître brave ; ayant toujours eu pour maxime d'aller au solide des choses, d'aimer son devoir pour son devoir même, et de trouver dans le seul témoignage de sa conscience toute la récompense de ses services : solidité d'au-

tant plus héroïque qu'elle est plus intérieure et plus cachée.

Un héros sans ostentation. Le vit-on jamais s'applaudir ou se prévaloir d'aucune de ces actions glorieuses qui l'avoient rendu si célebre? S'il en parloit, c'étoit avec une retenue dont jamais ni sa complaisance pour ceux qui l'écoutoient, ni leur curiosité, qu'il faisoit souffrir, ne le fit relâcher. S'il racontoit le gain d'une bataille, vous eussiez dit qu'il n'y avoit eu nulle part; ce n'étoit que pour louer ceux qui y avoient montré de la valeur, que pour leur en donner la gloire, que pour les faire connoître à la cour: jamais plus éloquent ni plus officieux que quand il leur rendoit cette justice, et jamais plus en garde ni plus réservé que quand on vouloit ou surprendre ou forcer sa modestie, pour lui faire dire ce qui le touchoit personnellement. A-t-on pu obtenir de lui qu'il écrivît les mémoires de sa vie, chose qu'il auroit faite si dignement, et dont la postérité lui auroit eu une obligation éternelle? Et avec quelque instance qu'on l'en ait pressé, son indocilité sur ce point, si je puis m'exprimer de la sorte, a-t-elle pu être vaincue? Tout ce que j'ai fait, répondoit-il, n'est bon qu'à être oublié: il faut écrire l'histoire du roi; toute autre désormais seroit superflue. Et on sait avec quelle abondance de cœur il parloit ainsi. Sa sincérité n'étoit-elle pas en cela une aimable preuve de sa solidité?

Un héros ennemi de la flatterie. Vous me direz qu'il lui étoit aisé de l'être, parcequ'étant sûr de la vraie louange, et ayant tout ce qu'il avoit pour être

sincèrement loué, à peine pouvoit-il craindre d'être flatté. Parlons donc plns correctement. Un héros ennemi de la louange même la plns sincere et la plns vraie, car il étoit difficile qu'on lui en donnât d'antre ; mais c'étoit assez qu'elle fût louange ponr qu'il ne pût pas la sontenir. Avec qnelle impatience et qnel chagrin ne la snpportoit-il pas qnand il ne ponvoit l'éviter ? et qnand il en étoit le maître, avec qnel air de dignité, qnoiqne sans fierté, ne la rebntoit-il pas ? An lien qne le foible des grands est d'aimer à être trompés, et d'écouter avec plaisir l'adulation et le mensonge, dont on nonrrit sans cesse lenr amour-propre ; le caractere tout opposé de notre prince étoit de ne ponvoir souffrir les vérités même qni lni étoient avantagenses, et qui, honorant son mérite, fatiguoient et gênoient sa modestie : hors de là passionné ponr la vérité, c'est-à-dire aimant la vérité qui l'instruisoit, qni le détrompoit, qui le condamnoit ; mais craignant et fuyant la vérité qui le louoit et qui l'exaltoit. Dis-je rien qne vous n'ayiez vu ? et ce caractere de solidité, si rare parmi les princes, ne vons a-t-il pas fait cent fois admirer celui qne vous regrettez aujourd'hui ?

Un héros aussi humain qu'il étoit grand. Je sais qu'il pouvoit être l'nn sans préjudice de l'antre ; et je conviens qu'il étoit de l'intérêt de sa grandeur même qu'il eût ce fonds d'humanité qui le rendoit si affable et si accessible, parceqn'il ne paroissoit jamais plns grand qne qnand il se commnniquoit, et qn'il se laissoit voir de près. De combien peu de grands du monde en pourroit-on dire autant ! Mais

aussi dans combien peu de grands du monde voit-on cette application qu'il avoit à gagner par des bontés prévenantes ceux qui avoient l'honneur de l'approcher ! Vit-on jamais prince d'un commerce plus aisé, plus libre, plus commode ? Se sentoit-on, quand on conversoit avec lui, embarrassé ou gêné du respect qu'on avoit pour sa personne, quoiqu'on en fût pénétré? Quel soin n'avoit-il pas de le tempérer par tout ce qu'il y a d'obligeant; se familiarisant avec les uns, s'abaissant avec les autres, s'ouvrant et se confiant à ceux-ci, entrant dans les affaires de ceux-là, s'accommodant et se proportionnant à tous ? Pouvoit-on sortir d'avec lui sans être charmé de son honnêteté, et sans ressentir une joie secrete des marques qu'on venoit d'en recevoir ? Et faut-il s'étonner si, avec de semblables manieres, après avoir gagné tant de batailles, il avoit gagné tant de cœurs ? Mais en falloit-il un moins solide que le sien pour préférer, comme il faisoit, cette conquête des cœurs à toutes celles qu'il avoit faites par sa valeur ?

Un héros que l'amour de lui-même n'avoit point gâté. De là vient cet attachement admirable et cet inépuisable zele qu'il avoit pour tous ses devoirs. Comme il étoit peu occupé de soi, il pensoit éternellement à ce qu'il croyoit devoir aux autres. Fut-il jamais un meilleur pere ? fut-il un plus aimable maître ? fut-il un plus parfait ami ? Quelle ample matiere d'éloge ces trois qualités ne me fourniroient-elles pas si je pouvois m'y arrêter ?

Un plus parfait ami. Servez-m'en ici de témoins, vous qui en avez fait l'épreuve : en avez-vous connu

un plus fidele, un plus sûr, un plus exact, observateur des droits sacrés de l'amitié? Vous qui êtes assez heureux pour avoir été honorés de celle de ce grand homme, rappelez-en le souvenir, et dites-moi: vous a-t-il jamais manqué? a-t-il eu de l'indifférence pour vos intérêts? s'est-il montré insensible à vos malheurs? lui est-il échappé un secret que vous lui eussiez confié? avez-vous découvert en lui ces foibles auxquels l'amitié des grands est si sujette, ou plutôt qui font que les grands connoissent si peu l'amitié? ses défiances et ses froideurs vous ont-elles causé de l'inquiétude? avez-vous eu à essuyer ses inégalités? a-t-il exigé de vous des dépendances serviles? Quand il a pu vous obliger, vous a-t-il fait valoir ses graces? Il aimoit, et il vouloit être aimé: a-t-il rien omis pour y réussir? et jamais prince y est-il mieux parvenu, c'est-à-dire jamais prince a-t-il eu tant d'amis choisis, tant d'amis désintéressés, tant d'amis attachés à lui pour lui-même, tant d'amis de toutes professions et de tous états, à la cour et hors de la cour, dans la robe et dans l'épée? Mais l'aimoit-on comme on aime ordinairement les princes, par intérêt, par politique, par nécessité, et n'avoit-il pas l'avantage d'être aimé comme les particuliers, par inclination, par choix, par estime; en un mot, parcequ'il étoit aimable? L'auroit-il été, quoique grand prince, s'il n'avoit été solide?

Un meilleur pere et plus digne d'en porter le nom. Mais il ne m'appartient pas de toucher à cette qualité: il n'y a que vous, princes et princesses qui m'écoutez, à qui elle ait été pleinement connue.

Nous savons les soins infinis qu'il s'est donnés pour vous élever, et pour faire de vous des princes parfaits; mais il n'y a que vous-mêmes qui puissiez dire la tendresse qu'il a eue pour vos personnes. Je vous le demanderois ici, si je n'appréhendois de rouvrir vos plaies ; et ce n'est qu'en tremblant que je vous y fais penser : mais dût-il vous en coûter de la douleur, au moins par-là comprendra-t-on combien vous lui avez été chers, et jusqu'où il a porté l'amour paternel. Permettez-moi donc de le dire, et, aux dépens de ce qu'en souffrira votre cœur, écoutez l'éloge d'un pere que la pieuse quoique profane antiquité n'auroit pas moins révéré sous ce nom de pere que sous celui de héros ; d'un pere dont vous avez été la joie comme il a été votre gloire. Il a rempli le devoir et le nom de pere jusqu'à n'épargner pas sa propre vie, et jusqu'à se faire un plaisir de la sacrifier pour ses enfants; et puisqu'il faut le dire enfin, la mesure de l'amour qu'il a eu pour eux est qu'en effet il en a été la victime.

Or, tout cela compris ensemble est ce que j'ai appelé un cœur solide, opposé à ce cœur vain que Dieu réprouve, particulièrement dans les grands de la terre ; et j'ai dit, mes chers auditeurs, que par-là Dieu avoit donné à notre prince un préservatif admirable non seulement contre la gloire du monde, mais contre tous les désordres qui la suivent, et qui sont si funestes pour le salut : car qu'est-ce qui perd les grands du monde ? Vous le savez ; cette plénitude d'eux-mêmes, cette enflure de leur grandeur, cet abus de leur dignité, cet oubli

de leurs devoirs, cette habitude d'indépendance, ce mépris et ce rebut des autres, cette haine de la vérité, cet amour de la flatterie, cette dureté, cette fierté, cette jalousie et cette ostentation d'autorité, cette crainte du mérite d'autrui, cette présomption du leur propre, cet entêtement de ce qui leur est dû, que sais-je? voilà ce que la gloire du monde leur attire; et dans l'usage qu'ils en font, voilà ce qui les perd et ce qui les damne. Or, graces au Seigneur, rien de tout cela ne s'est trouvé dans notre prince, parcequ'il avoit un cœur solide à l'épreuve de la vanité, et de toute l'iniquité, qui en est inséparable. Dieu lui donnant ce cœur solide préparoit donc dès-lors en lui le fond sur lequel devoit agir sa grace: il éloignoit donc déja de lui tous les obstacles que sa grace auroit eus à surmonter si elle avoit trouvé en lui un autre cœur. Cette solidité de cœur entroit donc déja dans le dessein et dans l'ordre de sa prédestination éternelle: pourquoi? parceque, dans les vues de Dieu, elle devoit être en lui le contre-poids de toute la gloire qu'il avoit à soutenir. Mais voici quelque chose de plus; car j'ai ajouté que Dieu, par une seconde faveur, lui avoit donné un cœur droit pour servir de ressource à ses malheurs: et c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a point d'astre qui ne souffre quelqu'éclipse; et le plus brillant de tous, qui est le soleil, est celui qui en souffre de plus grandes et de plus sensibles. Mais deux choses en ceci sont bien

remarquables : l'une, que le soleil, quoiqu'éclipsé, ne perd rien du fond de ses lumieres, et que, malgré sa défaillance, il ne laisse pas de conserver la rectitude de son mouvement ; l'autre, qu'au moment qu'il s'éclipse, c'est alors que tout l'univers est plus attentif à l'observer et à le contempler, et qu'on en étudie plus curieusement les variations et le système : symbole admirable des états où Dieu a permis que se soit trouvé notre prince, et où je me suis engagé à vous le représenter. C'est un astre qui a eu ses éclipses. En vain entreprendrois-je de vous les cacher, puisqu'elles ont été aussi éclatantes que sa lumiere même ; et peut-être serois-je prévaricateur si je n'en profitois pas pour en faire aujourd'hui le sujet de votre instruction. J'appelle ses éclipses le malheur qu'eut ce grand homme de se voir enveloppé dans un parti que forma l'esprit de discorde, et qui fut pour nous la source funeste de tant de calamités ; et considérant ce grand homme dans sa profession de chrétien, j'entends, par l'éclipse qu'il a soufferte, ce temps où, livré à lui-même, il nous a paru comme dans une espece d'oubli de Dieu ; ce refroidissement où nous l'avons vu dans la pratique des devoirs de la religion : deux choses que je ne puis pas disconvenir avoir été les deux endroits malheureux de sa vie, l'une par rapport à son roi, et l'autre par rapport à son Dieu. Mais c'est ici, adorable et aimable Providence, où vous me paroissez tout entiere, et où je découvre le secret de votre conduite : car vous aviez donné à ce héros un cœur droit, qui, dans les maux les plus extrêmes, lui a été d'une immanquable ressource ; un cœur

droit qu'il a conservé dans ces deux malheureux états, et qni, ayant toujonrs été entre vos mains, ne s'est jamais absolnment ni perverti, ni démenti; un cœur droit dont vons vons êtes avantagènsement servie ponr ramener ce héros à tont ce qu'il vous a plu, n'ayant permis qn'il s'écartât du droit chemin que ponr l'y faire rentrer, et plns ntilement pour nons, et plus glorieusement ponr lui-même. Voilà, providence de mon Dieu, l'effet de vos miséricordes, que je dois faire observer à ceux qni m'écoutent, et qui vont être ponr eux autant de leçons de lenrs plus importants devoirs.

Oui, pour le malhenr de la France, le prince qne nous pleurons se vit mêlé dans un parti que la discorde avoit formé, et qui le détacha de nous. D'autres plns éclairés que moi ont appréhendé de toucher ce point de son histoire; et moi, pour l'intérêt de mon ministere, je me suis senti inspiré de m'y arrêter: car j'ose dire que jamais point d'histoire ne fnt plns propre à vous faire voir ce que peut la droiture d'un cœur dans l'extrémité des disgraces humaines, ni plus propre à imprimer dans vos esprits la grande maxime non seulement de la véritable politique, mais de la pnre religion, qni consiste dans l'inviolable attachement que l'on doit avoir pour les puissances établies de Dieu, et pour ceux en qui réside l'autorité légitime, ou qui en sont les dépositaires; et je ne crains pas que le zele que vous avez pour la gloire du héros dont nons parlons vons fasse supporter avec peine cette morale, puisque c'est de la droitnre même de son cœur et de la pu-

reté de ses sentiments que j'en vais tirer les preuves les plus convaincantes.

Il est donc vrai, chrétiens, ce prince jusqu'alors l'appui de l'état, par la conjoncture fatale des dissentions civiles, en devint tout d'un coup la terreur. Il est vrai qu'entraîné par le torrent il se trouva malgré lui hors de la route que sa sagesse et sa raison lui faisoient tenir, et qu'il avoit résolu de suivre: mais il est vrai aussi (premiere circonstance bien essentielle) que jamais son cœur ne se sentit si cruellement déchiré; et nous n'avons qu'à rappeler le souvenir des choses passées pour lui rendre aujourd'hui cette justice, qu'au moins les maux que nous souffrîmes, causés par la guerre qui s'alluma dans le royaume, ne durent point lui être imputés, puisqu'ils ne furent que les suites de la violence qu'on avoit faite à son cœur; et en effet, on sait combien il s'efforça de détourner l'orage de cette guerre, et de quelle maniere, sur le point qu'elle alloit éclater, il s'y opposa. Malgré les chagrins dont il étoit accablé, et dont il pouvoit se promettre par elle du soulagement, on sait combien il y résista. Vaincu par d'autres intérêts que les siens, auxquels il ne put être insensible, et qui l'y engagerent enfin, on sait le désespoir qu'il en témoigna: car il étoit naturellement ennemi des conseils violents, et, aux dépens de ses intérêts propres, il en avoit de l'horreur. Son cœur, dont les intentions étoient droites, n'eut donc par lui-même aucune part à nos miseres; et si les mouvements de ce cœur eussent été suivis, vous le savez, jamais l'esprit de division n'auroit prévalu, jamais

notre repos n'eût été troublé, et jamais la France n'eût eu la douleur de voir le prince de Condé séparé d'elle. Ce fut la main du Seigneur qui s'appesantit sur nous; ce fut le fruit de nos iniquités; ce fut la justice de Dieu, qui, pour nous punir, nous ôta ce prince, sur lequel, et avec raison, nous comptions bien plus que sur la multitude de nos légions et de nos forteresses.

Je ne dis point ceci pour vous justifier sa conduite. A Dieu ne plaise que j'excuse ce que lui-même a détesté, ni que je prétende faire ici une apologie dont il seroit encore le premier à me faire un crime! Qu'il ait été foible une fois, et qu'une fois il ait succombé à une tentation humaine (seconde circonstance), au moins est-il vrai qu'il a eu le mérite des cœurs droits et des grandes ames, en se condamnant lui-même; et à Dieu ne plaise que je diminue rien par mon discours d'un mérite aussi rare que celui-là! car je soutiens que, pour un héros comme lui, cette condamnation de soi-même, surtout avec les suites qu'elle a eues, et dont nous l'avons vue accompagnée, a été, dans l'ordre politique aussi bien que dans la religion, cette espece de pénitence qu'une bouche éloquente de notre siecle assuroit fort bien n'être pas moins glorieuse que l'innocence. Tel a été le sentiment de celui qui devoit en être le juge, c'est-à-dire du plus grand des rois; et nous savons combien ce désaveu sincere d'une conduite malheureuse a eu de pouvoir sur lui pour regagner sa confiance et son amitié.

Mais ne croyez pas qu'il n'en ait coûté à notre prince qu'un stérile et vain repentir (troisieme cir-

constance encore plus notable). Pour donner à ce repentir plus d'efficace et plus de poids, l'un des soins de notre prince fut de le rendre utile et salutaire à tous ceux qui étoient alors compagnons de son triste sort. Éloigné de la cour et du royaume, il en faisoit des leçons au jeune prince son fils; et, par des confidences paternelles de l'état douloureux où il se voyoit, il rectifioit en lui, ou, si vous aimez mieux, il prévenoit les conséquences de son propre exemple. En pere aussi tendre que sage, il lui représentoit les horreurs de ces sortes d'engagements; il lui mettoit devant les yeux et il lui faisoit sentir la déplorable destinée d'un prince réduit à chercher un asile, et à dépendre de la protection d'une puissance étrangere qui se défie toujours de lui, et dont lui-même ne peut jamais s'assurer. En un mot, il lui apprenoit à profiter de ses malheurs; et son unique consolation dans le comble de ses disgraces étoit de penser qu'il élevoit dans la personne de ce fils un autre lui-même, mais qui, instruit et formé par lui, seroit plus heureux que lui, mieux conseillé que lui, le dirai-je? plus irrépréhensible que lui, dans la chose du monde où il avoit plus recherché et plus passionnément souhaité de l'être. Fut-il jamais une droiture de cœur comparable à celle-là? Ce n'est pas assez.

Pénétré de ces sentiments, et parcequ'il avoit le cœur droit, ce prince, quoique abandonné à sa mauvaise fortune, refusa constamment tous les avantages qui auroient pu la relever, mais qui en la relevant lui auroient été un obstacle à son rétablissement dans [illegible] graces et dans l'obéissance

du roi (quatrieme circonstance, dont vous avez dû faire avant moi la remarque). A quelle épreuve sur ce point l'Espagne ne le mit-elle pas, et à quelles conditions ne fut-elle pas toute prête de traiter avec lui, s'il avoit voulu pour jamais s'attacher à elle? Mais avec quelle fermeté et quelle hauteur ne rejeta-t-il pas les propositions, quoique spécieuses, par où on le tenta? On lui offrit en pleine souveraineté des villes et des provinces considérables ; et il ne répondit à ces offres que par une généreuse indignation d'avoir été cru capable de les écouter. Le retour à l'obéissance de son roi lui parut quelque chose de meilleur et de plus avantageux pour lui que d'être lui-même souverain, et il préféra le droit qu'il s'étoit réservé de travailler à ce retour et de pouvoir l'espérer à tous les titres dont son ambition auroit pu hors de là être flattée. Elle étoit irritée par la misere; mais son devoir le soutint. Il ne put ni souffrir ni consentir d'acheter à ce prix une couronne; et il aima mieux s'exposer à être toujours malheureux que de renoncer pour jamais à être fidele. Voilà ce que j'appelle un cœur droit.

Eut-il un moment de joie, tandis que, séparé de nous, il se vit dans l'affreuse nécessité d'être malgré lui-même notre ennemi? Non, messieurs; séparé de nous, il gémissoit dans le secret de son cœur des succès mêmes de ses armes : sa valeur, employée contre sa patrie, lui étoit odieuse à lui-même; forcé à en faire un tel usage, il auroit voulu ou en avoir moins, ou être hors de toute occasion de la produire. Que ne fit-il pas pour mettre fin à un état si violent (cinquieme circonstance, dont je suis sûr que vous

fûtes alors touchés)? Omit-il rien de tout ce qui dépendoit de lui pour disposer les choses à la paix? Dans les négociations des Pyrénées, où il fut question de régler ce qui regardoit sa personne, voulut-il être considéré au préjudice de la cause commune? hésita-t-il à sacrifier tout plutôt que d'apporter à ce grand œuvre le moindre retardement? Les intérêts de ses amis exceptés, ne pria-t-il pas qu'on oubliât les siens, et qu'on l'oubliât lui-même, si de là dépendoit la conclusion d'un traité qui devoit pacifier l'Europe? et, pourvu qu'on lui ménageât le seul bien après lequel il soupiroit, savoir les bonnes graces du roi, ne protesta-t-il pas qu'il seroit content? La paix entre les deux couronnes ne fut-elle pas le comble de ses vœux, parcequ'elle l'assura que ce bien lui étoit accordé? et n'avouoit-il pas que le jour de sa vie le plus triomphant étoit celui où, rétabli à la cour et favorablement reçu du roi, il étoit rentré dans la possession de ce bien?

Mais avec quel zele ne travailla-t-il pas ensuite à se l'assurer, et à s'en rendre digne plus que jamais (sixieme et derniere circonstance)? et quel soin n'eut-il pas après son retour de réparer ses malheurs par le redoublement de ses services? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi, et je me trouve encore accablé de mon sujet; car ce seroit le lieu de vous faire voir notre prince suivant le roi dans ces glorieuses campagnes qui ont été les miracles de notre siecle, et prenant part à ses conquêtes, dont un jour la postérité aura droit de douter, ou peut-être même qu'elle ne croira pas, parcequ'elles sont bien plus vraies que vraisemblables. De quel œil les regarda-

t-il? Si la droiture de son cœur n'en avoit encore sur ce point réglé les mouvements, peut-être auroit-il eu peine à n'en pas concevoir une envie secrete, lui qui jusque-là n'avoit rien trouvé dans la guerre qui pût être pour lui un sujet d'envie: mais il fut alors convaincu qu'il y avoit quelque chose de nouveau sous le soleil; et parcequ'il avoit un cœur droit, il vit avec joie un plus fort que lui, selon le terme de l'écriture, sur le théâtre du monde, obscurcissant tous les héros, et lui causant à lui-même de l'étonnement. Je vous représenterois, dis-je, le prince de Condé suivant les pas de Louis-le-Grand, qui étoient des pas de géant, et se surpassant par la nouvelle ardeur que lui inspiroit l'exemple de ce monarque: vous le verriez, ainsi que parle Daniel, rajeuni comme l'aigle, et, dans un corps usé de travaux, rallumant tout le feu de ses premieres années, combattre, et, comme un autre Hercule, défaire à Seneff, l'hydre conjurée contre nous, c'est-à-dire les trois formidables armées de l'empereur, de l'Espagne, et de la Hollande; en poursuivre les restes et les dissiper par la levée du siege d'Oudenarde; repasser en Allemagne, et, par sa présence, sauver l'Alsace exposée, en proie à l'ennemi, et désolée par la mort de M. de Turenne; empêcher les funestes suites de la perte de ce général; avec les débris d'une armée et avec une poignée de gens arrêter toutes les forces de l'Empire, les faire honteusement échouer devant Hagueneau et devant Saverne, les fatiguer, les consumer, les pousser au-delà du Rhin, par-tout secondé de son illustre fils, qui partageoit avec lui la gloire de ses actions, et à

la valeur aussi bien qu'à l'amour duquel il eut à Seneff la satisfaction et la joie de se voir lui-même redevable de la vie : par-tout s'immolant et se sacrifiant, mais par-tout triomphant et remplissant la mesure de cette glorieuse réparation qu'il faisoit à la France. Changeant de scene, vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre et dans une vie plus tranquille, achevant en ceci de se satisfaire par une conduite envers le roi qui n'eut peut-être jamais d'exemple, mais qui en pourra éternellement servir à tous ceux qui m'écoutent.

En effet, il n'y avoit point de particulier dans le royaume à qui le prince de Condé ne fût un modele de l'attachement, du dévouement, de la soumission, et de l'obéissance, qui sont dus au roi ; il n'y avoit point de courtisan qui n'apprît de lui à honorer, à révérer, à aimer, le roi ; il n'y avoit point d'esprit chagrin ni mécontent qu'il ne redressât, en lui inspirant la vénération et la tendresse qu'il avoit pour le roi. Ce mérite du roi, si connu, avoit des charmes pour lui qu'il faisoit sentir aux autres ; et on ne concevoit jamais une idée plus haute des grandes qualités du roi que quand le prince de Condé s'en expliquoit, et qu'on l'en entendoit parler. Avec quelle application n'étudioit-il pas les volontés de ce monarque pour y conformer les siennes ? Avec quelle ardeur n'alloit-il pas au-devant de tout ce qui pouvoit lui plaire ? Avec quelle joie ne voyoit-il pas sa famille unie à la personne de ce grand roi par le lien d'un heureux mariage ? Avec quels saisissements de douleur et de crainte n'appréhendoit-il pas et ne ressentoit-il pas les moindres maux dont la santé précieuse de ce grand roi étoit attaquée ? Avec quelle vivacité ne s'intéres-

soit-il pas pour sa conservation? Après avoir cent fois tremblé des affreux périls où il avoit vu ce roi conquérant poussé par son héroïque valeur, avec quelle résolution ne l'empêcha-t-il pas de s'exposer aux dangers où la maladie de la jeune princesse, c'est-à-dire où l'excès de sa bonté et son amour de pere alloient l'engager? Avec quel courage, dis-je, et quelle vigueur, notre prince, quoique lui-même languissant et déja mourant, ne l'en retira-t-il pas? Mais ne put-on pas dire alors, et n'eut-il pas droit de penser, qu'il rendoit par-là un service à l'état, seul capable d'effacer le souvenir des choses passées; que par-là il s'acquittoit envers la France de tout ce qu'il pouvoit lui avoir dû, et que lui conserver son roi étoit ne lui devoir plus rien? Voilà, mes chers auditeurs, de quoi nous sommes redevables à la droiture de son cœur. Mais voyons de quelle ressource la droiture de son cœur lui a été par rapport à son Dieu; et c'est ici où votre piété va trouver de quoi se satisfaire.

Il est vrai, ce prince, ou livré à lui-même, ou, si vous voulez, emporté par l'esprit du monde, nous a paru quelque temps comme dans une espece d'oubli de Dieu. Mais quoiqu'il ait paru oublier Dieu, ô profondeur et abîme de miséricorde! il ne l'a jamais méconnu; et, malgré son relâchement dans la pratique des devoirs de la religion, il n'a jamais, dans le secret de son cœur, abandonné la religion, il n'a jamais perdu la foi, il n'a jamais douté de nos mysteres. Ainsi l'a-t-il lui-même déclaré; et nous savons que son témoignage est vrai, puisque jamais prince ne fut moins capable que lui, sur-tout dans un sujet pareil, de dissimuler ni de feindre. Quand

il ne l'auroit pas assuré, certains traits de sa vie, quoiqu'alors moins chrétienne et plus dissipée, nous en auroient suffisamment répondu. Ce soin qu'il avoit après une victoire remportée, sur le champ même de bataille, les genoux en terre, d'en rendre à Dieu les premieres actions de graces; c'est ce qu'il fit à Rocroi : ces ordres si absolus et si séveres qu'il faisoit garder, pour empêcher dans la licence de la guerre la profanation des lieux saints; cette exactitude à ne confier les bénéfices auxquels il devoit pourvoir, sur-tout quand ils étoient chargés de la conduite des ames, qu'à des sujets choisis et sans reproche; chose qu'il observa toujours; ce zele si louable qu'il témoignoit pour la conversion du moindre de ses domestiques engagé dans l'hérésie; c'est ce que nous avons vu; ces conseils salutaires qu'il a si souvent donnés à ses amis mourants, et à ceux qui, dans les attaques, étoient blessés auprès de lui, les exhortant le premier à mettre leur salut en assurance, et s'employant à leur en procurer les prompts secours; ces marques de christianisme si édifiantes qu'il donna lui-même à Gand dans le danger d'une maladie; et ce qui nous a enfin paru à sa mort, où, comme parle le Saint-Esprit, se fait la manifestation des sentiments de l'homme et de ses œuvres : *In fine hominis denudatio operum ipsius* (1) : tout cela, dis-je, montre bien qu'au milieu même des égarements du monde la religion s'étoit conservée dans son cœur. Or elle ne s'y étoit conservée que parcequ'il avoit un cœur droit; et

(1) Eccl. 11, 29.

par-là je prétends, mes chers auditeurs, rendre ici à la religion un des plus invincibles témoignages qui puissent lui être rendus; par-là je prétends confondre le libertinage et tous les monstres d'impiété qui pourroient régner parmi vous; et je veux par-là vous faire adorer la Providence, qui sait si bien des plus grands maux tirer sa gloire et notre bien. Écoutez-moi, et qu'au moins ce que je vais dire ne soit pas un jour le sujet de votre condamnation.

Témoignage invincible et irréprochable en faveur de la religion : pourquoi? parceque jamais homme, à peine en excepterois-je saint Augustin, n'a tant examiné la religion, ni avec un esprit si éclairé, que notre prince; et ce que je vous prie en même temps de remarquer, jamais homme ne l'a étudiée avec moins de précaution que lui, ni avec plus de danger de la perdre, c'est-à-dire avec un esprit plus curieux et plus éloigné de cette soumission aveugle que la religion demande. Or, que s'ensuit-il de là? Le voici, non pas comme je l'imagine, mais comme le prince lui-même l'a éprouvé par un don de grace dont il a depuis tant de fois rendu gloire à Dieu. Il s'ensuit de là qu'il n'a donc conservé la religion pure, que parceque, malgré sa curiosité, il l'a connue vraie; c'est-à-dire que parceque sa curiosité, son savoir, sa pénétration, n'ont pu y découvrir de foible; que parcequ'à l'exemple de saint Augustin, plus il étudioit cette religion, plus elle lui paroissoit fondée sur les principes éternels de la vérité et de la sainteté; que parceque toutes ses recherches n'aboutissoient qu'à l'en convaincre; que parcequ'au milieu même des égarements du monde il avoit, aussi

bien que saint Augustin, une raison saine, et que son cœur, qui étoit droit, a toujours été, sur le point de la religion, d'intelligence et d'accord avec sa raison : car voilà ce que l'iniquité du monde n'a jamais pu corrompre dans ce grand homme, et voilà ce qui l'a sauvé. S'il avoit eu moins de lumieres, semblable à ces demi-savants qui ne sont impies que parcequ'ils sont ignorants, il auroit, comme dit l'apôtre (1), témérairement condamné tout ce qu'il auroit ignoré. S'il avoit eu moins de droiture, il n'auroit cru que ce qu'il auroit voulu; et, à l'exemple de l'insensé qui voudroit qu'il n'y eût point de Dieu, il auroit dit dans son cœur : « Il n'y a point de Dieu (2). » Mais parceque la droiture de son cœur répondoit parfaitement à l'abondance de ses lumieres et à l'intégrité de sa raison, malgré l'impiété du monde, il a toujours dit et dans sa raison et dans son cœur : « Il y a un Dieu; » et par un enchaînement de conséquences, contre l'évidence desquelles il a cent fois confessé que le libertinage le plus fier n'avoit rien à opposer que de foible et de pitoyable, son cœur, de concert avec sa raison, lui a toujours fait conclure : « Il y a un Dieu. Il y a une religion qui est le vrai « culte de Dieu. De toutes les religions du monde, « la chrétienne est uniquement et incontestablement « l'ouvrage de Dieu. De toutes les sociétés chrétien-« nes, il n'y a que dans la catholique où se trouve « l'unité, où subsiste l'ordre, et par conséquent où « réside l'esprit de Dieu. » C'est ainsi, mes chers auditeurs, que raisonnoit ce grand prince, et c'est à

---

(1) Jud. Epist.—(2) Ps. 13, 1.

quoi, s'en ouvrant lui même à ses plus confidents amis, il protestoit qu'il s'en étoit toujours tenu.

Or, voilà ce que je prétends avoir été l'heureuse ressource ou le remede souverain de ses froideurs et de ses relâchements dans la pratique des devoirs chrétiens : car d'un cœur ainsi disposé, que ne doit-on pas attendre? d'un cœur en qui la religion n'est pas éteinte, que n'a-t-on pas lieu d'espérer? avec ce principe de religion, de quoi ne revient-on pas? Tandis que la foi est encore vivante (1), faut-il s'étonner si, malgré la dissipation des voies du siecle, malgré la dureté de la pierre, malgré les épines qui l'étouffent, cette divine semence, surmontant tout cela par sa vertu, produit enfin des fruits de grace, de salut, et de sainteté? Et n'est-ce pas le miracle de la miséricorde que nous avons vu dans la personne de notre incomparable prince? Le dirai-je, chrétiens? Dieu m'avoit donné comme un pressentiment de ce miracle; et dans le lieu même où je vous parle aujourd'hui, dans une cérémonie toute semblable à celle pour laquelle vous êtes ici assemblés, le prince lui-même m'écoutant, j'en avois non seulement formé le vœu, mais comme anticipé l'effet, par une priere qui parut alors tenir quelque chose de la prédiction. Soit inspiration, ou transport de zele, élevé au-dessus de moi, je m'étois promis, Seigneur, ou plutôt je m'étois assuré de vous, que vous ne laisseriez pas ce grand homme, avec un cœur aussi droit que celui que je lui connoissois, dans la voie de la perdition et de la corruption du monde. Lui-

(1) Luc, 1.

même, dont la présence m'animoit, en fut ému. Et qui sait, ô mon Dieu, si, vous servant dès-lors de mon foible organe, vous ne commençâtes pas dans ce moment-là à l'éclairer et à le toucher de vos divines lumieres? Quoi qu'il en soit, mes vœux et mes souhaits n'ont point été vains. Il vous a plu, Seigneur, de les exaucer, et j'ai eu la consolation de voir ma parole accomplie. Ce prince qui m'avoit écouté a depuis écouté votre voix secrete; et, parcequ'il avoit un cœur droit, il a suivi l'attrait de votre grace. Mais je m'apperçois que j'entre dans le sanctuaire de ce cœur, et que sa droiture m'a insensiblement conduit à sa piété; derniere qualité, qui, dans sa personne, a couronné, comme j'ai dit, une vie glorieuse par une sainte et précieuse mort. Encore un moment de votre attention, et je vais finir.

TROISIEME PARTIE.

C'est à la mort, dit saint Chrysostome, que le secret de la prédestination des hommes commence à se développer; et c'est, si j'ose parler ainsi, dans ce dénouement de la vie où nous voyons tous les jours le discernement que Dieu fait déja du bon grain et de la paille, c'est-à-dire des lâches chrétiens et de ceux en qui la foi est victorieuse du monde, par la différence des caracteres et des dispositions de ceux qui meurent: car les chrétiens lâches, dit ce saint docteur, par un effet de réprobation visible, qui est la suite déplorable de leur lâcheté, quoique chargés de crimes devant Dieu, obstinés à jouir de la vie, remettent l'importante affaire de leur conversion au

temps de la mort; font paroître des foiblesses honteuses, et, supposé les principes de la religion, affreuses et scandaleuses, dans la nécessité la plus pressante de se disposer à la mort; ont pour Dieu des cœurs froids et des cœurs durs, dans la vue même prochaine de la mort. Telle est la destinée fatale des mondains que Dieu rejette. Au contraire, ceux qu'il choisit pour être, comme dit saint Paul, des vases de miséricorde, s'ils sont dans le désordre du péché, préviennent la mort par une véritable pénitence; purifiés par la pénitence, regardent la mort avec tranquillité, et en soutiennent le combat avec fermeté; mourants, achevent de se sanctifier par la mort, ou plutôt sanctifient la mort même, et se la rendent précieuse devant Dieu par la ferveur de leur piété. Ainsi meurent les élus de Dieu; et c'est ainsi, mes chers auditeurs, qu'est mort le grand prince à qui nous rendons aujourd'hui les devoirs funebres.

Il est mort en sage chrétien, parcequ'il a voulu que sa mort fût précédée de sa conversion et de son retour à Dieu; il est mort en héros chrétien, parcequ'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de son ame; il est mort en parfait chrétien, parcequ'il a consacré les derniers moments de sa vie par tout ce que la religion peut inspirer de plus saint et de plus tendre à un cœur fervent. N'ai-je donc pas eu raison de lui appliquer cet éloge de l'écriture, *Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est* (1)? Il est mort, mais non pas comme les lâches mondains, ni comme les lâches impies ont coutume de

(1) 2 Reg. 3, 33.

mourir. Or, voilà, hommes du siecle, ce que vous devez imiter. Ni la valeur de ce prince, ni ses qualités héroïques, ne sont presque pas des exemples pour vous, tant elles ont été élevées au-dessus de vous; mais sa conversion et sa mort sont des modeles que Dieu vous avoit réservés, et dont je défie les cœurs les plus impénitents et les plus endurcis pécheurs de n'avoir pas été touchés.

Il voulut en sage chrétien, par un retour à Dieu aussi sincere qu'exemplaire, prévenir la mort. Ce fut votre ouvrage, Seigneur, et la gloire en est due encore aujourd'hui à votre grace toute-puissante. Il auroit pu, suivant le malheureux usage des esclaves du monde, attendre jusqu'à la derniere heure, et par d'opiniâtres délais, dans l'impuissance de se résoudre, pousser jusqu'au bout le désordre d'une espérance présomptueuse; mais il avoit trop de lumieres pour prendre un si mauvais parti. Persuadé qu'une conversion à la mort n'étoit d'ordinaire qu'une conversion forcée, et qu'une conversion forcée ne pouvoit jamais être une conversion chrétienne, il en médita une qui au moins de ce côté là ne pût pas à lui-même lui être suspecte; et il voulut, par des épreuves solides de soi-même, se donner le loisir de se convaincre que c'étoit lui qui quittoi son péché, et non pas son péché qui le quittoit. Tou ché du souvenir des dangers qu'il avoit courus, e dans lesquels, prodigue de son ame aussi bien qu de sa vie, il avoit mille fois risqué son salut éternel. il conçut l'importance et l'obligation de l'assurer une fois. Son ame, sauvée de tant de périls, lui parut précieuse. Il ne voulut pas qu'en vain la Providence

eût fait tant de miracles pour le conserver. Il crut lui devoir cet hommage, non seulement de ne la plus tenter, mais de racheter, par ce qui lui restoit de jours et d'années, l'oubli de Dieu et de soi-même dans lequel il avoit vécu. Le moment de salut arriva pour lui : il le connut; et dans un temps où le monde ne s'y attendoit plus, mais où le Dieu des miséricordes avoit préparé son cœur, ce prince qui n'avoit si long-temps balancé que pour s'affermir davantage, après avoir pris toutes les mesures pour s'attirer le don du ciel, se déclara enfin par un changement qui réjouit les anges et qui édifia les hommes, qui consola les gens de bien et qui confondit les impies. Quel coup de foudre pour ceux-ci, lorsqu'ils virent éclater les véritables sentiments de ce héros, duquel ils s'étoient jusque-là, quoiqu'injustement, prévalus pour autoriser leur conduite! Ce coup, mes chers auditeurs, les atterra et les consterna. De tout autre exemple le libertinage en auroit appelé, ou plutôt, contre tout autre exemple il se seroit ou élevé ou inscrit en faux; car voilà l'iniquité de l'esprit libertin du siecle. Qu'un mondain, même de bonne foi, réforme sa vie, on raisonne sur sa conversion, on en cherche les motifs, on veut que l'intérêt soit le ressort qui ait donné le mouvement à la grace; et, quand tous les dehors sont hors de prise, on va fouiller jusque dans les intentions les plus secretes pour y trouver le levain caché de l'hypocrisie et de la dissimulation.

La conversion de notre prince fut à couvert de tout cela. Sa bonne foi et la sincérité de son procédé étoient si établies dans le monde que l'im-

piété la plus maligne se tut, et respecta dans sa personne l'œuvre de Dieu. En effet, jamais retour à Dieu ne fut plus humble, plus uniforme, plus constant ni mieux soutenu, plus accompagné de toutes les conditions que le monde même respecte, et qui font dans les actions des hommes ce caractere d'irrépréhensibilité dont parle saint Paul. Quelles mesures de prudence, je dis de prudence chrétienne, son humilité n'y observa-t-elle pas? Également ennemi de l'affectation et de l'ostentation, il évita soigneusement tout ce qui pouvoit ressentir l'une ou l'autre dans l'accomplissement d'une résolution si sainte; et l'une de ses applications fut de n'y mêler aucune singularité par où il semblât avoir voulu s'en faire honneur; s'étant proposé pour modele le sage et l'humble saint Augustin, qui en usa de la sorte, de peur, disoit-il lui-même dans le livre de ses Confessions, qu'on ne l'accusât ou qu'on ne le soupçonnât d'avoir voulu paroître grand jusque dans sa pénitence. *Ne conversa in factum meum intuentium ora dicerent, quod quasi appetiissem magnus videri* (1). Avec quelle égalité d'ame et quelle constance notre prince ne poursuivit-il pas ce que la grace du Seigneur lui avoit si divinement inspiré! Incapable d'un vain projet, il se prescrivit dès-lors à soi-même une forme de vie chrétienne qu'il pratiqua sans relâche, et de laquelle il ne se démentit jamais; assistant chaque jour, mais avec un respect digne de Dieu, au mystere adorable et redoutable; priant, comme le centenier Corneille,

(1) Conf. l. 9, c. 2.

avec assiduité ; nourrissant son ame de la lecture des écritures saintes, dont Dieu lui avoit donné le goût ; la purifiant par la patience, qui, selon l'Apôtre, devint l'épreuve de sa foi aussi bien que la matiere de sa pénitence ; bénissant Dieu dans ses douleurs, et lui en faisant par sa soumission un sacrifice continuel : tout cela à la vue de sa maison, qu'il édifioit, et qu'il régloit par son exemple ; n'ayant pas eu moins de zele pour donner, selon l'évangile, les marques nécessaires de sa conversion, et pour en faire voir les fruits, que de modestie pour en éviter l'éclat ; et, jusqu'au temps que le Seigneur acheva d'y mettre le sceau de la grace finale, ayant soutenu avec une inviolable persévérance ce qu'il avoit si saintement et si mûrement entrepris.

Ainsi préparé du côté de Dieu, faut-il s'étonner s'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de son ame, et s'il est mort en héros chrétien ? Car on peut bien dire de lui ce qu'a dit l'écriture d'un saint roi dont elle a canonisé la piété, *Spiritu magno vidit ultima* (1), qu'il a envisagé sa fin avec cet esprit de héros qui fut encore ici son caractere, et qui jamais ne fut plus grand que quand il se trouva dans sa personne sanctifié par la religion : *Spiritu magno*. Les impies et les enfants du siecle, malgré la prétendue force d'esprit qu'ils affectent pendant la vie, laissent voir aux approches de la mort toute leur foiblesse. Ils sont désolés à la mort, parcequ'ils n'ont pas assez de force pour se résoudre à quitter la vie. Ils veulent à la mort être trompés, parcequ'ils n'ont

(1) Eccli. 48, 27.

pas le courage de s'entendre dire qu'il faut mourir. Leur en porter la parole est pour eux une mort anticipée, que la fausse prudence du siecle croit toujours leur devoir épargner. Un malheureux respect humain fondé sur leur conduite passée, et encore plus sur leur disposition présente, ferme sur cela la bouche aux plus zélés de leurs amis. On écarte les ministres de l'Église, dont au moins la vue les avertiroit d'y penser; et la crainte d'effrayer un pécheur mourant, mais particulièrement un grand du monde, fait qu'on le livre tel qu'il est, et qu'on l'abandonne à la rigueur des jugements de Dieu: terrible mais juste châtiment de sa lâcheté!

C'est ce que nous voyons tous les jours; mais c'est ce qu'on n'a pas vu dans le héros dont je vous propose l'exemple. Que fait-il? Frappé de la maladie qui doit décider de son sort, pour en bien soutenir l'attaque il en veut savoir le péril; il commande, mais en prince et en maître, qu'on ne lui déguise rien de l'état où il est; il oblige ceux qu'il a honorés de sa confiance à lui rendre cet important quoique douloureux office; il leur en leve lui-même toutes les difficultés; il reçoit la nouvelle de sa mort comme il a cent fois reçu les ordres de son souverain, c'est-à-dire comme un ordre du ciel auquel il est prêt d'obéir; et le premier sentiment dont il est touché, c'est d'adorer en esprit et en vérité l'auteur de son être, en lui disant avec une soumission également chrétienne et héroïque: *Dominus est; quod bonum est in oculis suis faciat* (1). « Il est le

(1) 1 Reg. 3.

« maître de ma vie ; qu'il fasse de moi ce qui est « agréable à ses yeux. » Posséda-t-il jamais son ame avec plus de fermeté? et dans un jour de bataille eut-il jamais plus de présence et plus d'application d'esprit que ce jour-là ? Quoique mourant, aucun de ses devoirs ne lui échappe. Il écrit au roi une lettre aussi tendre que respectueuse. Il profite de ce moment pour obtenir une grace qu'il a si ardemment souhaitée, et qui va finir la disgrace d'un prince qu'il ne peut oublier, d'un prince qu'il a reconnu si digne de ses soins, d'un prince qu'un mérite éprouvé, et dont il répond, lui a rendu encore plus cher que la proximité du sang. Il pourvoit aux affaires de sa maison avec autant de liberté que de sagesse. Il pense à ses amis ; et, malgré eux, par les bienfaits dont il les comble, il leur donne les dernieres marques de sa précieuse amitié. Vous diriez qu'en effet la mort n'est pour lui qu'un départ et un voyage auquel il se dispose, au lieu que l'impie la regarde comme une entiere ruine et comme une totale destruction : *Et quod à nobis est iter. exterminium* (1). Mais laissons là ces devoirs du monde, et attachons-nous à ce qu'il fait comme chrétien.

Le désordre ou plutôt le scandale des mondains qui meurent est qu'on n'ose même leur parler de ce que l'Église a pour eux de plus salutaire et de plus saint. Cette idée de sacrements de l'Église, qui dans les vues de la foi devroit les remplir de consolation et de force, du moment qu'on la leur propose les

---

(1) Sap. 3, 3.

jette dans des abattements d'esprit qu'on ne sait si l'on doit imputer à une simple lâcheté, ou à une énorme dureté ; et Dieu veuille qu'il n'y entre point d'infidélité ! Quels détours ne faut-il pas prendre, et, à la honte de la religion, quels ménagements ne faut-il pas apporter pour les déterminer à se munir de ses divins secours, et à se pourvoir de ces remedes souverains qui sont les sources du salut? Ni ménagements ni détours ne sont nécessaires pour y déterminer notre prince. Il les desire lui-même avec ardeur, il les demande avec empressement ; il n'attend pas que son esprit affoibli ne soit plus en état d'en profiter, il veut, pour en ressentir toute la vertu, être dans un parfait usage de sa raison, et posséder son ame tout entiere, pour s'en appliquer tout le fruit. Instruit de cette grande vérité, que les choses saintes ne sont que pour les saints, il s'y prépare non seulement par une confession fervente, mais par une exacte et rigoureuse discussion de toutes les obligations que sa religion lui prescrit, et auxquelles il acheve de satisfaire. Œuvres de piété, de charité, de justice, il n'omet rien de tout ce que la délicatesse d'une conscience aussi éclairée que la sienne peut lui suggérer; et ce que l'on a admiré, ou même vanté dans les consciences les plus timorées, est ce qu'il accomplit avec toute l'humilité du serviteur inutile, mais pourtant fidele. Si quelque chose, malgré ses soins, se trouve avoir manqué à ce qu'il ordonne et à quoi il fut obligé, il y supplée par la plus sûre et la plus efficace de toutes les voies. Il sait l'amitié qu'a son fils pour lui ; il connoit son cœur, et il ne croit pas pouvoir donner à

Dieu une caution plus infaillible de ce qu'il lui resteroit à acquitter que l'amitié de ce fils, sur laquelle il se repose. Se trompoit-il, et, fondé sur cette amitié, n'avoit-il pas droit de s'assurer de tout? Mais achevons.

Après avoir reçu son Dieu, plein de zele, et animé de cette ferveur qui est comme l'effet sensible du sacrement dans ceux qui le reçoivent bien disposés, il répand son ame en présence des siens. Prince et princesse, qui m'écoutez, oserois-je vous remettre devant les yeux ce triste spectacle que votre douleur eut tant de peine à soutenir? Mais suspendez pour un moment votre douleur, et dites-moi, avez-vous jamais ouï parler avec plus de dignité, avec plus de grace, avec plus d'énergie et plus de force, de vos plus essentiels devoirs, que vous en parla ce héros mourant? Non, je ne craindrai pas de vous rappeler ses dernieres paroles. Je sais que vous ne pouvez les oublier, et que vous en fûtes trop vivement pénétrés pour en perdre jamais le souvenir. Quand vous n'auriez pas eu jusqu'alors les sentiments de religion que Dieu vous a donnés, ce prince, l'organe de Dieu, vous les auroit inspirés dans le moment qu'il se sépara de vous; et le dernier effort qu'il fit, lorsque, bénissant sa famille dans vos personnes, il vous dit « que la véritable grandeur consistoit à « servir le maitre des maitres et à mettre en lui sa « confiance, et que vous ne seriez jamais ni grands « hommes ni grands princes qu'autant que vous « seriez chrétiens et attachés solidement à Dieu: » ces paroles, dis-je, que vous recueillites avec autant de respect que de piété, auroient bien fait sur vous

plus d'impression que les prédications les plus touchantes n'en feront jamais pour vous le persuader. C'est avec ces paroles qu'il vous quitta, ou, pour mieux dire, qu'il s'arracha de vous.

Pour mourir en parfait chrétien, il voulut mourir par avance à ce qu'il avoit le plus tendrement aimé. C'est à vous seul, mon Dieu, qu'il voulut consacrer les derniers moments de sa vie. Pour se détacher de la chair et du sang, il vous en fit, Seigneur, un sacrifice digne de vous, qui l'acceptâtes, et de lui, qui vous le présenta : et, pour exécuter lui-même l'arrêt de cette douloureuse séparation à laquelle vous le prépariez, il vous immola toute la tendresse de son cœur en faisant retirer le prince son fils et la princesse sa belle-fille, dont la présence étoit encore pour lui quelque chose de si doux, et dont pour tout autre que pour vous il n'auroit pas voulu, ô mon Dieu, perdre un seul moment; et c'est alors qu'uniquement occupé de vous, et déja mort à tout le reste, il entra en esprit dans votre sanctuaire, pour n'avoir plus d'autres pensées que celles de votre justice et de votre miséricorde: *Introibo in potentias Domini, memorabor justitiæ tuæ solius* (1). C'est alors, mes chers auditeurs, que, renonçant à tout le faste de la gloire mondaine, et se souvenant seulement qu'il étoit pécheur, il donna ces marques publiques d'un cœur contrit et humilié, que Dieu ne méprisa jamais dans le plus vil coupable, mais que je ne sais s'il n'admire point, aussi bien que la foi du cente-

(1) Ps. 70, 16.

nier, dans un héros pénitent. C'est alors qu'empruntant la voix et employant le ministere de celui qui l'assistoit, il déclara le désespoir où il étoit d'avoir par ses discours et par ses exemples mal édifié son prochain, et en particulier ses domestiques et ses amis. C'est alors qu'ajoutant au mérite de la pénitence le desir de la souffrance et le zele de la pénitence, réduit à une langueur extrême, il s'affligea de ne pas souffrir assez, et souhaita, pour l'expiation de ses fautes, d'endurer les douleurs les plus aiguës. C'est alors que, rempli de foi, il répondit à toutes les prieres de l'Église; se les faisant répéter, parcequ'il y trouvoit, disoit-il, les motifs les plus solides de son espérance, et achevant d'une voix mourante, mais qui étoit encore le souffle de cette vie divine de la grace dont Dieu l'animoit, les psaumes qu'on lui commençoit. C'est alors qu'embrassant la croix de son Dieu, et s'unissant à elle par de saints baisers, il pria celui qui alloit être son juge de n'oublier pas qu'il étoit son sauveur, lui disant ces paroles affectueuses qui justifierent le publicain: *Deus, propitius esto mihi peccatori* (1). C'est alors que, se livrant aux ferveurs de la charité la plus consommée, il ne fut plus touché que du seul regret d'avoir trop tard aimé son Dieu, et de la seule crainte de ne pouvoir pas l'aimer jusqu'à la fin. « Je crains, dit-il, que mon esprit ne s'affoiblisse, « et que par-là je ne sois privé de la consolation que « j'aurois eue de mourir occupé de lui et m'unissant « à lui. »

(1) Luc, 18, 13.

Mais il ne m'appartenoit pas, chrétiens, de vous faire goûter ni sentir l'onction d'une mort si précieuse : ce don étoit réservé à une bouche plus sacrée et plus éloquente que la mienne. L'illustre et savant prélat qui vous a parlé avant moi a déja épuisé cette matiere ; et après ce que vous avez ouï, c'est à moi de me taire ici, en me réduisant à cette seule parole de mon texte : *Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est.* Il est mort, mais non pas comme les mondains, à la mort desquels il ne paroît qu'impénitence, que dureté, qu'insensibilité pour Dieu, et que lâcheté. Voilà, monseigneur, ce qui devoit mettre le comble à l'éloge de notre incomparable prince, et ce qui devoit couronner sa glorieuse vie. Sans cela, tout ce qu'il a fait, et tout ce que j'ai dit de lui, seroit devant Dieu, non seulement vanité des vanités, mais sujet de réprobation. C'est par-là que devoit finir son éloge, et c'est par-là qu'il a mérité d'être ce héros de la terre choisi de Dieu et prédestiné pour le ciel. Dieu, monseigneur, vous a donné dans sa personne l'idée de la véritable gloire ; mais en vain et pour lui et pour vous seroit-il aujourd'hui l'idée de la véritable gloire selon le monde, si vous ne trouviez en lui l'idée de la véritable piété. Vous avez hérité de ses grandeurs, de ses lumieres, des rares talents de son esprit, et, malgré le silence que votre modestie m'impose, de ses qualités héroïques : mais tout cela séparé de sa piété, à quoi vous conduiroit-il? comme, au contraire, tout cela sanctifié par sa piété, à quoi ne vous élevera-t-il pas? Il y a peu d'années que lui-même entendoit ici l'éloge du prince son pere, et vous entendez au-

jourd'hui le sien. Ainsi se termine la gloire des hommes; mais celle que vous aurez d'imiter sa foi et sa religion ne se terminera jamais. Les miséricordes et les graces singulieres dont Dieu l'a prévenu, voilà ce qui fait le sujet de votre confiance; voilà ce qui fait la consolation de la princesse votre digne épouse, dont ce grand homme a tant honoré la vertu, et dont je puis dire que la vertu est l'un des plus puissants motifs qui ont servi à la sanctification de ce grand homme: car jusqu'à quel point n'en a-t-il pas été touché? et qu'y avoit-il de plus propre à lui faire goûter Dieu et à lui faire aimer la religion, que la conduite édifiante, que la vie irrépréhensible, que la dévotion exemplaire, de cette princesse selon son cœur, dont la douceur le charmoit en même temps que son attachement à tous ses devoirs le persuadoit. Une vie héroïque, chrétiennement et saintement terminée, voilà ce que le jeune prince votre fils aura sans cesse devant les yeux, ce qu'il se souviendra d'avoir vu, et ce qui lui inspire déja ces nobles et ces généreux sentiments que nous admirons en lui. Formé et cultivé par ce héros, en pouvoit-il avoir d'autres? Voilà le modele que tous les princes de votre maison auront éternellement à se proposer pour être eux-mêmes des princes parfaits et des princes prédestinés.

Mais après leur avoir représenté un modele si propre à les toucher, et si capable de les convaincre, c'est à nous, monseigneur, de rendre aujourd'hui à ce héros les devoirs de la plus juste et de la plus solennelle reconnoissance dont nous ne nous acquitterons jamais. Je parle ici au nom de toute une com-

pagnie qu'il a honorée de sa protection, de sa bienveillance, oserai-je le dire? de sa confiance, de son estime, et de son amitié. Vous le savez, mes peres, et je suis sûr qu'au moment que je dis ceci, vos cœurs, aussi vivement émus que le mien, répondent par un témoignage unanime à tout ce que je pense et à tout ce que je sens. Vous savez ce que nous devons à ce grand prince, et ce que nous avons perdu en le perdant. Il étoit notre appui, notre conseil, notre consolation. Nous avions recours à lui comme à notre pere; nos intérêts le touchoient, nos disgraces l'affligeoient; il prenoit part aux succès de nos ministeres; sa bonté pour nous nous servoit dans le monde de défense, et nous valoit mieux que toutes les apologies. Quelle marque ne nous a-t-il pas donnée de cette bonté? Après nous avoir confié pendant sa vie ce qu'il avoit au monde de plus cher, il a voulu mourir entre nos mains, et mourant, il nous a laissé une partie de lui-même, qui est son cœur. Ce cœur plus grand que l'univers, ce cœur que toute la France auroit aujourd'hui droit de nous envier, ce cœur si solide, si droit, si digne de Dieu, il á voulu que nous le possédassions, et que nous en fussions les dépositaires. Nous le serons, grand prince, et jamais derniere volonté n'aura été ni plus respectueusement ni plus fidèlement exécutée. Autant de cœurs que nous avons, ce sont comme autant de mausolées vivants où nous placerons le vôtre. Ce bronze et ce marbre ne sont destinés que pour en conserver les cendres; mais il vivra éternellement en nous. Tandis que cette compagnie subsistera il y sera en vénération. Jusqu'aux extrémités de la

terre on prendra part à l'engagement où nous sommes d'honorer ce cœur. Dans l'ancien monde et dans le nouveau il y aura des cœurs pénétrés des obligations immortelles que nous avons au prince de Condé. Aidez-nous, ministre de Jésus-Christ, à remplir dans toute son étendue un si saint devoir. Pontife du Dieu vivant, prélat (1), que ce héros a distingué entre ses plus chers et ses plus confidents amis, aidez-nous à lui rendre devant Dieu le tribut solide de notre véritable gratitude ; et, par le sacrifice de l'Agneau sans tache que vous allez immoler, achevez de purifier ce cœur que toute la gloire du monde n'a pu remplir, parcequ'il étoit né pour cette gloire éternelle et incorruptible que Dieu prépare à ses élus.

(1) Monseigneur l'évêque d'A...

ORAISON FUNEBRE

DE LOUIS-LE-GRAND,

ROI DE FRANCE;

PAR MASSILLON.

ORAISON FUNEBRE

DE LOUIS-LE-GRAND,

ROI DE FRANCE;

prononcée dans la Sainte-Chapelle de Paris.

Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientiâ qui fuerunt ante me in Jerusalem... et agnovi quòd in his quoque esset labor, et afflictio spiritûs.

Je suis devenu grand ; j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem ; et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avoit que vanité et affliction d'esprit. Eccles. 1, 16, 17.

Dieu seul est grand, mes freres, et dans ces derniers moments sur-tout où il préside à la mort des rois de la terre : plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paroît tout ce qu'il est ; et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyoit être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire ; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'étoit que vanité et affliction d'esprit ; et qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation sembloit le mettre au-dessus de l'homme !

Oui, mes freres, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées : la magnificence des éloges a égalé celle des évènements ; les hommes ont tout dit, il y a long-temps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici que d'en parler pour notre instruction?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le pere des rois, plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu, comme lui, que tout étoit vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnoit; ses ennemis ont envié sa puissance; les étrangers sont venus des isles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté; ses sujets lui ont presque dressé des autels; et le prestige qui se formoit autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu, de la crainte de votre nom; vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devoient gouverner vos peuples; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'étoit pas assez; il falloit encore qu'il fût marqué du caractere propre de vos élus : vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgraces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux; mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes freres, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siecles de nos peres, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre? Nous avons vu toute la race

royale presque éteinte ; les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge ; l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles ; le roi, qui avoit passé d'une minorité orageuse au regne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités, se relever encore plus grand de toutes ces pertes, et survivre à tant d'évènements divers pour rendre gloire à Dieu, et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scenes fabuleuses : le cœur se prête pour un moment au spectacle ; l'attendrissement finit avec la représentation ; et il semble que Dieu n'opere ici-bas tant de révolutions que pour se jouer dans l'univers, et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui sans cela nous prêcheroit en vain : racontons non les merveilles d'un regne que les hommes ont déja tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le roi qui nous est ôté. Rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires : montrons-le plus grand encore au lit de la mort qu'il ne l'étoit autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire. N'ôtons les louanges à la vanité que pour les rendre à la grace ; et quoiqu'il ait été grand, et par l'éclat inoui de son regne, et par les sentiments héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire

de très haut, très puissant et très excellent prince, Louis XIV du nom, roi de France et de Navarre, ne parlons de la gloire et de la grandeur de son regne que pour en montrer les écueils et le néant qu'il a connu; et de sa piété, que pour en proposer et immortaliser les exemples.

PREMIERE PARTIE.

Tout ce qui fait la grandeur des rois sur la terre en fait aussi le danger. Les succès éclatants dans la guerre, la magnificence dans la paix, l'élévation des sentiments, et la majesté dans la personne; voilà tout ce que la vanité peut faire souhaiter aux souverains, et voilà aussi tout ce que la foi doit leur faire craindre.

Le roi, pour qui nous prions, passa, pour ainsi dire, du berceau sur le trône; il ne jouit point des avantages de la vie privée, toujours utile au souverain, parcequ'elle lui apprend à connoître les hommes, et que les hommes lui apprennent à se connoître lui-même.

Mais Dieu, qui veille a l'enfance des rois, et qui en formant leurs premieres inclinations semble former les destinées publiques, versa de bonne heure dans son ame ces grandes qualités qui suppléent aux instructions, et que l'instruction toute seule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés par les soins d'une régente vertueuse et d'un ministre habile, Louis, au sortir de ces nuages, commence à se montrer à ses peuples. La jeunesse, toujours

plus aimable, ce semble, dans les princes; cet air grand et auguste qui tout seul annonçoit le souverain; la tendresse perpétuelle de la nation pour ses rois, tout le rendit maître des cœurs; et c'est alors qu'un prince est véritablement roi, quand l'amour des peuples, si j'ose parler ainsi, le proclame.

La France reprenoit alors cet état florissant qu'un nouveau regne semble toujours promettre aux empires. Les dissentions civiles l'avoient plus aguerrie et purgée de mauvais citoyens qu'épuisée. Les grands, réunis au pied du trône, ne pensoient plus qu'à le soutenir. Les guerres étrangeres, et qui n'étoient encore que de nation à nation, occupoient la valeur de ses sujets, sans accabler ses peuples. Heureuse si elle n'eût pas connu depuis toute sa puissance, et si, en ignorant combien il lui étoit aisé de conquérir, elle n'eût pas senti dans la suite tout ce qu'elle pouvoit perdre!

Le mariage de l'infante d'Espagne avec Louis venoit de suspendre les anciennes jalousies que le voisinage, la valeur, la puissance, formoient entre les deux nations. Les Pyrénées, qui les avoient vues tant de fois se disputer la victoire, les virent mener en triomphe sur les mêmes lieux les gages augustes de la paix. Le lit nuptial fut, pour ainsi dire, dressé sur le champ fameux de tant de batailles. On y célébroit, sans le savoir, la naissance future d'un souverain que ce mariage devoit un jour donner à l'Espagne: mais ce grand jour qui enfanta depuis la réunion des deux empires ne put encore réunir les cœurs.

La régente ne survécut pas long-temps à la joie

d'une cérémonie qui fut le fruit de sa sagesse, l'objet fixe de ses desirs, et qui couronna sa glorieuse administration. Le grand ministre qui l'avoit aidée à soutenir le poids des affaires, et qui avoit su sauver la France, malgré la France conjurée contre lui, avoit vu peu auparavant expirer avec lui une autorité que la France ne souffrit jamais sans jalousie entre les mains d'un étranger, mais que les orages avoient affermie.

Louis se trouva seul, jeune, paisible, absolu, puissant, à la tête d'une nation belliqueuse; maître du cœur de ses sujets et du plus florissant royaume du monde; avide de gloire, environné de vieux chefs dont les exploits passés sembloient lui reprocher le repos où il les laissoit encore. Qu'il est difficile, quand on peut tout, de se défier qu'on peut aussi trop entreprendre!

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patrimoine de Thérese; et tandis que les manifestes éclaircissent notre droit, nos victoires le décident.

La Hollande, ce boulevart que nous avions élevé nous-mêmes contre l'Espagne, tombe sous nos coups: ses villes, devant lesquelles l'intrépidité espagnole avoit tant de fois échoué, n'ont plus de murs à l'épreuve de la bravoure française; et Louis est sur le point de renverser en une campagne l'ouvrage lent et pénible de la valeur et de la politique d'un siecle entier.

Déja le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe: le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis; et plus nos ennemis augmentent, plus

nos victoires se multiplient. L'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther, n'opposent qu'une foible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute l'Europe se ligue, et ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres. Les mauvais succès irritent nos ennemis sans les désarmer; leurs défaites, qui doivent finir la guerre, l'éternisent: tant de sang déja répandu nourrit les haines, loin de les éteindre. Les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre: Munster, Nimegue, Riswick, où toute la sagesse de l'Europe assemblée promettoit de si beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages. Les situations changent, et nos prospérités continuent. La monarchie n'avoit pas encore vu des jours si brillants: elle s'étoit relevée autrefois de ses malheurs; elle a pensé périr et écrouler sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne sembloit pas même suffire à nos triomphes; la mer encore gémissoit sous le nombre et sous la grandeur énorme de nos navires; nos flottes, qui suffisoient à peine sous les derniers regnes pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des pirates, portoient par-tout au loin la terreur et la victoire. Les ennemis, attaqués jusque dans leurs ports, avoient paru céder à l'étendard de la France l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les isles du Nouveau-Monde, avoient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes; et l'Afrique même, encore fiere d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes la valeur de saint Louis et toute la puissance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'asile sous ses remparts foudroyés, avoit été obligée de

venir s'humilier et d'en chercher un au pied du trône de Louis.

Nous nous élevions de tant de prospérités, et nous ne savions pas que l'orgueil des empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de Louis dans la guerre. Jamais la France n'avoit mis sur pied des armées si formidables ; jamais l'art militaire, c'est-à-dire l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avoit été poussé si loin ; jamais tant de généraux fameux, et, pour ne parler que de ces premiers temps, un Condé, dont le premier coup-d'œil décidoit toujours de la victoire ; un Turenne, qui, plus tardif en apparence, n'en étoit que plus sûr du succès ; un Créqui, plus grand le jour de sa défaite que dans les jours de ses triomphes ; un Luxembourg, qui sembloit se jouer de la victoire; et tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Gueselin et les Dunois de notre siecle.

Mais, hélas! triste souvenir de nos victoires, que nous rappelez-vous? monuments superbes élevés au milieu de nos places publiques pour en immortaliser la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux lorsqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Israélites, ce que signifient vos masses pompeuses et énormes? (1) *Quandò interrogaverint vos filii vestri, dicentes: Quid sibi volunt isti lapides?* Vous leur rappellerez un siecle entier d'horreur et de carnage; l'élite de la noblesse française préci-

---

(1) Jos. 4, 6.

patée dans le tombeau; tant de maisons anciennes éteintes; tant de meres point consolées, qui pleurent encore sur leurs enfants; nos campagnes désertes, et, au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des laboureurs forcés de les négliger; nos villes désolées; nos peuples épuisés, les arts à la fin sans émulation; le commerce languissant: vous leur rappellerez nos pertes plutôt que nos conquêtes: *Quandò interrogaverint vos filii vestri, dicentes: Quid sibi volunt isti lapides?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés; tant de dissolutions capables d'attirer la colere du ciel sur les plus justes entreprises; le feu, le sang, le blasphême, l'abomination, et toutes les horreurs qu'enfante la guerre: vous leur rappellerez nos crimes plutôt que nos victoires: *Quandò interrogaverint vos filii vestri, dicentes: Quid sibi volunt isti lapides?*

O fléau de Dieu! ô guerre! cesserez-vous enfin de ravager l'héritage de Jésus-Christ? O glaive du Seigneur, levé depuis long-temps sur les peuples et sur les nations, ne vous reposerez-vous pas encore? (1) *O mucro Domini, usquequò non quiesces?* Vos vengeances, ô mon Dieu, ne sont-elles pas encore accomplies? n'aurez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre? L'innocence de l'auguste enfant que vous venez d'établir sur la nation ne désarme-t-elle pas votre bras plus que nos iniquités ne l'irritent? Regardez-le du haut du ciel, et n'exercez

---

(1) Jerem. 47, 6.

plus sur nous des châtiments qui n'ont servi jusqu'ici qu'à multiplier nos crimes: *O mucro Domini, usquequò non quiesces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, et sile.*

Un si long cours de prospérités inouies, qui devoit un jour nous coûter si cher, éleva bientôt le royaume à un point de gloire et de magnificence où les siecles passés ne l'avoient pas encore vu. La France devint comme le spectacle pompeux de toute l'Europe. Que de maisons royales s'éleverent, demeures superbes de Louis, où toutes les merveilles de l'Asie et de l'Italie rassemblées sembloient venir rendre hommage à sa grandeur! Paris, comme Rome triomphante, s'embellissoit des dépouilles des nations. La cour, à l'exemple du souverain, plus brillante et plus magnifique que jamais, se piqua d'effacer l'éclat des cours étrangeres; la ville, l'imitatrice éternelle de la cour, en copia le faste; les provinces à l'envi marcherent de loin sur les traces de la ville. La simplicité des anciennes mœurs changea: il ne resta plus de vestiges de la modestie de nos peres que dans leurs vieux et respectables portraits, qui, en ornant les murs de nos palais, nous en reprochoient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurseur de l'indigence, en corrompant les mœurs, tarit la source de nos biens; la misere même, qu'il avoit enfantée, ne put le modérer: la perpétuelle inconstance des ornements fut un des attributs de la nation; la bizarrerie devint un goût. Nos voisins mêmes, à qui notre faste nous rendoit si odieux, ne laisserent pas d'en venir chercher chez nous le

modele; et, après les avoir épuisés par nos victoires, nous sûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant chaque jour embellissoit le regne de Louis. La navigation, plus florissante que sous tous les regnes précédents, étendit notre commerce dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un et de l'autre hémisphere pour prendre des points fixes et en perfectionner les connoissances. Un édifice célebre (1) s'éleva hors de nos murs, où, en observant le cours des astres et toute la magnificence des cieux, on marque au pilote des routes certaines sur la vaste étendue de l'océan, et on apprend au philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces secours, nous apportoient tous les ans, comme celles de Salomon, les richesses du Nouveau-Monde. Hélas! ces nations insulaires et simples nous envoyoient leur or et leur argent, et nous leur portions peut-être en échange, au lieu de la foi, nos déréglements et nos vices.

Le commerce, si étendu au-dehors, fut facilité au-dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivieres, malgré les terres et les collines qui les séparoient, virent réunir leurs eaux, et porter au pied des murs de la capitale le tribut et les richesses diverses de chaque province. Les deux mers qui entourent et qui enrichissent ce vaste royaume se donnerent, pour ainsi dire, la main; et un canal, miraculeux par la hardiesse et

(1) L'Observatoire.

les travaux incompréhensibles de l'entreprise, rapprocha ce que la nature avoit séparé par des espaces immenses.

Il étoit réservé à Louis d'achever ce que les siecles précédents de la monarchie n'auroient même osé souhaiter; c'étoit le regne des prodiges: nos peres ne les avoient pas même imaginés, et nos neveux n'en verront jamais de semblables; mais, plus heureux que nous, ils verront peut-être le regne de la paix, de la frugalité, et de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire, plutôt que de l'acheter au prix des vices et des malheurs où elle nous a précipités!

Il est vrai que les soins de Louis pour augmenter l'éclat et le bon ordre du royaume ne se proposoient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les nations, et qui rassemble le choix comme le rebut de nos provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitants si différents de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un seul homme. La police y ôta au crime la sûreté que la confusion et la multitude lui avoient jusque-là donnée. Au milieu de ce chaos régnerent l'ordre et la paix; et, dans ce concours innombrable d'hommes si inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du magistrat.

Le royaume entier changea de face comme la capitale: la justice eut des lois fixes, et le bon droit ne dépendit plus ou du caprice du juge ou du crédit de la partie; des réglements utiles, et qui deviendront la jurisprudence de tous les regnes à venir, furent publiés; l'étude du droit français et

du droit public se ranima; des sénateurs célebres, et dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes qui embelliront l'histoire de la magistrature, ornerent nos tribunaux; l'éloquence et la science des lois et des maximes brillerent dans le barreau; et la tribune du sénat principal devint aussi célebre, par la majesté des plaidoyers publics, que l'avoit été, sous les Hortense et sous les Cicéron, celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences et les arts ne furent-ils pas portés? Vous en serez les monuments éternels, écoles fameuses rassemblées autour du trône, et qui en assurez plus l'éclat et la majesté que les soixante vaillants qui environnoient le trône de Salomon (1)! l'émulation y forma le goût; les récompenses augmenterent l'émulation; le mérite, qui se multiplioit, multiplia les récompenses.

Quels hommes et quels ouvrages vois-je sortir à la fois de ces assemblées savantes! des Phidias, des Apelles, des Platons, des Sophocles, des Plautes, des Démosthenes, des Horaces; des hommes et des ouvrages au goût desquels le goût des âges futurs de la monarchie se rappellera toujours: je vois revivre le siecle d'Auguste et les temps les plus polis et les plus cultivés de la Grece. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le regne de Louis, et que les époques des lettres y fussent aussi célebres que celles des victoires.

La France a retenti long-temps de ces pompeux éloges, et nous nous sommes comme rassasiés là-

(1) Cant. 3, 7.

dessus de nos propres louanges : mais, le dirai-je ici? en ajoutant à la science nous avons ajouté au travail et à la malice; les arts, en flattant la curiosité, ont enfanté la mollesse; le théâtre, plus florissant, mais toujours le triste fruit de l'abondance, de l'oisiveté et de la corruption, ou a donné du ridicule au vice sans corriger les mœurs, ou a corrompu les mœurs en rendant le vice plus aimable; la poésie, en nous rappelant tout le sel et tous les agréments des anciens, nous en a rappelé les séductions et la licence; la philosophie a paru perdre du côté de la simplicité de la foi ce qu'elle acquéroit de plus sur les connoissances de la nature; l'éloquence, toujours flatteuse dans les monarchies, s'est affadie par des adulations dangereuses aux meilleurs princes; enfin la science même de la religion, plus exacte et plus approfondie, et d'où devoit naître la paix et la vérité, a dégénéré en vaines subtilités et éternisé les disputes. O siecle si vanté! « votre ignominie s'est donc multipliée avec votre « gloire (1)! » Mais la gloire appartenoit à Louis, et l'abus qu'on en a fait a été notre seul ouvrage. Ainsi éclatoient au loin la grandeur et la réputation de la France, tandis qu'au-dedans elle s'affoiblissoit par ses propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des empires se trouvoit réuni autour de Louis : des ministres sages et habiles, ressource des peuples et des rois; nos frontieres reculées, et qui sem-

(1) Osée, 4, 7.

bloient éloigner de nous la guerre pour toujours; des forteresses inaccessibles élevées de toutes parts, et qui paroissoient plus destinées à menacer les états voisins qu'à mettre nos états à couvert; l'Espagne forcée de nous céder, par un acte solennel, la préséance qu'elle nous avoit jusque-là disputée; Rome même désavouer, par un monument public, le droit des gens violé, et l'outrage fait à une couronne de qui elle tient sa splendeur et la vaste étendue de son patrimoine; enfin le souverain lui-même d'une république florissante descendre de son trône, d'où ses prédécesseurs n'étoient pas encore descendus, quitter ses citoyens et sa patrie, et venir mettre les marques fastueuses de sa dignité aux pieds de Louis pour fléchir sa clémence.

Grands évènements qui nous attiroient la jalousie bien plus que l'admiration de l'Europe! et des évènements qui font tant de jaloux peuvent bien embellir l'histoire d'un regne, mais ils n'assurent jamais le bonheur d'un état. Que manquoit-il dans ces temps heureux à la gloire de Louis? Arbitre de la paix et de la guerre; maître de l'Europe; formant presque avec la même autorité les décisions des cours étrangeres que celles de ses propres conseils; trouvant dans l'amour de ses sujets des ressources qui en tarissant leurs biens ne pouvoient épuiser leur zele; conservant sur les princes issus de son sang, signalés par mille victoires, un pouvoir aussi absolu que sur le reste de ses sujets; voyant autour de son trône les enfants de ses enfants; le pere d'une nombreuse postérité; le patriarche, pour ainsi dire, de la famille royale, et

élevant tout à la fois sous ses yeux les successeurs des trois regnes suivants. Jamais la succession royale n'avoit paru plus affermie : nous voyions croître au pied du trône les rois de nos enfants et de nos neveux. Hélas ! à peine en reste-t-il un pour nous-mêmes ; et il n'est demeuré qu'une étincelle dans Israel. Mais ne hâtons pas ces tristes images, que la constance de Louis doit nous ramener dans la suite de ce discours.

Que ces jours de deuil paroissoient loin de nous en ce jour brillant où nous donnions des rois à nos voisins, et où l'Espagne même, qui avoit ébranlé tant de fois l'empire français, et qui depuis si long-temps usurpoit une de nos couronnes, vint mettre toutes les siennes sur la tête d'un des petits-fils de Louis !

Ce fut ce grand jour qu'il parut comme un nouveau Charlemagne, établissant ses enfants souverains dans l'Europe ; voyant son trône environné de rois sortis de son sang ; réunissant encore une fois, sous la race auguste des Francs, les peuples et les nations ; faisant mouvoir, du fond de son palais, les ressorts de tant de royaumes ; et devenu le centre et le lien de deux vastes monarchies, dont les intérêts avoient semblé jusque-là aussi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable ! il est vrai, vous ne serez écrit sur nos fastes qu'avec le sang de tant de Français que vous avez fait verser : les malheurs que vous prépariez nous ont rendu cette gloire triste et amere ; vos dons éclatants, en flattant notre vanité, ont hu-

milié et pensé renverser notre puissance. L'Espagne ennemie n'avoit pu nous nuire ; l'Espagne alliée nous a accablés : nos disgraces seront éternellement gravées autour de la couronne qu'elle a mise sur la tête d'un de nos princes. Mais si la Castille a vu notre joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre estime pour sa valeur et sa fidélité, et notre reconnoissance pour son choix, affoiblies.

J'avoue, mes freres, que la gloire des évènements qui embellit un regne est souvent étrangere au souverain : les rois ne sont grands que par les vertus qui leur sont propres ; leurs succès les plus éclatants peuvent ne couvrir que des qualités fort obscures, et prouver qu'ils sont bien servis, plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller Louis de tout cet éclat qui l'environnoit, et de vous le montrer lui-même. Quelle sagesse ! et quel usage des affaires ! L'Europe redoutoit la supériorité de ses conseils autant que celle de ses armes : ses ministres étudioient sous lui l'art de gouverner ; sa longue expérience mûrissoit leur jeunesse, et assuroit leurs lumieres : les négociations, conduites par l'habileté, réussissoient toujours par le secret. Quel bonheur la réputation seule du gouvernement ne promettoit-elle pas à la France, si nous eussions su nous contenter de la gloire de la sagesse ! Tous les rois voisins, qui en naissant avoient trouvé Louis déja vieilli sur le trône, se fussent regardés comme les enfants et les pupilles d'un si grand roi : il n'eût pas été leur vainqueur ; « mais il étoit assez

« grand pour mépriser les triomphes (1); » et il eût été leur tuteur et leur pere.

De ce fonds de sagesse sortoit la majesté répandue sur sa personne : la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité et les bienséances de la dignité royale : jamais roi ne sut mieux soutenir que lui le caractere majestueux de la souveraineté. Quelle grandeur quand les ministres des rois venoient au pied de son trône! Quelle précision dans ses paroles! quelle majesté dans ses réponses! Nous les recueillions comme les maximes de la sagesse; jaloux que son silence nous dérobât trop souvent des trésors qui étoient à nous, et, s'il m'est permis de le dire, qu'il ménageât trop ses paroles à des sujets qui lui prodiguoient leur sang et leur tendresse.

Cependant, vous le savez, cette majesté n'avoit rien de farouche: un abord charmant, quand il vouloit se laisser approcher; un art d'assaisonner les graces qui touchoit plus que les graces mêmes; une politesse de discours qui trouvoit toujours à placer ce qu'on aimoit le plus à entendre. Nous en sortions transportés, et nous regrettions des moments que sa solitude et ses occupations rendoient tous les jours plus rares. Nation fidele, nous aimons de tout temps à voir nos rois; et les rois gagnent toujours à se montrer à une nation qui les aime.

Et quel roi y auroit plus gagné que Louis? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens et illustres

---

(1) Jam Cæsar tantus erat ut posset triumphos contemnere. Flor.

sujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous, ce n'étoit plus ce grand roi, la terreur de l'Europe, et dont nos yeux pouvoient à peine soutenir la majesté ; c'étoit un maître humain, facile, bienfaisant, affable : l'éclat qui l'environnoit le déroboit à nos regards ; nous ne voyions que sa gloire, et vous voyiez toutes ses vertus.

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité ; qualités si essentielles aux rois, et si rares pourtant même parmi les autres hommes ; un ami fidele : un époux, malgré les foiblesses qui partagerent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérese ; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagements, et renouant, par l'estime, un lien affoibli par les passions ; un pere tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les évènements éclatants de son regne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais ces vertus humaines, que sont-elles devant Dieu quand la piété ne les a pas sanctifiées ? Hélas ! le vain sujet souvent des louanges des hommes et des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée, et qui a fait tant de jaloux ou de flatteurs, à quoi mene-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est due ? à un jugement plus rigoureux, et par l'ambition qui toujours y conduit, et par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible, et toujours à craindre pour les plus grands rois sur-tout, vous n'augmenterez pas le deuil de nos prieres, et vous ne troublerez pas la

paix des offrandes saintes qui reposent sur l'autel, et qui vont solliciter, pour Louis, le pere des miséricordes!

Il connut le néant de la gloire humaine: *Et agnovit quòd in his quoque esset labor, et afflictio spiritûs;* et il fut encore plus grand par une foi humble et par une piété sincere que par l'éclat de sa puissance et de ses victoires.

SECONDE PARTIE.

L'ONCTION sainte répandue sur les rois consacre leur caractere, et ne sanctifie pas toujours leur personne: l'étendue de leurs devoirs répond à celle de leur puissance; le sceptre est plutôt le titre de leurs soins et de leur servitude que de leur autorité; ils ne sont rois que pour être les peres et les pasteurs des peuples: ils ne sont pas nés pour eux seuls; et les vertus privées, qui assurent le salut du sujet toutes seules, se tourneroient en vices pour le souverain.

C'est à la sublimité de ces idées primitives que l'écriture rappelle l'éloge d'un des plus saints rois de Juda. Il conserva son cœur fidele à Dieu: *Gubernavit ad Dominum cor ipsius* (1); c'est le devoir essentiel de l'homme. Il renversa les abominations de l'impiété et tous les monuments de l'erreur: *Tulit abominationes impietatis;* c'est le zele du souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché et de malice, en l'honorant de ses faveurs et de sa

(1) Eccli. 49, 3, 4.

confiauce : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem*; et c'est l'exemple que doit à ses snjets celui qui en est le pasteur et le pere.

Louis porta en naissant nn fonds de religion et de crainte de Dien, qnc les égarements même de l'âge ne purent jamais effacer. Le sang de saint Lonis et de tant de rois chrétiens, qni conloit dans ses veines; le sonvenir encore tont récent d'nn perc jnste; les exemples d'une mere piense; les instrnctions du prélat irréprchensible qni présidoit à son éducation; d'heurenses inclinations, encore plns sûres qne les instructions et les exemples, tont paroissoit le destiner à la vertn comme an trône.

Mais, hélas! qn'est-ce qne la jennesse des rois? Une saison périllense, où les passions commencent à jouir de la même autorité que le souverain, et à monter avec lni sur le trône. Et qne pouvoit attendre Lonis, sur-tout dans ce premier âge? L'homme le mieux fait de sa conr; tout brillant d'agréments et de gloire; maître de tout vouloir, et ne vonlant rien en vain; voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nouveaux qui attendoient à peine ses desirs; ne rencontrant autonr de lni que des regards toujours trop instruits à plaire, et qui paroissoient tous réunis et conjurés pour plaire à lui seul; environné d'apologistes des passions, qui souffloient encore le fen de la volupté, et qui cherchoient à effacer ses premieres impressions de vertu, en donnant des titres d'honneur à la licence; au milieu d'une cour polie, où la mollesse et le plaisir ont trouvé de tout temps le secret de s'allier, et même d'aller de pair avec la valeur et le courage;

et enfin dans un siecle où le sexe, peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire.

Et cependant de l'exemple du prince quel déluge de maux dans le peuple ! Ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques : l'imitation, toujours sûre de plaire et d'attirer des graces, réconcilie l'ambition avec la volupté ; les plaisirs, d'ordinaire gênés par les vues de la fortune, en facilitent les avenues et en deviennent la plus sûre route ; des écrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, et chantent des passions que le respect tout seul auroit dû ensevelir dans un éternel silence ; de nouveaux spectacles s'élevent pour en faire des leçons publiques : tout devient la passion du souverain.

O rois des peuples, dit l'esprit de Dieu (1), vous qui, assis sur votre trône, voyez avec tant de complaisance à vos pieds la multitude des nations, c'est à vous que j'adresse ces paroles : *Ad vos, ô reges, sunt hi sermones mei.* Souvenez-vous que la puissance vous a été donnée d'en-haut, que l'usage en doit être saint, comme l'origine en est sainte ; qu'un jugement très dur est préparé à ceux qui sont établis pour commander aux autres, et qu'à l'étendue de l'autorité l'abondance du châtiment est presque toujours réservée.

Mais ici les miséricordes éternelles préparées à Louis commencent à se manifester. Dieu le prépare de loin à la vertu, en armant les premiers traits de son autorité contre les vices. L'usage barbare des

(1) Sap. 6, 3, 4, 5, 10.

duels, ancien reste de la férocité de nos premiers conquérants, que la religion et la politesse qu'elle met dans les mœurs n'avoient pu depuis modérer, que tant de rois avoient vainement condamné, et qui avoit coûté tant de sang à la nation, fut aboli; et Louis consacra le commencement de son regne par une action qui assure le repos et la tranquillité de tous les regnes à venir.

Oui, mes freres, dans le temps même que Louis paroissoit encore loin du Seigneur, le Seigneur étoit déja près de lui: les passions mêmes qui blessent son cœur respectent sa foi. Quelle horreur pour ce genre d'hommes qui ne goûtent qu'à demi le plaisir s'il n'est assaisonné d'impiété, et qui paroissent ne se souvenir de Dieu que pour le mettre dans leurs affreuses débauches! L'impie étoit proscrit dès-là qu'il étoit connu: la naissance et les services, loin d'assurer l'impunité à l'irréligion, en rendoient le châtiment plus éclatant; les agréments mêmes de l'esprit, séduction dont on a tant de peine à se défendre, n'en avoient plus pour lui dès qu'il y voyoit luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connoissoit point de mérite dans l'homme qui ne connoît point de Dieu; et l'impie, qui dit anathême au ciel, devenoit à l'instant pour lui l'anathême de la terre.

Ainsi se préparoit l'ouvrage de la sanctification de Louis. Mais sortons de ces temps de ténebres, si inévitables aux rois et si ordinaires aux autres hommes; périssent, et soient à jamais effacés de notre souvenir, ces jours qu'il a effacés par ses larmes et par sa piété, et que le Seigneur a sans doute oubliés!

Les premieres années de la jeunesse des souverains, comme les commencements de leur naissance, se ressemblent presque toutes : *Nemo enim ex regibus habuit aliud nativitatis initium* (1). Mais si Louis les a suivis dans les premieres voies des passions, où sont les rois qui aient marché depuis avec autant de grandeur et de fidélité que lui dans les voies de la grace ? Où sont même ceux de ses sujets qui vivoient sous ses yeux, et que leur rang approchoit du trône ? Hélas ! imitateurs la plupart, pour ne pas dire coupables adulateurs de ses foiblesses, ils ont peut-être fini par censurer sa vertu.

Et quelle vertu ! uniforme, tendre, constante. On ne vit point en lui de ces inégalités de piété si inséparables de l'inconstance des hommes, que l'uniformité toute seule lasse, que l'ennui du vice attire souvent tout seul à la nouveauté de la vertu, pour qui l'usage de la vertu redevient bientôt un nouvel attrait favorable au vice, et qui, en repassant sans cesse du vice à la vertu, cherchent plus à soulager leur inconstance qu'à fixer leur infidélité.

Dès la premiere démarche que Louis eut faite dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal et majestueux. Un jour instruisoit l'autre jour, et une nuit donnoit des leçons semblables à l'autre nuit. L'histoire de sa piété est l'histoire d'une de ses journées ; et hors les évènements inattendus, qui montroient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reste de sa vie.

Soins immenses du gouvernement, dont il portoit

---

(1) Sap. 7, 5.

presque tout seul le poids, vous n'interrompîtes jamais l'exactitude de ses devoirs religieux : jamais la vie de la cour, toujours inégale, parcequ'elle est oiseuse, ne dérangea la respectable uniformité de sa conduite; et dans un lieu où le caprice et le loisir sont si ingénieux à varier les jours et les moments, Louis seul étoit le point fixe où tous les jours et tous les moments se trouvoient les mêmes : vertu rare, dans les princes sur-tout, que rien ne contraint, et en qui l'inconstance de l'imagination est sans cesse réveillée par le choix et la multiplicité des ressources.

La piété et la bonne foi des dispositions répondoient à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde religion au pied des autels! Avec quel respect venoit-il courber devant la gloire du sanctuaire cette tête qui portoit, pour ainsi dire, l'univers, et que l'âge, la majesté, les victoires, rendoient encore moins auguste que la piété! Quelle terreur en approchant des mysteres saints, et de cette viande céleste qui fait les délices des rois! Quelle attention à la parole de vie! et malgré les dégoûts et les censures d'une cour éclairée et difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministere et pour les défauts même du ministre! « Il nous en a dit assez pour nous corri« ger, » répondoit-il à ceux de sa cour qui paroissoient mécontents de l'instruction. Quelle tendresse de conscience! quelle horreur pour les plus légeres transgressions! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima; et s'il n'accomplit pas toute justice, c'est qu'elle ne lui fut pas toute connue. C'est la destinée des meilleurs rois; c'est le malheur du rang, plutôt que le vice de la personne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu solide, c'est l'adversité. Et quels coups, ô mon Dieu, ne prépariez-vous pas à sa constance! Ce grand roi que la victoire avoit suivi dès le berceau, et qui comptoit ses prospérités par les jours de son regne; ce roi dont les entreprises toutes seules annonçoient toujours le succès, et qui, jusque-là, n'ayant jamais trouvé d'obstacle, n'avoit eu qu'à se défier de ses propres desirs; ce roi dont tant d'éloges et de trophées publics avoient immortalisé les conquêtes, et qui n'avoit jamais eu à craindre que les écueils qui naissent du sein même de la louange et de la gloire; ce roi, si long-temps maître des évènements, les voit, par une révolution subite, tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place; ils n'ont qu'à se montrer, la victoire se montre avec eux; leurs propres succès les étonnent; la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp; le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute; la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs; tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtre à nos défaites; le peuple est consterné; la capitale est menacée; la misere et la mortalité semblent se joindre aux ennemis; tous les maux paroissent réunis sur nous: et Dieu, qui nous en préparoit les ressources, ne nous les montroit pas encore; Denain et Landrecies étoient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause étoit juste; mais l'avoit-elle toujours été? et que sais-je si nos dernieres défaites n'expioient pas l'équité douteuse ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires?

Louis le reconnut; il le dit : « J'avois autrefois « entrepris la guerre légèrement, et Dieu avoit sem- « blé me favoriser : je la fais pour soutenir les droits « légitimes de mon petit-fils à la couronne d'Espa- « gne, et il m'abandonne; il me préparoit cette pu- « nition que j'ai méritée. » Il s'humilia sous la main qui s'appesantissoit sur lui; sa foi ôta même à ses malheurs la nouvelle amertume que le long usage des prospérités leur donne toujours : sa grande ame ne parut point émue; au milieu de la tristesse et de l'abattement de la cour, la sérénité seule de son auguste front rassuroit les frayeurs publiques. Il regarda les châtiments du ciel comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ses faveurs passées; il répara par la plénitude de sa soumission ce qui pouvoit avoir manqué autrefois à sa reconnoissance. Il s'étoit peut-être attribué la gloire des évènements; Dieu la lui ôte, pour lui donner celle de la soumission et de la constance.

Mais le temps des épreuves n'est pas encore fini. Vous l'avez frappé dans son peuple, ô mon Dieu, comme David; vous le frappez encore comme lui dans ses enfants : il vous avoit sacrifié sa gloire, et vous voulez encore le sacrifice de sa tendresse.

Que vois-je ici! et quel spectacle attendrissant même pour nos neveux, quand ils en liront l'histoire! Dieu répand la désolation et la mort sur toute la maison royale. Que de têtes augustes frappées! que d'appuis du trône renversés! Le jugement commence par le premier né : sa bonté nous promettoit des jours heureux, et nous répandîmes ici nos prieres et nos larmes sur ses cendres cheres et augustes.

Mais il nous restoit encore de quoi nous consòler. Elles n'étoient pas encore essuyées nos larmes ; et une princesse aimable (1), qui délassoit Louis des soins de la royauté, est enlevée dans la plus belle saison de son âge aux charmes de la vie, à l'espérance d'une couronne, et à la tendresse des peuples, qu'elle commençoit à regarder et à aimer comme ses sujets. Vos vengeances, ô mon Dieu, se préparent encore de nouvelles victimes : ses derniers soupirs soufflent la douleur et la mort dans le cœur de son royal époux (2). Les cendres du jeune prince se hâtent de s'unir à celles de son épouse ; il ne lui survit que les moments rapides qu'il faut pour sentir qu'il l'a perdue ; et nous perdons avec lui les espérances de sagesse et de piété qui devoient faire revivre le regne des meilleurs rois et les anciens jours de paix et d'innocence.

Arrêtez, grand Dieu : montrerez-vous encore votre colere et votre puissance contre l'enfant qui vient de naître? Voulez-vous tarir la source de la race royale? et le sang de Charlemagne et de saint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, est-il devenu pour vous comme le sang d'Achab, et de tant de rois impies dont vous exterminiez toute la postérité?

Le glaive est encore levé, mes freres; Dieu est sourd à nos larmes, à la tendresse et à la piété de Louis. Cette fleur naissante, et dont les premiers

---

(1) Mort d'Adélaïde de Savoie.—(2) Mort du duc de Bourgogne.

jours étoient si brillants, est moissonnée (1); et si la cruelle mort se contente de menacer celui qui est encore attaché à la mamelle (2), ce reste précieux que Dieu vouloit nous sauver de tant de pertes, ce n'est que pour finir cette triste et sanglante scene, par nous enlever le seul des trois princes (3) qui nous restoit encore pour présider à son enfance et le conduire ou l'affermir sur le trône.

Au milieu des débris lugubres de son auguste maison, Louis demeure ferme dans la foi. Dieu souffle sa nombreuse postérité, et en un instant elle est effacée comme les caracteres tracés sur le sable. De tous les princes qui l'environnoient, et qui formoient comme la gloire et les rayons de sa couronne, il ne reste qu'une foible étincelle sur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de sa foi ne peut être épuisé par ses malheurs; il espere, comme Abraham, que le seul enfant de la promesse ne périra point: il adore celui qui dispose des sceptres et des couronnes, et voit peut-être dans ces pertes domestiques la miséricorde qui expie et qui acheve d'effacer du livre des justices du Seigneur ses anciennes passions étrangeres.

Louis conserva donc à Dieu un cœur fidele: *Gubernavit ad Dominum cor ipsius;* et c'est là le devoir essentiel de l'homme. Mais jusqu'où ne porta-t-il point son zele pour l'Église, cette vertu des sou-

(1) Mort du duc de Bretagne, frere aîné de Louis XV, arrivée encore peu de jours après—(2) Le roi Louis XV fut alors à l'extrémité.—(3) Mort du duc de Berri, oncle du roi Louis XV.

verains, qui n'ont reçu le glaive et la puissance que pour être les appuis des autels et les défenseurs de sa doctrine? *Tulit abominationes impietatis.*

Ici les évènements parlent pour moi; et les plaintes séditieuses de l'hérésie chassée du royaume, qui ont si long-temps retenti dans toute l'Europe, et les clameurs des faux prophetes dispersés, qui sonnoient par-tout, à l'exemple de leurs peres, le signal de la guerre et de la vengeance contre Louis, ont fait avant nous l'éloge de son zele.

Spécieuse raison d'état, en vain vous opposâtes à Louis les vues timides de la sagesse humaine: le corps de la monarchie affoibli par l'évasion de tant de citoyens; le cours du commerce ralenti ou par la privation de leur industrie, ou par le transport furtif de leurs richesses; les nations voisines protectrices de l'hérésie, prêtes à s'armer pour la défendre. Les périls fortifient son zele; l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes; il croit même affermir son trône en renversant celui de l'erreur: les temples profanes sont détruits, les chaires de séduction abattues, les prophetes de mensonge arrachés des troupeaux qu'ils séduisoient, les assemblées étrangeres réunies à l'assemblée des fideles. Le mur de séparation est ôté; nos freres viennent retrouver au pied de nos autels, avec les tombeaux de leurs ancêtres, les titres domestiques de la foi dont ils avoient dégénéré. Le temps, la grace, l'instruction, achevent peu à peu un changement dont la force n'obtient jamais que les apparences; et l'erreur, qui, née en France, sembloit y avoir jeté des racines éternelles; et cette zizanie qui tant de fois

avoit pensé étouffer parmi nous le bon grain ; et l'hérésie, depuis si long-temps redoutable au trône par la force de ses places, par la foiblesse des regnes précédents forcés à la tolérer, par un déluge de sang français qu'elle avoit fait verser, par le nombre de ses partisans et par la science orgueilleuse de ses docteurs, par l'appui de tant de nations, et même par l'ancien souvenir et l'injustice de cette journée sanglante qui devroit être effacée de nos annales, que la piété et l'humanité désavoueront toujours, et qui, en voulant l'écraser sous un de nos derniers rois, ranima sa force et sa fureur, et fit, si je l'ose dire, de son sang, la semence de nouveaux disciples ; l'hérésie, à l'abri de tant de remparts, tombe au premier coup que Louis lui porte, disparoît, et est réduite ou à se cacher dans les ténebres d'où elle étoit sortie, ou à passer les mers, et à porter, avec ses faux dieux, sa rage et son amertume dans les contrées étrangeres.

Heureuse si la soumission eût précédé les châtiments; si, au lieu de céder à l'autorité, elle n'eût cédé qu'à la vérité; et si ses sectateurs, contents la plupart d'obéir en apparence au souverain, n'eussent tiré d'autre avantage du zele de Louis que de laisser à leurs enfants et à leurs neveux le bonheur d'obéir aujourd'hui à l'Église ! Mais enfin la France, à la gloire éternelle de Louis, est purgée de ce scandale: la contagion ne se perpétue plus dans les familles : il n'y a plus parmi nous qu'un bercail et un pasteur; et si la crainte fit alors des hypocrites, l'instruction a fait depuis, de ceux qui sont venus après eux, de véritables fideles.

Aussi, sous quelque couleur que l'erreur cherchât à reparoître, elle réveilloit également le zele et la piété de Louis. Vaines idées de perfection, qui, sous prétexte d'élever l'homme jusqu'à Dieu, le laissiez tout entier à lui-même, et lui faisiez de la pureté sublime de sa vertu la sûreté de son libertinage; nouveau systême d'oraison, si inconnu à la simplicité de la foi, et qui mettiez l'acquiescement oiseux et le fanatisme de vos prieres à la place des devoirs et des violences de l'évangile; doctrine impie et ridicule, qui cherchiez à persuader en secret que la priere, qui seule nous obtient la grace de surmonter les tentations, nous donne elle-même le droit d'y succomber sans crime, Louis eut horreur de vos blasphêmes: il arma le zele de l'Église contre les pieges mystérieux que vous tendiez à la piété; et le grand évêque (1) qui, pour démêler vos illusions, s'en étoit presque laissé éblouir, plus séduit par son amour pour la priere que par les fausses maximes qui en abusoient, se joignit à la voix unanime des pasteurs contre lui-même, laissa un exemple à l'épiscopat qui sauveroit à l'Église bien des scandales s'il étoit imité, et changea, par la candeur et la promptitude de sa soumission, les éclairs et les foudres de l'Église qui le menaçoient en une pluie abondante de graces et de bénédictions pour lui: (2) *Fulgura in pluviam fecit.*

Mais l'homme ennemi veille toujours pour semer des scandales dans le champ du Seigneur. La vérité

---

(1) M. de Fénélon, archevêque de Cambrai —(2) Ps. 134, 7.

a triomphé de l'hérésie et du fanatisme ; mais la paix que nous attendions n'est point encore venue : *Expectavimus pacem, et non erat bonum* (1). Les mysteres de la grace, où l'orgueil de l'esprit humain a si souvent échoué, échauffent de nouveau les esprits ; les pasteurs de l'Église, qui, toujours unis entre eux, ne devroient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors, se divisent, comme s'ils avoient des intérêts et des espérances différentes ; les esprits s'aigrissent, les disputes s'animent : ce n'est par-tout que trouble et que confusion. Grand Dieu ! à quoi aboutiront ces dissentions funestes ? Un siecle entier de contestations ne devroit-il pas en avoir enfin ralenti la fureur ? Les troupes des Philistins nous environnent : au lieu de nous réunir pour repousser les infideles, c'est nous-mêmes qui leur fournissons des prétextes spécieux d'insulter aux armées du Dieu vivant. Mais laissons une matiere dont le seul récit ne peut qu'affliger les enfants de l'Église qui ont quelque amour pour cette mere commune des fideles : il suffit à mon sujet de dire que Louis n'eut rien tant à cœur que de voir la concorde et l'union régner parmi les pasteurs ; la foi maintenue dans la pureté ; les fideles point partagés entre Paul, Apollon ou Céphas, mais uniquement attachés à Jésus-Christ et à son Église ; et que c'étoit là constamment le but de toutes ses démarches. Dieu ne lui a pas donné la consolation, avant de mourir, de voir finir nos tristes dissentions ; mais avec quelle douleur les voyoit-il se perpétuer dans son royaume !

(1) Jerem. 8, 15.

Les malheurs de l'état le trouvoient constant : les troubles de la religion flétrissoient son cœur, et effaçoient l'auguste sérénité de son visage; et dans le lit même de sa douleur et de sa mort, comme un autre Théodose mourant, les maux de l'Église l'occupoient plus, le touchoient plus, que les horreurs de la mort dont il étoit environné : (1) *Qui cùm jam corpore solveretur, magis de statu ecclesiarum quàm de suis periculis angebatur.*

Tout ce qui pouvoit avancer les intérêts de la religion devenoit un intérêt d'état pour lui. Avec quelle magnificence ouvroit-il son royaume et ses trésors à un roi (2) et à une reine pieuse, qui, pour avoir voulu faire remonter la foi sur le trône de leurs ancêtres, en avoient été eux-mêmes chassés! Une nation vaillante, mais aussi orageuse que la mer qui l'environne, et accoutumée à donner de semblables spectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, se souleve, et jette hors de son sein ces sacrés dépôts. Louis, seul de tous les souverains, que cet outrage intéressoit tous, court au-devant d'eux, les essuie du naufrage, offre un asile à la religion et à la royauté fugitives; s'arme pour venger la majesté des rois et la sainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs personnes; attire sur ses états les fureurs d'une ligue redoutable, et les calamités d'une longue guerre qui n'a pensé finir qu'avec la monarchie; et

(1) S. Ambr. in orat. funeb. Theod. — (2) Le roi Jacques II, et la reine sa femme, chassés d'Angleterre, et réfugiés en France.

s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur couronne, il a eu le mérite d'exposer la sienne.

Mais si son zele pour la défense de la foi sembloit croitre et se ranimer avec son grand âge, rappelez-vous quels furent ses soins pour le rétablissement de la piété en ces jours de péché et de malice: *Corroboravit pietatem in diebus peccatorum;* et c'est l'exemple que doit le pasteur et le pere de ses sujets.

Vous le savez, mes freres: la source de la régularité et de la pureté des mœurs publiques est toujours dans le zele et dans la sainteté des évêques, établis pour être la forme du troupeau, pour le sanctifier, et pour le conduire: aux soins et aux exemples des premiers pasteurs est presque toujours attaché le salut ou la perte des fideles. Pénétré de cette vérité, quelles furent les attentions de Louis à choisir des ministres irrépréhensibles! quelles précautions! quelle délicatesse de conscience! Les témoignages les plus sûrs, les plus publics, pouvoient à peine suffire pour le rassurer dans ses choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa couronne, il le regarda comme l'écueil des rois, et le fardeau le plus pénible et le plus dangereux de la royauté. Les brigues, la faveur, la chair et le sang, n'étoient pas un droit auprès de lui pour posséder les places de l'Église, qui est le royaume de Jésus-Christ. Les services mêmes, la naissance, la longue suite d'ancêtres, ne lui paroissoient pas une vocation suffisante au sacerdoce de Melchisedech, qui n'avoit point de généalogie. Il étoit vivement persuadé que l'épiscopat n'étoit

pas une faveur temporelle destinée à gratifier les familles, mais un don céleste destiné à honorer l'Église en lui donnant des ministres capables d'honorer leur ministere; et l'exactitude de sa religion et de son zele là-dessus alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des regles.

Il vouloit que la puissance de son regne ne servît qu'à établir le regne de Dieu sur ses peuples. Quelle joie quand il voyoit quelqu'un de sa cour revenir des égarements des passions, et mener une vie conforme à la sagesse et à la piété de la sienne! c'étoit pour lui comme une nouvelle conquête ajoutée à ses anciennes victoires. La vertu n'étoit plus un titre de dérision à la cour: c'étoit elle qui remplissoit les premieres places, elle qui étoit comblée d'honneurs, elle enfin qui frayoit l'accès au trône et à la confiance du souverain.

Jours fortunés! vous deviez ramener parmi nous le regne de la piété et de l'innocence; et cependant jamais la malice n'a plus abondé; et les faveurs royales accordées à la vertu n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables. Siecle pervers! tout coopere donc à ta perte! Si le prince oublie Dieu, il affermit et perpétue les vices: s'il favorise les justes, il multiplie les hypocrites.

Mais enfin Louis contraignit les œuvres de ténebres à se cacher, et à ne plus insulter à la lumiere: le désordre ne fut plus un bon air; et s'il n'en arrêta pas le cours, il en ôta du moins l'ostentation et le scandale.

La licence d'un théâtre étranger, où, à la honte

des mœurs publiques et de la politesse de la nation, les plus grossieres obscénités assembloient les grands et le peuple, où le vice parloit un langage dont notre langue même rougit, et où le sexe lui-même venoit publiquement applaudir à des indécences qui étoient comme des insultes solennelles faites à sa pudeur; cette licence fut proscrite, et les débris de cette scene impure éleverent à la piété de Louis un monument plus immortel que les murs renversés de tant de villes conquises n'en avoient élevé à sa gloire.

En renversant les écoles du vice, quels asiles n'érigea-t-il point à la piété? Vous l'apprendrez à nos neveux, édifice auguste (1), où la valeur réfugiée consacre au pied des autels les restes tronqués et languissants d'une vie tant de fois exposée pour l'état! Vous l'apprendrez encore, maison sainte (2), où la naissance et la pauvreté dotée sauvent également l'innocence du sexe des périls, et sa noblesse de la honte et de l'indigence!

Que d'établissements pieux vois-je s'élever sous son regne, au milieu de la capitale et dans les provinces! Le regne de Dieu croît et s'étend avec celui de Louis. Les jeunes ministres du sanctuaire reprennent, dans des maisons saintes que chaque pasteur éleve à l'envi, ce premier esprit de science, de ferveur, de discipline, si déchu du temps de nos peres. Les forêts même se repeuplent de solitaires; et, comme au temps des Machabées, plusieurs descendent dans le désert (3), pour y chercher le

(1) Hôtel des Invalides. — (2) Maison de Saint-Cyr. — (3) La Trappe, et Sept-Fonts.

jugement et la justice, parceque les maux et la corruption avoient inondé, et que Dieu n'étoit plus connu au milieu des villes: *Tunc descenderunt multi quærentes judicium et justitiam in desertum, quoniam inundaverunt super eos mala* (1). Des ouvrages infinis, remplis de doctrine et de lumiere, paroissent pour aider à la piété des fideles. Nos neveux, qui, en remontant, retrouveront dans ce siecle les premiers monuments de la science et de la piété renouvelées, béniront le regne de Louis, recevront la grace que nous avons rejetée, et puiseront dans ces secours dus à ses soins, et transmis d'âge en âge, les regles des mœurs, la justice, et le salut, que nous n'avons pu trouver même dans ses exemples.

Qu'étoit-il réservé à une piété si fidele à Dieu, si zélée pour l'Église, si utile aux peuples, qu'une couronne de justice encore plus éclatante que celle qu'il avoit reçue de ses ancêtres, et une mort encore plus glorieuse à la grace et plus héroïque que sa vie?

Non, mes freres: la source du véritable héroïsme et de l'élévation des sentiments est dans la foi; le monde n'a jamais fait que de faux héros; et la mort, qui nous montre toujours tels que nous sommes, découvre enfin en eux, ou une foiblesse de timidité qui les déshonore, ou une ostentation de fermeté, encore plus foible et plus méprisable que leur frayeur, parcequ'elle est plus fausse.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondements,

---

(1) I Macc. 2, 29, 30.

ce semble, inaltérables d'nne santé que l'âge, les afflictions, et les soins laborieux d'un long regne, avoient jusque-là respectée. Il avoit vécu au-delà de l'âge des rois, et elle nous promettoit encore une vie au-delà dn cours ordinaire de celle des autres hommes : il avoit vu naître nos peres, et il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tont ce qni nous flatte nous paroît tonjonrs devoir être éternel.

Mais Dien, dont le regne senl ne finit point, et qui avoit déja empreint au-dedans de lni les caracteres ineffaçables de la mort, les cachoit encore aux lnmieres de l'art et aux vaines espérances d'une cour que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare ; la mort cachée an-dedans laisse voir au-dehors des signes tonjours trop infaillibles qui l'annoncent ; on ne peut plns la méconnoître ; sa lenteur augmente encore les borreurs de l'appareil. Louis senl la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fideles servitenrs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa conr, Lonis trouve dans la foi une paix, nne fermeté, nne grandenr d'ame, qne le monde n'a pas encore données. « Pourqnoi plenrez-vous ? » dit-il à un des siens, que les larmes abondantes d'une doulenr moins circonspecte lui font remarqner : « aviez-vous cru que les rois étoient immortels ? »

Ce monarque environné de tant de gloire, et qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller ou ses desirs ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie ; il ne lui reste

pas même ces incertitudes qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins aux tristes saisissements de la crainte les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue et qu'il n'y a plus de ressource; et il conserve, dans le lit de sa douleur, cette majesté, cette sérénité, qu'on lui avoit vues autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône; il regle les affaires de l'état, qui ne le regardent déja plus, avec le même soin et la même tranquillité que s'il commençoit seulement à régner; et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût et cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les sacrements des mourants n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre qui d'ordinaire les accompagne: ce sont des mysteres de paix et de magnificence; et ce n'est pas ici un de ces moments rapides et uniques où la vertu se rappelle tout entiere, et trouve dans la courte durée de l'effroi du spectacle la ressource de sa fermeté. Les jours vides et les nuits laborieuses se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand quand on l'est par la foi!

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours sans foiblesse, mais avec religion; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté; ne voulant exciter, ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs; ne cherchant, ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance; plus grand mille fois

que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu, et qui aviez traité peut-être sa piété de foiblesse, et voyez si la vanité toute seule ne se feroit pas honneur de tout ce que la grace opere de grand en Louis dans ces derniers moments. Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur ; c'est la grace qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires, et de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'état. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes ! Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services : il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rares sous un prince enfant ; les intérêts de la monarchie, dont ils sont l'ornement et le plus ferme soutien : il leur demande pour son fils Salomon, et pour la foiblesse de son âge, le même zele, la même fidélité, qui les avoit toujours si fort distingués sous son regne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi : c'est qu'il l'étoit déja dans le ciel, et que le regne du juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin le jeune Salomon, l'auguste enfant, est appelé. Louis offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale, cet enfant sauvé du débris, qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, et que ses prieres et sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon, un cœur fidele à sa loi, tendre pour ses peuples,

zélé pour ses autels et pour la gloire de son nom : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua* (1). Il lui laisse pour dernieres instructions, comme un héritage encore plus cher que sa couronne, les maximes de la piété et de la sagesse. « Mon fils, lui dit-il, vous allez « être un grand roi ; mais souvenez-vous que tout « votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu, et « du soin que vous aurez de soulager vos peuples. « Évitez la guerre ; ne suivez pas là-dessus mes « exemples ; soyez un prince pacifique ; craignez « Dieu, et soulagez vos sujets ». Il leve les mains au ciel, comme les patriarches au lit de la mort, et répand sur cet enfant, avec ses vœux et ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse, ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, ame héroïque et chrétienne ! votre cœur est déja où est votre trésor. Brisez ces foibles liens de votre mortalité qui prolongent vos desirs, et qui retardent votre espérance : le jour de notre deuil est le jour de votre gloire et de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne, et de saint Louis. Allez rejoindre Thérese, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, et essuyer auprès d'eux, dans

(1) 1 Paral. 29, 19.

le séjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres; et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long regne, au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples; et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu, jetez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations, où la foi est aussi ancienne que la couronne, et où elle a toujours été aussi pure sur le trône que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles et des dissentions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des rois; laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs et nos pertes. Étendez les ailes de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple; cet auguste rejeton de tant de rois, cette victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colere et à l'extinction de toute la race royale. Donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples: que la piété, la clémence, l'humanité, et tant d'autres vertus, qui vont présider à son éducation, se répandent sur

tout le cours de son regne. Soyez son Dieu et son pere, pour lui apprendre à être le pere de ses sujets; et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

FIN.

